

Louis Boussenard

# Le Défilé d'Enfer



**BeQ**

Louis Bousсенard

# **Le Défilé d'Enfer**

roman

**La Bibliothèque électronique du Québec**

Collection *À tous les vents*

Volume 1082 : version 1.0

*Du même auteur, à la Bibliothèque :*

Le tour du monde d'un gamin de Paris  
Aventures périlleuses de trois  
Français au Pays des Diamants

# **Le Défilé d'Enfer**

Édition de référence :  
Paris, Flammarion, 1891.

# **Prologue**

*La révolte des Bois-Brûlés*

## I

*Héros du devoir. – La brèche. – La charge. – L’assaut. – Dévouement. – Trahison. – Ses conséquences. – Les victimes. – Ensevelis. – Mouvement tournant. – Lutte désespérée. – Tenir un quart d’heure. – Et après ?...*

Une vibrante sonnerie de bugle retentit.

« Commencez le feu ! »

Brusquement l’avenue conduisant au village, dont la rue principale est barricadée, s’emplit d’une fumée blanche d’où surgissent, comme des éclairs, de longues coulées de flammes.

Une détonation violente que domine le déchirement strident de la mitrailleuse, éclate sous les arbres dont les feuilles s’échevèlent, comme sous la poussée d’un vent d’orage.

Là-bas, à cinq cents mètres, un ouragan de fer

s'abat en même temps sur la barricade, broyant les madriers, faisant voler en éclats les pierres, mutilant affreusement quelques hommes.

« Dis donc, Louis, fait avec un intraduisible accent beauceron un vieux tout gris, d'une taille colossale, paraît qu'on nous accorde aujourd'hui les honneurs du canon. Mâtin !... on se met en frais, pour des sauvages ! »

– Honneur périlleux, mon cher Baptiste, répond cordialement un homme d'une quarantaine d'années, au visage énergique et sympathique, encadré d'épais favoris, et nous n'avons, pour répondre, que des fusils.

– Va toujours !... Avec un chef comme toi, des gars comme nous s'en iraient au diable et même plus loin. Tu t'appelles Louis Riel et nous sommes les Bois-Brûlés...

Une nouvelle salve retentit, coupant la parole à Baptiste, la barricade ébranlée frémit sur ses assises, trois hommes broyés par la mitraille s'abattent sans un cri.

« Tenez bon ici, dit brièvement Louis Riel :

moi je monte au clocher surveiller l'attaque.

– Et puis, tu sais, ménage-toi si ça t'est possible, et tâche de ne pas t'exposer comme hier, que c'est un miracle si t'en es revenu.

– Adieu, Baptiste !... une bonne poignée de main... tu commandes ici au poste le plus périlleux... tu réponds de tout...

– Tant que je serai debout, foi d'homme ! »

Avec un calme superbe, le héros de l'indépendance des métis franco-canadiens remonte la rue où pleuvent les débris et les projectiles, et s'en va vers l'église défendue d'un côté par le mur crénelé du cimetière.

La batterie ennemie, tirant par section, tonne sans relâche, et les obus tombent ininterrompus sur le même point.

Derrière la barricade qui se désagrège lentement, à chaque salve, se tiennent une centaine d'hommes, au visage bronzé, dont les traits crispés, les yeux luisants démentent l'apparente impassibilité.

À peu près uniformément vêtu de blouses de



chasse et de pantalons en peau de cerf tannée à la manière indienne, ils portent, pour la plupart, des carabines Winchester à répétition, armes terribles, entre les mains habiles de ces rudes habitants du nord-ouest.

Nul vestige d'ailleurs de distinction militaire, sur ces vêtements si commodes pour la vie d'aventures. Ni plumets, ni épaulettes, ni insignes de grades : rien ! Tout le monde soldat, avec un revolver, une hache, une carabine. Les chefs, on les connaît, on sait ce qu'ils valent, et on leur obéit d'enthousiasme.

Mais cette passivité va mal à leur bouillante ardeur. Recevoir des coups sans les rendre, cela met leur courage à une rude épreuve.

À tel point que l'un deux, interpellant le chef s'écrie :

« Voyons, père Baptiste, est-ce que tu vas nous laisser écheniller comme ça !... les canons de ces païens d'Anglais ne sont pas à six cents mètres... on pourrait s'arranger de façon à les faire taire.

– Ça s'peut ! mais faut des hommes de bonne

volonté, avec ça malins tireurs, pour monter soit su' les maisons, soit su' la barricade... et dame ! y fait chaud, là-haut.

Cinquante métis Bois-Brûlés se présentèrent au milieu des débris qui pleuvent de toutes parts.

« Minute ! reprend Baptiste impassible.

« La plupart d'entre vous sont des pères de famille... du monde à ménager... faut de la jeunesse... en tout six gars lurons... un par canon, c'est trop juste.

« Primo d'abord, j'choisis mes trois garçons à moi, parce que je suis sûr de leur coup d'œil.

« Hé !... Jean !... Jacques !... François !... »

Trois beaux jeunes gens, presque des enfants, mais taillés en géants comme leur père, sortent du groupe et répondent militairement :

« Présents ! »

François n'a pas plus de seize ans, Jacques a environ dix-sept ans et Jean à peine dix-huit.

« Vous savez c'qu'y faut faire, c'pas !

« Prenez chacun un camarade, affalez-vous su'

les maisons, et fusillez-moi en grand ces canonniers de malheur.

« Allez, mes ch'tiots, ça presse ! »

À ce petit mot d'amitié renfermant comme une suprême caresse du vieux qui, peut-être, les sacrifie dans l'intérêt de tous, les jeunes gens s'élancent en poussant un de ces cris farouches, comme en proférait leur ancêtre indien suivant la piste de guerre.

Une catastrophe soudaine autant qu'imprévue, rend, hélas ! leur dévouement inutile, et compromet gravement la défense du village.

À peine ont-ils atteint, sains et saufs, par miracle, le sommet de la barricade, que celle-ci, comme soulevée de bas en haut, oscille, se désarticule sous l'irrésistible poussée d'une mine et s'effondre en les entraînant dans sa chute.

« Trahison ! s'écrie le vieux Baptiste en voyant, à travers le nuage de fumée qui suit une formidable explosion, les pauvres enfants rebondir et s'abîmer au milieu des débris.

Trahison !... à moi, les Bois-Brûlés !...

sauvons-les s'il en est temps encore ; s'il est trop tard, vengeons-les !...

Aussitôt la fumée dissipée, la barricade apparaît coupée par une brèche praticable, à la rigueur, pour un assaillant brave, discipliné, bien armé.

Le canon gronde sans relâche, criblant d'obus cette brèche, tant pour l'élargir que pour empêcher les métis de la combler.

Au loin, les colonnes d'attaque se déploient à droite et à gauche dans des vergers en fleurs ; les bugles sonnent la charge. Les métis se jettent dans les maisons, pendant que Baptiste et quelques amis, insoucieux des projectiles éclatant autour d'eux, arrachent avec leurs doigts ensanglantés les débris sous lesquels sont ensevelis les jeunes gens.

Trahison !... le mot du vieux Baptiste court de bouche en bouche.

Certes, il a fallu la main d'un traître pour creuser ce boyau de mine long de cinq mètres, arrivant sous la rue au milieu de la barricade. Ce

boyau part de la maison d'encoignure, à droite. En voici l'entrée dissimulée sous des planches recouvertes d'un matelas en feuilles de maïs. Un homme peut s'y glisser à quatre pattes pour y porter de la poudre, et agencer un fourneau de mine.

Voilà ce qui se dit en phrases hachées, ponctuées de détonations et interrompues par des cris de fureur.

La barricade eût résisté jusqu'à la nuit aux canons du général Middleton, et Batoche, l'humble village qui arrête les cinq mille hommes de l'armée régulière, le rempart de l'indépendance des Bois-Brûlés, Batoche, comme la veille et l'avant-veille, repoussait victorieusement l'attaque.

À la faveur des ténèbres, on pouvait facilement réparer cette fortification primitive mais robuste, à peine entamée par l'artillerie, et que les carabiniers de Winnipeg, pas plus que les grenadiers de Toronto, n'avaient pu enlever, malgré trois attaques furieuses.

Tandis que faute de ce retranchement, il va

falloir se battre à découvert un contre trois, et dans des conditions encore plus désavantageuses d'armement et de discipline.

Mais le traître !... quel est ce misérable, qu'on en fasse bonne et prompte justice ?

Pardieu ! ce ne peut être que le propriétaire de la maison, le gars Toussaint... Toussaint Lebœuf... le mercanti qui tenait le petit bazar où chacun s'approvisionnait, à Batoche. Pas très scrupuleux peut-être, faisant un peu l'usure et, disait-on tout bas, la contrebande... mais si bon homme ! si gai compagnon !... offrant si volontiers une pipe de tabac ou un verre d'eau-de-vie !... Qui aurait cru cela ?... On aurait dû pourtant se défier du regard aigu de ses yeux gris, de son sourire énigmatique, de ses absences mystérieuses, si longues et si fréquentes !

Mais il était accouru à l'appel des chefs, et semblait un patriote.

Tenez, sa femme et ses enfants couchaient là... sur cette grande paillasse qui couvre le trou. Le plus jeune était malade, sans doute pour qu'on ne dérangeât pas la paillasse, sous laquelle se glissait

la nuit le père pour accomplir son travail de taupe.

Hier il a fait partir tout son monde pendant la sortie, craignant pour la mère et les petits... et sans doute aussi pour son magot que la femme a dû emporter... le prix des denrées vendues quinze fois leur valeur depuis l'investissement, avec le produit de son usure et le paiement de sa trahison.

Aux premiers coups de canon, il a mis le feu à la mine, avec une mèche assez longue... et grâce à lui, le village va être enlevé.

Oh ! le misérable Judas !... Mais où se cache-t-il donc ? Il était là, un quart d'heure à peine avant l'explosion...

Toutes ces réflexions, longues à écrire, durent quelques secondes, car chacun parle en même temps au milieu d'un vacarme croissant.

Un hurlement de joie échappe au vieux Baptiste qui fouille, aidé de ses amis, les débris croulants. Il aperçoit enfin ses trois fils accroupis, tassés, comprimés sous une poutre inclinée formant appentis au-dessus d'eux. Ils vivent et

appellent faiblement à l'aide !

Insoucieux des obus qui ronflent au-dessus d'eux, les travailleurs déblayent la place avec acharnement. D'un effort furieux ils empoignent les matériaux, s'attellent à la poutre, arrachent tout ce qui fait obstacle et retirent de l'excavation où ils allaient agoniser, Jean, Jacques et François, sanglants, contusionnés, presque sans souffle, incapables de se tenir debout.

« Allons, les ch'tiots, du nerf ! dit le père Baptiste en débouchant sa gourde de chasseur, c'est pas l'instant de se trouver mal... un coup d'eau-de-vie, hein !... »

Chez de tels hommes, les défaillances ne durent guère. Leur énergie naturelle et leur vigueur plus encore que la rasade les remettent sur pied.

« Et les trois camarades ?... »

– Morts !... »

Moins heureux que Jean et ses frères, ils ont été projetés en avant et broyés par la mitraille.

« Tout ça se réglera en bloc avec le Judas »,



gronde Baptiste les dents serrées.

Dix minutes se sont écoulées depuis l'explosion. Dix minutes pendant lesquelles n'ont cessé de battre la brèche les obus et les balles de la mitrailleuse, pour empêcher les métis de faire front aux colonnes d'attaque, et pour faciliter en même temps à celles-ci l'accès de la redoute éventrée.

Tout à coup le canon se tait. Les troupes, marchant par files de quatre parallèlement à la route où sont braquées les pièces, se réunissent en avant, et se ruent en masse, précédées des bugles qui sonnent éperdument.

Les hommes crient : « Hourra ! » et escaladent les débris croulants, étonnés du silence de mort qui accueille leur soudaine irruption.

Très braves devant un péril manifeste, tout prêts à s'élancer sur un front hérissé de baïonnettes, les Anglais éprouvent comme une vague hésitation, d'ailleurs très courte, devant ce trop facile succès qui semble présager une embûche.

Les premiers rangs, un peu compacts, débouchent en courant, pour se défiler le long des maisons, où les projectiles ne peuvent plus aussi facilement les atteindre.

« Feu !... feu ! à volonté !... » crie une voix vibrante. Et l'ordre est ponctué d'un coup de carabine.

L'officier qui court en avant du premier peloton s'abat lourdement, la tempe trouée.

Et brusquement, des maisons crénelées à hauteur d'homme, jaillit une double coulée de flammes et de fumée. Une série de détonations sèches, stridentes, retentissent, bientôt suivies d'une indicible clameur. Puis au milieu des flocons blancs d'où surgit la langue de feu, un tournoiement confus des hommes en vareuses gris de fer qui oscillent, titubent, tombent, roulent avec des gestes de fous, des contorsions de damnés.

En un clin d'œil, il y a cinquante miliciens massacrés à bout portant par les carabines Winchester.

Baptiste, ses trois fils et cinq ou six autres métis, embusqués dans la maison du gars Toussaint, font un feu d'enfer.

« Hardi, les enfants ! clame le vieux ; tapez à plein tas... fusillez-moi ces païens d'Engliches.

« Hardi !... Hardi !... mort aux chiens d'hérétiques ! »

Les « païens d'Engliches » sont de fiers soldats qui tombent mais ne reculent pas. De nouveaux contingents arrivent sans cesse, à tel point que les métis ont épuisé les cartouches enfermées dans le tube à répétition des carabines ; en outre, les armes sont tellement chaudes qu'on peut à peine les tenir à la main.

Leur situation commence à devenir critique, puisqu'il faut au moins le temps matériel de recharger.

S'il ne leur arrive pas du renfort, ils vont être débordés, puis cernés dans les maisons, dont quelques-unes commencent à flamber.

Tous les assaillants ne sont pas morts, loin de là. Aussi les survivants, désespérant de déloger de

tels adversaires, se sont mis en devoir de les enfumer, de les griller, s'ils s'obstinent à rester.

Mais que fait donc Louis Riel qui, de l'église, assiste aux péripéties de la lutte et devrait envoyer du secours ?

Le chef des Bois-Brûlés a fort à faire de son côté.

Il se préparait à détacher une centaine d'hommes frémissant au bruit de la bataille à laquelle ils n'ont pas pris part jusqu'alors, quand il entend crier : « Aux armes ! » à l'autre bout du village.

Un pressentiment l'avertit que là est le danger.

Le général Middleton, un vieux routier, a fait là-bas une fausse attaque accompagnée d'un vacarme infernal pour opérer une diversion. Maintenant il a tourné le village et dirigé ses contingents vers l'autre extrémité où il n'est pas attendu, car là se trouve le cimetière, formidablement crénelé.

Un homme envoyé par Baptiste apprend en même temps au chef des révoltés la trahison du

gars Toussaint, l'explosion de la barricade, la position périlleuse du groupe chargé de la défendre, et lui demande instamment du secours.

Louis Riel comprend alors le plan du général. Grâce à l'ignominie du gars Toussaint, l'obstacle sur lequel se sont brisés depuis trois jours les efforts de l'ennemi n'existe plus. Les troupes régulières vont donc emporter tôt ou tard les maisons où luttent Baptiste et ses hommes. Dès lors, l'accès du village étant libre de ce côté, les métis occupant l'église, la place publique et la seconde barricade seront pris entre deux feux, grâce au mouvement tournant exécuté par le général.

Les événements sont, hélas ! bien près de donner raison au chef des Bois-Brûlés. Batoche va être emporté par le fait, sans précédent jusqu'alors, d'une trahison perpétrée par un métis franco-indien !

## II

*Guerre civile. – Le drapeau blanc fleurdelisé emblème révolutionnaire. – Les Bois-Brûlés. – Louis Riel. – Le siège de Batoche. – Idée originale de François. – Serment de vengeance. – En retraite. – Comment les « sauvages » traitent leurs prisonniers. – Affreux malheur.*

Le long et rude hiver canadien a pris fin depuis quinze jours. Au froid terrible qui gèle à fond les rivières, éclate les roches, fracasse les arbres, a succédé, sans transition, un printemps hâtif, dont la température annonce, à brève échéance, l'arrivée d'un été brûlant.

Le 5 février 1885, le thermomètre s'abaissait à 30 centigrades au-dessous de zéro à Winnipeg, chef-lieu de la province de Manitoba. Le 4 mai suivant, il montait à 20 au-dessus de zéro.

Aussi, a-t-il suffi d'une semaine pour transformer l'hivernal désert, dont l'éblouissante et monotone blancheur s'étendait, implacable, comme un suaire sans fin, sur tout ce qui vit aujourd'hui.

Le sol mollit et s'attédie, les eaux s'écoulent, les plantes vivaces redressent leurs tiges, les arbres commencent à charrier une sève généreuse, et bientôt, sous la chaude et vivifiante caresse du soleil, la nature en éveil arbore en un clin d'œil son opulente parure.

Huit jours encore et les vergers sont en fleurs. Les rameaux blancs de givre se couvrent de l'odorante neige des corolles ; les herbes se nuancent de bleu, de rose et de jaune ; les bourgeons éclatent sous la poussée des feuilles.

Les hirondelles se poursuivent avec leurs petits cris incisifs et joyeux, les pies et les geais jacassent éperdument, et l'oiseau-mouche à gorge de rubis, arrivé déjà du Mexique, apparaît comme une braise au milieu des pommiers, des poiriers, des abricotiers dont les fleurs le grisent d'un nectar capiteux et subtil.

... Mais si la nature est en fête au Manitoba, cette jeune et déjà opulente province du Canada, ou, comme on dit là-bas, de la « Puissance », il n'en est pas de même pour l'homme.

Contraste douloureux, l'homme, ainsi qu'on vient de le voir, se bat avec acharnement et depuis trois jours, au milieu de ces splendeurs printanières. Chose plus navrante encore que ce contraste, la lutte implacable qui va se terminer par un massacre sans merci, est engagée entre frères !...

C'est la guerre civile, le plus épouvantable des fléaux, qui ravage en ce moment le paisible district.

... Une belle rivière, large de cent vingt mètres, roule du sud-ouest au nord-est ses eaux profondes, troublées par le dégel. Par 106° ouest du méridien de Greenwich, elle s'infléchit un peu vers le nord et rencontre, par 52° 30' de latitude septentrionale, un joli village formidablement crénelé et barricadé.

La rivière est le Saskatchewan du nord, un des principaux affluents du lac Winnipeg. Le village,



habité par les descendants des anciens colons franco-canadiens, s'appelle Batoche.

C'est aujourd'hui le 12 mai 1883, date cruelle pour ces fils toujours aimés de la vieille France.

Le village est édifié partie en pierres, partie en troncs d'arbres non équarris et reliés par des entretoises donnant aux constructions une solidité à toute épreuve. Il s'adosse à l'ouest de la rivière qui, de ce côté, l'abrite contre toute surprise. Les rues, barrées à hauteur des toitures par des barricades régulièrement construites selon les règles de la stratégie, sont gardées par les géants aux cheveux noirs, au visage bronzé.

On vient de voir à l'œuvre ces vaillants métis qui, las de subir les injustices britanniques, se sont levés en masse pour défendre, sous la conduite de leur compatriote Louis Riel, leurs droits odieusement méconnus.

Du reste, la rébellion est complète, absolue, au point qu'elle a banni jusqu'aux couleurs nationales. Ce n'est pas, en effet, le drapeau anglais qui flotte sur le clocher de Batoche. Pour que la protestation soit encore plus éloquente, s'il

est possible, les hommes composant le corps de troupe cantonné dans le village ont arboré le drapeau blanc fleurdelisé d'or, le vieil emblème de la monarchie française, le noble étendard de Champlain et de Montcalm, le fondateur et le martyr de l'indépendance canadienne, l'étendard des héros dont le souvenir est sacré aux Français d'Amérique.

Pensée touchante qui a dicté le choix de cet emblème aux arrière-petits-fils traités de sauvages, honnis, dépossédés par l'insolent envahisseur, et les reporte au temps où les ancêtres luttaient jusqu'au dernier souffle et succombaient glorieusement pour la liberté.

À l'est de Batoche, où commande au nom du droit et de la justice Louis Riel, se trouve, à mille mètres environ, un camp retranché occupé par des troupes régulières : infanterie, artillerie et quelques escadrons de cavalerie légère, fournis par la police à cheval.

Un fossé profond, de hautes et massives palissades circonscrivent l'enceinte dont les portes sont défendues par des canons, près

desquels se tiennent en permanence les servants.

Le postes sont doublés, les sentinelles perdues également.

À chaque instant les patrouilles d'éclaireurs sillonnent les environs battus minutieusement par les pelotons de cavalerie. Rude besogne, rendue périlleuse par les insurgés qui, blottis au fond des *rifle pits*, trous où ils se dissimulent pour tirer, déciment cruellement les grand gardes. La moitié des hommes valides – le camp renferme pas mal de blessés – se repose pendant que l'autre veille.

Les cinq mille soldats du général Middleton, commandant en chef l'armée canadienne, sentant l'approche d'une action décisive, s'y sont préparés avec une ardeur mêlée de colère. Ils ont, en effet, à venger plusieurs échecs sérieux infligés par des adversaires inférieurs en nombre, en armement, en discipline, si dédaigneusement qualifiés de *sauvages*, par les Anglais et les journaux à leur dévotion.

Avant-hier encore, les sauvages ont bel et bien culbuté les soldats réguliers s'élançant à l'assaut de Batoche, et s'imaginant l'emporter sans coup

férir.

Pour tenter une attaque de vive force, le général Middleton possédait, outre l'appoint du nombre, un steamer armé en guerre, le *Northcote*, qui, remontant le Saskatchewan, criblait Batoche de projectiles et opérait ainsi une diversion redoutable.

Ni la bravoure des miliciens, ni leur nombre, ni l'artillerie du steamer, ni celle du corps de troupe ne purent briser l'héroïque résistance des métis. Bien mieux, ces derniers, quittant à un moment donné leurs tranchées et leurs *rifle pits*, attaquèrent à leur tour les réguliers et la canonnière. Le *Northcote*, assailli par un feu d'enfer, est à moitié désemparé, son équipage massacré du haut des berges du Saskatchewan par les infailibles tireurs Bois-Brûlés. Il dut se retirer loin du théâtre de la lutte, pendant que les insurgés repoussaient, jusque dans le camp, les grenadiers de Toronto et les carabiniers de Winnipeg. Deux pièces de canon et une mitrailleuse Gatling purent seules arrêter l'impétuosité farouche de leur élan et sauver le

général Middleton d'un désastre complet.

... Un mot, en passant, pour expliquer, sinon pour justifier cette lutte fratricide qui vient de reprendre le 12 mai, avec un terrible acharnement.

En 1867, aussitôt après la confédération du Haut et Bas-Canada, de la Nouvelle-Écosse et du Nouveau-Brunswick en Dominion ou Puissance du Canada, les ministres du jeune État rachetèrent à la Compagnie de la baie d'Hudson son privilège territorial, évalué à sept millions de kilomètres carrés. Sur cet immense domaine habitaient, en 1870, deux mille blancs, quinze mille métis, et, en bloc, soixante-dix mille Indiens.

Issus des unions entre les anciens trappeurs français et les femmes indiennes, ces métis vivaient comme chez eux, sur des terrains occupés de père en fils et consacrés à l'agriculture ou à l'élevage.

Naturellement la Compagnie n'avait jamais eu l'idée de cadastrer ces terres où chacun se sentait plus qu'à l'aise et n'avait nulle envie d'empiéter sur le voisin.

Mais tout changea du jour où, cessant d'être les tenanciers de l'ancienne compagnie, ils relevèrent directement du gouvernement de la Puissance.

On sait que, au Canada, il existe un antagonisme séculaire entre Anglais et Français d'origine, conquérants et annexés. Antagonisme d'autant plus vif qu'il se complique d'une question religieuse.

Les métis ou Bois-Brûlés du nord-ouest sont des catholiques fervents qui ont pieusement conservé, avec la religion paternelle, l'usage exclusif de la langue française du siècle dernier, avec ses tournures naïves et ses gracieux archaïsmes.

Ce ne sont donc pas des sauvages, comme affectent de le dire les fanatiques protestants de l'est, mais de vaillants agriculteurs, de braves pères de famille élevant leur nombreuse lignée dans l'amour de Dieu, le goût du travail, le culte des vieux souvenirs.

Malgré tout, on ne voulut pas voir en eux de loyaux et fidèles sujets, possesseurs du sol en

raison des droits conférés par une occupation séculaire, mais des sauvages qu'on se mit en devoir d'évincer sans plus de formalité.

C'était une excellente occasion pour les orangistes, disposant de la majorité au gouvernement, de satisfaire leurs rancunes nationales et religieuses, et de faire une opération lucrative.

Des arpenteurs anglais bâclèrent à leur façon un cadastre de fantaisie, et quand les premiers occupants parlèrent de leurs droits, il leur fut répondu, avec l'exaspérante arrogance anglaise, que tout droit sans titre est un droit sans valeur.

Dès lors les colons orangistes de l'est arrivèrent de la province d'Ontario et s'installèrent à leur place !

Las de réclamer en vain, les Bois-Brûlés se soulevèrent, sous la conduite de Louis Riel, un jeune métis de vingt-six ans, élevé au collège de Montréal. Ils furent vaincus par le colonel Wolseley, mais leur protestation armée ne fut pas inutile, puisqu'ils obtinrent gain de cause et furent amnistiés, tant l'injustice était criante.

Tout alla bien pendant quelques années, quand la fertilité des provinces du nord-ouest provoqua un nouvel et plus intense mouvement d'émigration, qui amena de nouveaux et plus graves conflits de propriété.

Pour la seconde fois, les colons déniaient les droits des métis, prétendent les déposséder et les traiter comme des Indiens nomades, c'est-à-dire les repousser devant leur *civilisation*, les parquer dans des réserves et prendre leur place.

Pour la seconde fois aussi, les métis s'adressent à Louis Riel, leur protecteur naturel, et Louis Riel répond à leur appel. Il reçoit leurs réclamations, les porte au gouvernement, puis entame avec lui d'énervantes et interminables négociations.

Il semble que dans cette circonstance les hommes d'État canadiens aient voulu pousser à bout les Bois-Brûlés, dont la vertu dominante n'est certes pas la patience, et les contraindre à un nouvel éclat.

C'était inévitable. Las d'être bernés depuis des années, ils se révoltent en 1885, au mois de



janvier, et font prisonniers les membres du gouvernement provincial. Arraché à ses négociations par cette précipitation de tous points regrettable, Louis Riel accourt se mettre à la tête des insurgés dont le nombre grossit, et qui l'acclament avec enthousiasme.

Un groupe important, sous la conduite de Gabriel Dumont, a déjà obligé le général Crozat d'évacuer Fort Carlton, et assiégé Battleford, chef-lieu du district de Saskatchewan.

Louis Riel, commandant en chef, se fortifie dans Batoche, de façon à pouvoir combiner avec Dumont une action décisive.

Aussitôt le gouvernement et les chambres prennent peur. Des crédits sont votés d'urgence pour défendre les régions menacées. Le général Middleton réunit à la hâte cinq mille hommes et se met en route, pour enlever Batoche et débloquer Battleford.

Les rigueurs d'un hiver terrible arrêtent sa marche rendue fort difficile par les troupes de partisans qui escarmouchaient sans relâche et décimaient sa petite armée.

Il dut hiverner à Fish-Creek et put seulement se remettre en campagne vers la fin d'avril. Il assiégea sans retard Batoche devant lequel il eut la prudence d'élever un camp retranché.

Il attaqua résolument le 9 mai et fut repoussé. Le 10, deuxième attaque non moins inutile. Le 12 au matin, la troisième action s'engage.

... D'un seul mot, digne des héros de Tacite, Louis Riel a électrisé les siens :

« Enfants de la vieille France, vous combattez sous le drapeau de vos pères... soyez dignes d'eux, et faites votre devoir. »

Et ils firent leur devoir simplement, héroïquement, jusqu'à ce que la trahison les livrât sans défense à un ennemi supérieur en nombre, en armement, en discipline...

Trahison !... à ce mot qui résonne lugubrement à ses oreilles, Louis Riel envisage la situation avec le sang-froid et le coup d'œil d'un stratégeste consommé. Instinctivement, il sent que toute résistance va devenir impossible. La prolonger outre mesure, c'est provoquer un

désastre irréparable.

Ses hommes se feront tuer jusqu'au dernier s'il exige d'eux le suprême sacrifice. Mais après ?... Si, du moins, leur mort assurait le triomphe de l'idée pour laquelle ils combattent !

La rage au cœur, les larmes aux yeux, il murmure d'une voix étouffée, pendant que le messager de Baptiste, tout pâle, attend un ordre :

« Allons, c'est fini !... il faut battre en retraite pendant qu'il en est temps encore et tirer ces malheureux de ce guet-apens...

« J'ai charge d'existences, et je frémis en pensant aux veuves et aux orphelins.

« Oh ! maudits soient à jamais les traîtres !

« ... Toi, dit-il à l'homme, retourne là-bas et dis à Baptiste qu'il tienne encore un quart d'heure, puis qu'il se replie sur l'église. »

Cinq minutes après, l'estafette avait rejoint les débris de la barricade où la lutte continuait avec une opiniâtreté sauvage.

« Adieu !... Baptiste, dit-il après avoir transmis l'ordre de Louis Riel.

– Adieu !... quoi ?...

– Je reviens... de là-bas... avec une balle... en pleine poitrine...

« Si tu te sauves... jure-moi... de poursuivre... fût-ce au fond de l'enfer, Toussaint... qui nous a perdus... et de lui faire payer...

– Je le jure !

– Merci ! balbutie le blessé qui s'abat en vomissant un flot de sang.

– Tonnerre ! Encore un bon de moins... Eh ! gare à toi, petit, dit-il en terrassant d'une main son plus jeune fils menacé à bout portant par une carabine emmanchée de sa baïonnette ruisselante.

– Tu ne tueras plus personne ! » gronde le second, Jacques, d'une voix sourde, en fendant d'un coup de hache la tête du milicien.

C'est maintenant le tour de Jean qui, pour ménager ses dernières cartouches, a aussi empoigné sa hache.

Le vieux Baptiste, adossé à une maison en flammes, se trouve entouré de quatre soldats en vareuse gris de fer.

« Rends-toi ! lui crie un sergent.

– Des bêtises ! répond le Bois-Brûlé.

– Ah ! tu veux toucher au père... toi », crie Jean qui lui abat une épaule.

François s'est relevé avec l'agilité d'un tigre entre deux de ces soldats qui l'ont cru mort.

Ceux-ci, voyant son extrême jeunesse, pensent avoir bon marché de lui et veulent le saisir. L'adolescent étend ses bras d'athlète, et sans effort apparent, les colle à la muraille fumante en disant :

« Bougeons pas !

– Des prisonniers ?... demande le père, qu'étais-tu en train de faire ?

– Une idée à moi, p'pa... une crâne idée...

« Jean, et toi, Jacques, essayez d'attraper chacun une veste grise... dépêchez-vous, frères... »

La mêlée est épaisse, mais la fusillade peu intense, ainsi qu'il arrive dans les corps à corps entre combattants très excités.

Par un hasard tenant du prodige, ni Baptiste ni ses fils, qui ne se sont guère ménagés, ne portent de blessures graves. Des éraflures, des contusions, quelques estafilades légères, c'est tout.

Jacques allonge la main sur la carabine brandie par le quatrième soldat, la relève et tire à lui brusquement. Le milicien, obéissant à cette irrésistible traction, s'abat sur la figure, est cueilli au vol par le jeune Bois-Brûlé qui, un peu goguenard de son naturel, le tend à son frère en disant :

« Voici l'objet.

– Bon ! c'est assez de trois, reprend François avec sa prodigieuse tranquillité.

« P'pa, vous savez... le quart d'heure promis à Louis Riel est passé.

– Ça s'peut ben, mais faut faire bonne mesure...

– À votre idée, p'pa... mais les autres battent en retraite... voyez, nous sommes presque seuls.

« Jean, prends un soldat et mets-le sur ton

dos... Jacques, à toi l'autre... à moi le troisième...

« Vous, p'pa... sans vous commander, marchez devant... nous allons vous suivre en file indienne... »

Le vieux Baptiste a fait trop bonne mesure. Sans l'idée originale de son jeune fils, tous quatre essayaient un feu de peloton envoyé par un groupe que vient de former un officier.

Mais, nul n'ose plus tirer, dans la certitude absolue d'atteindre les soldats ainsi transformés en boucliers très efficaces, bien qu'un peu encombrants.

Les jeunes Bois-Brûlés délaient au grand trot, l'un derrière l'autre et précédés de leur père, sans être aucunement retardés par le poids additionnel d'un milicien porté à dos, jambes pendantes, avec son fournement.

Ils arrivent enfin sains et saufs devant l'église. Louis Riel a mis les minutes à profil pour commencer la retraite qui s'opère avec une incroyable célérité, mais dans un ordre superbe, du côté de la rivière. Il y a toujours un simulacre

de défense pour cacher ce mouvement. Il est d'ailleurs si téméraire et en apparence si désespéré, que le général ne l'a pas aperçu.

Du reste, les maisons de pierre sont autant de forteresses qu'il faut enlever une à une, et celles de bois flambent toutes à la fois, en produisant une fumée intense qui dissimule suffisamment les évolutions des métis.

Près des trois quarts ont déjà franchi la rivière au moment où Baptiste et ses fils débouchent sur la place avec leurs prisonniers.

À la vue des vareuses grises, quelques exaltés, furieux de leur échec, veulent faire un mauvais parti aux miliciens qui, se voyant aux mains des gens dont on leur a exalté la férocité, s'attendent à être massacrés.

Mais Baptiste se met devant eux et dit d'un ton ne souffrant pas de réplique :

« Voyons, camarades, j'sommes-t'y des sauvages pour tuer des prisonniers ?

« D'abord, c'est nous qui les avons pris !... Ils sont à nous... pas à d'autres, et j'sommes libres



d'en faire ce que je voulons.

« Y a-t-y quéqu'un pour me démentir  
« icite » ?

– Oui, oui, t'as raison, père Baptiste.

– En outre, ces genss-là nous ont empêchés  
d'être tués...

« Ça, c'est peut-être un peu malgré eux, je ne  
dis pas, mais enfin la chose existe.

« Et je trouve, moi, Baptiste, que ça mérite  
récompense.

« La preuve, c'est que je vais leur rendre la  
liberté.

« Y en a-t-il que ça gêne parmi vous ?...

– Non !... non ! fais à ton idée, Baptiste.

– Vous entendez, messieurs les soldats, tout le  
monde consent.

« Eh bien, continue le vieux Bois-Brûlé d'un  
ton plein de dignité, vous êtes libres !

« Allez rejoindre vos camarades et dites-leur  
comment les *sauvages* traitent leurs ennemis.

– Et moi, monsieur, interrompt en français un des miliciens saluant militairement, je vous remercie au nom de mes camarades et au mien.

« Vous êtes un gentleman !

– Maintenant, mes amis, ajoute le brave métis en s’adressant à ceux qui l’entourent, y s’agit de ne pas moisir en place.

« Continuez à vous défiler en douceur du côté de la rivière... moi, je reste *icite* avec mes gars pour soutenir la retraite.

« Nous abandonnerons la place les derniers. »

Les miliciens, heureux d’en être quittes à si bon compte, ont fait demi-tour et se sont élancés vers leurs camarades qui se rapprochent en tiraillant.

Baptiste s’assied tranquillement sur une poutre à demi carbonisée, bourre sa pipe et se baisse pour ramasser un tison. Un coup de feu plus sec, plus strident que les détonations des Winchester, éclaté dans une direction opposée diamétralement aux deux corps de miliciens.

Le Bois-Brûlé se redresse convulsivement,

pousse un cri rauque et va pour s'abattre en avant, frappé d'une balle entre les deux épaules.

Prompts comme la pensée, ses fils s'élancent et le soutiennent.

« Jésus !... mon Dieu !... mes pauvres chers enfants... Je suis mort !... dit-il d'une voix étouffée.

### III

*Blessure mortelle. – Dernières volontés. –  
L'assassin. – Mort d'un brave. – En retraite. –  
Seuls. – Au milieu des ennemis. – Un sergent. –  
« Fusillez-moi ça ! » – Intervention inattendue. –  
Un ardent défenseur. – Assistance houleuse. –  
Renfort. – La caution. – Amis !*

Pâles, crispés, hagards, les jeunes gens demeurent sans un mot, sans un geste, comme s'ils étaient, du même coup, atteints en plein cœur.

« Portez-moi devant l'église, ajoute le blessé... surtout que pas un ne s'éloigne pour chercher du secours... c'est inutile... je vais mourir et je veux vous avoir là... jusqu'à la fin. »

D'affreux sanglots soulèvent la poitrine des trois fils pendant qu'ils transportent, selon son

désir, leur père dont les traits contractés annoncent une souffrance atroce.

« Père !... il faut voir pourtant, sanglote François.

– À ton idée, mon enfant... »

Jacques et Jean l'allongent sur le sol, en le retournant bien doucement sur le côté. François fend avec son couteau la blouse en peau de cerf percée d'un petit trou rond.

À peine si quelques gouttes de sang coulent de la plaie déjà cerclée d'une sinistre aréole brune.

La balle, de très faible calibre, a brisé l'épine dorsale un peu en biais et traversé un poumon. Un épanchement se produit à l'intérieur et très rapidement, car la respiration devient difficile.

Le jeune homme, ayant déjà guerroyé pas mal, a trop l'expérience des blessures pour ne pas constater l'horrible vérité : son père n'a pas un quart d'heure à vivre !

Éperdu, affolé, à la pensée de voir expirer ce père tant aimé, il tombe lourdement sur les genoux en balbutiant :

« Père !... père !... non... vous ne mourrez pas.

– Mes chers enfants, écoutez-moi, dit d'une voix déjà râlante Baptiste, qui conserve une admirable sérénité.

« Adossez-moi au mur... bien !...

« Reculez-vous un peu... que je vous voie tous trois...

« Je meurs assassiné par un des nôtres... j'ai entendu le coup... ce n'est pas la détonation d'une arme de guerre... mais celle d'un rifle canadien... Le trou de la balle n'est pas plus gros qu'un tuyau de plume...

« N'est-ce pas, François !

« Je n'ai pas d'ennemis, n'ayant fait de mal à personne... un seul homme avec intérêt à ma mort... c'est Toussaint Lebœuf... le traître qui nous a livrés...

« Toussaint a entre les mains une grosse somme à moi appartenant... dix mille dollars... Vous entendez !... cinquante mille francs en monnaie de France... confiés pour les faire valoir... votre fortune... qu'il veut s'approprier...

« Mon Dieu que je suis déjà faible ! et j'ai tant à vous dire...

« Jean !... la gourde ! »

Docilement l'aîné des Bois-Brûlés débouche la gourde à demi pleine d'eau-de-vie et l'approche des lèvres du moribond qui boit à longs traits.

« Merci, mon grand enfant... je me sens mieux.

« Il vous faut retrouver à tout prix Toussaint, et lui faire rendre, par tous les moyens possibles, cet argent...

« Vous entendez... les dix mille dollars... votre bien... loyalement gagnés par moi aux mines d'or du Caribou.

« ... Comme chrétien je pardonne à mon ennemi.

« ... Vous verrez plus tard si, en votre âme et conscience, vous devez pardonner à celui qui a vendu ses frères, et rendu inutile tant de sang versé.

« ... Vous allez être bien seuls... bien isolés

dans la vie..., conduisez-vous toujours comme si vous agissiez sous mes yeux, et dites-vous, quand vous douterez : que penserait le père... s'il était là ?

« Ne faites jamais à autrui ce que vous ne voudriez pas qui vous fût fait à vous-même... et restez toujours... de bons et loyaux Français...

« Portez mes adieux à Louis Riel... dites-lui qu'il ne capitule pas et ne se rende jamais à ces gens-là...

« Un mourant voit juste et loin... votre cause est perdue... Il vaut mieux, pour lui et les plus compromis, passer aux États-Unis...

« Quant à vous, retournez au Caribou, près de vos oncles... les Perrot... les frères de défunte votre chère et digne mère... dites-leur...

« ... Ah ! mon Dieu !... ma vie s'en va... j'ai encore.

« Adieu ! mes enfants bien-aimés... je meurs en vrai fils de Français... en bon chrétien... »

Sa main ébauche un signe de croix, puis une gorgée de sang lui remplit la bouche. Une



suprême convulsion l'agite, il se raidit et meurt l'œil fixé sur la croix du clocher, alors qu'un métis essayait d'en arracher, au milieu d'une grêle de balles, le drapeau blanc.

Au moment où Baptiste expirait dans les bras de ses fils, les derniers Bois-Brûlés battaient en retraite avec cette précipitation particulière aux soldats d'arrière-garde, toujours au moment de perdre le contact, et qui chez eux ressemble à une déroute.

Pourtant, chacun en passant ralentit le pas, puis s'arrête, se découvre devant le cadavre du vétéran de l'indépendance des métis, et adresse à ses fils quelques rudes et affectueuses paroles de condoléances.

Pendant un moment, Jean, Jacques et François, abîmés dans leur douleur, ont tout oublié, en présence de leur cher mort...

« Frères, dit Jean, qui le premier semble s'éveiller d'un cauchemar, il faut l'emporter... là-bas avec les nôtres...

– Oui, frère, tu as raison, répond Jean, les

vestes grises vont arriver et nous ne pourrions pas lui faire des funérailles selon notre cœur.

– Frères !... s'écrie François, alerte !... les voici ! »

Confiant dans sa vigueur, il se baisse et soulève le cadavre qu'il tient étroitement embrassé. Il va s'élançer vers le passage situé entre deux maisons en flammes, et qui a donné accès à la petite armée de Louis Riel, quand des voix lui intiment brutalement l'ordre de s'arrêter.

« Halte-là... ! pas un geste ! pas un mouvement ou vous êtes morts ! »

Une vingtaine de miliciens, les habits en désordre, la barbe et les cheveux roussis, débouchent du passage qu'ils viennent de trouver. Il en arrive également du côté opposé.

En un moment, les jeunes gens voient un cercle menaçant de baïonnettes les entourer.

L'instant est critique et les réguliers, très excités par la lutte, furieux d'une résistance aussi prolongée, tout désappointés de n'avoir pas réussi à capturer Louis Riel, semblent, comme tout à

l'heure les métis, vouloir malmener les prisonniers.

Ceux-ci, acculés à la muraille de l'église, ont couché le cadavre et se tiennent devant lui, résolu à faire tête à la foule en armes, pour lui épargner une suprême profanation.

« *By God !*... pas tant d'histoires, grogne un sergent haut de six pieds, sec comme une latte, à longs favoris roux, à vastes dents jaunes.

« Ces gens-là sont des rebelles à l'autorité de Sa Majesté la Reine, des incendiaires, des assassins, des sauvages !

« Fusillez-moi ça ! »

La guerre, entre hommes de pays étrangers, a ses usages imposés aux belligérants par des conventions internationales qui stipulent essentiellement les soins aux blessés, et le respect aux prisonniers.

La guerre civile ne connaît ni usages ni conventions. C'est l'homicide fléau dans toute son horreur, sans les palliatifs, hélas ! insuffisants, apportés par notre civilisation. À tel

point que l'adversaire désarmé n'a pas toujours la vie sauve, que le blessé lui-même ne trouve pas grâce devant le vainqueur, quand le pardon serait si facile et en même temps si logique, entre citoyens du même pays !

Faut-il que les haines de famille soient si farouches et si tenaces, qu'on se refuse, entre membres de cette famille, ce qu'on accorde à des étrangers !

Le sergent long et roux appartenait à cette catégorie de gens toujours prêts à coller au mur ceux de l'adverse partie. Dans la foule des miliciens se trouvaient des volontaires disposés à fournir le peloton d'exécution.

On veut entraîner les jeunes Bois-Brûlés qui résistent.

Laissez-nous enterrer notre père ! dit Jean fièrement.

– *God bless me !* vocifère le sergent, ivre de brandy, ce qui n'est pas une circonstance atténuante, les sauvages font des façons !...

« Qu'à cela ne tienne ! On vous enterrera tous

les quatre, si cela peut vous faire plaisir. »

Il allonge en même temps son fusil dans la direction de Jacques, plus rapproché, pour lui brûler la cervelle, à bout portant.

Son doigt cherche la détente, le coup va partir.

Brusquement un homme, portant aussi l'uniforme de l'armée régulière, accourt à toutes jambes, fend les rangs et relève la carabine dont la balle fait voler un large plâtras, arraché à la muraille.

« Sergent ! crie l'homme indigné, vous alliez commettre une infamie.

– De quel droit, riposte avec hauteur le sous-officier, m'empêchez-vous d'accomplir de justes représailles ?

– C'est vrai !... c'est vrai !... vocifèrent plusieurs miliciens.

« De justes représailles !... le sergent a raison. »

Se sentant soutenu, ce dernier reprend avec une colère croissante :

« Des sauvages qui pillent, volent, incendient, assassinent et scalpent...

– Mensonge ! interrompt l’homme qui protège les métis.

« Et vous savez bien que ceux-ci, dans l’intérêt même de leur cause, désavouent les excès des Indiens.

– Peu importe !

– Du reste, ne sont-ils pas à demi Indiens... rebelles à l’autorité...

« Allons, camarade, faites place ! et vous, soldats, feu sur ces vermines de sauvages !

Mais le milicien, au lieu de se ranger, se jette devant Jean, Jacques et François, dont l’admirable fermeté ne se dément pas.

« Eh bien ! s’écrie-t-il, superbe d’indignation, tirez donc et assassinez-moi avec eux.

« Car moi vivant, je jure qu’il ne tombera pas un cheveu de leur tête. »

Naturellement le sergent qui a mal débuté ne veut pas en avoir le démenti. Au Canada, comme

ailleurs, l'autorité, surtout celle d'un subalterne, ne peut ni ne doit fléchir ou se tromper.

La généreuse tentative du soldat rallie quelques miliciens, mais la majorité est franchement hostile. Il craint d'être enlevé de force, et regarde anxieusement de tous côtés s'il ne lui arrive pas de secours.

Un cri de joie lui échappe à la vue de deux hommes débouchant aussi du passage au milieu des flammèches et des tisons.

« À moi !... Stephen... à moi !... Peter !... »

Ceux-ci reconnaissent aussitôt celui qui profère cet appel désespéré...

« Edward !... Edward Middleton... et nos métis !... »

Ils accourent, bousculent de droite et de gauche le groupe et se joignent à leur ami.

Ils n'ont que le temps de lui jeter un mot d'interrogation.

« Qu'y a-t-il, Edward ?... »

– Ce qu'il y a, répond celui-ci dont

l'exaspération est à son comble...

« Tenez !... regardez ces trois jeunes gens auxquels nous devons la vie...

« Eh bien !... sous prétexte de représailles, on veut les assassiner !...

« Ce sergent, ivre ou fou...

– Je suis votre supérieur et je vous ordonne d'obéir...

– Et moi, je le crie bien haut : c'est vous qui êtes les sauvages ! Vous qui, victorieux, voulez égorger des hommes sans défense.

« Si c'est ainsi que vous entendez la civilisation, j'en rougis pour le drapeau anglais. »

Sans se préoccuper des murmures qui couvrent sa voix, l'intrépide milicien hausse encore le ton.

« Puisque la question d'humanité ne vous touche pas, laissez-moi du moins faire appel à votre justice.

« Tout à l'heure, en plein feu de la bataille, mes amis et moi, nous fûmes les prisonniers de ce



vieillard que ses fils pleurent...

« Leur parti venait d'être trahi et vaincu... Au lieu d'assouvir sur nous une fureur légitime en pareil cas, on nous rendit généreusement la liberté !...

« Et il n'y en eut pas un seul, parmi ces sauvages, vous entendez, pas un seul pour protester.

« À mon tour, je réclame pour eux la vie sauve et la liberté.

« Je me porte avec mes deux amis caution pour eux, et nous en répondons corps pour corps.

« S'il en est parmi vous auxquels ne suffit pas la garantie d'Edward Middleton, le neveu, le fils adoptif du général, j'attends qu'ils viennent me le dire en face. »

L'accent vibrant du milicien, ses paroles généreuses, son attitude résolue, celle de ses deux compagnons, et enfin le nom respecté du chef suprême de la petite armée, triomphent des hésitations dernières.

Le sergent, n'osant plus s'opposer à la volonté

formelle d'un simple soldat si bien apparente, met l'arme sur l'épaule et s'en va en grognant.

Sa retraite est le signe d'une dissolution complète. La troupe se disperse, la cause est gagnée.

Les Bois-Brûlés et les miliciens restent seuls en présence.

Ils échangent une vigoureuse et cordiale étreinte, puis Middleton ajoute, pour terminer ce dramatique incident :

« Vous pouvez maintenant rendre les derniers devoirs à votre père.

« Nous restons avec vous et notre présence vous servira de sauf-conduit.

« Notre dette est payée, mais nous ne sommes pas quittes.

« Puisque nous avons appris à nous connaître et à nous estimer sur la champ de bataille... puisque toute animosité entre gens comme nous n'a aucune raison d'être... voulez-vous qu'une loyale et sincère amitié succède aux injustes préjugés d'autrefois.

– De tout notre cœur, répond, au nom de ses frères, Jean, l'aîné, en mettant sa main dans celle d'Edward.

« Nous sommes et serons toujours vos amis.

« Puisse cette affection, qui ne s'éteindra jamais, présager l'union de tous ceux dont la haine, issue d'un cruel malentendu, a fait tant de victimes. »

# **Livre premier**

# **Première partie**

*Pour venger un père*

## I

*Ce que l'Américain entend par telescoper et boomer. – Défilé d'Enfer et Lac du Diable. – Accroissement d'une ville. – Beaux jours passés. – La loi de Lynch. – Sac d'un cabaret. – Assassinat et incendie. – Shérif original. – Les exploits de Bob Kennedy. – Pendu à un poteau télégraphique.*

En Amérique où le temps est plus que jamais et plus que partout ailleurs de l'argent, il n'est pas de petite économie. Non seulement il faut agir, mais encore parler vite. Aussi, le Yankee, pénétré de cette vérité, s'est-il mis à sabrer, à tort comme à travers, au milieu des règles et des usages de sa langue maternelle.

À quoi bon des périphrases qui encombrant et ralentissent les conversations, surtout quand on peut les remplacer par des mots ?

Et si les mots manquent, on les forge de toutes pièces. Inventer un mot, la belle affaire ! pour des gens ayant improvisé le chemin de fer transcontinental !

Exemple, suggéré par cette idée de chemin de fer.

Deux trains lancés à toute vapeur se rencontrent sur la même voie. En raison du choc formidable produit par cette rencontre, les wagons s'enfoncent mutuellement et rentrent, pour ainsi dire, les uns dans les autres. L'idée d'une pareille catastrophe est exprimée généralement au moyen de substantifs, de verbes, d'articles, d'adjectifs et autres formules grammaticales empruntées aux idiomes de tous les pays.

L'Américain, en homme pressé, raconte cela d'un seul mot qui remplace une description, même très sommaire, du sinistre. Il dit simplement : deux trains se sont *télescopés*... c'est-à-dire sont entrés l'un dans l'autre comme les tubes d'une lunette.

Est-il possible de parler d'une façon plus

concise et plus énergique ? Le mot de *télescopé* ne mentionne-t-il pas tout, jusques et y compris l'aplatissement des voyageurs écrabouillés comme des insectes ?

Dans un autre ordre de choses, le Yankee ne dit pas qu'une ville prend de l'extension, que sa population augmente, que son chiffre d'affaires s'accroît. C'est trop long pour un homme qui raconte en un seul mot l'anéantissement de deux trains.

Il annonce que telle ou telle ville *boome*.

Le substantif anglais *boom* signifie : bout-dehors. Les bouts-dehors sont de petites vergues supplémentaires, destinées à allonger les vergues principales, de façon à établir de nouvelles voiles.

Dont le néologisme *boomer*, issu d'un vocable maritime, signifie textuellement : prendre de l'envergure. On l'a étendu à toutes sortes d'acceptions pour exprimer l'idée d'extension subite, de succès énorme, d'engouement général. On voit *boomer* des villes, des actions, des pilules, des journaux, des mines de pétrole...



Bien mieux, ce mot baroque a été adopté par les Canadiens qui l'ont introduit dans la langue française, et s'en servent quotidiennement dans leurs journaux. À tel point qu'il n'est pas rare de trouver des phrases comme celle-ci : « On peut affirmer que les immigrants *boomeront* cette année sur tel ou tel point. »

Or, le 1<sup>er</sup> juin 1885, c'est-à-dire trois semaines après les événements racontés précédemment, on annonçait que Hell-Gap « boomait ». Hell-Gap – Défilé d'Enfer – cité d'avant-garde du Grand-Ouest, se trouvait à cette époque par 99° longitude à l'occident de Greenwich et 48° de latitude septentrionale, à cinq kilomètres au nord du lac du Diable (Devil's Lake), sur la rivière Mauvaise-Coulée.

Ne cherchez pas sur la carte. Après avoir coupé sur coup boomé et déboomé, après avoir été brûlée deux fois, Hell-Gap a émigré de dix lieues à l'orient et s'appelle aujourd'hui Devil's Lake City : Ville du lac du Diable.

Or, le 1<sup>er</sup> juin 1885, Hell-Gap, simple *minning camp*, ou pour s'exprimer en français usuel,

vulgaire agglomération de tentes et de baraques de bois, grossissait, de jour en jour, comme une rivière en mal d'inondation.

La position est d'ailleurs excellente. Situé sur le territoire des États-Unis, à quatre-vingts kilomètres seulement de la frontière canadienne, et à cent quarante kilomètres du chemin de fer qui relie Winnipeg à Minneapolis et à tout le réseau américain, le *minning camp*, devenu bien vite cité, semble appelé à une fortune rapide.

Aux tentes loqueteuses, aux ignobles *log-houses* en troncs bruts et couverts de plaques de gazon, succèdent les *frame-houses*, maisons en planches, indiquant déjà un certain confort. On a tracé cinq ou six avenues, larges de soixante-dix mètres, coupées à angle droit par une vingtaine de rues larges de cinquante. Il y a déjà une banque, trois églises, un court-house (palais de justice), quatre hôtels et une infinité de *saloons*, lisez cabarets, où des empoisonneurs sans vergogne vendent à prix d'or les drogues incendiaires si chères aux gosiers yankees.

De telle façon que Hell-Gap, qui comptait, il y

a deux mois, cinq cents habitants manquant de l'indispensable, en comprend aujourd'hui deux mille vivant dans une abondance relative. Et si la nouvelle est vraie, que les sables alluvionnaires de la rivière Mauvaise-Coulée renferment de l'or en notable quantité, il y en aura dix mille à la fin de l'année.

On ne sait plus dès lors où s'arrêtera un « boom » si bien commencé, car le pays, une fois l'or épuisé, sera très favorable à l'élevage du bétail, comme en général toutes les plaines du Dakota.

Cependant, si la majeure partie des habitants semble enchantée d'une prospérité qui se chiffre en beaux dollar sonnants, il est certaine catégorie de gens que ce nouvel état de choses ne semble pas ravir absolument.

Jadis, il y a quelques semaines, au bon temps des log-houses, Hell-Gap était le lieu d'élection des irréguliers arrivant, d'une part, de la frontière canadienne avec un compte ouvert chez le shérif ; d'autre part aussi, les gentlemen qui, dans les États de l'est américain, avaient eu des difficultés

avec dame Justice, y retrouvaient très volontiers les collègues venus de la « Puissance ». Faillis, repris de justice, déclassés, virtuoses du couteau et de l'arme à feu s'installaient, comme sur un terrain neutre, à portée des deux frontières, travaillaient quand ils ne pouvaient pas faire autrement, buvaient dès qu'ils possédaient quelques grains d'or, jouaient un jeu d'enfer quand le lavage des sables avait été fructueux, et se massacraient volontiers quand la brutale ivresse des bars leur flambait le sang et leur incendiait la cervelle.

Il n'y avait d'autre loi que celle du bon plaisir, appuyée d'un solide couteau – bowie-knife – et d'un revolver Colt, sortant à tout propos du *pistol-pocket* – poche à pistolet – placé en arrière et sous la ceinture du pantalon.

Et voilà que tout à coup, des gens venus on ne sait d'où, et ne valant certes pas mieux que les premiers occupants, émettent la fantaisie baroque de modifier cette organisation, ou plutôt cette absence d'organisation offrant un si agréable spécimen d'anarchie.

Ils ont la prétention de tout régler, à tel point qu'il faut payer maintenant, dans les saloons, la consommation autrement qu'à coups de revolver ; que les hôteliers veulent voir la couleur des dollars des clients, et qu'il ne suffit plus d'appartenir à l'estimable classe des *desperados* pour se faire héberger et abreuver gratuitement.

La preuve, c'est que sous les auspices de ces fournisseurs timorés et outrecuidants s'est formé un comité de *vigilants*. Ces *vigilants* ont pris la loi en main et la font exécuter d'une façon primitive, mais radicale. À la moindre velléité d'entorse donnée à cette *nommée Loi*, le comité, représenté par des gens masqués, armés jusqu'aux dents, accourt, empoigne le délinquant, lui met une corde au cou, et le hisse au premier arbre venu. Comme variante, il peut être accroché à un isolateur de poteau télégraphique, ou sauter, le nœud coulant sous le menton, du pont placé au-dessus de la rivière Mauvaise-Coulée.

Si encore il y avait un shérif ! Peut-être pourrait-on s'entendre avec lui, car, en Amérique,

il n'est guère de fonctionnaire capable de résister à l'octroi d'un bon pourboire.

Arrive un shérif. Très brave homme sans doute, mais, par hasard, incorruptible !...

Incorruptible, c'est un malheur. Peut-être est-il faible ? Dans ce cas, il faut le tâter.

Aussitôt dit, aussitôt fait. L'exécution de ce mirifique projet, éclos dans le cerveau d'une demi-douzaine de sacripants, ne souffre aucun retard. Sous la conduite d'un certain Bob Kennedy, voleur de chevaux entérite, échappé jusqu'alors par miracle aux vigilants, ils saccagent un saloon dont le patron ne leur avait pas témoigné des égards suffisants. On brise les glaces, on mitraille à coups de revolver les fûts de whisky dont le contenu ruisselle jusque dans la rue, et finalement, on contraint, le couteau sur la gorge, le saloon-keeper à verser le montant de la caisse aux mains de ce cher Bob Kennedy.

Le débitant hésite, se débat, cherche des faux-fuyants, et veut gagner du temps pour sauver sa recette.

Bob, un peu nerveux, va pour le piquer légèrement au niveau de la pomme d'Adam, afin de faire pénétrer en lui la persuasion. Ce n'est pas la persuasion, mais la maudite lame qui entre jusqu'à la colonne vertébrale.

Le bar-keeper pousse un cri rauque et tombe mort aux pieds de Bob qui dit, stupéfait de ce dénouement tragique :

« Je ne l'ai pas fait exprès !...

« C'est curieux comme il y a des gens qui ont la vie tendre » ! »

Après cette oraison funèbre dénuée d'artifice et de fleurs de rhétorique, le contenu du tiroir-caisse passe aux mains de l'association. Puis, pour en finir, Bob, jamais à bout d'expédients, jette une allumette sur le whisky ruisselant à flots. L'intérieur du bar s'enflamme comme un punch colossal, le cadavre grille, la maison flambe, et les vigilants accourent furieux, pour faire payer aux gredins ce nouveau méfait.

Bob et ses amis se sont réfugiés dans un saloon voisin et rival, naturellement, dont la porte

s'est hospitalièrement ouverte. Ils se barricadent et ouvrent le feu sur les vigilants dont plusieurs sont atteints grièvement. Arrive enfin le shérif, seule autorité légale et reconnue officiellement.

Très bravement, d'ailleurs, il s'avance vers la porte close et dit :

« Bob ! mon garçon, rendez-vous, au nom de la loi !

– Je le veux bien ; mais, pour Dieu ! shérif, puisque vous parlez au nom de la loi, renvoyez donc ces vigilants dont la constitution et les procédés sont illégaux.

– Je vous donne ma parole que nul ne vous touchera.

– C'est bien !... nous nous rendons... placez-vous au milieu de nous, et prévenez ces drôles qu'au premier geste suspect nous vous faisons sauter la cervelle. »

Le trajet du bar au court-house s'opéra sans encombre, les vigilants étant bien certains de repincer avant peu les sept malandrins. Mais ils comptaient sans une idée originale du shérif qui



tenait à les remettre intacts au jury.

Comme Hell-Gap n'a pas encore de prison, le shérif dut interner ses prisonniers dans son bureau situé au premier étage du court-house. Craignant en outre que les vigilants ne vinssent les lui enlever pendant la nuit, pour les accrocher aux poteaux télégraphiques, il leur laissa leurs revolvers afin qu'ils pussent au besoin se défendre.

Enfin, connue le bureau n'est pas aménagé pour être transformé en salle à manger, il les emmena, dès le lendemain, prendre deux fois par jour leur repas à un hôtel voisin, à l'exception toutefois de Bob, mis aux fers comme plus dangereux.

Tout marcha, bien pendant trois jours, quand le shérif dut s'absenter pour aller remplir au loin les devoirs de sa charge. Il confia les prisonniers à deux de ses amis, nommés Robert Ollinger et William Bonny en leur recommandant, naturellement, la plus grande vigilance<sup>1</sup>.

---

<sup>1</sup> Je crois utile de faire observer au lecteur que cette histoire, absolument véridique, est relatée dans le bel ouvrage de M. le

Pénétré de l'importance de ses devoirs, Ollinger chargea avec ostentation un fusil de chasse à deux coups et fit même remarquer à Bob qu'il mettait dix-huit chevrotines dans chaque canon.

L'heure du déjeuner étant arrivée, il accota le fusil contre un mur et conduisit à l'hôtel-restaurant les pensionnaires externes, laissant en tête-à-tête avec Bob, William Bonny qui se mit à lire un journal en attendant que le repas de Bob fût apporté.

Ce dernier, depuis son arrestation, s'ennuyait fort, et cherchait une occasion de dire adieu au court-house. Ayant réussi, après des prodiges de patience et d'adresse, à se débarrasser d'une de ses menottes, il envoya sur la tête de Bonny un formidable coup de poing qui interrompit brusquement la lecture de celui-ci.

Avant que Bonny tout épouvanté ait pu gagner la porte, il tombait frappé d'une balle de revolver entre les deux épaules. Bob, cet exploit accompli, s'arma du fusil chargé de chevrotines, ouvrit la

---

baron de Grancey : *En visite chez l'oncle Sam.*

fenêtre et attendit les événements.

La détonation ayant été attendue de l'hôtel, Ollinger accourait.

« Hallo ! Bob ! mon cher homonyme ! » cria Kennedy du balcon.

Robert Ollinger leva la tête et aperçut son prisonnier.

« Voici votre fusil ! Le reconnaissez-vous ?... »

« Vous voyez, mon pauvre Robert, quand on charge un fusil, on ne sait pas pour qui l'on travaille... »

« La preuve !... »

Une double détonation retentit et le malheureux s'abat sur le sol, les reins brisés.

Pendant ce temps, les co-détenus de Bob sortent tranquillement de l'hôtel. L'un d'eux s'en va chercher une lime chez un maréchal et la lance à Bob qui s'en sert pour couper ses menottes. Un autre prend le cheval du secrétaire du comté, l'amène tout harnaché devant le court-house et attend que Bob ait terminé ses préparatifs.

Il choisit alors parmi les armes du shérif un Winchester et deux revolvers, descend sur la place, serre la main à ses copains, enfourche le cheval, salue courtoisement l'assistance, et s'élançe au galop en criant : « Vive Bob Kennedy ! »

À ce montent précis, un peloton de vigilants masqués accouraient comme les carabiniers de l'opérette.

Bob se croyait sauvé, quand survint un incident inattendu, surtout pour un cavalier incomparable comme lui.

Le cheval, très ombrageux, prend peur d'un chien qui lui saute aux naseaux, et se cabre affolé. Brusquement, les pieds de derrière lui manquent et il se renverse sur Bob assommé, aplati, sans avoir eu le temps de faire : ouf !

Ceci se passait à cinq cents ou six cents mètres environ de la ville, en un lieu absolument désert, sur la rive gauche de la rivière Mauvaise-Coulée, sous la ligne télégraphique reliant les claims aurifères au bureau voisin.

Les vigilants, qui poursuivaient pour sauver l'honneur, voient l'accident, se précipitent, trouvent Bob évanoui sous le cheval dont une jambe est brisée.

Évanouissement providentiel qui simplifie la besogne et rend la capture facile. Aussi, sans perdre une minute, un des lyncheurs détache une longue corde enroulée à l'arçon de sa selle, en attache un bout à sa ceinture, grimpe à un poteau, passe le bout sur la branche d'un isolateur et descend.

En un tour de main, une des extrémités est pourvue d'un nœud coulant. Ce nœud est passé au cou de Bob Kennedy toujours sans connaissance, puis quatre hommes s'attellent à l'autre extrémité et tirent à force de bras.

## II

*Le « gentleman » est encore chaud. – Manœuvre inverse de celle opérée par les vigilants. – Frictions énergiques mais en apparence inutiles. – Surprise bien naturelle du gentleman. – Présentation. – Non bis in idem. – Depuis l'évacuation de Batoche. – Première piste perdue. – À Hell-Gap.*

« Je crois que nous arrivons bientôt, n'est-ce pas, frères ?

– Mais oui, petit François.

« À défaut de route nous suivons le télégraphe qui nous indique la direction de Hell-Gap... il n'y a pas à se tromper.

– Mon Dieu ! que c'est long !

– Serais-tu fatigué, ch'tiot ?

– Tu le moques de moi, Jean, et toi aussi,

Jacques.

« Vous le savez bien, je ne suis jamais las... ni vous non plus, d'ailleurs.

« Il y a seulement que je voudrais être au camp des mineurs, pour commencer définitivement notre campagne.

– Patience ! petit frère, interrompt Jean.

– Cela t'est bien commode, à toi, père tranquille...

– Il faut surtout de la patience pour réussir, avait coutume de dire notre pauvre cher père...

« C'est ce qui fait la force des Indiens ; en notre qualité de métis, nous devons la posséder plus que nos demi-frères les blancs...

– Jean a raison, dit à son tour Jacques, personnage muet jusqu'alors. La patience doit remplacer l'expérience qui nous manquera longtemps encore.

– Le fait est que nous avons une besogne terriblement difficile.

– Chercher une aiguille dans un tas de foin,

comme dit le vieux proverbe de France.

– ... Et la trouver ! »

François se hausse un peu sur ses larges étriers de bois, développe au-dessus de sa selle sa haute taille, met la main en abat-jour au-dessus de ses yeux et ajoute :

« Que diable ! est-ce que je vois là-bas, au faîte de ce poteau ?

– On dirait un homme...

– Un pendu !

– Alors, continue François sans y mettre de malice, nous devons être en pays civilisé. »

À ces mots, les trois frères pressent l'allure de leurs grands et robustes demi-sang canadiens qui prennent un trot allongé.

Deux minutes après, ils se trouvent sous le poteau télégraphique, au haut duquel Bob Kennedy demeure suspendu par un nœud coulant.

Une brise assez légère, mais suffisante pour faire vibrer les fils comme de colossales harpes éoliennes, agile le corps et le balance, de telle



façon qu'on le croirait encore vivant.

Au point que les jeunes voyageurs le pensent de bonne foi et s'arrêtent, le nez haut, la bouche entrouverte, la paupière plissée, se demandant ce qu'il doivent faire.

« Ma foi, dit François, l'homme aux décisions promptes, dépendons-le.

« S'il vit encore, tâchons de lui faire reprendre connaissance ; s'il est mort... nous aurons du moins accompli notre devoir en essayant de rappeler à l'existence une créature humaine.

– À ton idée, petit François, dit Jacques.

– Fais comme tu l'entendras ; mais tu pourras bien tout de même nous amener des histoires dans ce pays-*cite* », dit Jean dont la patience native semble s'allier à une dose raisonnable de prudence.

Sans attendre de plus longues réflexions, François range son cheval au pied du poteau, monte debout sur la selle, et sans même songer à retirer son Winchester passé en bandoulière, se hisse, à force de jambes et de bras, en gymnaste

accompli, le long du sapin.

Il s'accroche à la branche en fer d'un isolateur, et se trouve face à face avec feu Bob qui ouvre des yeux énormes, tire une affreuse langue violette.

« Mais il est encore chaud ! s'écrie le jeune homme surpris.

– Alors, c'est une raison pour le décrocher, affirme Jean rallié décidément à l'opinion de son cadet.

– La corde est attachée en bas par un nœud, détachez l'un ou l'autre ce nœud, et filez la corde... le gentleman descendra ainsi de manière à ne pas s'abîmer. »

Jean quitte sa selle, opère la manœuvre indiquée, de telle façon que mister Bob Kennedy après avoir abandonné les espaces, se trouve sans heurts ni cahots au pied de sa potence.

« Décidément le gentleman vit encore », opine gravement Jean pendant que François se laisse glisser d'un trait.

Des coureurs de bois et de plaine, habitués

comme ces jeunes gens aux incidents d'une vie à demi sauvage, ne sont jamais embarrassés devant une syncope.

Le gentleman, ou comme dirait ironiquement un de nos paysans du Centre, le « monsieur » est déshabillé lestement, et allongé sur la terre le torse nu jusqu'à la ceinture.

« Faut le frotter, et ferme ! dit Jacques pendant que Jean examine avec minutie la corde, ça ramènera la circulation. »

François, toujours pressé, se met à frotter avec une énergie telle que la poitrine du pendu rougit bientôt par places irrégulières.

« Eh ! le grand, dit à Jean, occupé à scruter les mystères du nœud coulant, Jacques, attendant le moment de remplacer François, eh ! le grand, ça t'« ostine » donc, hein ?

– Pas plus que ça... je pense tout simplement que c'est de l'ouvrage mal « faite ».

« Une corde toute neuve, pas savonnée... un nœud trop large...

« Le gentleman a eu de la chance...

– À ton tour ! Jacques, interrompt François essoufflé.

« Ouf ! je n'en peux plus...

« Hardi ? et frotte à enlever le morceau.

François avait tenu bon dix minutes, Jacques dura un quart d'heure.

« Mâtin d'animau ? dit-il avec une sorte d'emportement comique, y n'bouge ni pied ni patte, et pourtant le voilà rouge comme un renard écorché.

– Si t'en as assez, cadet, je vais te relayer.

– Va donc, et tache de faire mieux... quant à moi, j'en ai le « talon » de la main à moitié enlevé. »

Très consciencieusement, Jean frotta vingt minutes avec une rage concentrée qui le mit en eau, pendant que le patient commençait à être en sang.

« Avec tout ça, y a trois bons quarts d'heure que nous le travaillons comme si on nous payait vingt-cinq francs par jour, et ça lui fait comme un vésicatoire sur une tige de botte.

– Minute ! cadet... je ne me trompe pas... il a soufflé (respiré).

– Pas possible !...

– Y a pas d'erreur... y souffle... mais pas fort...

– Faudrait lui faire avaler quelque chose.

– Une gorgée d'eau-de-vie de prune... j'en ai dans ma gourde.

– Va mieux : un brin d'amadou allumé entre les pouces ou les orteils... ça ferait revenir un mort. »

Aussitôt dit, aussitôt fait. Quatre ou cinq coups de briquet sur un morceau de quartz, l'amadou s'enflamme et grésille bientôt entre les pouces du gentleman réunis avec un bout de la corde qui a servi à le pendre.

En même temps, François lui entonne de force une demi-pinte de tord-boyaux dans la bouche.

Contre toute attente raisonnable en pareil cas, il y a chez le patient un mouvement très accentué de déglutition, puis absorption.

« Frères, ça entre et ça descend ! crie François

tout joyeux.

D'autre part, la peau fume et pétille avec une écœurante odeur de chair grillée. Le corps inerte jusqu'alors, s'agite et frémit, puis, brusquement, s'opère la réaction.

Bob, les veines du cou et du front gonflées comme des cordes, échappe à ses rudes sauveteurs, jaillit comme s'il avait dans le corps toutes les piles du télégraphe de Hell-Gap, retombe assis et pousse un juron carabiné de matelot en fureur.

« *Hell damit me !...* Les rascals me brûlent tout vif !

– Vous emportez pas, gentleman, dit d'un ton conciliant Jean, qui rit largement, satisfait du résultat.

« Nous sommes des amis... si nous n'étions pas des amis, nous ne vous aurions pas décroché de là-haut, où vous étiez pendu... à preuve : voici la corde...

– Pendu !... moi !... du diable si je m'en souviens...

– Bah !... y a comme ça dans la vie des choses qu'on n'aime pas à se rappeler. »

Profondément abruti – on le serait à moins – mister Bob inventorie curieusement les trois jeunes et bons géants au visage bronzé, aux yeux loyaux, aux traits sympathiques ; il examine leurs costumes en peau de cerf, ornés de longues franges aux coutures, leurs chevaux énormes, leurs armes bien entretenues, fouille dans ses souvenirs et ne trouve rien.

« Inutile de chercher... vous ne nous connaissez pas.

« Nous sommes trois frères... métis canadiens... amenés par nos affaires à Hell-Gap, et vous êtes le premier habitant que nous avons rencontré... un peu haut perché.

« Alors l'idée nous est venue de vous ramener à la vie... et nous avons réussi.

« Faut pas nous en vouloir, si nous avons employé des moyens un peu trop violents ; mais c'était pas sans besoin, car, sans nous vanter, vous étiez dans un fichu état.

– Je ne me souviens de rien !

« Je fuyais à cheval... ma bête s'est abattue sur moi... j'ai perdu connaissance et... je me retrouve près de vous.

– On vous aura hissé, puis pendu là-haut pendant votre syncope... et même c'est peut-être votre évanouissement qui vous a sauvé...

– Quoi qu'il en soit, camarades, je vous dois une fière chandelle et vous avez droit à toute ma reconnaissance... foi de Bob Kennedy qui est mon nom !

« Et croyez-moi, ce n'est pas peu de chose, que la reconnaissance de Bob Kennedy.

« Vienne l'occasion de vous la prouver, vous m'en direz des nouvelles, quand il s'agirait de faire prisonnier le président de la République et de vous l'amener.

– Oh ! répond Jean, ne vous exagérez pas l'importance d'un service que nous aurions rendu à tout autre.

– C'est parce que je l'estime à sa juste valeur que je ne mets rien au-dessus.



« Aussi, dorénavant, vos amis et vos ennemis sont les miens, et quelque chose que vous avez à faire, vous trouverez en moi un rude auxiliaire, mon cher monsieur... monsieur... comment vous appelez-vous ?

– Jean.

– Jean... qui ?

– Nous sommes les trois fils de Jean-Baptiste de Varenne, plus connu sous le nom de père Baptiste, un des lieutenants de Louis Riel...

– Alors vous êtes les héros de la défense de Batoche... Tous les journaux de l'Union ont raconté vos exploits... Ici même le *Hell-Gap News* a parlé de vous pendant quinze jours.

– Nous avons fait ce que nous avons pu, et, malheureusement pour la cause, nous n'avons pas réussi.

– Mais tout n'est pas perdu ; Louis Riel tient encore la campagne...

– Il est à bout de ressources et sa petite armée fond tous les jours.

– Et... puis-je savoir le motif... de... de votre

présence ici ?

– Frères, demande à ses cadets Jean toujours prudent, faut-il dire au gentleman ?

– Tu le peux, frère ; car nous n'avons rien à cacher. »

Jean reprit :

– Savoir si M<sup>r</sup> Bob Kennedy...

– Appelez-moi Bob tout court. J'aime mieux cela.

– Savoir si Bob est en disposition pour m'entendre.

« Il vient d'être rudement manœuvré, après avoir été quasi mort par pendaison... il a peut-être faim et soif...

« Et puis enfin, s'il prenait fantaisie à ceux qui l'ont pendu de revenir voir si la besogne est finie.

– Il est rare que l'on soit pendu deux fois le même jour, répond Bob en interprétant à sa façon le *non bis in idem* des juristes.

« Quant à la faim, à la soif, aux émotions, j'ignore tout cela en ma qualité de cow-boy.

« Du reste, je venais de déjeuner au moment de mon... accident.

– Eh bien ! voici :

« Notre père était fermier, comme on dit chez nous, aux environs de Batoche, dans le district de Saskatchewan, territoire de Manitoba en Canada. Il était à l'aise et gagnait sa vie en travaillant avec nous et comme nous de toute la force de son corps.

« Il tenait par héritage de son arrière-grand-père, un Français de France, et gentilhomme de l'Orléanais, les terres cultivées par nous. Jamais on ne se fût avisé de dire que ces terres, défrichées par Jean-Baptiste de Varenne, premier de notre lignée, n'appartenaient pas à ses descendants.

« Travail et possession séculaires valaient titre, n'est-ce pas ?

« Un jour sont arrivés des gens de la reine d'Angleterre ; de ceux qui ont affublé notre vieux Canada du nom ridicule de Dominion. Et ces gens, que nous ne connaissions ni d'Ève ni

d'Adam, ont eu l'audace de prétendre que nos terres, engraisées des sueurs de nos ancêtres et des nôtres aussi, leur appartenaient.

« D'abord, une pareille prétention nous fit rire. Mais comme ils vinrent en nombre pour les occuper de force et nous chasser on se fâcha.

« On décrocha les Winchester, on sella les demi-sang et on fit une battue aux Anglais... je ne vous dis que ça.

– Bravo ! interrompt l'Américain ravi.

– Mais ces gens-là, c'est comme la mauvaise herbe... plus on l'arrache, plus ça repousse.

« Tant et si bien qu'il en revint des centaines et des centaines... des milliers, avec une armée pour les soutenir.

« C'est alors que Louis Riel devint notre chef et fit si bien qu'il tint tête aux gens de la reine et parfois les battit.

« Malheureusement Batoche nous fut enlevé par la trahison d'un misérable qui vendit pour de l'argent...

« Ah ! tenez ! s'exclame Jean avec une

violence inouïe contrastant avec son calme habituel, je ne puis parler de cela sans que le tremblement ne me prenne... j'ai comme un nuage rouge devant les yeux.

« Le lâche craignait les vengeance. Il essaya de nous faire sauter tous les trois, puis, au moment où Batoche succombait devant les ennemis introduits par lui, dans la place, il assassina notre père lâchement, par derrière.

– *God bless me !* gronde Bob indigné, voilà un gredin que je serai heureux de scalper.

– Mister Bob ! les dix mille dollars qu'il nous doit sont à vous si vous pouvez seulement me mettre face à face avec lui.

– Jean ! je ferai l'impossible pour cela, foi d'homme !

« Mais, une fois pour toutes, ne me parlez jamais d'argent.

« Savez-vous du moins ce que ce rascal est devenu ?

– Nous avons eu connaissance de lui jusqu'à Winnipeg où il est venu retirer ses fonds, car il

est riche de ses vols et de sa trahison.

De Winnipeg il est allé en chemin de fer jusqu'à Emerson, frontière canadienne. Mais on ne l'a pas vu à Saint-Vincent, frontière américaine où il est connu.

« Des chasseurs de la rivière Bouge l'ont rencontré à cheval avec deux hommes d'aspect débraillé, puis nous avons perdu sa trace pour la retrouver à Grafton.

« Nous ne sommes pas certains si c'est bien lui qui est passé à Sark-River, pour se rendre à Hell-Gap... Il y a déjà huit jours qu'on a vu un homme répondant vaguement à son signalement.

« C'est tout ! Et maintenant, forts de notre courage et d'une résolution inébranlable, nous allons aux renseignements à Hell-Gap...

– Et après ? demande Bob songeur.

– Nous continuerons à le chercher, dussions-nous fouiller toute la confédération américaine... dussions-nous avoir des cheveux gris quand sonnera l'heure de la vengeance.

– Jean, voulez-vous un conseil ?

– Dites, Bob.

– Vous n’arriverez à rien en procédant de la sorte ; vous perdrez tout votre temps et vos efforts seront inutiles.

« Êtes-vous riche ?

– Nous possédons en tout et pour tout un millier de dollars.

– Une misère, si le hasard ne vous favorise pas.

« D’autre part, vous êtes jeunes... bien jeunes tous trois et joliment *cornes-vertes* – novices, – pour affronter les choses comme les gens de mon damné pays.

« Mais bah ! vous me plaisez : je vous dois la vie, quoique parfois elle ne soit pas drôle... j’ai vingt-cinq ans, j’ai rôti assez de balais pour faire bouillir toutes les marmites de l’enfer... et j’ai l’expérience d’un homme de cent ans.

« Je vous aiderai.

« Allons à Hell-Gap !

– Et s’il vous arrive encore d’être...

– Pendu ?...

« Peuh !... nous verrons bien !...



### III

*Un gavroche américain. – La vie à outrance des petits misérables. – Dans l'ouest. – Rencontre. – Achat d'une monture et d'un fournement. – Terreur d'un vendeur trop bien payé. – Devant le court-house. – Shérif embarrassé. – La dialectique de Bob triomphe. – Protégé par la loi. – Hôte de shérif.*

Ce type de Bob Kennedy, la vivante antithèse des jeunes Canadiens, est fréquent aux États-Unis, à tel point qu'il pourrait, au besoin, personnifier, sauf détails sans importance, l'aventurier de l'ouest américain, devant lequel reculent ou disparaissent les Indiens.

C'est bien le déclassé sans feu ni lieu, comme sans famille ; se rappelant vaguement un vieil homme et une vieille femme gâtant quelque part dans un bouge de Chicago, se battant à jeun, se

battant après boire, trop ivrognes et trop paresseux pour donner une pâtée suffisante à trois ou quatre gamins comme lui, peut-être cinq, il ne se souvient pas au juste.

Il sait vaguement que le vieux s'appelait Kennedy et qu'on lui donnait, à lui, le nom de Robert – Bob familièrement.

C'est à cela que se bornent, dans son cœur et dans son esprit, les saines et réconfortantes traditions de la famille.

À dix ans il avait déserté le bouge, et vivait de la rue et dans la rue, comme ces milliers de boys dont l'existence est un difficile et douloureux problème. Avec cela cynique et sinistre comme l'est immanquablement le gavroche américain, l'affreux boy, cent fois pire que notre titi parisien qui, lui du moins, ne manque ni d'esprit ni de pittoresque, sait aimer, haïr ou se passionner pour une idée.

Puis, un jour poussant l'autre en exerçant de bric et de broc toutes sortes de métiers plus ou moins interlopes, il atteignit l'âge de dix-sept ans, sans autres notions de morale que celles prêchées

par les juges et les policemen, excédé de cette vie sans issue, courbaturé au moral et au physique par l'exaspérante périodicité de l'effort quotidien, et aspirant inconsciemment à une liberté de bête lâchée, sur laquelle ont pesé les barreaux d'une cage trop étroite.

Cette aspiration, c'est pour lui le salut.

Un peu plus il deviendrait un criminel, un incurable voué infailliblement aux jurys et aux maisons de détention.

Ce n'est pas à dire pour cela qu'il vaille grand-chose. Mais enfin il n'est pas irrévocablement perdu, et son surcroît d'activité si mal employé, son ingéniosité à faire sortir du pavé la pâtre de tous les jours, jusqu'à sa brutalité toujours en révolte contre la civilisation, seront utilisées fructueusement.

Par bonheur, les grandes cités américaines ont, pour déverser leur trop-plein, le Far-West avec ses énormes solitudes ; et il y a chaque jour des centaines de Bob Kennedy pour qui l'exode vers l'ouest est une délivrance.

Là-bas, peu ou pas de contrainte, la vie libre jusqu'à la licence. La civilisation et la barbarie sont aux prises, il faut déblayer la place pour faire triompher l'une et refouler l'autre. Pour cela, tous les moyens sont bons et les hommes aussi. Tels ces forêts meurtrières et ces marais empestés que l'on fait défricher ou assainir par des forçats.

Ces déclassés deviennent volontiers *cow-boys*, c'est-à-dire employés à garder les troupeaux à peu près sauvages comprenant des milliers de têtes de bétail, à les maintenir sur le *ranch* du propriétaire, à les défendre contre les fauves et contre les voleurs à peau rouge ou blanche.

On verra plus tard en quoi consistent ces fonctions exigeant une santé de fer, un corps inaccessible à la fatigue, une agilité de clown, une bravoure à toute épreuve.

Tel Bob Kennedy. Ni meilleur, ni pire que ses congénères, et ayant, comme eux, les défauts de ses qualités. Susceptible parfois, à temps perdu, de quelque bon mouvement, ignorant volontiers le tien et le mien, brutal, mal élevé, ou plutôt pas élevé du tout, homme d'instinct et de première

impulsion, sa vie se passe entre un labeur écrasant et des orgies monstres, des privations inouïes et de folles prodigalités.

Il a tué pas mal d'hommes, ou, comme on dit énergiquement là-bas, il a *fait luire le soleil à travers huit ou dix hommes* ! Mais avec des cervelles aussi chaudes, sait-on jamais qui a tort ou raison !

Chose plus grave – à la frontière on acquitte volontiers les assassins, mais on pend impitoyablement les voleurs – on lui reproche le larcin de plusieurs chevaux. Cette accusation est-elle bien ou mal fondée ?

C'est ce qu'il faudrait démontrer.

Du reste, que celui-là lui jette la première pierre, qui, ayant besoin d'un cheval, ne l'a pas emprunté à un *ranchman*, propriétaire de deux ou trois mille têtes !

... On arrivait en vue des premières maisons de Hell-Gap au moment où Bob Kennedy venait de faire à ses nouveaux camarades le récit sommaire de sa vie, tel à peu près que le comportent les

lignes précédentes.

Élevés dans d'austères principes d'honnêteté, foncièrement religieux, tout imprégnés de tendresse familiale, les jeunes Canadiens avaient été parfois scandalisés, quand certaines énormités sortaient de la bouche de Bob, avec une naïveté, une inconscience même qui enlevaient toute idée de mystification.

Mais ils sentaient que cet inconnu au langage trivial, émaillé d'aperçus étranges sur une société plus étrange encore, possédait une expérience approfondie de ce pays qu'ils ignoraient absolument.

Dans l'intérêt de leur mission, avaient-ils le droit de négliger un pareil élément de succès, alors que seuls, réduits à leurs simples ressources, ils étaient manifestement, dès le début, condamnés à l'impuissance ?

Aussi, surmontant bientôt de légitimes répugnances, et se disant fort judicieusement que ce n'est pas le moment de faire la petite bouche, ils acceptèrent ce compagnonnage, susceptible pourtant de devenir, à brève échéance, des plus

compromettants.

La première personne que la petite caravane rencontra fut un mineur se fendant à son claim, à cheval, le Winchester en bandoulière, le *pan* ou cuvette en métal pour laver les sables, accroché à la selle.

À l'aspect de Bob, marchant délibérément en tête du peloton, le mineur fait un geste de surprise et arrête brusquement son cheval.

« Bonjour, mon cher camarade Pym, dit le cow-boy d'un air goguenard... bien le bonjour.

– Bonjour, Bob !... enchanté de vous voir... En vérité... c'est très étonnant.

– Très étonnant, Pym, vous l'avez dit... Et... Vous faites toujours partie de ces vigilants qui...

– C'est une pure calomnie, Bob !...

– Vous avez là un bien joli cheval, cher camarade Pym, reprend Bob sans s'arrêter à la dénégation de son interlocuteur.

« Et... j'en ai grande envie !

– Je ne veux cependant pas vous le donner,

s'écrie Pym d'un ton navré, en regardant le peloton imposant de Canadiens, qu'il prend pour de simples coupe-jarrets.

– Qui parle de donner ! riposte Bob, avec brusquerie, j'ai besoin d'un cheval, le vôtre me plaît, combien le vendez-vous ?

– Quarante dollars, mon cher Bob, dit Pym de plus en plus alarmé.

– Vous avez donc bien peur, que vous me l'offrez ainsi au-dessous de sa valeur ?

« Alors, je ferai le prix, car je ne suis pas un larron, moi, espèce de vigilant que vous êtes ! »

Pour le coup, Pym claque des dents et pâlit visiblement. Quelle affreuse mystification lui ménage donc ce cow-boy de malheur, dont il a effectivement tiré la corde deux heures auparavant ?

« Nous disons, reprend Bob, un cheval, cinquante et non pas quarante dollars ; une selle avec sa bride, vingt dollars ; deux revolvers Colt, vingt-cinq dollars, une carabine Winchester vingt-cinq dollars...



« Total : cent vingt dollars... cela vous va-t-il ?

– C'est trop, Bob... véritablement c'est trop... cent dollars suffiront...

– Pym ! un mot de plus, et je vous condamne à en recevoir cent cinquante.

– Cent cinquante quoi ?... gémit Pym éperdu.

– Dollars ! imbécile.

« Allons, pied à terre... bien !... les armes... la cartouchière... »

Il dit, passe la carabine en bandoulière, accroche les revolvers à sa ceinture, saute lestement en selle et ajoute, en se tournant vers Jean :

« Jean, mon cher, vous qui êtes en fonds pour l'instant, ayez donc l'obligeance de m'avancer cent vingt dollars pour solder mister Pym.

– Volontiers, Bob, répond Jean qui, sans hésiter, ouvre sa gibecière et en tire cent vingt dollars en or.

– Mais, Bob !... mon cher Bob... Je vous ferai crédit, larmoye Pym réellement épouvanté.

– Prenez ! et pas d’observation, riposte impérieusement Bob.

« Apprenez que je n’ai pas besoin des services de gens de votre sorte.

« Une offre de votre part est une injure pour moi !

« Adieu ! monsieur l’honnête homme... Pendez les gens, mais du moins ne les insultez pas. »

Laissant à ces mots mister Pym tout abasourdi, Bob prend place à la droite du peloton qui défile par quatre, dans la principale avenue, et se dirige vers le *court-house*.

Déjà la ville a repris son aspect habituel. Les cadavres ont été portés à l’hôpital pour être enterrés, le lendemain, par un ministre épiscopalien ; les clients, chassés par l’incendie du saloon envahi le matin par Bob et ses amis, achevèrent leur cuvée dans un établissement similaire ; on attend l’apparition du *Hell-Gap News* pour revivre, en les lisant, les dramatiques incidents de la journée.

On pourra juger de l'émoi causé dans cette population nerveuse à l'excès, par l'apparition d'un pendu authentique, chevauchant d'une fière allure, près de trois géants, costumés à l'indienne et armés jusqu'aux dents.

En un clin d'œil les hôtels se vident, les saloons sont évacués, jusqu'aux temples où justement un prédicant volontaire anathématisait devant une assistance recueillie, les lugubres exploits de Bob et de sa bande.

La foule se porte rapidement à la suite des quatre hommes qui s'arrêtent devant le palais de justice, dont les fenêtres sont ouvertes.

Le shérif, arrivé depuis un moment, vient d'apprendre le meurtre de ses deux amis Robert Oblinger et William Bonny, la fuite de sept prisonniers, la pendaison de Bob.

Il entend le piétinement des chevaux et machinalement se met à la fenêtre.

Stupéfait à son tour en reconnaissant Bob Kennedy dont l'exécution lui a été notifiée, il regarde de tous ses yeux, doutant quand même

d'une résurrection qu'il ne peut admettre.

Il n'en répond pas moins courtoisement au salut cérémonieux que lui adresse Bob en se penchant jusque sur l'encolure de son cheval.

Alors s'engage un dialogue bien américain, dans sa stupéfiante et pourtant absolue réalité.

« Bonjour, shérif, enchanté de vous voir.

– Moi de même ; bonjour, Bob Kennedy.

« Qui me procure l'honneur de vous voir ?

– Vous êtes un aimable gentleman, shérif, et un fonctionnaire intègre.

– Je vous remercie de la bonne opinion que vous avez de moi, Bob, et vous réitère ma question. »

La foule, massée en demi-cercle, garde le silence, comme au théâtre, et ne perd pas un mot de l'entretien.

« Vous avez été, à ce que je viens d'apprendre, victime d'un « accident » bien « désagréable ».

– Dites, shérif, que j'ai été légalement exécuté par des citoyens qui, en votre absence,

représentaient la loi.

– Pas possible ! répond le shérif abasourdi, pendant que la foule fait entendre un murmure approbateur.

– Prétendriez-vous que cet acte ne fût pas légal ?

– Je ne vais pas jusque-là, insinue le shérif, très mal en apparence avec les vigilants, mais qui, en l'absence de toute force organisée, a besoin d'eux.

– J'ai tué, on m'a condamné à mort, puis pendu, au nom de la loi... Voyons, proclamez-le devant tous ces gentlemen.

– Eh bien ! oui : votre exécution, bien qu'un peu sommaire, a été juste et légale.

« Et maintenant, que voulez-vous ?

– Me mettre sous la protection de la loi.

– Je ne comprends pas très bien, continue le shérif debout à sa fenêtre et gesticulant comme un acteur de Guignol.

– C'est cependant tout simple... Voyons,

shérif, suivez mon raisonnement : Vous ne pouvez pas nier, ni vous, ni les honorables gentlemen ici présents, que je n'aie expié très justement, je tiens à le dire, par ma condamnation capitale et mon exécution, les... meurtres que j'ai commis.

« Virtuellement, je suis mort, et si je suis en vie pour le moment, il n'y a aucunement de ma faute, ni de la faute au comité de vigilance.

« Le comité a pendu de son mieux et j'ai laissé faire sans protester ; donc ma dette est payée.

« Voyons, qu'en pensez-vous, shérif ?

– Je pense que c'est là un cas très rare et excessivement curieux.

– Répondez-moi franchement : si ma conduite n'offre dorénavant rien de répréhensible, me poursuivrez-vous pour les fautes antérieures à ma pendaison ?

– Que le diable vous emporte !

– Si je suis en vie, c'est grâce à un concours de circonstances tout à fait indépendantes de ma volonté... J'étais autant dire mort quand j'ai été

sauvé par miracle.

– Bob Kennedy a raison, interrompt une grosse voix dans la foule.

« On ne peut pas lui faire expier deux fois sa faute, puisque le shérif lui-même a dit que l'exécution était légale.

« Vive Bob Kennedy !...

– Non pas ! riposte un autre organe aussi volumineux ; il y a maldonne, puisque l'expiation n'est pas complète.

« Il faut reprendre le mécréant.

« Mort à Bob Kennedy !... »

Deux camps se forment instantanément : l'un favorable, l'autre contraire au cow-boy, aussi imperturbable que ses compagnons immobiles comme des statues équestres.

Pour qui ne connaît pas bien la foule américaine, ces gens, surexcités, loquaces, gesticulants vont en venir aux mains et se massacrer.

Ils parlent, tout simplement. Mais, avec quelle

fureur !

Bob sera-t-il absous ou condamné par le shérif ? Sera-t-il empoigné pendant la nuit par les vigilants qui aiment à opérer dans les ténèbres !

Tel est l'objet des paris atteignant parfois un chiffre considérable.

Bob, de son côté, ouvre l'œil, prêt à déjouer quelque tentative isolée due à un parieur désireux de mettre tous les atouts dans son jeu.

Pendant une longue minute le shérif médite profondément et cherche une solution raisonnable.

« Eh bien ! shérif, demande Bob dont la mansuétude est absolument inusitée, qu'allez-vous faire ?

– Je pense, Bob, mon cher ami, que vous feriez sagement de quitter Hell-Gap... Je serais au désespoir qu'il vous arrivât malheur.

– Si vous me garantissez la protection de la loi, je me charge, avec le concours de mes amis, de pourvoir à ma propre sécurité.

– Voyons, Bob, vous tenez donc bien à



demeurer ici ?

– J’ai besoin d’y rester au moins vingt-quatre heures.

– Qu’à cela ne tienne. Je vous en donnerai volontiers douze de plus, si vous me promettez de nous quitter après-demain...

– *All right*, shérif ! voilà qui est parler.

« Vous avez ma parole.

– Et vous avez la mienne, Bob !

« Pendant trente-six heures la protection de la loi vous est acquise.

« J’espère, d’autre part, que vous et les gentlemen, vos camarades, me ferez l’honneur d’accepter l’hospitalité chez moi.

« Il y a place pour les hommes et les chevaux, et nous boirons à votre entier rétablissement une fine bouteille de sherry. »

## IV

*Un rosbif qui est un rôti de cheval. – La monture du secrétaire. – Au saloon. – Exhibition et gratuité. – Bob raconte ses aventures « télégraphe restant ». – Plus sérieux qu’il ne le paraît. – Rixe avec un Irlandais. – Insulte. – Blanc-bec et homme barbu. – Correction sévère mais juste. – L’inconnu.*

L’Américain du Nord, même déchu, professe toujours le plus profond respect pour la légalité. Et ce fait suffit pour expliquer comment, sans force armée organisée, un seul homme officiellement investi de fonctions judiciaires, parvient à faire exécuter la loi sur de vastes territoires occupés, en grande majorité, par des gens sans scrupule.

Ce n’est pas à dire qu’il n’y ait pas là-bas, où la civilisation confine à la barbarie, de

lamentables excès. Mais, en dépit de tout, le magistrat le plus humble trouve toujours des gens pour lui prêter assistance, et assurer, en fin de compte, soit volontairement, soit par réquisition, le triomphe de la loi.

Ce respect est même poussé si loin, chez des gens en apparence indisciplinables, qu'il s'étend parfois aux décisions de ces magistrats ainsi disséminés, pour ainsi dire, en enfants perdus, et leur confère force de loi.

Ainsi, Bob Kennedy, couvert pendant trente-six heures par l'engagement que vient de prendre à son sujet le shérif, est-il en sécurité, à la condition, toutefois, de ne pas renouveler ses mauvaises plaisanteries.

Or, Bob semblant s'être assagi, depuis la rude leçon donnée par le tribunal occulte de Hell-Gap, il est à présumer que cette période s'écoulera sans encombre.

La vieille bouteille de sherry est vidée en compagnie du secrétaire dont Bob a pris le cheval pour effectuer sa fuite, et qui ne lui en veut pas le moins du monde, puisqu'il accepte à dîner, sans

façon avec le shérif, à l'hôtel voisin.

Comme dans tous les pays de frontière, le festin se compose principalement de l'affreux lard cuit dont l'Américain fait ses délices avec le pain lourd, compact et plus affreux encore. Pourtant l'hôte s'est mis en frais. Les citoyens *proéminents* (*prominent citizen*), c'est-à-dire le shérif, Bob, le secrétaire et les trois frères dont la présence constitue l'attraction du jour, amènent de nombreux curieux. L'assistance est quadruplée.

Chose exceptionnelle en ce pays où surabonde le bétail, et où jamais on ne mange de viande fraîche, il y a des biftecks. Des biftecks authentiques, mais se présentant sous l'aspect redoutable de semelles noirâtres, bordées de graisse jaune, et nageant dans du saindoux.

Les Canadiens, très sobres, mais habitués à de succulentes venaisons, font la grimace et manquent d'ébrécher leurs dents de loups sur ce rôti coriace, empuanti d'une écœurante odeur de graillon.

« Halloo ! Johny... my boy, comment trouvez-

vous ce bœuf ?

– Oh ! dit Jean narquoisement, du bœu' qu'a servi dans la cavalerie !

– Que voulez-vous dire ?

– Que le filet dans lequel on a pris ces biftecks a été rudement racorni, et longtemps, par le poids de la selle et du cavalier.

– Alors, selon vous, ce serait du cheval...

– Et un fameux *carcan* ! vous pouvez m'en croire.

– *Well* !... dit une grosse voix goguenarde partie d'une table voisine, l'étranger a raison, et la preuve en est, gentlemen, puisque nous mangeons, en ce moment, le cheval sur lequel Bob s'est enfui !

– Votre cheval, county-clerck !...

– Oui, reprend la voix, il avait une jambe cassée, quand Bob fut pendu... Je l'ai achevé d'une balle dans la tête, puis on a transporté ici et débité sa vieille carcasse. »

À ces mots un fou rire secoue l'assistance qui

semble prise de délire. On vocifère des hourras, on porte la santé de Bob, celle du county-clerck, celle du cheval mort !... on casse un peu de vaisselle, à la grande joie d'un reporter du *Hell-Gap News* qui prend des notes pour sa chronique locale, et des croquis pour la salle des dépêches.

Le maître d'hôtel ayant empoché de jolis bénéfiques, refuse absolument de recevoir un shelling de Bob, c'est-à-dire de Jean, trésorier de l'association, ce dont s'accommodent parfaitement le shérif et le secrétaire qui s'amuse et font tapage comme de simples cow-boys.

Le dîner fini, un saloor-keeper vient mystérieusement informer Bob que s'il veut lui donner la préférence et venir passer la soirée chez lui avec ses amis – shérif et county-clerck compris bien entendu – *tout ce qu'un homme peut absorber* leur sera délivré gratuitement.

Naturellement Bob qui, avant sa pendaison, ne s'est jamais vu à pareille fête, accepte et emmène toute la bande au saloon, dont la porte est déjà pourvue d'un transparent et les fenêtres

d'affiches annonçant l'exhibition.

Et Bob, toujours Bob, devient décidément le héros du jour ; il s'anime, raconte des histoires folles, semble abominablement gris, mais conserve toute sa tête, pour expliquer aux citoyens proéminents comment John, James et Francis l'ont rencontré, le matin, *télégraphe restant*.

Le mot a un succès fou. Il est colporté de proche en proche et arrive au reporter qui le cueille au vol et se sauve au journal pour l'imprimer tout vif.

De son côté, le shérif, en magistrat élu, fait de la popularité, soigne les électeurs et prépare l'avenir en usant habilement du présent. Ce n'est pas, en effet, peu de chose que cette fonction si enviée, qui rend son titulaire omnipotent et lui rapporte de gros bénéfices. Difficile à remplir, eu égard à sa multiplicité – le shérif doit être huissier, commissaire de police, juge d'instruction et bien d'autres choses encore, jusqu'à bourreau, inclusivement – la place est payée en raison du travail accompli. Tant pour

assigner un témoin, tant pour arrêter un assassin, tant pour le pendre... Le shérif de Hell-Gap ne fera pas moins de quarante à quarante-cinq mille dollars la première année ; c'est-à-dire, en monnaie de France de deux cents à deux cent cinquante mille francs. Ce qui est assez coquet pour un magistrat d'ordre aussi inférieur.

Seuls, Jean, Jacques et François s'ennuient énormément.

Dépaysés, assourdis par les clameurs des citoyens proéminents et ivres comme de simples mortels, empuantis d'odeur de tabac et de buées alcooliques, dégoûtés des drink auxquels ils touchent à peine, ils voudraient dire adieu à cette cohue et continuer leurs recherches, si malencontreusement interrompues par ce sauvetage qu'ils arrivent presque à regretter.

Que leur importe, en ce moment du moins, ce cow-boy buveur bavard, brutal, qui, au milieu de ces vociférations semble les avoir complètement oubliés !

Ils pensent à leur père assassiné, à leur ville vendue lâchement à l'ennemi, au misérable qui



les a rendus orphelins, après avoir perdu la cause des métis, et souffrent de se voir en proie à cette écœurante promiscuité qui semble déshonorer leurs souvenirs.

Aussi comme à la première occasion ils vont s'empressez de filer à l'anglaise et gagner la plaine, où du moins on ne sent pas peser sur soi cette malsaine curiosité qui vous assimile à une bête rare, à un phénomène.

Mais Bob, encore Bob, semble lire à découvert au fond de leur pensée. Très habilement il lâche un groupe formé d'un colonel plus ou moins authentique, d'un juge aussi bon teint, et de plusieurs professeurs en ruptures de chaire ou de diplôme, et s'avance vers les pauvres jeunes gens effarés devant cette ménagerie de bimanés.

« Hé !... my boys !... on n'est pas dans le mouvement ?... défaut d'habitude... ça viendra... il vous faudrait seulement un verre de *jus de tarentule*... »

Il leur jette brutalement cette phrase, d'un air aviné, puis changeant brusquement de ton, il ajoute à demi-voix, en s'adressant plus

particulièrement à Jean :

« Johnny... tenez bon ! Je m'occupe de vous, n'en doutez pas. Dites-moi, *my dear*, comment donc s'appelle cet homme que vous cherchez. Vous m'avez bien raconté son histoire, mais vous ne m'avez pas fait savoir son nom.

– Il s'appelle Toussaint L'bœu', répond Jean d'une voix sourde, en prononçant ce mot comme les habitants des villages de l'Orléanais.

– Toussaint L'bœu', fait Bob, cherchant à imiter Jean.

– On dit aussi Lebœuf en français, mais les Canadiens de chez nous prononcent : L'bœu'.

– *Well !* s'écrie Bob en reprenant son accent canaille, ces jeunes gens sont sages comme des filles... Encore je connais des cow-girls plus délurées qu'eux... Ça passera !... »

Puis il retourne vers ses premiers interlocuteurs occupés à ingurgiter et à vociférer à pleine bouche.

Jean, Jacques et François s'aperçoivent alors que Bob est plus sérieux qu'ils n'avaient pensé.

Il joue un rôle tout en s'amusant ferme, avec l'entrain brutal des Américains au plaisir, et cherche certainement à se renseigner sur leur ennemi.

Dès lors, l'attente est moins énervante pour eux, du moment où cette orgie bruyante n'est plus inutile au résultat de leur mission. Ils resteraient spectateurs sinon intéressés, du moins résignés, si depuis un moment ils n'étaient obsédés par un homme aux vêtements en haillons, à la barbe inculte, à l'accent irlandais, qui veut absolument les faire boire.

Ivre autant que peut l'être un citoyen de « l'Ile sœur », l'Irlandais, avec l'intolérable obstination des pochards, leur répète pour la centième fois cette phrase exaspérante :

« Voyons, étrangers, acceptez donc de boire avec moi... Quelque chose de fin... un *cok-tail* ?... non ! un *gumme-tickler* ?... un *corps-reviver* ?...

– Non, merci, nous n'avons pas soif, répètent à tour de rôle les trois frères.

– Peut-être n’avez-vous pas d’argent... qu’à cela ne tienne ! Je suis en fonds, moi... et je paie pour vous... si vous êtes pauvres...

« J’aime donner aux pauvres, moi !... Un Yankee ne vous offrirait rien... moi, je suis généreux, car je descends des anciens rois d’Irlande...

« Vous riez !... sachez que je m’appelle Patrick O’Brien !...

– Eh bien ! monsieur le descendant des rois d’Irlande, buvez à votre aise et laissez tranquilles ceux qui n’ont pas soif, riposte François énervé.

– Arrah !... Arrah !... vocifère l’ivrogne, c’est une insulte !

« Un Américain vous aurait déjà déchargé son revolver par la figure pour ce refus.

« Moi je serai plus patient...

« Une fois... acceptez-vous un drink ?...

– Non ! dit François avec un calme surprenant pour son âge.

– Deux fois ?... continue l’Irlandais tout à

coup menaçant.

– Pas davantage.

– Trois fois ?

– Vous vous entêtez, n'est-ce pas ? moi aussi !  
D'autant plus que je n'ai pas envie de me rendre  
malade pour votre caprice.

« Non ! Je ne boirai pas !

– Bedarraah ! vocifère l'ivrogne en portant la  
main à son pistol pocket... je vais te casser la tête,  
blanc-bec ! »

Prompt comme la pensée, François allonge le  
bras au-dessus de la table et empoigne à pleine  
main l'Irlandais par la barbe, au moment où il  
armait son Colt.

Vaincu par la douleur, il pousse un hurlement  
et allonge machinalement son arme, dans la  
direction de François, qui la cueille de l'autre  
main, en disant de sa bonne voix tranquille :

« J'ai toujours entendu dire que les hommes  
saouls faisaient des bêtises... Vous allez amener  
un accident... donnez-moi donc ce pistolet, je  
vous le rendrai demain quand vous serez à jeun. »

Ivre de fureur, écumant, affolé par l'alcool, blessé à fond dans son orgueil, Patrick O'Brien se débat en expectorant ses jurons celtiques :

« Bedarraah !... ma bouchal !... je veux scalper ce jeune gredin... ce fils d'un voleur blanc et d'une chienne rouge !... »

À cette insulte idiote, François pâlit sous ce bistre dont la teinte a fait donner aux métis franco-indiens le nom de Bois-Brûlés.

« Dis donc, cadet, interrompt Jean, très pâle aussi et non moins calme, veux-tu que je sorte le paddy ?

– Non, frère, merci ?

« C'est la première fois qu'on m'attaque, laisse-moi faire.

– À ton idée, cadet, mais je veille au grain pour empêcher les traîtrises. »

Le bruit de la rixe fait taire un moment les vociférations et tous les regards se tournent vers François qui tient toujours d'une main, par la barbe, le descendant des anciens rois d'Irlande, et de l'autre le désarme sans coup férir.

Les uns donnent raison au jeune homme dont le calme et la vigueur séduisent les moins tapageurs. Les autres lui donnent tort parce qu'il a refusé à boire, ce que tout Américain considère comme une injure grave. Et naturellement... des paris s'engagent sur le dénouement probable de l'incident.

« Lâche-moi, coquin !... lâche-moi ! » hurle Patrick.

Mais le jeune homme, loin d'arrêter ce supplice douloureux et grotesque, resserre son étreinte, enlève son adversaire presque sans effort, le tient à bout de bras, comme un chat malpropre, l'emporte au milieu de la salle, et là, devant toute l'assistance, lui applique la plus effroyable paire de soufflets qui jamais aient déshonoré figure humaine.

« Là ! dit-il après ce joli tour de force qui provoque un hurra d'enthousiasme, si vous n'êtes pas content, vous repasserez demain, je doublerai la dose.

« Vous m'avez appelé blanc-bec... il est vrai que j'ai seulement seize ans, et je ne vous en

veux pas pour ça...

« Mais vous voyez que ça a du bon parfois d'être blanc-bec, monsieur l'homme barbu.

« Et si jamais, pour votre malheur, vous m'insultez de nouveau, c'est moi qui vous scalperai. »

Un ouragan de bravos accueille ces paroles proférées avec beaucoup de calme et une certaine dignité empreinte d'un peu de narquoiserie, très intéressante à observer chez un enfant, sinon comme vigueur et comme maturité.

L'Irlandais, à demi dégrisé, laisse errer sur l'assistance un regard abruti, entend des rires ironiques, s'aperçoit qu'il n'a plus de partisans, et retrouve sa jactance pour couvrir sa retraite.

« Ma bouchal !... le blanc-bec me payera cela demain !

« Nous verrons s'il est aussi fort le pistolet ou la carabine à la main...

– Un duel ! ça me va ! s'écrie François.

« Tout de suite si vous voulez... ici même... Les honorables gentlemen se rangeront à droite et



à gauche... Je vais vous rendre votre revolver et surtout, tâchez de n'éborgner personne.

– Demain... au grand jour... balbutie Patrick très ennuyé d'être mis au pied du mur.

– Amis, interrompt Bob, apparaissant de nouveau, laissez donc ce pouilleux d'Irlande et entendez-moi.

« L'homme en question était encore ce matin même à Hell-Gap.

– Bien vrai, Bob !

– J'en ai l'absolue certitude : trois gentlemen de ma connaissance l'ont vu et lui ont parlé.

« Il est ici pour une affaire de mines d'or.

« On ignore s'il a quitté la ville. Dans tous les cas, il ne saurait être loin. »

... L'Irlandais, à la faveur de cette diversion, avait opéré honteusement sa retraite, et traversait la rue en vomissant de sales injures contre son jeune mais redoutable adversaire.

Un homme de haute taille, blotti le long de la muraille, en pleine obscurité, mais de façon à voir

et à entendre ce qui se passait dans le *saloon*, lui mit brusquement la main sur l'épaule.

Patrick O'Brien, croyant avoir affaire à un voleur, va pousser un cri, donner l'alarme.

« Silence ! lui dit à l'oreille, d'une voix basse et sifflante, l'inconnu pressentant l'esclandre.

« Je suis un ami.

– Mais qui êtes-vous ?

– Un ami, je vous le répète, puisque je hais mortellement ceux qui vous ont si fort malmené.

– Vrai ?...

– Si vous en doutez, suivez-moi, vous serez édifié. »

## V

*Deux gredins. – En semant la calomnie. – Deux cents dollars !... – On tue un homme pour une livre. – Inhospitaliers. – Stupidité de la populace. – Le descendant des rois d’Irlande gagne son argent. – Retraite volontaire. – Sur les bords du lac. – Le log-house. – Bob rentre à Hell-Gap.*

Patrick O’Brien, dégrisé par le grand air, accompagne son mystérieux interlocuteur qui se dirige vers la plaine, en suivant le cours de la rivière, dont les bords sont profondément ravinés par les fouilles des mineurs.

La solitude est absolue, tout le monde se trouvant, à pareille heure, soit dans les saloons, soit dans les maisons particulières où le repos de la nuit devient difficile, à cause du tapage et de la chaleur.

« Nous sommes bien seuls ? dit l'inconnu dont la haute taille se dessine énergiquement sur le ciel étoilé.

– Absolument seuls, répond l'Irlandais cherchant, mais en vain, à distinguer ses traits.

– Que faites-vous ici, à Hell-Gap ?

– Je travaille aux mines, faute de mieux.

« Quand j'ai de l'or, je bois, et quand je n'ai rien, je suis prêt à tout faire.

– En somme, vous aimez beaucoup boire et peu travailler.

– On dirait que vous me connaissez depuis le berceau.

– Très bien !... Je crois que nous allons pouvoir nous arranger.

« Avec les principes que vous venez de m'exposer, vous êtes homme à accomplir n'importe quelle besogne, pourvu qu'elle soit lucrative et peu pénible.

– Oui !

– Combien gagnez-vous à laver les sables ?

– De six à huit dollars par jour, en peinant affreusement au grand soleil, la face cuite, les pieds en sang, la gorge brûlée par la poussière...

– Je vous les procurerai d’une façon beaucoup plus agréable.

– Que faut-il faire pour cela ?

– M’obéir !

– Cela dépend de ce que vous commanderez.

– C’est juste !... Vous vous nommez Patrick O’Brien, avez-vous dit tout à l’heure à ce jeune drôle qui vous traitait, devant une assistance proéminente, d’une façon un peu... familière.

– Je me suis promis de le scalper, *by God* !... Je veux toute ma vie boire de l’eau, si je ne rends pas son crâne aussi lisse qu’une citrouille.

– En votre qualité d’Irlandais, vous êtes hâbleur, vantard, menteur !...

– Gentleman !

– Soyez sérieux et ne dites pas de bêtises ! ce gamin-là ne ferait de vous qu’une bouchée... Des Canadiens, je connais ça.

– Eh bien ! alors ?

– Ne lui cherchez donc pas querelle... vous vous feriez abîmer, et j'ai besoin de vous dans toute votre intégrité.

– Une pareille injure doit être lavée dans des flots de sang.

– Vous la laverez et du même coup vous ferez mes affaires, puisque ma haine, à moi, est plus vive et plus ancienne.

« J'ignore quels sont les projets de ces trois individus, et de ce louche personnage dont ils se sont acoquinés, mais il ne me déplairait pas de les voir empêchés de rester plus longtemps à Hell-Gap.

« Il s'agirait tout simplement de les compromettre de façon à rendre leur séjour impossible... au besoin, les impliquer dans une affaire de vol de chevaux ou de toute autre nature.

« Je ne puis espérer qu'on les pendra, hors du cas de flagrant délit, mais ils seront expulsés en même temps que ce cow-boy de malheur.

« Voilà ce qu'il faut faire tout d'abord, monsieur Patrick O'Brien.

– Trop facile, en vérité, gentleman !

« En courant les saloons, et en payant adroitement des *drinks* aux altérés. – Dieu sait s'il y en a dans ce damné pays...

– Pour payer des *drinks* et endoctriner convenablement les buveurs, il faut de l'argent.

– Vous avancez une proposition qui est l'évidence même.

« Et... c'est tout ?

– À peine si nous avons commencé.

– C'est long !

– Auriez-vous encore ou déjà soif ?...

– Votre Excellence veut rire !

– La suite est simple comme bonjour. Embauchez au plus vite sept ou huit garnements... des gens de sac et de corde... vous devez avoir ça parmi vos connaissances.

– J'en pourrais trouver vingt en une demi-heure.

– Mettons-en sept, et vous, le chef, huitième. Arrangez-vous de façon à dresser à nos Canadiens une bonne embuscade assez loin de la ville pour n'avoir pas à redouter l'intervention du shérif.

– Et alors ?

– Tuez tout !...

« ... Voici deux rouleaux de cent dollars chacun... Il y en aura autant quand j'aurai la preuve indiscutable de la mort de ces jeunes écervelés.

– Deux cents dollars !... diable !... vous faites bien les choses, mon maître, surtout ici, où l'on tue un homme pour une livre !

– C'est que je vous donne une rude besogne et que je la veux bien faite.

– On opérera en conscience, mon maître.

– Et surtout pas de trahison. Les gens de ma famille savent suivre une piste et manient proprement le couteau à scalper.

– Soyez tranquille ; vous avez comme garantie les deux plus puissants moteurs : la haine et



l'intérêt.

« Si, d'autre part, on avait besoin de communiquer avec vous, où pourrions-nous vous retrouver ?

– Ce jour-là, vous dessinerez grossièrement, sur la porte de votre taudis, une tête de bœuf, et vous vous rendrez le même soir sous le poteau télégraphique où a été pendu Bob Kennedy.

« Vous me trouverez là, ou un homme à moi, en qui vous aurez toute confiance.

« Réciproquement, si j'ai besoin de vous parler, je ferai dessiner la tête de bœuf sur votre porte, et le rendez-vous sera le même.

– C'est entendu.

– Maintenant, adieu, jusqu'à nouvel ordre... Tirez à droite, moi à gauche, et, si vous tenez à votre peau, n'essayez pas de savoir qui je suis. »

.....

Pendant que des ennemis inconnus complotaient ainsi dans l'ombre la perte des jeunes Canadiens et de leur nouvel ami Bob Kennedy, ceux-ci voyaient enfin se terminer la

gloutonne absorption dont ils étaient le prétexte.

Ils rentrèrent avec un soupir de soulagement chez le shérif, très excité ainsi que le clerc, et allèrent s'allonger dans la galerie de bois, bâtie en véranda, après une visite à leurs chevaux.

Le lendemain doit se terminer, au coucher du soleil, la trêve accordée à Bob, et celui-ci connaît assez le caractère de ses compatriotes pour savoir qu'il n'obtiendra pas un sursis d'une heure.

À sept heures quarante-cinq expire le délai fixé d'un commun accord entre le cow-boy et le shérif qui appréhenderait, sans le moindre scrupule, son hôte et commensal, s'il prenait à ce dernier fantaisie de vouloir grappiller quelques minutes de plus.

Bob a d'ailleurs employé fructueusement son temps aux recherches dont le mystérieux Toussaint Lebœuf a été l'objet. L'homme est resté invisible depuis l'inquiétante arrivée des trois frères. Sa conscience étant troublée par l'aspect inattendu de ce trio redoutable, il se cache dans une retraite jusqu'alors introuvable.

Mais on sait qu'il est là, et le règlement de comptes arrivera fatalement, car il lui sera impossible de se dissimuler bien longtemps au milieu d'une ville comptant seulement deux mille citoyens.

Malheureusement Bob est forcé de s'en aller. Bob dont le concours a été si précieux aux jeunes gens, bien que leur connaissance soit de date si récente. On convient que le cow-boy demeurera sur le bord du lac du Diable, à distance respectueuse de Hell-Gap, et de façon à pouvoir cependant intervenir en temps et lieu pour leur prêter assistance.

Quant à eux, ils resteront en ville autant qu'il sera utile pour trouver et rejoindre leur ennemi.

Comme ils ne veulent pas user plus longtemps de l'hospitalité du shérif, ils se rendent à l'hôtel pour s'installer, eux et leurs chevaux, jusqu'à nouvel ordre.

À celle proposition si naturelle de prendre pension chez lui, le front de l'hôtelier, habitué cependant à héberger des voyageurs plus que suspects, se rembrunit. Il tergiverse, objecte le

manque de place, cherche de mauvais prétextes et finalement déclare qu'il ne peut pas loger les trois frères.

« On vous paiera d'avance ! riposte d'un ton rude Jean dont le front se plisse.

– Écoutez, étranger, répond le gargotier de plus en plus mal à l'aise, n'insistez pas.

« On a beaucoup causé, depuis cette nuit, et je ne veux pas risquer de voir ma maison mise à sac, peut-être incendiée, au cas où votre *commerce* amènerait des représailles.

« Je vous ai vus à l'œuvre ! vous êtes hommes à vous défendre.

– Du diable si je comprends un mot à votre jargon.

– Vous êtes jeunes, mais prudents, répliqua l'hôte en clignant de l'œil d'un air fin... mais prenez garde ! ce commerce-là est dangereux.

– Le shérif répondra pour nous !

– Si le shérif se porte garant, je suis à vos ordres. »

Contre l'attente de Bob et des trois frères, l'abord du shérif, sans être aussi brutal, manque de cordialité.

« Rester à Hell-Gap ! dit-il sans préambule, vous n'y pensez pas.

– Nous y pensons si bien que nous vous prions de nous cautionner.

– Impossible !... totalement impossible.

– Mais enfin, qu'y a-t-il ?... Sommes-nous oui ou non sur la libre terre d'Amérique, ce pays ouvert à toutes les hospitalités... ce refuge inviolé de toutes les infortunes ?

– Des mots, tout cela !

« Vous n'êtes pas en sécurité à Hell-Gap... quittez pour un temps la ville et allez plus loin.

– Est-ce un ordre ou un avis ?

– Un avis, et des plus désintéressés, car vous m'êtes sympathiques... aussi bien que ce grand mauvais sujet de Bob, auquel je serais désolé qu'il arrivât malheur.

« Depuis douze ou quinze heures vous êtes

affreusement compromis avec une adresse, une ténacité incroyables. Bref, on prétend que vous êtes associés avec les voleurs de chevaux qui écument les ranch du voisinage...

« Les ranchmen sont tellement exaspérés par ces vols incessants, qu'ils pendent à tort et à travers...

– C'est une indignité !

« Nous franchissions, pour la première fois, il y a huit jours, la frontière canadienne, à la poursuite d'un misérable qui a vendu notre pays et assassine notre père !

– Vous êtes innocents, je n'en doute pas, et votre but est des plus honorables.

« Il n'en est pas moins vrai que ce bruit a été répandu contre vous avec une telle persistance, que vous pourriez être victimes d'une catastrophe comme celle où Bob faillit perdre la vie, si vous demeuriez plus longtemps.

« Je serais même impuissant à vous protéger, si les fauteurs de cette calomnie soulevaient contre vous la multitude.

« Vous en savez quelque chose, n'est-ce pas, Bob !

– Oh ! il y avait dans mon cas une apparence de raison ; je ne suis pas un saint, moi...

« C'est égal, je rougis de la façon dont mes compatriotes entendent l'hospitalité

« Ah ! si j'avais seulement avec moi une centaine de cow-boys des Black-Hill's, comme nous aurions vite fait de la décarcasser, votre damnée ville de Hell-Gap !

« Mais, n'importe ! vous avez été obligeant pour moi, shérif, et je ne l'oublierai pas.

« Adieu !

– Adieu, Bob ! dit le shérif en tendant la main au pendu de l'avant-veille, sans que cette familiarité semblât coûter le moins du monde à sa dignité de magistrat.

« Et vous, jeunes gens, adieu aussi ; soyez prudents, prenez patience et tout ira bien. »

... Un quart d'heure après, les quatre compagnons, intérieurement navrés de ce contretemps, mais faisant quand même bonne

mine contre mauvais jeu, quittaient le *mining-camp*, devançant de deux heures la fin de la trêve.

Guides par Bob Kennedy auquel sont familiers les environs de la jeune cité, ils gagnent le bord du lac, marchent au grand trot pendant une heure et demie environ, en foulant cette herbe fine, drue et savoureuse, connue sous le nom de *buffalograss*. Ils arrivent enfin à un *log-house* absolument isolé, bâti à cent mètres du lac, sur un terrain plat comme la main, au milieu de l'herbe tondue de près et piétinée. Le log-house a cinq mètres de long sur trois de large. Les parois en rondins superposés sont hautes de deux mètres, et la toiture en appentis se compose de plaques de gazon roussi, collées à la diable sur des branchages. À droite et à gauche des pieux reliés par des traverses pour attacher des chevaux.

À l'intérieur, nudité absolue. Cinq ou six piquets enfoncés entre deux madriers, sans doute pour suspendre les armes et les harnachements. Quelques rayons obliques du soleil couchant filtrent à travers les trous de la toiture, mais on est en juin. Et la température qui, au Dakota,



descend en hiver à -40° centigrades, monte en été à +40°. Donc on ne craint pas, comme le fait observer Bob, d'attraper d'engelures, ou simplement un rhume de cerveau.

Les chevaux, ruisselants de sueur et d'écume, sont déharnachés, et en animaux bien dressés, laissés libres dans la grasse prairie.

« Nous serons ici comme chez nous, ou plutôt chez nous, remarque Bob, en faisant claquer à grands coups son redoutable *stock-whip*, ou fouet de cow-boy, pour faire évacuer les serpents à sonnettes, peut-être en quête d'ombre et de fraîcheur.

« Le propriétaire était un de mes plus chers amis, et j'ai eu la douleur de le perdre, il y a un mois, dans un *roundy* – battue – aux chevaux du ranch Porcupine.

« Un des boys du ranch lui envoya une balle de revolver à soixante pas entre les deux yeux... Un coup superbe !

« Sa case étant vacante pour cause de décès, occupons-la... Nous y installerons notre quartier

général.

– Ne trouvez-vous pas, Bob, demanda Jean, que nous serons bien loin de la ville.

– Oh ! la distance importe peu.

– Vous êtes bon, vous ! et si ce misérable s'échappe ?

– Nous le poursuivrons.

– Et si nous perdons sa piste ?

– Nous la chercherons.

– Il y a un vieux proverbe français qui dit : Vaut mieux tenir que courir.

– Le proverbe a raison, et c'est pourquoi je vous propose de rester ici au lieu de courir, et de patienter pour bien tenir.

« Aimez-vous le poisson ?

– Sans doute ! pourquoi cette question ?

– Êtes-vous pêcheurs ?

– Parbleu ! songez que nous sommes Canadiens.

– Eh bien ! mes chers amis, arrangez-vous, dès

demain, de façon à charmer vos loisirs en pêchant éperdument.

« J'ai quelques hameçons dans ma sacoche avec de bonnes petites ficelles tannées... vous m'en direz des nouvelles.

– Vous vous moquez de nous, Bob ! Pêcher quand de si graves intérêts sont en jeu !...

– Quant à moi, je retourne à Hell-Gap aussitôt qu'il sera nuit noire...

– Vous ne ferez pas vingt mètres sans être reconnu, arrêté, puis pendu !

– Quand j'aurai su ce qui se passe dans ce misérable trou, je reviendrai vous en informer.

« Ou je me trompe fort, ou j'aurai un rapport intéressant à vous communiquer.

« Attendez-moi pour déjeuner sur le coup de onze heures et faites griller deux ou trois mulets, ceux du lac sont délicieux.

« Pour l'instant, je vais vous préparer quelques *cakes*, j'ai ma petite poêle avec du saindoux et de la farine, puis nous ouvrirons une botte de corned-beef de ce cher M<sup>r</sup> Armour, et nous

dînerons comme des lords de la vieille Angleterre. »

Ce qui fut dit fut fait, et Bob, la ponctualité même, se mit en route à neuf heures et demie, après avoir énergiquement serré les mains des trois frères stupéfaits.

## VI

*Mauvais et bon sujet. – Journées d'attente. – Angoisse. – Un Indien. – Comédie qui manque de devenir tragédie. – Pris au lasso. – Bob. – Un squawmen. – Subtile et juste déduction. – Piste habilement suivie. – Mystérieux entretien. – Comment le cow-boy employa ses trois jours. – M<sup>r</sup> Jonathan.*

Les trois frères avaient tout d'abord et malgré eux subi l'influence de ce personnage bizarre nommé Bob Kennedy. Mais, si rapide avait été la succession des événements depuis leur entrée sur le territoire américain, et Bob avait été si intimement lié à ces événements, qu'ils n'avaient pu ni réfléchir, ni temporiser.

Plus prudents, plus avisés qu'on ne l'est habituellement à leur âge, ils n'eussent jamais permis, en temps ordinaire, qu'un homme suspect

leur imposât de la sorte sa présence et sa collaboration. Car, enfin, rencontrer quelqu'un accroché par le cou à une corde fixée au sommet d'un poteau télégraphique n'a jamais été, pour ce quelqu'un, une recommandation puissante, même en Amérique, ce pays de toutes les excentricités.

Mais, en raison des circonstances et malgré son passé nébuleux, ses relations compromettantes, ses occupations louches, sa réputation déplorable, Bob pénétrait d'emblée dans leur intimité, grâce à son intarissable entrain, sa prodigieuse expérience de la vie des frontières, son désir manifeste de leur être utile, et aussi grâce au signalé service qu'il avait reçu d'eux.

On s'attache, en effet, aux gens, plus souvent par les bons offices qu'on leur rend que par les obligations qu'on leur doit.

Peut-être l'ingérence du cow-boy dans leurs affaires leur avait-elle été tout d'abord désagréable.

Bien qu'on ne choisisse pas toujours ses auxiliaires, il leur avait certainement répugné

d'associer au souvenir de leur père assassiné, de leur patrie vendue, cet aventurier. Mais la destinée, qui les avait mis une première fois en présence, paraissait encore et quand même vouloir les réunir, en les assujettissant aux mêmes périls, en leur faisant partager les mêmes rancunes et endosser les mêmes responsabilités.

Aussi, en dépit de préventions légitimes en principe, ils ne se défendent plus.

Du reste, Bob est sincère. Il faudrait en effet méconnaître le cow-boy américain qui, à d'énormes et nombreux défauts, joint de rares et brillantes qualités, pour ne pas comprendre que Bob restera fidèle à ses jeunes amis. Il y a chez lui, comme chez un certain nombre de ces aventuriers, beaucoup du condottiere qui ne se vendait pas toujours, et parfois se donnait sans retour.

Ces derniers sentent tout cela, et croient en lui.

Et pourtant, cette confiance est depuis trois jours soumise à une épreuve.

Bob, on s'en souvient, est parti en pleine nuit,

quelques heures après l'installation sommaire au log-house sans nom des bords du lac du Diable. Il allait aux renseignements à Hell-Gap, promettant de revenir le lendemain matin pour onze heures.

Les trois frères, esclaves d'une consigne volontairement acceptée, s'étaient mis à pêcher en conscience, et fructueusement, en véritables artistes.

À l'heure convenue, le festin d'ichtyophages attendait le quatrième convive, et le quatrième convive n'arrivait pas. Le soir, même absence inexplicable ; puis le lendemain, puis, enfin, le surlendemain !...

L'inquiétude est devenue de l'angoisse.

Jean, Jacques et François, après être allés cent fois à la porte de leur taudis, ou en avoir escaladé la toiture croulante, pour voir de plus loin, n'osent plus se faire part de leurs impressions.

Tous trois ont depuis longtemps la même pensée funèbre. Bob a trop présumé en se rendant à Hell-Gap, dont la population est ameutée contre lui.



Pauvre Bob ! Puisse son dévouement ne pas lui avoir été fatal !

Tout à coup, un des chevaux canadiens qui paissent en liberté le buffalo-grass, lève la tête, aspire brusquement l'air, secoue sa crinière et fait entendre un hennissement saccadé.

Aussitôt ses congénères font chorus, et en animaux bien dressés, se rapprochent au grand trot du log-house.

Au désert, le cheval, comme le chien, évente et signale l'inconnu qui peut être un ennemi.

D'un bond les trois frères sont dehors, portant selles et brides. En un clin d'œil les demi-sang sont harnachés. Puis les jeunes gens se tiennent à la tête, la bride passée au bras, la carabine armée.

Aux frontières on n'a jamais trop de précautions, et c'est-là qu'il est urgent, plus que partout ailleurs, de pratiquer le fameux : *si vis pacem, para bellum*.

On voit venir de loin un homme tout seul, un piéton, hélas !

Fausse alerte et faux espoir. L'homme

s'approche d'un pas lourd et allongé. Il porte en bandoulière une carabine au canon bronzé avec une sacoche analogue à l'étui-musette de nos soldats. Sur la tête un affreux chapeau en feutre gris dont un chiffonnier de Londres ne voudrait pas, et d'où s'échappe une crinière noire, luisante, tressée en longues nattes. La face, d'un rouge de brique, est enluminée de vermillon, de bleu, de noir, à la façon des Sioux.

C'est un Indien pur sang.

Ses vêtements se composent d'une chemise de laine rouge en loques et d'un pantalon de cuir fauve « scalpé » c'est-à-dire sans fond, et retenu par un haillon sordide qui, passant entre les cuisses, s'accroche à la ceinture et empêche les jambes de tomber. Il est pieds nus ; mais à la façon dont il marche, les genoux en dehors, on reconnaît un cavalier d'origine.

Un seul détail, futile en apparence, mais dont la remarque prouve la sagacité des Bois-Brûlés : ses armes sont en parfait état, chose rare chez les Indiens.

Il s'arrête à cinq ou six pas du groupe hostile

des métis, et pour prouver combien ses intentions sont pacifiques, il sort ostensiblement ses mains de ses poches, avant que l'ordre lui en soit intimé.

« Que veut mon frère ? » demande Jean prenant la parole en sa qualité d'aîné.

L'Indien, avant de répondre, envoie un long jet de salive noirâtre et semble chercher laborieusement ce qu'il va dire.

En véritable Peau-Rouge, il chique le tabac comme un Yankee de race anglo-saxonne.

Puis il se met à baragouiner, en mauvais anglais :

« Mon frère connaît Bob ?

– Oui.

– Bob le voleur de chevaux, le mauvais cowboy scalpeur d'Indiens ?...

– Au fait !... interrompt Jean d'un ton cassant.

« Qu'est-il arrivé à Bob... notre camarade ?

– Bob n'est pas l'ami des fils de la Jeune France du Canada... Bob est un traître...

« Il a vendu aux hommes du Minning-Camp le secret de leur retraite.

– Tu mens !

– Je le jure par mon *totem* qui est la petite tortue bleue du lac Minni-Wakan<sup>1</sup>.

– Jacques, dit Jean à son cadet, mais en français, prends-moi donc au lasso cette mauvaise fouine... toi, François, retire la baguette d'acier de ton Winchester, et envoie-lui en une vingtaine de coups dans les hauts de son pantalon scalpé.

« Ce failli gars-là m'a tout l'air d'un Judas... Quand il sera pris et solidement fessé, il nous dira la vérité. »

Avec une vitesse foudroyante et un ensemble indiquant, chez ces adolescents à peine sortis de l'enfance, une vigueur et une adresse incroyables, l'Indien est ficelé dans le lasso avant d'avoir pu faire un mouvement. La terrible verge de fer siffle et va s'abattre en traçant un sillon livide.

« Bob est notre ami, coquin, et tu vas être

---

<sup>1</sup> Nom indien de lac du Diable.

servi en conscience ! gronde François.

– *Ho ! God bless me !* s'écrie l'Indien en changeant aussitôt de ton et d'attitude, ne frappez pas, Francis... James, enlevez ce damné *lariot* – lasso, – la comédie est finie... »

De stupeur, François laisse tomber la baguette et Jacques le lasso, pendant que Jean interloqué balbutie :

« Bob !... c'est Bob ! ce damné Bob !...

– Si parfaitement costumé en Indien qu'il ne se reconnaîtrait pas lui-même s'il se voyait, dit Jacques en déficelant le faux Peau-Rouge.

– Dans quelle inquiétude vous nous avez mis, mon pauvre Bob, ajoute François en lui serrant la main à la broyer.

– Hé !... *God by !...* pas si fort !... Ce jeune hercule a une telle poigne qu'il me fait sortir le sang de dessous les ongles...

– Mon brave camarade, dit à son tour Jean, vous seriez à embrasser, pour la joie que vous nous faites, si vous n'étiez si atrocement barbouillé.

– Oui !... oui ! faites-moi fête... choyez-moi bien... vous alliez cependant m’accommoder d’une jolie façon. »

Tout en riant et en essayant de plaisanter, pour cacher un attendrissement très sincère, Bob ne peut dissimuler une grosse larme qui perle au coin de son œil et glisse sur son tatouage.

« C’est bête, cela, dit-il d’une voix toute changée, mais cette sympathie que vous me témoignez, cette façon de prendre ma défense... enfin, votre loyale confiance en moi, tout cela me retourne... positivement... à tel point que j’ai de l’eau dans les yeux... moi qui n’en ai pas bu depuis quinze ans !

« Ma parole ! Jamais il ne m’est rien arrivé de semblable.

« Quelle bonne idée d’avoir conservé mon déguisement et joué cette petite comédie !...

– Mais enfin, d’où venez-vous ?... Que vous est-il arrivé ?

« Songez donc : trois jours d’absence !

– Enfin, vous voilà, c’est l’essentiel,

« Mais quel accoutrement !...

– Suis-je assez réussi, en Peau-Rouge !

– Au point de nous tromper nous-mêmes, nous, des demi-Indiens !

– Et votre cheval ?

– On me l'a volé ! Je soupçonne même son ancien maître, un des vigilants qui m'ont pendu.

« Au reste, cela importe peu ! J'en retrouverai un autre.

« J'arrive tard, mais bourré de nouvelles comme un courrier du *postal office*.

– Débridons les chevaux, rentrons *at home*, et mangeons un morceau en causant.

– Non ! laissez les chevaux tout prêts et attachés à la barrière... On ne sait pas ce qui peut arriver.

– Et maintenant, parlez, Bob : nous vous écoutons.

– Voici : En vous quittant, je suis allé tout près de Hell-Gap, chez un camarade à moi, avec lequel, en des temps moins heureux

qu'aujourd'hui, j'ai quelque peu écumé la prairie.

« L'homme est sûr, mais c'est un sacripant fieffé.

« Pour me déguiser et me rendre complètement méconnaissable, l'idée me vint de me transformer en Indien. Chose facile, pour nous autres qui sommes pour un certain nombre *squawmen*, c'est-à-dire alliés à des femmes indiennes dont la tribu nous reconnaît comme ses membres.

« Aussi connaissons-nous à fond la langue et les usages des Indiens, et jusqu'à leurs danses et leurs mystères.

« Me voici donc, en un tour de main, ficelé comme un Sioux, et comme on dit au théâtre, dans la peau de mon rôle.

« Riche d'une vingtaine de dollars donnés par mon ami.

– Et moi, interrompt Jean qui vous ai laissé partir sans un « liard ».

– ... Si vous coupez le fil de mon récit, je n'arriverai à rien.



« ... J'entre dans un saloon où ma présence fait sensation... on ne voit pour ainsi dire plus d'Indiens à Hell-Gap.

« Les colonels, les juges, les professeurs, les docteurs, bref, les personnages titrés dont surabonde mon pays, m'entourent et me font boire.

« Je me laisse abreuver de fort bonne grâce, et je raconte, en vrai sauvage, des histoires plus bêtes que nature qui mettent en joie l'assistance.

« Entre temps je remarque cet Irlandais dont vous avez si bien houspillé la vermine, et qui, tout en buvant seul – chose rare ici – regarde fréquemment la pendule placée au-dessus du comptoir.

« Étrillé de la sorte, cet homme doit être un ennemi, me dis-je, ou il n'y a plus de rancune au monde, et je connais assez mon Paddy pour savoir qu'il est aussi haineux qu'une nichée de serpents à sonnettes.

« Il boit peu, donc il se ménage... il consulte la pendule, donc il a un rendez-vous.

– Puissamment déduit et raisonné, Bob, dit Jean qui apprécie, en véritable chercheur de piste, cette subtile association d'idées.

– C'est la moindre des choses, reprend Bob.

« Voyant cela j'ingurgite coup sur coup une demi-douzaine de drinks, de quoi « fusiller » un buveur moins aguerri que moi, et je sors... brusquement, en homme qui en a trop.

« Je fais quatre ou cinq entrechats d'ivrogne, et je m'abats sur le dos, jambes et bras en croix, en ronflant comme un ours gorgé de miel, mais ouvrant l'œil...

« Au bout d'un quart d'heure, mon Irlandais sort, la main sur le pistol-pocket, tournant la tête de gauche à droite et de droite à gauche, bref, craignant d'être suivi. Je lui emboîte bientôt le pas avec cette légèreté, cette souplesse admirée des Indiens eux-mêmes quand nous suivions avec eux le sentier de la guerre. La course dure sept ou huit minutes, et nous arrivons... tenez, je vous le donne en cent mille...

« Ne cherchez pas... c'est inutile ! nous

arrivons au pied du poteau télégraphique dont j'ai mesuré dernièrement la hauteur avec ma cravate de chanvre.

« Il y a déjà quelqu'un au pied de ce damné sapin... on cause à voix basse... je m'approche en rampant et avec quelles précautions !... je distingue vaguement quelques mots... Votre nom, me semble-t-il... puis : trois frères... damnés métis... en finir... dollars... piste...

« J'aurais bien voulu en entendre davantage, mais impossible de faire un pas de plus sous peine de signaler ma présence.

« L'entretien fut court, d'ailleurs. En dix minutes l'affaire était bâclée.

« Mais, quelle affaire ? Voilà le « hic ! »

« Les deux compères se séparent. Je laisse aller le Paddy et je me mets à suivre l'autre pas à pas. Avec l'Irlandais, c'était un jeu. Mais celui-là me fait l'effet de la « connaître dans les coins », comme disait mon camarade Rémy, un Parisien qui s'est laissé scalper par *Chaudron-Noir*.

« Dix fois il se retourna, et bondit en arrière le

revolver au poing, prêt à me roussir le museau... Bref, un vrai sauvage pour la défiance, l'agilité, la finesse de l'ouïe.

« Je réussis pourtant à l'enfoncer après une course qui dura deux heures ! après avoir fait trois fois le tour du Hell-Gap et battu la plaine toute crevée des fosses de *digger*. Il disparut enfin dans une maison de superbe apparence, une des belles de la ville, et située derrière le Court-house.

« Ouf !... il n'était pas trop tôt, et je n'en pouvais plus.

« Je me couchai, tout prosaïquement, devant le temple évangélique, en compagnie d'une demi-douzaine de boys complètement ivres, qui affectionnent, l'été, pour dormir à la belle étoile, cette place tranquille.

« Vous dire comment je réussis à voir ce personnage mystérieux, à l'approcher pour reconnaître le son de sa voix, à savoir ce qu'il fait, comment il vit, d'où il vient, quelles sont approximativement ses ressources... tout cela nous entraînerait trop loin.

« J’y employai trois jours pleins, avançant pas à pas, avec une patience de Peau-Rouge, gêné aux entournures par mon déguisement qui, s’il me rendait méconnaissable, prêtait mal aux investigations dont un gentleman était l’objet.

– Puisque vous l’avez vu, Bob, quel est ce personnage, auquel dans ma pensée je donne déjà un nom et vous aussi, n’est-ce pas, frères ? demande Jean.

– C’est un homme de quarante-cinq ans, bâti en force... un géant comme vous, mes amis, et avec cela fort comme un bison et agile comme une panthère.

« La figure est belle, pleine, rasée de près, sauf le bouquet de poil mentonnier cher à mes compatriotes, qui croît depuis un mois à peine. L’homme cherche à se donner l’air yankee.

– L’œil faux, n’est-ce pas, et une petite cicatrice à la joue gauche ?

– L’œil gris pâle, mais faux comme vous le dites... La cicatrice existe, mais se trouvera cachée quand la barbiche de bouc aura poussé.

– Plus de doute, c’est lui ! s’écrient d’une seule voix les trois frères.

– Vous oubliez, mes amis, un signe essentiel.

« L’homme est un métis de Blanc et d’Indienne...

– Et son nom est Toussaint Lebœuf, n’est-ce pas ?

– Il s’appelle ici M<sup>r</sup> Jonathan tout court, un surnom évidemment, car sa véritable individualité transparait sous cette appellation de fantaisie.

« M<sup>r</sup> Jonathan est très connu ici. Mon ami, qui m’a fourni les renseignements complémentaires, m’affirme qu’il est un des entrepreneurs de la contrebande qui se fait en grand du Canada en Amérique.

– Voilà donc le secret des absences dont notre père avait toujours soupçonné la cause.

« Son commerce les légitimait en apparence, puisqu’il possédait une autre maison à Boissevain...

– Petite ville située à quatre ou cinq milles de

la frontière, et terminus de la ligne Winnipeg-Rosenfeld-Manitou.

– C’est bien cela.

– Enfin M<sup>r</sup> Jonathan est riche, car il vient d’acheter et, dit-on, de payer la moitié des placers du creek Mauvaise-Coulée.

« Il vaut déjà plus de cent mille dollars et en vaudra un million dans un an peut-être.

– C’est ce que nous verrons ! » grondent les trois frères en serrant les poings.

## VII

*La double individualité du gars Toussaint. – Contrebandier, puis voleur, puis traître à son pays. – Le prix du sang. – Bob espionné. – Projets irréalisables. – Toilette. – Invasion par une troupe de gens ivres. – À mort !... – Assiégés dans le log-house. – Bob veut parlementer et essuie le premier feu.*

Ce n'était certes pas le premier venu que ce petit mercanti de Batoche, auquel coûtaient si peu les crimes, et qui sous l'aspect d'un modeste trafiquant d'une bourgade franco-canadienne, dissimulait un scélérat de notable envergure.

Finaud, madré, retors, sans le moindre préjugé, cela va sans dire, il avait tout fait au monde pour conserver les dehors d'une parfaite honorabilité qui couvrit, jusqu'au dernier moment, une existence de gredin émérite.



Quelque démesurée que fût son ambition, quelque insatiables que fussent ses appétits, il avait su toujours, et cela sans la moindre défaillance, les subordonner aux événements, sans presque jamais les provoquer, de façon à garder dans la vie les allures naturelles d'un homme désintéressé.

C'était là sa grande, on pourrait dire sa seule force : attendre.

Issu d'Indien et de paysan bas-normand, il possédait les caractères distinctifs des deux races, c'est-à-dire qu'à la prudence, à la ténacité, à l'esprit de suite et de calcul de ses ancêtres blancs, il joignait la cauteleuse audace, l'implacable décision et la férocité d'exécution de ses ascendants rouges.

Très débonnaire en apparence, très rond en affaires, bon compagnon en général, il ne lui en eût pas plus coûté, ses intérêts étant en jeu, de massacrer froidement ses meilleurs amis, d'assassiner en grand une ville, ou d'anéantir un pays, à la condition qu'il ne courût aucun risque. En cas de péril, la défiance normande tempérait

infailliblement la férocité indienne.

Étant ainsi pourvu au moral, vivant au milieu de gens loyaux jusqu'à la naïveté, croyants jusqu'à la puérité, désintéressés jusqu'à l'abnégation, il devait faire un nombre incalculable de dupes.

Aussi, ses commencements furent-ils très faciles, tant il trouva de victimes dans cette brave population, vierge encore des souillures urbaines. De bons agneaux laissant tondre leur laine, d'inoffensifs pigeons offrant leurs plumes.

Donc, il prospéra dès le début, et s'arrondit notablement, à l'insu de tous, même de ses proches, peut-être de sa femme elle-même.

Il entra, comme sut fort bien le découvrir Bob, dans une de ses associations de contrebandiers, si puissantes et si bien organisées au Canada, et trouva moyen de réaliser d'énormes bénéfices. Sa collaboration fut même si précieuse, qu'il devint un des chefs de ces commandites qui, là-bas, se montent par actions, comme s'il s'agissait, au lieu de frauder le fisc et de massacrer ses agents, d'établir une ligne de chemin de fer, ou

d'exploiter une mine.

Sous le nom de M<sup>r</sup> Jonathan, son nom yankee, il devint un capitaliste et pensa qu'il faudrait bientôt travailler en grand. Non pas qu'il négligeât les petits bénéfiques ; mais sa modeste factorerie de Batoche lui semblait dorénavant mesquine et surtout trop éloignée de Boissevain, quartier général des contrebandiers américano-canadiens.

Il sentait, en outre, à des indices très vagues, insaisissables, que sa popularité déclinerait bientôt et qu'il serait sage de s'expatrier, puis de faire peau neuve.

Sur ces entrefaites, éclate soudain la nouvelle révolte des métis, qui, las d'attendre justice, appuient d'une démonstration armée, leurs interminables revendications.

À cette nouvelle, M<sup>r</sup> Jonathan, qui se trouve sur territoire américain, traverse la frontière, dépouille le Yankee, redevient le gars Toussaint, Toussaint L'bœu', et accourt prendre sa place parmi les insurgés.

Chosé d'autant plus naturelle, que le gars Toussaint est un chaud protestataire, un dévoué patriote, en sa qualité de Bois-Brûlé bon teint, et que l'insurrection a pour centres principaux Buckhüm, Carlton, BATTLEFORD et surtout Batoche.

Patriote ! cette étiquette, hélas ! est aussi mensongère que les autres.

Le sinistre aventurier se soucie bien des métis et des émigrants orangistes... des droits des uns ou des convoitises des autres !

Il voit aux prises deux éléments contraires et se dit : Quel bénéfice y a-t-il pour moi là ?

Le général Middleton, après des débuts malheureux, vint, comme on sait, assiéger Batoche. Voilà pour le gars Toussaint une occasion toute trouvée ; et cette occasion, c'est l'intrépidité de ses concitoyens qui la lui fournit.

Il est probable, eu égard à l'héroïsme des métis, que Batoche tiendra, on que le général ne pourra l'emporter qu'au prix de cruels sacrifices.

Mais le gars Toussaint sait que les Anglais font volontiers de la stratégie à coups de dollars. Il se

rappelle cette bataille toute récente de Tell-el-Kébir, où le pauvre Arabi fut défait sans résistance possible, grâce à la forte somme versée par le général Wolseley, ce vieil ennemi des métis, qui triompha si facilement en Égypte.

Et il s'en va simplement trouver Middleton, par une nuit obscure, et lui propose carrément de livrer, moyennant finances, la petite place.

Avec tout le dégoût que peut inspirer une semblable ouverture, le général, dont le corps expéditionnaire a été fort éprouvé, accepte l'ignoble marché, pour la somme de dix mille dollars.

Toussaint, comme l'on sait, creuse une mine sous la barricade qui défend Batoche, même contre le canon, et la fait sauter au moment convenu avec le général. – Ci, dix mille dollars.

Ce n'est pas tout. Baptiste, l'ami de Toussaint, a confié à ce dernier une égale somme de dix mille dollars, sans reçu, naturellement, avec cette inaltérable loyauté apportée dans leurs opérations par les Bois-Brûlés, esclaves de leur parole.

Toussaint, avant de s'enfuir, assassine son ami, qui, d'autre part, placé comme il l'était à la barricade, doit connaître sa trahison.

Baptiste étant homme à lui faire payer cher, fût-ce dans dix ans, cette infamie, il se débarrasse du coup d'un témoin gênant et empoche, par la même occasion, dix mille dollars qu'on ne viendra pas lui réclamer. – Total, vingt mille dollars.

Et voilà comment M<sup>r</sup> Jonathan, ou Toussaint Lebœuf, comme on voudra l'appeler, réalisa, en quelques jours, grâce à l'insurrection des Bois-Brûlés, la jolie somme de cent mille francs en monnaie de France.

Il s'enfuit sans demander son reste, et avec d'autant plus de facilité, que les Bois-Brûlés, poussés de près par le général Middleton, ont bien autre chose à faire que de s'occuper de lui.

Non pas tous, pourtant. Les trois fils de Baptiste, congédiés par Louis Riel qui sent la partie perdue, et n'en est pas d'ailleurs à trois soldats près, recherchent la piste du misérable, et, chose à peine croyable, réussissent, comme on l'a

vu, à la trouver.

Tels sont, esquissés à la hâte, les traits principaux de cette personnalité malsaine qui n'est pas, comme on pourrait le croire, inventée à plaisir et qui a joué ce rôle infâme dans la tragédie de Batoche, avant de se trouver mêlée aux véridiques aventures dont le récit va se poursuivre.

.....

Étant donné ce que l'on sait du tempérament et du caractère de Mr Jonathan, on comprendra sans peine quelle doit être sa défiance, au milieu de cette agglomération très mélangée, nerveuse à l'excès, et généralement sans préjugés qui peuple la jeune cité du lac du Diable.

Son habitation, où se trouvent les bureaux d'une banque déjà riche qu'il vient de fonder, est une véritable forteresse capable de résister aux plus furieux assauts. Son personnel, assez peu nombreux, mais grassement payé, et aussi sûr que possible, et a des intérêts dans la maison : chose essentielle qui garantit sa fidélité.

En outre, Mr Jonathan est au courant de toutes les allées et venues, des départs, des installations, en un mot des fluctuations auxquelles peut être assujetti un centre comme Hell-Gap.

Bref, il a sa police à lui, en homme dont la conscience n'est peut-être pas en repos, et qui prend soin de sa sécurité.

Il fut naturellement informé de l'arrivée des trois frères, et mit tout en œuvre pour les faire déguerpir au plus vite, en attendant l'occasion de pouvoir les supprimer définitivement. Il y réussit sans trop de peine, grâce aux calomnies répandues à profusion, et légitimées en apparence, malgré leur ineptie, par les accointances des jeunes gens avec Bob.

Débarrassé d'eux, mais connaissant leur ténacité, il sait pertinemment que ce n'est là qu'une trêve. Il a comme une intuition de leur présence dans un périmètre peu éloigné, se garde plus que jamais, et fait agir ses meilleurs limiers.

Les manœuvres de Bob devaient d'autant mieux lui être signalées, que la venue du faux Indien à Hell-Gap avait produit un petit



événement. Et Bob, pour se renseigner sur Mr Jonathan, avait dû parler de lui à nombre de personnes.

« Pourquoi cet Indien s'occupe-t-il de moi ? » se demande judicieusement Jonathan, dont l'esprit, toujours en éveil, voit partout des ennemis.

Il le fit surveiller étroitement, et acquit la conviction que le mystérieux Peau-Rouge poursuivait un but.

Qui pouvait-il être ? Un agent déguisé des douanes ? Un véritable Indien affiné au contact des blancs et chargé d'espionner ses affaires de contrebande ?

Dans ce cas, il fallait savoir d'où il venait, connaître le lieu de sa retraite véritable, et le supprimer sans plus tarder.

Bob, malgré sa finesse, fut soumis à une surveillance dont il n'eut pas le moindre soupçon et suivi jusqu'au log-house, lors de son retour après absence de trois jours.

Sur ces entrefaites, son ami, le cow-boy chez

lequel il s'était déguisé, eut la langue un peu longue, étant ivre. Dans les meilleures intentions du monde et pour faire peut-être valoir Bob, il raconta, dans un saloon, sa mascarade, et plaisanta lourdement les gens de Hell-Gap ainsi joués par-dessous la jambe.

Le propos fut rapporté séance tenante à M<sup>r</sup> Jonathan qui venait d'apprendre l'arrivée du faux Indien au log-house.

La vérité surgit brusquement à ses yeux comme un éclair : Bob et sa connivence avec les jeunes métis.

On comprend le parti qu'un tel homme pouvait tirer de cette circonstance.

Revenons au log-house.

La journée, puis la nuit qui suivirent le retour de Bob se passèrent sans encombre. Le cow-boy et ses jeunes amis ébauchèrent une invraisemblable série de projets, peu pratiques, malheureusement, trop hâtifs surtout, en se sens qu'au lieu de profiter des circonstances, il devenait nécessaire de les provoquer.

Le lendemain, ils n'étaient pas beaucoup plus avancés, à tel point que, las de parler pour ne pas aboutir, hommes d'action avant tout, téméraires comme on l'est à leur âge, et persuadés d'ailleurs de leur bon droit, ils n'étaient pas loin de prendre un parti désespéré.

« À quoi bon tant d'histoires ! disait Jean pour résumer la situation. Ne serait-il pas beaucoup plus simple de rentrer à Hell-Gap sous un déguisement, de guetter ce gremlin ou de l'attirer sous un prétexte quelconque et de le poignarder en pleine rue ? »

Il fallait que ce cerveau brûlé de Bob, l'homme des moyens violents, fit entendre la voix de la raison.

« Le procédé a du bon, j'en conviens, disait-il, mais vous êtes étrangers. Il n'y aurait pas un jury pour vous acquitter, en admettant que les vigilants ne vous lynchassent pas sur l'heure.

– Mais lui aussi est étranger !

– Soyez certains qu'il s'est fait naturaliser Américain.

« Prenez donc patience !

« Tenez, attendez encore deux jours ; je vais repartir pour cette damnée ville après avoir rafraîchi ma peinture indienne, assez détériorée depuis mon retour. »

Bob, à ces mots, tira de sa besace les divers ingrédients servant à la toilette d'un petit-maître Peau-Rouge, et s'enlumina consciencieusement.

Comme il sortait du log-house pour que ses amis pussent juger à distance des mérites de cette œuvre d'art, un cri de surprise lui échappa.

« Eh !... *by God* !... qu'est-ce que cela signifie ?...

– Quoi ? Qu'y a-t-il ?...

– Des visiteurs !... des visiteurs armés... je n'aime pas cela, moi.

« Ne vous montrez pas, et regardez entre les troncs. »

La primitive demeure offre, entre les rondins formant ses murailles, des solutions de continuité suffisantes pour glisser au besoin le canon d'une arme à feu. Le regard embrasse facilement les

environs.

Une cinquantaine d'individus, peut-être plus, arrivent en effet, isolément, en formant un vaste demi-cercle dont les rayons aboutissent au log-house.

« Nous allons être attaqués, dit Jean.

– Probable ! répond Bob du dehors.

– Mais nous avons chacun huit coups dans nos Winchester, total : trente-deux coups pour nous quatre.

« Avec des tireurs de notre force, il y aura pas mal de cervelles en bouillie au milieu des herbes.

– Vous oubliez nos revolvers... vingt-quatre coups.

– Trente-deux et vingt-quatre, cela fait cinquante-six.

– Vous comptez à merveille, mon cher, mais le revolver...

« Eh !... que diable ont-ils à hurler ainsi ?... »

On entend distinctement des voix rauques vociférer dans le lointain :

« À moi !... à mort Bob !... à mort les métis !...

– Et ces gens-là se prétendent civilisés ! fait Bob avec un dédaigneux mouvement d'épaules.

« Mais... le diable m'emporte ! ils m'appellent par mon nom... je suis reconnu, et mon déguisement est... fumé !

– À mort !... à mort !...

– Ces personnages ont la plaisanterie monocorde, continue imperturbablement le cowboy.

– Si nous commençons le feu ! s'écrie François en étreignant nerveusement la monture de son Winchester.

– Patience ! nous sommes à l'abri, et eux opèrent à découvert.

– Mais, ils ne sont plus qu'à deux cents mètres !...

– Ce qui me permet de les reconnaître à l'œil nu !

« *God bless me ?* Il y a là, si je ne me trompe, tous les mauvais sujets en disponibilité de Hell-

Gap.

« C'est Austin Ryan, le forgeron... c'est Stephen... puis Nick... puis Harry Field... puis encore Dick Fergusson... des mineurs... l'écume des *diggings*... Et des cow-boys... si ce n'est pas une honte pour la corporation !... Dick, mon camarade... Laurence... un autre ami... et Peter... et Matthew !... et tant d'autres, tous excités, ou plutôt ivres comme de brutes !

« Quel ouvrage ! me amis, si nous sommes forcés de tuer tout cela !

– Voyons ! Bob, interrompt François, assez causé... ils avancent encore.

– Au premier coup de feu ils s'aplatiront dans l'herbe, et resteront invisibles jusqu'à la nuit.

« Alors ils essayeront de nous prendre d'assaut à la faveur des ténèbres.

– Nous n'allons pourtant pas nous laisser massacrer comme des poulets !

– Ma foi, écoutez-moi... j'ai une idée... très simple... mais à essayer !

« Si elle ne réussit pas, j'y laisserai mes os...

alors, quand je serai mort, vous vous débrouillerez à votre fantaisie.

– Vous oubliez, mon cher Bob, que nous sommes solidaires...

– Peuh ! – quand je risquerais ma peau en essayant de vous sauver... pour ce qu'elle vaut, et pour ce que j'y tiens !

– Mais, enfin, qu'allez-vous faire ?

– Essayer de parlementer avec eux.

– Avec ces hommes fous de colère et d'alcool !...

« Écoutez leurs cris de mort !

– Ils braillent ferme, c'est justice à leur rendre ; mais ils n'avancent plus.

« Voyez-vous, s'il n'y avait là-dedans que des mineurs, je ne répondrais de rien. Mais, je compte une vingtaine de cow-boys auxquels pareille besogne doit coûter, dans le fond.

« Si je parvenais à les retourner, ou simplement les neutraliser ! »

Pendant ce temps, les nouveaux arrivants se



sont arrêtés en effet à cent cinquante mètres du log-house dans lequel sont les hommes et les chevaux, et invectivent, à la façon des héros d'Homère, l'ennemi invisible.

« Dans le fond, ils ne sont rien moins que rassurés et ne savent pas trop de quelle façon entamer les hostilités.

« Laissez-moi donc faire, et tâchez de me procurer un mouchoir ; je n'ai jamais possédé de ma vie cet objet de toilette ou d'habillement. »

Jean a dans son porte-manteau une large pièce de toile blanche, destinée à faire, le cas échéant, un linge à pansement.

Bob déplie la toile, l'attache au bout de sa carabine et sort, très bravement, en agitant le fanion blanc qui, dans tous les pays du monde, chez les sauvages et les civilisés, annonce un parlementaire.

À l'aspect inattendu de Bob, très caricatural sous son enluminure indienne, les cris s'arrêtent comme par enchantement.

Les assiégeants se rapprochent les uns des

autres, et attendent curieusement la communication du cow-boy. Un seul, plus ivre ou plus haineux, met en joue le parlementaire qui ne sourcille pas.

« Bob ! crie de l'intérieur la voix de Jean, rentrez !... ce coquin va tirer.

– Laissez ! s'il me manque, je tiens les autres.

En même temps éclatait la détonation sèche et vibrante d'un Winchester.

## VI

*Manqué ! – Première victime. – Ennemi acharné. – La proposition de Bob. – Quatre duels en perspective. – Le ring. – Au couteau ! – Contraste. – Où les affaires vont très mal pour Bob. – Force centrifuge. – Amputé. – Soufflet tragique. – Respect au cadavre !*

Contre toute attente, Bob, visé à cent cinquante mètres, reste debout, intact, par miracle.

Mais, de l'intérieur du log-house, une seconde explosion répond coup pour coup à la première.

L'homme qui a fait feu laisse tomber son arme, oscille d'avant en arrière, et s'abat de son long, jambes et bras écartés, avec des frissons convulsifs. Entre les deux sourcils, un point rouge à la racine du nez, avec un petit morceau

de cervelle faisant saillie en bouchon. L'homme est raide mort.

Quelques cris de surprise ou de peur, mêlés à des grondements de colère échappent aux assaillants. Les uns se jettent prudemment à plat ventre, les autres, les plus braves, appréhendent résolument leurs armes et mettent Bob en joue.

Ce dernier, brave jusqu'à la folie, hausse les épaules et s'écrie d'une voix qui arrive à tous :

« Ne faites donc pas de bêtises !

« Vous voyez bien que je m'annonce en parlementaire, et qu'il faut être pire qu'un sauvage pour tirer sur moi, tant que je ne menace personne...

« Du reste, ça a porté malheur à cet imbécile qui gigote là-bas... et j'en promets autant au premier qui recommencera. »

L'habitude, ou plutôt l'abus des réunions politiques et financières administratives, religieuses, populaires, économiques et autres, ou l'on se livre à une incroyable orgie de discours, a rendu l'Américain singulièrement bavard et tout à

la fois écouteur.

On voit à tout propos, et dans n'importe quel endroit, des gens qui, saisis de la démangeaison de parler, se lèvent au milieu d'un bar, sur une plate-forme de tramway, ou s'arrêtent en pleine rue, et se mettent à discourir. Chose étonnante, ils trouvent toujours des auditeurs bienveillants, quelles que soient les inepties monumentales qu'ils débitent le plus souvent.

Bref, s'il est un privilège, on pourrait presque dire un droit indiscutable pour les « raseurs » de tout sexe et de toute envergure, c'est celui de lancer, à jet continu, des syllabes, non seulement sans se faire huer par l'auditoire, ni coffrer par la police, mais encore en trouvant des oreilles complaisantes et, dit-on, intéressées...

Aussi, les gens armés auxquels Bob s'adresse, flairant un discours, demeurent immobiles, en bons Yankees pour qui un *speech* est une occasion de badauder un moment.

Bob, connaissant son public, ne le laisse pas refroidir et continue sans désespérer :

« D’abord, que voulez-vous ?

– Te tuer, coquin ! riposte une voix rauque sortie d’un torse athlétique, surmonté d’une tête broussailleuse, énorme, à l’expression bestiale et féroce.

– Tiens !... c’est toi, Austin Ryan, forgeron de ton état.

« Es-tu shérif ou vigilant, pour l’arroger droit de justice.

« As-tu un grief personnel contre moi ?... une injure ou un dommage à venger ?...

– Tout ça, c’est des histoires !

« Nous sommes ici pour le lyncher, toi et les damnés métis...

« On nous a payé à boire et donné de l’argent pour ça... et tu y passeras, coquin... n’est-ce pas, camarades ?...

– C’est vrai ! disent quelques mineurs, plus excités que les cow-boys, professionnellement sympathiques, au fond.

– Nous sommes honnêtes, nous, reprend le

forgeron, et nous gagnons loyalement notre argent.

« Donc, exécutons la sentence du juge Lynch.

– Mais, pour exécuter une sentence, il faut un jugement, et pour qu’il y ait matière à jugement, un délit doit avoir été commis.

– Tu es rentré à Hell-Gap après expulsion, riposte le forgeron qui n’en veut pas démordre.

– Est-ce que je t’ai porté préjudice, en venant, sous ce déguisement cocasse dont mes camarades Peter et Matthew rient comme des bossus, boire à ma soif aux bars de Hell-Gap ?

« Est-ce un crime d’avoir soif ?... Est-ce ma faute à moi, s’il n’y a pas ici un saloon quand je suis altéré.

« Mais je veux bien m’avouer coupable.

« Pourquoi cries-tu : Mort aux damnés métis !...

« Sont-ils rentrés en ville, malgré l’injuste défense qui leur en fut faite ?

– Tiens ! c’est vrai, après tout, observe un

cow-boy, ils n'ont rien fait, eux.

« Je ne leur en veux pas outre mesure, moi... D'abord, il y en a un qui a proprement rossé ce braillard de Paddy...

– Et j'aurai son scalp ! interrompt aux derniers rangs une voix rageuse, et s'il ne se cachait pas comme un lâche... un fils de chienne...

– Surtout ne bougez pas, Francis, commande impérieusement Bob appréhendant une sortie de son jeune ami ; vous obtiendrez avant peu satisfaction, je vous le jure.

– Voyons ! reprend l'Irlandais avec une fureur croissante, n'est-ce pas une honte de nous arrêter aux balivernes de cet individu, grotesquement affublé en Indien, pour nous en imposer, et essayer de nous faire perdre la prime promise ! ajoute-t-il cyniquement.

– C'est vrai !... c'est vrai !... vocifèrent les mineurs et quelques *boys* entraînés par la contagion de l'exemple...

« En outre, depuis que Bob a flambé le saloon de Ben Maxwell, et fait luire le soleil à travers



son propriétaire, la vie n'est plus possible pour les bons garçons qui veulent s'amuser à Hell-Gap.

– Et puis, enfin, ajoute Austin Ryan, le forgeron, nous devons purger la ville de ces coquins, nous représentons l'ordre et la loi. »

Il n'est rien d'aussi implacablement féroce que des gredins jouant une fois par hasard aux honnêtes gens et s'imaginant sauver la société.

« Austin a raison !... c'est vrai... nous représentons la loi... finissons-en ! hurlent de tous côtés des voix « huilées au whisky ».

– Je n'ajouterai qu'un mot, dit Bob sentant que les affaires se gâtent.

« Ce n'est ni le lieu, ni le moment de discuter une question de droit.

« Vous voulez nous tuer, n'est-ce pas ?

« Eh bien ! je vous déclare qu'avant d'avoir emporté ce log-house, il y en aura parmi vous plus de la moitié d'affalés dans les herbes, avec un petit trou entre les sourcils, comme le camarade là-bas...

« Voici ce que je propose...

– Assez bavardé ! interrompt avec sa brutalité de bison Austin Ryan, qui semble porter à Bob une haine mortelle.

– Tu es bien pressé, toi, forgeron, reprend Bob.

– Que veux-tu ?... interroge un cow-boy, parle !

– Il y a longtemps, bien longtemps que vous n’avez vu de duel... un de ces admirables combats appelés par les Européens : duels à l’américaine.

« Voulez-vous assister à une de ces luttes sans merci, qui sera comme une sorte de jugement de Dieu, au lieu d’une écœurante et féroce boucherie de vigilants ?

– Explique-toi !

– Austin Ryan veut ma mort : qu’il vienne donc lutter face à face et seul à seul contre moi !

« L’Irlandais veut le scalp de mon jeune ami Francis, qu’il vienne le lui prendre.

« Ses frères trouveront bien parmi vous chacun un adversaire digne d'eux.

« Si nous succombons, rien de mieux !... Ce que vous appelez : « Justice » sera fait.

« Si nous sommes vainqueurs, je stipule pour nous le droit de retraite sans être inquiétés.

« Et maintenant, gentlemen, dites-moi s'il ne vaut pas mieux vider ainsi, une fois pour toutes, un différend qui peut s'éterniser, et coûter en outre la vie à une quantité de braves garçons ? »

Demander aux Américains s'ils veulent voir des hommes s'entrégorger, c'est comme si l'on avait fait aux Romains de la décadence l'injure de suspecter leur frénésie pour les jeux du cirque.

D'emblée les cow-boys acceptent comme un seul homme et par acclamations !

« Hourra ! pour Bob !... *Bob for ever !...*

– Nous jouons franc jeu, n'est-ce pas ? demande Bob satisfait de ce dénouement qui permet à lui et à ses jeunes amis de lutter à armes égales.

– *Fair play !... fair play !...* franc jeu !... franc

jeu !... c'est entendu.

– Dick, Peter, Lawrence, Matthew, au nom des *boys*, vos camarades, vous me donnez votre parole que mes conditions sont acceptées ?

– Nous le jurons, Bob ! et nous cassons la tête au premier qui tente la moindre trahison.

« Ah ! pardieu ! nous allons nous amuser !... Quel malheur qu'il n'y ait pas à boire. »

Bob, à ces mots, décroche la toile blanche attachée au bout de sa carabine et dit aux trois frères, qui, pendant ce colloque, n'ont pas bougé :

« Hallo !... Johnny, James, Francis, vous pouvez venir ; et vous, gentlemen, approchez pour former le *ring* – anneau – autour des combattants. »

À ces mots, les trois jeunes gens sortent fièrement de la mesure et viennent se placer, sans forfanterie, comme sans faiblesse, près de leur ami.

« Vous avez entendu ma proposition à ces gentlemen ?

– Nous avons entendu, et nous acceptons.

– C’est moi qui commence, n’est-ce pas ?

– Comme vous voudrez, Bob. »

À ce moment, les deux groupes se rapprochent et bientôt se confondent avec une sorte de cordialité brusque, mais réelle, et qui, succédant si rapidement aux cris de mort, stupéfierait un habitant du vieux inonde.

On échange même des poignées de main !

Le forgeron, quoique très brave, semble inquiet. Il a pour adversaire Bob, un « fusil » sans pareil, comme on dit si drôlement aujourd’hui.

Depuis que les affaires vont bien – et pour lui « bien aller » signifie se trouver nanti d’un duel à mort avec le colosse – Bob s’amuse comme un demi-dieu.

Il devine l’anxiété de son partenaire, et généreux quand même, lui propose de se battre au couteau.

« Accepté ! dit le forgeron avec un soupir de soulagement.

– Une idée, dit un boy ; qu’on les attache par le bras gauche... une vieille coutume qui se perd,

malgré son côté pittoresque ; je serais curieux de voir cela. »

Aussitôt le cercle est formé par les spectateurs, avec les combattants et leurs témoins au milieu : pour Austin Ryan, deux mineurs quelconques, et pour Bob, Jacques et Jean, naturellement.

Avec une ceinture de laine obligeamment prêtée par un assistant, Jean attache solidement les deux poignets, pendant que le forgeron, revenu de son angoisse, plaisante Bob sur l'atroce barbouillage qui le défigure.

Bob rit à se tordre, ce qui le rend absolument hideux.

Entre les deux adversaires, bien plantés l'un devant l'autre, et le couteau à la ceinture, contraste absolu : le forgeron est un géant, de six pieds, à l'encolure de bison, aux membres énormes, bossues de saillies musculaires, devant lesquels font triste mine les bras grêles, mais durs comme l'acier, du cow-boy. Ce dernier n'a guère que cinq pieds un pouce, et vient avec peine à l'épaule du mastodonte. Il est agile comme un chat, mais l'idée bizarre d'amarrer l'un à l'autre

les combattants est tout à l'avantage du forgeron et rend inutile cette agilité du boy.

« Êtes-vous prêts, gentlemen ? demande un mineur témoin d'Austin.

– Oui.

– Eh bien ! allez ! »

Prompts comme la pensée, ils tirent leur couteau et font le geste de se jeter l'un sur l'autre. Mais leur bras gauche, contracté, rigide, les éloigne inconsciemment, de sorte que le premier coup frappe le vide. Ils recommencent, et se livrent, pour s'atteindre, à des mouvements désordonnés d'attaque et de retraite qui produisent bientôt un résultat imprévu. Leurs corps, tirés latéralement sur la gauche, se déplacent à chaque coup, de telle façon qu'ils se trouvent animés bientôt d'un mouvement giratoire comique et terrible.

Ils en arrivent à courir sur place l'un après l'autre, en tournant vertigineusement, et en poignardant le vide.

L'assistance, très amusée, rit à se tordre, et,

comme toujours, des paris s'engagent.

En dépit de l'inégalité manifeste des forces, le résultat demeure incertain.

Du reste, rien de fait tant que l'un des deux adversaires ne pliera pas le bras. Mais celui qui fléchira risquera fort d'attraper le premier coup.

Austin Ryan, bien plus vigoureux, maintient toujours à bout de bras Bob, et ce dernier, tout en se ménageant, commence à être époumoné, tant le colosse le fait pirouetter et le secoue avec une brutalité sauvage.

De larges gouttes de sueur ruissellent sur son tatouage, et le forgeron, le sentant ou croyant le sentir épuisé, se prend à invectiver contre lui, déshonorant par avance une victoire dont il se croit certain.

« Attends un peu... avorton... et je vais t'arracher la langue.

« Oui ! souffle comme un chien à bout d'haleine... va encore... va toujours... eh !... tourne donc !... »

D'un mouvement d'une puissance irrésistible,



il déracine pour ainsi dire Bob, et se met à le faire virer horizontalement, comme un gamin cruel qui s’amuse à faire tourner, autour de lui, un matou tenu par la queue.

L’assemblée trépigne, vocifère, et parie éperdument.

« Hurra pour Austin !... Austin *for ever* !...

– Hallo !... Bob !... courage !... vas-tu nous faire perdre, rascal !... »

Encore quelques tours et Bob, étourdi par cette giration folle, sera à la merci de son féroce adversaire.

Les trois frères, étreints par une indicible angoisse, se sentent, malgré leur vaillance, pâlir sous leur bistre.

Brusquement, on voit le cow-boy allonger sur sa main gauche, étroitement attachée à celle de Ryan, sa droite armée du couteau. Il y a un mouvement saccadé ; on entend un grognement, puis un éclat de rire aigu et vibrant comme le glapissement de l’oiseau moqueur.

En même temps, la giration s’interrompt et

l'on voit Bob jaillir par la tangente et culbuter à dix pas, jambes par-dessus tête, dans les pieds des spectateurs interdits.

On le croit mort du coup. Mais ces boys, nourris de farine à moitié crue, de lard frit et d'eau-de-vie, sont de fiers hommes.

D'un bond Bob se relève en brandissant son couteau rougi jusqu'à la poignée, puis oscillant encore, il s'affermit et court à Austin.

Tout cela n'a pas duré cinq secondes.

Le colosse béant, hagard, s'est arrêté. Il demeure sans mouvement, sans haleine, comme foudroyé. Puis un cri rauque, strangulé, un cri de bête mutilée lui échappe... il agita convulsivement de haut en bas et de bas en haut son bras gauche, d'un geste éperdu, maladroit, douloureux...

Mais ce bras n'a plus de main !... Il se termine au poignet en une section nette, rouge, d'où jaillissent spasmodiquement de longs jets de sang !

« Ah !... » fait la foule qui ne crie plus, et ne

parle plus, mais éprouve un sentiment complexe pétri de commisération, de contentement, de dépit et de curiosité.

La voix de Bob claironne haut et ferme au-dessus du vague murmure.

« Hallo !... forgeron, le voilà manchot, mais ce n'est pas assez...

« Tout à l'heure, abusant de la force, te croyant sûr de vaincre, tu m'insultais...

« À mon tour, je ne serai pas plus généreux que toi ! »

Chacun, réellement impressionné, se demande ce que va faire ce terrible petit homme.

Bob aperçoit, enroulée dans les herbes, la ceinture de laine qui attachait les deux poignets. Il se baisse froidement et ramasse un objet de forme indéfinie, lové dans les spirales du tissu.

C'est la main d'Austin !... toute blanche, les doigts écartés, avec l'aspect lugubre d'une chose morte.

Il la prend à poignée, s'avance vers le mutilé qui le regarde venir avec une sorte d'effarement

bestial, et souffle comme un bison blessé grièvement.

« Allons, assez de gémissements... Nous nous battons à mort... entends-tu !

« Tu peux continuer encore... au couteau, ça n'est pas long, quand on veut s'employer.

« Tu ne dis rien ?... tu es lâche !... je m'en doutais... Voyons si le dernier outrage te rendra un peu de la jactance, monsieur l'homme fort !

« Dans le monde des gentlemen, on se soufflette, paraît-il, avec un gant... moi, je le soufflette avec ta propre main !...

C'en est trop ! Austin, galvanisé, fou de rage et de douleur, se rue le couteau levé sur ce féroce adversaire qui l'attend venir, sans reculer d'une semelle.

La forgeron, jouant son va-tout, lui porte du haut en bas un coup terrible qui doit lui percer le sommet de la poitrine, tant il arrive avec une force et une vitesse inouïes.

Emporté par son élan, il s'abat sur le cow-boy en poussant un dernier cri.

Deux secondes se passent et Bob, se relevant d'un bond sans blessures, écarte d'un coup d'épaule le colosse, dans le cœur duquel son bowie-knife est planté jusqu'au manche.

« C'est à peine s'il pèse deux cents livres, dit-il de son accent railleur, et j'ai tué au couteau, à dix-neuf ans, un grizzly qui en pesait douze cents !... »

Puis il retire froidement son couteau, et ajoute avec une singulière mobilité d'accent :

« Ma foi, il est mort !... »

« La paix soit avec lui, et respect à son cadavre. »

« Maintenant, gentlemen, nous allons, si vous le désirez, continuer la séance par d'autres exercices. »

## IX

*À la carabine ? – Colonel et original. – Tour de force. – Digne émule de Bas-de-Cuir. – Le colonel tient à se faire tuer. – À huit cents yards. – Le duel de Jacques... – Et le colonel mourut ! – L’adversaire de François. – Un peu de chausson. – Comment François scalpa le descendant des rois d’Irlande.*

Décidément, la journée s’annonce bien, et tous les citoyens proéminents venus, les uns par intérêt, les autres par désœuvrement, s’amusent comme des demi-dieux.

Bob, ayant fait gagner un certain nombre de parieurs, est très entouré, très félicité par ceux-là mêmes qui voulaient le lyncher il y a un quart d’heure.

L’inévitable reporter veut aller informer son

journal, et donner un récit palpitant du magnifique duel où le forgeron a succombé.

On lui fait observer que si le *Hell-Gap News* répand la nouvelle, on va voir arriver la ville entière avec le shérif. Ce dernier, en vrai trouble-fête, interrompra les divertissements dont la suite est attendue avec une impatience fiévreuse ; et si, d'autre part, tout le monde assiste à la séance, il n'y aura plus d'acheteurs du numéro.

Le reporter se rend à ces raisons et remet son carnet dans sa poche, après avoir pris un autographe de Bob et des trois frères. Cela fait toujours très bien, en première page d'un journal à informations.

Le cadavre mutilé, saigné à blanc, du forgeron, est transporté à côté de celui de l'homme frappé d'une balle après avoir manqué Bob, et, selon le mot du cow-boy, on passe à d'autres exercices.

C'est maintenant aux jeunes Canadiens à payer de leur personne, et ils attendent avec une magnifique impassibilité le moment d'agir.

Un gentleman qui, depuis un moment, les inventorie tous trois, de la cime à la base, avec une fixité presque gênante, s'approche d'eux et, interpellant plus particulièrement Jean, lui demande, sans préambule :

« Vous êtes bien Canadien, n'est-ce pas, étranger ?

– Parfaitement.

– Je me suis laissé dire que les hommes de votre pays étaient d'habiles tireurs.

– S'il vous plaît de vous en assurer, je suis à votre disposition.

– J'allais vous le proposer...

– Quand vous voudrez !... carabine ?... revolver ?...

– Je préfère la carabine.

– À votre idée... va pour la carabine.

– Vous êtes vraiment aimable.

« Moi, vous savez, je ne vous en veux pas le moins du monde, mais puisqu'on doit se battre, autant moi qu'un autre pour adversaire, n'est-ce



pas, étranger ?

– Cela m'est, en effet, absolument égal, continue Jean avec son beau sang-froid.

– Voici pourquoi je vous propose de m'agréer pour partenaire.

« J'ai déjà tué huit hommes en duel, à la carabine... Il y en avait un peu de tous les pays, mais aucun n'était Canadien. Je pense qu'il ne vous déplairait pas de faire le neuvième et de compléter la collection.

« Du reste, soyez tranquille, je vous tuerai sans vous faire souffrir.

« Je suis le colonel Braid... vous savez bien, le fameux colonel Braid...

– Je m'appelle Jean de Varenne, et...

– Avec la « particule » ? comme on dit en France.

– Avec la particule, réplique Jean dont la condescendance est admirable.

– Well !... vous êtes un vrai gentleman, continue le colonel en saluant pour la première

fois ; je ne me suis jamais battu contre un homme à particule... Enchanté, vraiment enchanté ! »

Dans la libre Amérique, il n'y a ni titres, ni décorations. Mais, au fond, le Yankee raffole des dignités nobiliaires, des plaques, des bouts de rubans, bien qu'il affecte souvent de traiter tout cela du haut de son démocratique dédain.

« Allons ! interrompt Bob pressé d'en finir, les gentlemen sont d'accord sur les armes... il reste à fixer les conditions.

– Voici ce que je propose, dit Jean.

« Les deux adversaires placés à cent pas, la carabine au pied, désarmée, chargée seulement d'une cartouche, c'est-à-dire le réservoir vide.

« Le signal de faire feu donné par un coup de revolver, et le droit de tirer aussitôt.

« Cela vous va-t-il, colonel ?

– Si cela me va ! Je suis ravi, monsieur.

« Ah ! dites-moi donc, pourquoi une seule balle ?

– N'est-ce pas suffisant pour des tireurs

comme nous ?

– Très juste », dit le colonel qui va rejoindre ses témoins.

Jacques, flanqué d'un mineur, mesure à longues enjambées la distance ; de nouveaux paris s'engagent, et Jean, l'esprit parfaitement lucide, cause avec Bob et François.

« Il est bien aimable, ce Colonel, mais quel accoutrement ! Chez nous, il ferait hurler les chiens et loucher les policemen. »

Le fameux colonel Braid est, en effet, singulièrement costumé. C'est un homme d'âge indécis, trente à quarante ans, grand, maigre, la face blême et flétrie, avec de grandes mains osseuses, de vastes pieds plats... Sur la tête, un chapeau haut de forme luisant de crasse, cassé en accordéon. Sur le torse, une immense redingote noire de clergyman, une fois trop vaste, et dans laquelle se perd un long corps falot. Pas de chemise ; mais un gilet de flanelle aperçu par l'hiatus de la redingote veuve de ses boutons et amarrée au col par un bout de laiton ; en revanche, des manchettes et un faux col tout

blancs en celluloïd, un pantalon de manœuvre en coutil bleu, et des bottes d'égoutier.

Le colonel paraît enchanté de cette tenue incohérente, et se carre en citoyen extra-proéminent qui a tué huit hommes.

« Vous êtes sûr de votre coup, n'est-ce pas ? demande Bob.

– Pardieu ! à cent pas... on couperait un fil si on pouvait l'apercevoir.

– À la bonne heure ! Je suis moins inquiet.

« Autre chose : pourquoi avez-vous proposé l'arme au pied et désarmée ?

– Parce que... Ah !... la distance est mesurée... pas le temps de vous expliquer le parce que... Vous allez voir.

« C'est vous qui donnez le signal, n'est-ce pas, Bob ?

– Oui !

– En place ! gentleman, s'il vous plaît.

« Pour égaliser les chances, nous nous mettons de côté, par rapport au soleil.

« *All right !* »

Une fois à son poste, Jean, qui semblait plutôt spectateur qu'acteur du drame, lance à ses deux frères un regard, chargé d'une infinie tendresse, charge sa carabine, la repose à terre et se cambre fièrement dans la position du soldat sous les armes.

Les témoins du colonel viennent s'assurer que le chien est rabattu, les siens vont constater la même chose près du colonel, puis tous quatre s'éloignent en courant d'environ vingt mètres.

L'assistance, rangée en deux files irrégulières, parie avec fureur.

« Êtes-vous prêts ? crie la voix de Bob dominant ce brouhaha de turf.

– Oui. »

Quelques secondes s'écoulent au milieu d'un silence qui s'établit soudain.

Alors éclate la détonation aiguë du revolver de Bob : le signal.

Et presque en même temps, celle plus pleine, plus sonore d'une carabine.

Avec une rapidité foudroyante, Jean a fait feu. L'action d'armer sa carabine, de la porter à l'épaule, de viser et de tirer, tout cela, pour ainsi dire, a été instantané.

Contre toute attente, le colonel est resté debout, mais il ne répond pas au feu de son jeune adversaire qui rit silencieusement comme le héros de Cooper.

« Mais tirez !... tirez donc !... » crient les témoins et les parieurs.

Alors, le colonel, très piteusement, secoue ses doigts engourdis, avec les gestes convulsifs d'un chat marchant sur une tôle chauffée, et montre la carabine en deux morceaux, avec son fût broyé par la balle de l'admirable tireur.

« Eh bien ! Bob, dit Jean au cow-boy qui n'en peut croire ses yeux, comprenez-vous pourquoi j'ai posé les conditions de l'arme au pied, chien rabattu ?

« Nous autres, Canadiens, on nous habitue, dès l'enfance, à acquérir cette rapidité sans laquelle il n'est pas de vrai chasseur.

« Voilà pourquoi j'ai pu briser entre les mains du colonel son arme, avant même qu'il ait pu la mettre à l'épaule. »

Appréciant alors seulement ce merveilleux coup d'adresse, les spectateurs éclatent en bravos qui augmentent la confusion du colonel et la font tourner à l'aigre.

Il accourt, brandissant les deux tronçons et criant avec cet accent du nez si commun aux Yankees :

« Vous vous extasiez !... mais c'est un hasard... Ma carabine est cassée par la balle du gentleman, eh bien ! après ?... qu'est-ce que cela prouve ?... C'est le hasard, vous dis-je !... le hasard !... le hasard !...

« Qu'on me donne un Winchester !... je veux recommencer.

– Re commençons, colonel », dit Jean un peu goguenard.

... Même cérémonial que ci-dessus. Même question : Êtes-vous prêts ?... Même signal par un coup de revolver.

Comme précédemment, le colonel n'a pas le temps de faire feu, tant le jeune Canadien sait allier à une adresse hors de pair une rapidité inouïe. Fait prodigieux, devant lequel s'extasient ces rudes fils de la frontière avec une admiration à laquelle se mêle une vague terreur, Jean a réédité le coup merveilleux et brisé, comme la première, la seconde carabine.

Au moment où la balle express frappait le fût avec sa vitesse de cinq cent quarante mètres par seconde, le colonel poussait un sourd grognement suivi d'un juron.

« Qu'y a-t-il, colonel ? demandent les témoins.

– Dieu me damne !... il y a que je suis estropié... Voyez plutôt... l'index de ma main droite est parti avec un morceau de la couche.

– Eh bien ! colonel, demande Bob dont le masque enluminé grimace un sourire épique, est-ce toujours le hasard ?

– *By God* !... c'est proprement tiré, je ne dis pas... mais un peu vite.

– Vous avez raison, colonel, dit Jean qui s'est



approché avec ses voisins. C'est tiré trop précipitamment... mais il y a un peu de votre faute. Ayant affaire à un adversaire aussi redoutable, j'ai dû me hâter, afin d'arriver bon premier.

« Si vous m'aviez laissé une seconde de plus, je n'aurais pas le regret de vous avoir détérioré... Là ! d'honneur ! je ne voyais pas votre doigt et je suis on ne peut plus contrarié de vous en priver.

« Telle n'était pas mon intention, je vous le jure.

– Vous êtes bien bon, en vérité, répond le colonel qui sent peut-être, sous ces cordiales paroles, une légère pointe d'ironie, rendue bien excusable par la jeunesse de Jean et son prodigieux succès.

« Je n'en suis pas à un doigt près, mais cela va me gêner pour recommencer.

– Vous savez, colonel, reprend Jean gravement, presque rudement, on ne recommence pas cela trois fois de suite...

« Du reste, les conditions ne sont plus égales

entre nous, avec une pareille blessure.

– Qu'à cela ne tienne ! Je tire aussi bien à gauche qu'à droite.

« Je vous proposerai seulement une modification à nos conventions.

– Dites !

« Ce serait de nous placer à huit cents yards<sup>1</sup> l'un de l'autre.

« Le signal donné comme précédemment, au moyen d'un coup de revolver tiré par un homme placé de côté, à égale distance des adversaires.

– Vous y tenez donc bien !

– Plus qu'à mon défunt doigt.

« Je suis curieux, en vérité, très curieux de savoir si à longue distance vous possédez cette rapidité que j'admire... »

Au moment où Jean ouvre la bouche pour accepter cette proposition, Jacques intervient et dit au colonel, que Bob panse avec beaucoup d'habileté :

---

<sup>1</sup> 726 mètres.

« Si cela ne vous fait rien, je prendrai la place de mon frère.

– Peu m’importe, si vous êtes un tireur aussi « proéminent ».

– À peu de chose près ; seulement j’ai moins bon caractère et je ne fais pas de coquetterie... je tape dans le tas !... Êtes-vous mon homme ?

– *Well* !... De suite ! riposte le colonel dont l’œil gris flamboie.

– Bob ! continue Jacques, dépêchons-nous, car le temps passe et nous avons hâte d’être libres.

Le mesurage de la distance, la mise en place des témoins, la séparation en deux groupes des spectateurs, qui, curieux jusqu’à la témérité, s’installent à côté des adversaires, tous ces préparatifs durent vingt minutes environ.

À cette distance de huit cents yards, deux hommes se distinguent très bien, seulement les concours sont un peu émoussés et les couleurs très atténuées.

Brusquement retentit le signal, surprenant un peu tout le monde. Jacques met en joue avec une

célérité qui ne le cède en rien à celle de son aîné, vise un temps assez appréciable et fait feu. Au moment où l'extrémité de son arme s'empanache de fumée blanche, un léger flocon apparaît devant le colonel à hauteur d'épaule.

Les adversaires ont tiré en même temps.

Une seconde s'écoule et chacun, dans le groupe entourant Jacques, perçoit très bien un sifflement qui va crescendo, puis un choc, puis un cri terrible. On regarde Jacques. Mais le métis est debout, calme et fier. Et soudain, à quatre mètres de lui, un mineur, témoin imprudent du duel, porte la main à son épaule d'où jaillit un flot de sang et s'abat sur le sol, en proie aux convulsions de l'agonie.

Une imprécation de rage s'élève contre le colonel dont la hâte a été si fatale à un de ses plus chauds partisans.

« Comment ! nous parions pour ce coquin, et il nous tue !...

« Rascal !... paresseux !... lâche !...  
faussaire !... Attends un peu !...

Là-bas, les assistants se sont rassemblés avec de grands gestes, aussitôt, après le coup de feu du Bois-Brûlé. On entend des clameurs vagues et grêles, puis tout ce monde accourt, sans doute pour savoir ce qu'est devenu Jacques, au moment où quelques mineurs s'élancent, furieux, en sens inverse, pour faire un mauvais parti au colonel.

« Eh bien ?... quoi ?... qu'y a-t-il ?... Et ce damné colonel ?... »

– Mort !... Tué raide... a reçu la balle... en plein cœur... crient des voix essoufflées...

– Mort ! eh bien, tant mieux !... nous perdons nos dollars, mais vive les métis !

Et l'assistance, en brave assemblée populaire qu'elle est, bat des mains, vocifère des hourras, acclame Bob, acclame Jean, acclame Jacques, acclame François qui n'a rien fait, mais auquel on ne demande rien, et se déclare satisfaite.

Tout semble se terminer ainsi pour le plus grand honneur et le plus grand bonheur des jeunes gens, dont le calme, la vaillance, le sang-froid, la dignité, ont conquis ce ramassis de gens

sans aveu, soudoyés par un misérable et hurlant encore, il n'y a pas une heure, de sinistres cris de mort.

Une protestation s'élève, une seule, mais formulée avec une furie sans égale.

« Och !... Och !... Arrah !... Qu'est-ce que cela, gentlemen ?... Eh quoi ! vous vous laissez retourner comme des gants !... »

« Arrah !... Les rois d'Irlande rougiraient de moi, si je laissais faire... »

« Begorrah !... cela ne sera pas, je le jure par saint Dunstan... »

Un énorme éclat de rire accueille cette sortie qui emprunte à l'alcool une partie de sa véhémence.

« Vous riez ! mais je suis dans mon droit en réclamant la lutte à mort contre ce jeune coquin... et rira bien qui rira le dernier. »

– Après tout, pourquoi pas ? se disent les gentlemen toujours et plus que jamais curieux de spectacles et avides de paris.

– Vous consentez, n'est-ce pas ? rugit

l'Irlandais qui a vidé le fond de sa gourde pour se maintenir en haleine.

– Oui !... oui !... mais, dépêche-toi, Paddy, car il fait soif et nous voulons rentrer nous abreuver à Hell-Gap.

– Enfin ! je vais donc pouvoir te scalper, vermine de Peau-Rouge ! »

Il dit, et avec une agilité qu'on n'eût pas soupçonnée en lui, tire son couteau et se rue sur François qui, les bras croisés, le regarde de haut et sourit dédaigneusement.

L'attaque est si brusque et si imprévue, que chacun croit François perdu sans retour. Sauf pourtant ses frères, qui, jugeant probablement la chose peu importante, ne sourcillent même pas. C'est qu'ils ont une confiance absolue en la vigueur, l'adresse et l'ingéniosité de leur cadet.

Au moment où la pointe va lui arriver au corps, François pivote sur le talon gauche, se laisse tomber sur une main, et du talon droit, envoie à l'Irlandais, en plein creux d'estomac, une telle ruade, que Patrick déraciné culbute les

quatre fers en l'air.

« Arrah ! ma bouchal !... »

Il se relève écumant et lançant à pleine gorge les jurons celtiques les plus baroques et les plus retentissants.

François, toujours souriant, l'attend venir, et d'un seul coup appliqué en biais, sur une jambe, le culbute derechef dans l'herbe.

La foule, intéressée par ce sport qu'elle ignore, applaudit à tout rompre.

Et François, qui tire la savate en vrai descendant de matelot, se met à travailler si rudement les côtes à son déloyal adversaire et à le bosseler, en outre, avec un tel entrain sur toutes les faces, que le pauvre Patrick, malgré son coutelas rébarbatif, est absolument hors de combat.

« Ah ! tu voulais me scalper ! dit enfin le jeune métis, toujours souriant, mais un peu pâle... attends un peu, je vais te compléter la leçon. »

Puis, il ajoute, se tournant vers l'assistance :

« Cet homme m'appartient, n'est-ce pas,



gentlemen ?

– Oui.

– J’en puis faire ce que je veux ?

– Puisqu’il prétendait vous scalper, rendez-lui la pareille... son scalp, un vrai grenier à poux, vaut dix dollars.

– Bob, cher ami, dit François au cow-boy, voulez-vous aller me chercher un lasso dans le log-house ?

– Voici l’objet demandé, Francis, dit le brave garçon qui entre et sort en un clin d’œil.

– Merci. »

François enlève sans effort apparent l’Irlandais qui gigote encore, le porte à la balustrade servant à attacher les chevaux, le dresse le long d’un montant, le ficelle comme un saucisson, et tire son couteau.

L’assistance est très empoignée. Le jeune homme, en demi-Peau-Rouge qu’il est, va terminer la bataille par ce féroce épilogue de toute lutte indienne. On s’approche pour voir jaillir le sang et entendre crier la peau et les

cheveux sous l'acier...

« Il va bien, mon ami Francis », murmure en aparté Bob, tandis que Jacques et Jean rient silencieusement, à l'indienne. Son couteau à la main droite, François saisit de la main gauche l'épaisse lignasse du drôle, et lui passe la lame autour de la tête, d'une oreille à l'autre, en contournant la nuque et le front.

Puis il tire brusquement de toute sa force.

Au froid contact du fer, le misérable pousse un hurlement épouvantable, aussitôt couvert par un éclat de rire fou, convulsif, un de ces rires qui font rouler les gens, les rendent malades et les font pleurer.

C'est le dos de son couteau que ce farceur de François a passé autour de la tête de Patrick !...

Le dos !... rien que le dos, et l'autre beugle de plus belle.

Mais, où les rires atteignent une intensité qui ne se qualifie plus, c'est quand François se met à scier à tour de bras les mèches rebelles, qui bientôt jonchent le sol et découvrent un crâne

sale, crasseux, minable.

« Là !... dit-il en le voyant chauve comme un boulet, c'est une opération qui vaut un bain et un coup de peigne.

« Te voilà scalpé en effigie, mon brave Patrick... Souviens-toi qu'il pouvait t'arriver pire, et que, une autre fois, je serai moins patient. »

L'assistance, définitivement conquise, fait retentir un triple hurra, et reprend le chemin de Hell-Gap, avec l'Irlandais, hissé bon gré mal gré sur les plus proéminentes épaules.

Bob et les Canadiens sont enfin libres !

## X

*Bob mandataire. – Chez M<sup>r</sup> Jonathan. – Il fallait s’y attendre. – Un article du Hell-Gap News. – Comment on prépare une émeute. – Le jus de tarentule. – Gens surchauffés. – Siège d’une maison. – Si Jonathan n’avait pas été homme de précaution. – Incendie.*

« Nous sommes enfin victorieux et libres ! dit Bob, quand les gredins soudoyés par M<sup>r</sup> Jonathan eurent repris le chemin de Hell-Gap en vociférant, et en portant triomphalement le rejeton des rois d’Irlande tondu jusqu’à la peau.

– Victoire stérile ! répondit Jean.

– Et perte de temps, ajouta Jacques.

– En somme, que faire ? » conclut François.

Bob reprit vivement :

« Ah ! vous croyez que ce joli succès n’aura

pas d'autre résultat qu'une perte d'heures et un point d'interrogation ?

– Voyez-vous autre chose ?

– Mais la possibilité de rentrer à Hell-Gap et d'y faire les cent dix-neuf coups !

– Ah ! Êtes-vous sûr ?...

– *By God !...* il faudrait méconnaître mes chers compatriotes, pour ignorer que tous, vigilants, secrétaire et shérif, sont disposés à nous accueillir le mieux du monde.

« Bien plus, je prétends que parmi ces citoyens proéminents payés et abreuvés par votre ennemi, vous pourrez trouver, non seulement une bienveillante neutralité, mais encore, à l'occasion, un secours efficace.

« Des scènes comme celles qui viennent de se passer, ne s'oublient pas de sitôt, et vous concilient plus sûrement les sympathies des irréguliers de la frontière, que les dollars et les tonnes de whisky. »

Les quatre hommes, enfin seuls, devant le log-house, tinrent conseils et résolurent de rallier la

ville aussitôt après le soleil couché, afin de laisser ignorer leur retour à M<sup>r</sup> Jonathan.

Les raisons alléguées par Bob relativement aux sympathies qu'ils pourraient trouver là-bas, triomphèrent de leurs dernières hésitations et, décidés à jouer le tout pour le tout, ils convinrent de tenter l'attaque.

On irait reconnaître la maison de l'ennemi, on lâcherait de savoir ses habitudes et, selon l'occurrence, on verrait ce qu'il y avait à faire.

Après un bon bain qui enleva toutes les souillures de la lutte, et restitua au cow-boy sa personnalité blanche, en faisant disparaître les enluminures de son déguisement indien, les jeunes Canadiens et le Yankee firent une sieste voluptueuse sur une falaise haute de soixante mètres, qui, par place, enserme le Devil's-Lake.

À la nuit noire, ils ralliaient le Minning-Camp, et se cachaient dans le frame-house habité par l'ami de Bob, en attendant les premières hostilités.

Elles commencèrent le lendemain matin, et ce

fut Bob qui engagea le feu.

Les bureaux de M<sup>r</sup> Jonathan ouvrent régulièrement à huit heures en été, à neuf heures en hiver. Dès sept heures trois quarts, Bob, édifié sur la ponctualité du maître et des employés de cette maison modèle, s'acheminait lentement vers la porte rébarbative qui clôture, du côté de la rue, l'habitation du banquier.

Très indifférent en matière d'habillement, le cow-boy a cependant fait toilette, sans doute par considération pour les jeunes Canadiens. Chapeau de feutre gris, à ganse d'or et à bords immenses, chemise gros bleu, lacée devant avec une ganse écarlate, ceinture rouge soutenant deux revolvers Colt montés en argent et le large couteau à manche de corne, pantalon de cuir fauve, orné de franges à l'indienne, bottes molles ergotées d'éperons mexicains en argent et pourvus de molettes larges comme des soucoupes, bref, la tenue de gala d'un cow-boy qui se targue d'élégance.

Au coup de huit heures, il se présente devant la porte qui s'ouvre toute grande et il pénètre

dans un vaste hall coupé en deux par une grille solide au point de soutenir un siège. Hell-Gap a mauvaise réputation, la grille, percée de quatre guichets à tablette cannelée, en cuivre, est divisée en quatre compartiments, dans chacun desquels se tient un commis à barbe de bouc, le crayon sur l'oreille, chiquant, crachant et compulsant des dossiers.

Détail particulier, bien frontière, pourrait-on dire, chacun de ces paisibles bureaucrates a devant lui, en guise de presse-papier, deux revolvers de fort calibre.

« Que voulez-vous ? demande un de ces employés, avec la proverbiale brusquerie du Yankee.

– Toucher l'argent représenté par ce papier », répond Bob en tirant de sa ceinture une feuille pliée.

L'homme à barbe de bouc déplie la feuille et lit, à demi-voix, en nasillant :

« Plaise au sieur Lebœuf Toussaint, dit



Jonathan, de payer à vue, à M<sup>r</sup> Robert Kennedy, la somme de dix mille dollars qu'il doit à la succession de feu Jean-Baptiste de Varenne, décédé à Batoche (Canada) le 11 mai 1885.

« M. Robert Kennedy, agissant au lieu et place et par procuration des héritiers directs du défunt, donnera quittance de ladite somme au sieur Lebœuf, dit Jonathan, banquier.

« Fait à Hell-Gap (E.U.) le 12 juin 1885.

« Ont signé : Jean de VARENNE,

Jacques de VARENNE,

François de VARENNE.

« Vu pour la légalisation des signatures apposées ci-dessus en notre présence :

« Le shérif : BURCK. »

« Je vais avertir le patron », dit l'homme quittant le hall et disparaissant par une porte placée derrière lui.

Cinq minutes après, il rentre et dit à Bob,

occupé à taillader avec son couteau la planche supportant les guichets :

« M<sup>r</sup> Jonathan ne sait pas ce que cela signifie, et refuse de payer.

– Je m’y attendais, répond Bob tranquillement.

« Votre patron est un escroc, un assassin, un traître à son pays.

« Il aura ce soir de nos nouvelles. »

L’employé est déjà replongé dans la lecture de ses dossiers, sans plus s’occuper de Bob que s’il n’existait pas.

Trois heures après, le *Hell-Gap News* publiait, en première page, l’histoire complète et véridique de M<sup>r</sup> Jonathan, *alias* Toussaint Lebœuf, avec sa trahison, et l’assassinat de Baptiste de Varenne, le lieutenant de Louis Riel.

Cette relation, écrite et composée à l’avance, flagellait le misérable avec une telle vigueur, que la population entière, impressionnable d’ailleurs et nerveuse à l’excès, s’enflamma comme s’il s’agissait d’une question nationale, intéressant la sécurité et la dignité du pays.

M<sup>r</sup> Jonathan avait naturellement ses partisans, toujours parmi les mineurs, gens relativement rangés, par rapport à ces sacripants de cow-boys qui ne rêvent que plaies et bosses, et se signalent, quand ils touchent leurs appointements, par ces fantaisies désordonnées familières aux matelots retour de campagne.

Ces derniers se rangeaient résolument du côté de Bob et des Canadiens, ils n'avaient qu'à faire appel à ces lurons sans peur, sinon sans reproche, et l'on verrait s'il y en aurait un seul pour hésiter, quand même il s'agirait de mettre à sac la maison de banque et de crocher par le cou le banquier, jusqu'à ce que mort s'ensuivit.

Bob, un peu excité depuis sa visite, pérorait bruyamment dans un saloon, débit préféré de son ami, l'homme du frame-house, et des cow-boys en disponibilité.

L'assistance est nombreuse et très animée, grâce aux rasades versées sans compter par Bob, qui a mis à contribution la bourse de Jean. Les commentaires vont grand train, et de plus en plus violents, en proportion des drinks absorbés.

« Si j'étais à la place des étrangers... dit un boy qui, la veille au matin, voulait massacrer Bob et les Canadiens.

– Que ferais-tu, Jim ? demande Bob occupé à chauffer les têtes, en emplissant les estomacs.

– Ce que je ferais... mille diables d'enfer !... Je ne laisserais debout ni une pierre, ni une poutre de la damnée cambuse... et je flamberais les pied au gremlin jusqu'à ce qu'il paye...

– Et puis, après ?

– Je le fusillerais dans le dos, comme les traîtres...

– Moi, je le pendrais la tête en bas, dit un autre.

– Moi, renchérit un troisième, je ferais manger son cœur aux cochons...

– Et ce serait justice, reprend Bob.

« Mais, voilà, on ne sait plus s'amuser, maintenant.

– Qui dit cela ?

– Peuh !... ne m'a-t-on pas pendu pour avoir

« piqué » ce mauvais bar-keeper qui nous empoisonnait, et roussi un peu son établissement.

« Et puis !... il y a trop de gens d'ordre, ici... Hell-Gap se range et va devenir inabordable au cow-boys... Trop de vigilants... trop de mineurs avaricieux... voulant avoir pignon sur rue...

– C'est vrai !... les mineurs sont de mauvais riches...

– Ils font renchérir le prix des objets...

– Où irons-nous avec nos quarante dollars par mois ?

– Avec des banquiers qui font l'usure comme ce coquin de Jonathan...

– ... Qui a de l'or et des *greenbacks* plein sa caisse...

– ... Plein sa cave !...

– ... Plein sa maison.

– Tout de même, si on voulait !...

– Si on voulait quoi ? demande Bob.

– Faire rendre gorge à ce voleur...

– Et restituer tout ce qu’il a flibusté aux malheureux...

– De gré ou de force, mille tonnerres !...

– Vous n’oseriez pas !... articule nettement Bob.

– Nous n’oserions pas !... nous !...

– Non !... vous auriez trop peur des vigilants... même du shérif... des hommes d’ordre qui se lèvent tôt, se couchent de même... économisent, et sont de « proéminents » citoyens...

– Ah ! nous n’oserons pas !... eh bien ! tu vas voir...

« D’abord, nous avons le journal pour nous...

– Ils sont à point, dit à Bob l’ami qui, confident de son plan, fait chorus avec les braillards.

« En avant les grands moyens, et chauffons au *jus de tarentule*. »

Parmi toutes les drogues insensées chères aux Américains, la plus terrible est, à coup sûr, le jus de tarentule, dont les Indiens raffolent, ainsi que

les cow-boys et nombre d'hommes des frontières. La recette en est simple.

Prenez cinq litres d'alcool, deux litres de pêches séchées, *une carotte de tabac noir*, mettez le tout dans un baril, versez vingt-cinq litres d'eau et laissez fermenter un peu.

On donne à ce mélange incohérent le nom de jus de tarentule. Cela, paraît-il, rend absolument fou, et l'homme qui peut en absorber une certaine quantité est ivre pendant huit jours d'une ivresse furieuse.

Chaque débitant possède toujours une provision assez copieuse de cette drogue infernale, qui forme le complément indispensable d'une orgie de cow-boys, comme le champagne couronne, chez nous, un festival de bourgeois en goguette.

On peut juger si Bob offrant une « tournée » de jus de tarentule est acclamé, et si les verres sont vidés à la santé des étrangers comme, aussi, à l'extermination de ce misérable Jonathan.

L'ami de Bob offre une seconde tournée, puis

c'est le tour du saloon-keeper, stylé au préalable.

Mêlé aux autres poisons absorbés antérieurement, le jus de tarentule fait merveille. En un quart d'heure, vingt minutes au plus, tous les buveurs, la face convulsée, les yeux hagards, les dents serrées, sont pris d'un délire furieux bien connu des gens des frontières.

Ils vocifèrent comme des énerguènes, tirent des coups de revolver pour augmenter le vacarme, brisent la vaisselle, fracassent le mobilier, et vont se massacrer *pour s'amuser*, si l'on ne trouve pas un dérivatif à cette frénésie.

Quelqu'un prononce incidemment le nom de Jonathan.

Une explosion de hurlements succède à ces trois syllabes, et des cris de cannibales à la curée :

« À sac, la maison !... à mort, le voleur !... »

Bob est radieux. Sa conversion est trop récente pour qu'il ait entièrement dépouillé le vieil homme, et il savoure en dilettante l'ouragan si habilement déchaîné.



« Ma parole, dit-il en se frottant les mains, ils vont tout mettre en miettes, là-bas !

« Ah ! mon coquin de Jonathan, tu enivres les bons garçons de Hell-Gap pour nous faire massacrer.

« À ton tour, maintenant, d'être le héros d'un de ces divertissements dont mes chers collègues sont les organisateurs. »

La troupe entière, trente ou quarante hommes, se rue vers la maison de banque en tirant des coups de revolver et en poussant d'effroyables clameurs. En route, elle se double en passant devant les autres saloons. Il y a si longtemps qu'on ne s'est franchement amusé ! D'autre part, il en est qui regrettent profondément d'avoir participé à la pendaison de Bob et à l'échauffourée de la veille.

Ayant besoin de se pardonner à eux-mêmes cette « faiblesse », ils sont plus enragés que les autres, s'il est possible.

Aussi, tous les gens d'ordre se claquemurent étroitement *at home*, y compris les autorités,

shérif, county-clerk et autres. On sent qu'il y a dans l'air de la poudre et du jus de tarentule.

En un clin d'œil les deux issues de la maison Jonathan se trouvent gardées par deux groupes, au milieu desquels se trouvent Jean et François, d'un côté, avec Jacques et Bob de l'autre côté.

Les trois frères, invisibles jusqu'alors, se sont rencontrés à point avec les cow-boys et se sont joints à eux sans s'occuper si ce qu'ils font est bien légal, et si leur fièvre de vengeance ne leur fera pas outrepasser le but, ou frapper des innocents.

Ils sont tout juste entrés dans l'adolescence, à l'âge où les passions sont les plus vives ; leur sang indien, à peine tempéré par le sang européen, les pousse irrésistiblement, et puis, Jonathan est un tel misérable !

Malgré les grilles et leurs revolvers, les employés ont évacué le hall, après avoir remis au patron les papiers et les valeurs que celui-ci enferme dans un coffre-fort indestructible.

Terrifié, malgré son audace, par ces clameurs

enragées, ces détonations, ces coups frappés aux murailles de sa maison, Jonathan reste seul comme dans une forteresse.

Va-t-il, acculé comme un fauve, essayer de faire tête à la multitude ? Il sait bien qu'il n'a aucune grâce à espérer des jeunes gens dont il aperçoit la haute silhouette là-bas, devant la grande porte qui croule, et de l'autre côté, près de la petite entrée par où se sauvent, en lambeaux, les employés, au milieu des huées des assaillants.

Il contemple longuement le coffre-fort bourré de valeurs, et s'arrachant d'un effort à cette sorte d'hypnotisme, il ferme brusquement la porte, tourne des pènes de serrure, fait agir des boutons, des leviers, et appuie brusquement sur un ressort caché.

Aussitôt, le coffre-fort, pesant plus d'une tonne, s'enfonce à pic dans le sol, à la place d'une dalle qui vient basculer, et qu'une légère pression remet en place. Impossible désormais de soupçonner l'opulente cachette qu'elle recouvre.

« J'ai bien encore cinq minutes, murmure Jonathan, après un dernier regard à ce caveau où

se trouve comme emmurée son âme de réprouvé...

– Jonathan !... Jonathan !... hurlent les voix furieuses, cassées, aboyantes.

« Victoire ! victoire ! »

Les murailles sont enfin enfoncées à coups de pic. Les portes intérieures s'effondrent, le hall est envahi.

« Jonathan !... Jonathan !... »

On l'aperçoit fuyant à l'autre bout du hall, protégé par la grille. Il entrouvre une porte. Vingt revolvers sont braqués sur lui... Vingt coups, puis vingt autres éclatent, crépitent... puis une infernale pétarade. Les balles ricochent sur les barreaux, crèvent les châssis, broient les vitres ; on entend plus rien au milieu du vacarme ; on ne distingue plus rien au milieu de la fumée.

Les revolvers sont vides enfin. L'âcre et suffocante vapeur s'échappe à travers les fenêtres en morceaux.

« La grille !... la grille !... »

Chaque homme s'attelle à un barreau et tire

des deux mains, à pleine force. En deux minutes, elle vient en grand, d'une seule pièce, et s'écroule avec fracas.

Voici la porte par où s'est enfui Jonathan... un panneau plein blindé d'une tôle d'acier. Il faudrait le canon pour en venir à bout.

La foule des assaillants, désappointée, se rabat sur le mobilier pour le mettre à sac. Jonathan habitant la maison tout seul, il n'y a presque rien. Nouveau désappointement. Ni rideaux, ni tentures, ni draps, ni couvertures pour une mascarade ; ni argent, ni valeurs pour acheter tout ce qui peut se boire à Hell-Gap ; ni Jonathan pour assouvir cette rage augmentée par la série des mécomptes...

« Eh bien ! brûlons la maison ! Les issues sont gardées, Jonathan sera grillé tout vif. »

Ce qui fut dit fut fait, et consciencieusement. La maison incendiée aux quatre coins, flamba jusqu'aux fondations, sans que le moindre indice eût révélé la présence du banquier, dont on ne retrouva même pas les ossements.

## **Deuxième partie**

*Le blocus des neiges*

## I

*Les Turtle-Mountain. – Sur la frontière d’Amérique et du Canada. – Société financière comme on en voit peu. – En diligence. – La nuit. – Attaque. – Gens masqués. – Voleurs discrets. – Dix mille dollars. – Contre fortune bon cœur. – Colonel Fairfield. – Cinq minutes.*

Au point précis où le centième méridien, à l’occident de Greenwich, coupe la frontière commune à l’Amérique du Nord et au Canada, c’est-à-dire la ligne imaginaire formée par le quarante-neuvième parallèle nord, émerge brusquement du sol un vaste plateau montagneux.

Ce plateau, dont rien, dans la plate uniformité de la région, ne fait pressentir l’approche, s’appelle Turtle-Mountain, Montagnes de la Tortue. Il offre assez bien la forme d’une ellipse orientée nord-ouest et sud-est, débordant d’un

tiers, par son foyer supérieur, sur le territoire canadien, et restant inscrite, par les deux tiers inférieurs, sur territoire américain. De dimensions considérables en étendue, puisqu'il ne mesure pas moins de cinquante kilomètres de longueur, sur environ trente-cinq de largeur, il est d'altitude moyenne, environ huit à neuf cents mètres, avec çà et là des pics atteignant jusqu'à quinze et seize cents mètres.

Les Turtle-Mountain, très escarpés du côté américain, sont bordés de croupes, de murailles, de roches, d'éminences taillées en falaises, coupées çà et là de ravins vertigineux, et d'abord extrêmement difficile pour qui ne connaît point les passages, peu nombreux d'ailleurs. Du côté canadien, au contraire, ce récif montagneux se prolonge en pente assez douce, jusqu'à n'avoir plus guère que deux cents mètres d'altitude au niveau du tronçon de chemins de fer partant de Rosenfeld, et longeant la frontière. Sa configuration diffère absolument de celle de la portion américaine, en ce sens que l'eau y surabonde. On trouve en effet, à partir de la ligne imaginaire formant la frontière, une trentaine de



petits lacs salés, d'où coulent quantités de ruisselets rapides et bruyants qui vont se jeter dans Pembina-River.

Du reste, la végétation est magnifique aussi bien dans les parties sèches que dans les parties humides. On y rencontre encore l'admirable pin rouge (*pinus ponderosa*) et le splendide pin jaune (*pinus Douglasii*) des géants dont la tige inflexible s'élanche à cent mètres, sans porter une seule branche au-dessous du tiers de sa hauteur totale. On y voit également plusieurs variétés de cèdres, des peupliers gigantesques, des bouleaux servant à fabriquer les canots, des trembles, de superbes érables à sucre, des aulnes dans les parties basses, des ifs, des pommiers sauvages et des cornouillers un peu partout.

Et ce n'est pas seulement la vie végétale qui surabonde ainsi, à travers gorges, vallées, pointes, ravins, bref partout où il y a une motte de terre, mais encore la vie animale y est largement représentée.

Quelques ours noirs, et, dit-on, même des ours gris authentiques ont fait leur lieu d'élection de

vastes cavernes situées à l'est de la portion américaine. Il y a le caribou (*rangifer caribou*) appelé si justement *cerbœuf* par les vieux trappeurs français, l'original (*alce americanus*) et le ouapiti (*cervus americanus*) qui, attirés par les roches de sel affleurant en maint endroit, sont voués à une prochaine extermination, tant la gourmandise les attire invinciblement vers cette incomparable friandise. On y rencontre aussi, mais en été seulement, d'innombrables serpents à sonnettes, et par millions, l'*œutænia syrtales*, ou serpent-jarretière, drôlement accrochés aux buissons.

Les dindons sauvages, les outardes, les perdrix, les bécasses, et certaines espèces de canards sauvages rendus sédentaires par les sources chaudes, y trouvent en toute saison le vivre et le couvert, même pendant le terrible hiver, aussi rigoureux que celui de la Sibérie occidentale.

Bref, les Turtle-Mountain seraient le paradis du naturaliste, du chasseur et du touriste, s'ils n'étaient dévastés par les bûcherons et les scieries

mécaniques, et si les plus audacieux contrebandiers des deux mondes n'en avaient fait leur lieu d'élection.

Jamais, du reste, endroit ne fut plus favorable à l'exercice de cette dernière industrie qui, si elle présente pas mal de dangers, offre, avec de notables bénéfices, des émotions susceptibles, dit-on, d'en doubler la pratique.

La contrebande s'opère naturellement du Canada en Amérique, où il s'agit de faire entrer, en franchise, les objets de provenance étrangère, soumis à des droits énormes, pour ainsi dire prohibitifs.

Or la nature, complice inconsciente des hommes, ne pouvait mieux faire pour favoriser les fraudeurs qui veulent, en dépit du fisc, introduire aux États-Unis les objets manufacturés d'origine anglaise, française et allemande, ces derniers étant la grossière et impudente contrefaçon des deux autres.

Résumons : communauté aux deux pays de ce plateau si accidenté ; accès facile du côté canadien par où arrivent les marchandises, et

difficultés énormes pour établir une surveillance efficace du côté américain, en raison de l'escarpement des lieux ; frontière astronomique et que rien n'indique sur le sol, à travers forêts, lacs, torrents, pics, roches ou précipices, à moins d'avoir perpétuellement en mains une équerre et une mire pour figurer la ligne, chose peu pratique pendant la nuit... retraites inaccessibles, cachettes introuvables pour les hommes et les marchandises, il n'en fallait pas tant pour rendre prospère une industrie fondée par actions, sous le nom de *Cooperative United-States and Canadian Society* !...

... Or, en l'an de grâce 1885, alors que Hell-Gap boomait à éclater, la *Cooperative Society* boomait également, à la grande joie de ses actionnaires parmi lesquels, disent les mauvaises langues, se trouvaient pas mal d'officiers de douanes. En Amérique où les titres et les dignités booment comme tout le reste, un douanier, dont la fonction est donnée à la faveur pour récompenser des services politiques, ne peut pas être simple douanier. Il lui faut être au moins officier.

À cette époque, Hell-Gap, qui devait s'appeler bientôt Devil's-Lake-City, n'était pas reliée à Grand-Forks par l'embranchement qui s'amorce à la ligne internationale : Winnipeg, Rosenfeld, Minneapolis, Chicago. Les communications entre le Minning-Camp et le reste des États-Unis n'étaient ni faciles ni nombreuses. Les agglomérations les plus rapprochées n'étant elles-mêmes que des bourgades à peine organisées, manquant souvent du nécessaire, on préférait se ravitailler au Canada.

Voici pourquoi : de Hell-Gap à Grand-Forks, alors simple station ou *dépôt*, comme on dit là-bas, on compte environ cent trente kilomètres. De Hell-Gap à Boissevain, Deloraine, Little-Pembina et autres bourgs canadiens abondamment pourvus, il n'y en a guère que quatre-vingt-quinze. Ces derniers obtenaient la préférence, d'autant plus qu'à Grand-Forks on ne trouvait rien, tandis qu'à Boissevain, surtout, les hommes et les attelages rencontraient tout le confortable possible.

À tel point que chaque semaine il y avait deux

départs réguliers de voitures, convoyées par leurs propriétaires, qui, comme nos messagers suburbains, transportent les marchandises, et à l'occasion des voyageurs. Bien plus, comme le courrier à cheval du *postal office* venant, ou censé venir le mardi et le samedi de Grand-Forks, arrive ivre-mort, quand il arrive, en semant ses lettres tout le long de la route, un industriel s'est avisé de fréter un *stage-coach* pour conduire avec célérité les dépêches et les gens de Hell-Gap au Canada, et réciproquement. En France, pareille chose ferait jeter les hauts cris au public et tonner l'administration. En Amérique, le premier venu fait concurrence à l'État et assume la responsabilité d'un service public.

Qu'importe, si cela va bien ! En avant avec la tête !... Le temps est de l'argent.

En conséquence de ce qui précède, le *stage-coach*, attelé de quatre vigoureux chevaux, et chargé de voyageurs, venait d'atteindre la partie sud-ouest des Turtle-Mountain et les contournait, en suivant le frayé pompeusement dénommé *star-route*, comme une voie postale officielle.

Il faisait nuit, une claire et glaciale nuit d'octobre, avec des halos à la lune et aux étoiles, signe infailible de tempête prochaine. Les chevaux, rondement menés jusque-là, soufflaient bruyamment et marchaient au pas allongé, pour franchir quelques raidillons après lesquels on allait trouver la frontière canadienne.

Il pouvait être dix heures. Les voyageurs, engoncés dans leurs couvertures, sommeillaient malgré les cahots et le tapage assourdissant des portières vitrées clôturant hermétiquement la vieille patache.

« Stop ! » crie la voix impérieuse d'un homme caché derrière des troncs bordant le chemin.

Le cocher, voyant un rayon de lune tomber sur un canon de fusil, arrête son attelage.

« Faites descendre les voyageurs, continue la voix, et surtout pas un mot, pas un geste ! »

Le cocher remet les guides au conducteur placé près de lui et descend en grommelant.

« Plus souvent que je vais résister à ces damnés desperados... »

Les voyageurs, n'ayant rien entendu au milieu du tintamarre des ferrailles mêlé aux trépidations des vitres, s'éveillent tout à fait, croyant à un vulgaire incident de route. Très ahuris en voyant le cocher ouvrir la portière, sa lanterne à la main, ils vont interroger, quand une autre voix, qui fait tressaillir l'automédon, tant elle éclate près de lui, commande rudement :

« Pied à terre et les mains hors des poches ! »

En même temps, un homme de haute taille, la face couverte d'un masque noir, émerge au-dessus de la lanterne, un revolver au poing.

Instinctivement, un des voyageurs fait le geste machinal de porter la main au pistol-pocket.

« Sur votre vie, lâchez ça !... crie le cocher tout éperdu, vous allez nous faire massacrer. »

L'homme, dompté, croise les doigts comme pour montrer qu'il abandonne toute résistance. Ses compagnons, au nombre de quatre, haussent les épaules avec une sorte d'apathie résignée.

« Descendez ! réitère la voix impérieuse.

– Surtout, haut les mains ! »



Un à un, les voyageurs, éclairés par la lanterne, enjambent le marchepied de fer et s'en vont, le paumes à la hauteur du front, de l'allure dolente et grotesque d'une recrue ivre qui ferait des deux mains le salut militaire.

« Pourtant, murmure l'un d'eux, en mauvais anglais, ils ne sont que deux et nous sommes cinq.

« Si nous voulions !... »

La main de l'homme masqué se pose lourdement sur l'épaule du bavard qui fléchit et s'accroupit comme un bonhomme réintégrant la boîte à surprise.

« Silence ! étranger.

– Étranger... je m'en flatte... si toutefois on peut ainsi qualifier un indigène de la rue du Mail... Parisien d'origine... autant dire citoyen du monde.

– Silence ! encore une fois !...

– Tudieu !... quelle poigne !...

« Ah !... ils sont quatre... j'aime mieux ça... »

Deux nouveaux individus masqués, personnages muets, drapés dans de longs manteaux qui les font ressembler à des brigands d'opéra-comique, se sont avancés, la carabine à l'épaule, prêts à faire feu.

Le cocher, obéissant à un formulaire invariable sans doute en pareil cas, dirige le réflecteur de sa lanterne sur les faces clignotantes et ébaubies des voyageurs et laisse dans l'ombre le groupe tragique des forbans.

« En somme, que voulez-vous ? demande un de ceux-là d'un ton plus vexé qu'alarmé.

– Oui ! interrompt le bavard, ce n'est pas tout que « *d'attaque-nocturne* » les gens... faut-il encore leur dire ce qu'on exige d'eux...

« Moi qui croyais qu'on voyait ça seulement dans les romans publiés rue du Croissant !

– Il y a parmi vous un particulier portant dix mille dollars en *greenbacks*... dit d'une voix lente et grave l'homme au revolver.

– Pas moi ! déclara l'indigène de la rue du Mail, Parisien d'origine, qui s'intitule

modestement citoyen du monde.

– Pas vous, continue l’homme d’une voix indulgente, presque sympathique... pas vous, monsieur le Français, mais celui-là... dit-il en montrant, du bout de son revolver, un personnage coiffé d’une casquette à oreilles, et vêtu d’un chaud complet à carreaux.

– Vous mentez ! riposte ce dernier... cet argent est celui de l’État...

– Je n’ai pas dit que cette somme fût à vous ou à l’État... j’ai simplement affirmé que vous en êtes porteur.

« Je vous somme d’avoir à la déposer à mes pieds.

– Et si je refuse ?...

– Aussi vrai que vous êtes le plus déterminé coquin d’Amérique, je vous fais sauter le crâne.

– Mais, voyons... cela n’a pas de bon sens... transigeons...

« Si vous êtes de la bande à Dick Munroë, on peut s’entendre...

« Dick est un desperado proéminent et consciencieux...

– Cela ne me regarde pas !...

« Assez causé !... l'argent !... interrompt l'inconnu d'une voix vibrante comme un froissement de cymbales.

L'autre, sentant ce que cette injonction a de comminatoire, entrouvre sa jaquette, retire de la poche intérieure à gauche, fermée par un bouton, une enveloppe volumineuse et la laisse tomber.

Rapide comme la pensée, son interlocuteur se baisse, ramasse l'enveloppe, en vérifie le contenu pendant que ses compagnons continuent à tenir le groupe en joue, et dit :

« Le compte y est.

« Messieurs les voyageurs, vous pouvez remonter en voiture... Et vous, cocher, vous attendrez cinq minutes, avant que de partir.

« Adieu, gentlemen !... mille pardons d'avoir retardé votre arrivée.

– Adieu ! monsieur le voleur, répond gaiement le Parisien, pendant que ses compagnons,

stupéfaits et ravis d'en être quittes à pareil compte, se tassent dans la diligence qui soubresaute sur ses ressorts.

« Vous êtes le plus accompli des gentilshommes de grand chemin, et je serais vraiment heureux de faire avec vous plus ample connaissance. »

Mais déjà l'inconnu, insensible à ce flux de paroles, avait disparu d'un bond, derrière les troncs géants d'une colossale futaie de pins jaunes.

– Après tout, murmurait comme fiche de consolation le volé, le coquin a dit vrai... l'argent ne m'appartenait pas...

« Vous voudrez bien attester par écrit que j'ai été détroussé, n'est-ce pas, gentlemen...

« Cet imbécile n'avait qu'à ne pas me confier ses fonds.

– Ah ! ça... demande le Français, que diable faisons-nous ici, dans ces bois de sapins... sous cette voûte sombre, comme on chantait à l'Opéra-Comique.

– Nous attendons que l’homme portant le magot soit hors d’atteinte ; pendant ce temps, ses complices tiennent en joue le cocher, le conducteur et la portière de la diligence, au cas où l’un de nous serait curieux de... ce qui ne le regarde pas.

– Très étonnants, ces bandits !

« Ils étaient libres de nous dévaliser à loisir... Oh !... il n’y a pas à dire... Ils nous tenaient...

« Ils se contentent de débarrasser le gentleman...

– Colonel Fairfield... interrompt brièvement le volé.

– Le colonel... Fairfield, d’une somme ne lui appartenant pas.

« Dix mille dollars, je crois...

– Effectivement.

– Un beau denier !

– Je ne comprends pas comment ils ont pu être si bien informés...

– Opérant très bien... discrets... corrects...

- Mais trop avides !
- « Dick Munroë eût transigé à moitié, lui...
- « Qui diable peuvent-ils bien être ?...
- Probablement des amateurs.
- Cependant, c'est crânement machiné...
- Il faudra voir, dit le colonel songeur, au moment où une sonnerie de grelots annonçait que le cocher rassemblait les rênes.
- Voir quoi ?
- À leur faire rendre gorge, pardieu !
- Les cinq minutes sont écoulées, cria une voix qui interrompit la conversation.
- « *Go ahead !* »
- Subitement la vieille patache démarra au triple galop.

## II

*À Deloraine. – Les auxiliaires du colonel Fairfield. – Une recrue. – Par amour des aventures. – Les empreintes. – Gens inconnus. – Premiers froids. – À travers les Turtle-Mountain. – Le plateau de l’Homme-Mort. – Dans le défilé. – Lever du soleil pronostiquant la neige. – Apparent démenti.*

Cette audacieuse agression avait eu lieu positivement sur cette zone frontière mal définie physiquement, ou, pour mieux dire, point définie du tout, en l’absence de fossé, de poteaux, de sentier indiquant vaguement un changement d’État.

Un casuiste, même subtil, eût été embarrassé pour dire si le crime avait été commis sur terre anglaise ou américaine, et aux autorités de quel pays incombait, en conséquence, le droit, comme



aussi le devoir, d'en poursuivre les auteurs.

« Très sagement pensé... très brillamment exécuté, disait au voyageur français le colonel Fairfield, pendant que la voiture roulait au triple galop, sur une épaisse litière d'aiguilles de pin.

« Ce sont des gens du métier ; ces voleurs, car ils ont tout prévu.

« Mais ils ont compté sans moi, ou je ne serais plus le colonel Fairfield...

– À propos, pourquoi leur avez-vous dit que cet argent appartenait à l'État ?...

– Vous êtes bon, vous, étranger, mais parce qu'on y regarde à deux fois, avant de voler à main armée l'État, qui a de nombreux agents pour se défendre, traquer les bandits et obtenir leur extradition...

« Tandis qu'un particulier n'a qu'une ressource...

– Celle de se faire soi-même justice.

– Après s'être laissé voler, comme j'ai dû le faire, sous peine de la vie, puisque ma déclaration ne les a pas intimidés.

« Nous verrons tout à l'heure, pour peu que le cocher continue à nous mener avec ce train d'enfer. »

Le souhait du colonel fut exaucé, car en une demi-heure, les chevaux, ruisselant de sueur et d'écume, avaient franchi les dix kilomètres séparant de la frontière le bourg canadien appelé Deloraine, but du voyage.

À peine descendu, le colonel demanda plume, encre et papier, libella en quelques lignes claires et concises l'attentat dont il avait été victime, relata le cas de force majeure, réclama l'attestation du cocher, du messenger et de ses compagnons, fit légaliser les signatures, malgré l'heure avancée, puis entra délibérément dans le salon attendant à l'hôtel où remisait la voiture.

Déjà s'y trouvaient, attablés devant des grogs, les voyageurs, au milieu desquels pérorait le Français.

Le colonel, après avoir inventorié d'un rapide coup d'œil la salle bondée de consommateurs, avisa un homme de mauvaise mine installé devant une bouteille de genièvre...

« Tiens !... Ned Moore... bonjour, mon camarade.

– Bonjour, colonel Fairfield.

– Dick Munroë est-il en expédition, que vous voilà ?

– Non pas ! le chef se trouve à Minneapolis, pour les courses d'automne.

– Et vous, Ned ?

– Moi, je bois ma part de prise.

– Êtes-vous seul ici de la... de l'association ?

– Vous pouvez dire de la bande, si vous voulez... Nous acceptons le mot.

– Et les affaires ?...

– Vont mal.

– Vous avez des concurrents, Ned, pendant que votre chef parie aux courses et mène la grande vie.

– Vous plaisantez !

– Je plaisante si peu que je viens d'être délesté, à la frontière, d'une jolie somme de dix

mille dollars, par quatre gentlemen de grands chemins, masqués, très bien stylés, s'y prenant de telle façon, que j'ai cru reconnaître le mode opératoire de votre chef, Dick Munroë.

– Vous !... colonel Fairfield !... vous, volé !... vous l'Agent Principal des Douanes américaines de Turtle-Mountain !... crie Ned Moore en éclatant de rire.

« Mais ce sont vos hommes qui vous ont volé, mon pauvre colonel.

– Voyons, Ned, soyez sérieux...

– Je suis sérieux comme une bouteille vide... En l'absence de Dick Munroë, eux seuls ont pu faire le coup.

– Si je savais !... murmure le colonel d'un ton qui élargit singulièrement le champ des hypothèses.

– Si vous saviez... quoi ?

– Ned, voulez-vous gagner cinquante dollars.

– Pourquoi pas ! mes poches sont vides, mon gosier toujours sec.

– Trouvez-moi deux hommes sûrs, moyennant le même prix.

– C’est pour courir après les dix mille dollars, n’est-ce pas ?

– Oui.

– Vous promettez le double si on les rattrape ?

– Assurément.

– Quand partons-nous ?

– De suite, si vous avez sous la main les hommes, les armes et les chevaux.

– Parbleu ! Il y en a toujours, en l’absence du chef, à traîner ici, autour du débit de vert-de-gris.

– Accepteriez-vous un volontaire fournissant monture et armement ? demande le voyageur français qui s’est approché sans façon pendant le colloque.

– Vous avez donc envie de courir les aventures, monsieur ?... monsieur ?

– Félicien Navarre, voyageur en vins pour vous servir, s’il en est capable.

– ... Monsieur Félicien Navarre.

– Pourquoi pas, colonel Fairfield ?

– Après tout, si cela vous amuse...

– Amuse est le mot.

« Voyez-vous, j'adore les aventures, moi... c'est pour cela que je me suis engagé aux chasseurs d'Afrique où j'étais brigadier...

« Je ne serai pas un embarras pour vous, croyez-moi.

– Brigadier... général ? demande le colonel en homme qui trouverait tout naturel de voir un général de brigade placier en vins.

– Non ! brigadier... caporal ! répond modestement M. Félicien Navarre, un bel homme de trente ans, à l'œil vif, à la barbe noire, à la charpente vigoureuse.

– Eh bien, arrangez-vous avec Ned Moore, – le gentleman ici présent – il vous fournira l'armement et l'équipement.

« Drôle d'idée ! vraiment ces Français ne font rien comme les autres ; car enfin, vous n'avez pas à en vouloir aux desperados, et ce n'est pas par intérêt que vous agissez.

– C’est justement là notre originalité : n’imiter personne, et être désintéressés.

« Ajoutez à cela une envie folle de circuler de tous côtés à travers les Turtle-Mountain pour...

« Diable ! c’est que vous êtes agent des douanes.

– Dites tout de même... en dehors du service, je suis le tombeau des secrets.

– Pour étudier les moyens pratiques de faire pénétrer, sur territoire américain, dix mille bouteilles de champagne.

– *Well !...* Capitaine Félicien Navarre, vous êtes un commerçant très proéminent, et nous pourrons nous entendre. »

Ned Moore, qui s’est absenté depuis quelque minutes, rentre affairé.

– Colonel Fairfield, dit-il, les chevaux sont prêts avec paquetage complet. Les hommes acceptent... ce sont Nick et Peter... vous savez...

– *All right !...* de braves garçons... ajoutez aux provisions une bouteille de genièvre pour chacun.

« Maintenant, capitaine Félicien Navarre, en route ! »

La petite cavalcade si bizarrement composée d'un agent principal des douanes américaines, d'un voyageur en liquides et de trois coupe-jarrets authentiques, se mit en marche, d'abord au petit trot, pour échauffer les chevaux.

Au bout d'un quart d'heure, ils prirent le galop en suivant à rebours la route prise par la diligence. Ils arrivèrent bientôt en face de l'immense futaie de pins où avait eu lieu l'audacieuse arrestation.

Trois heures s'étaient à peine écoulées depuis ce moment : il pouvait être environ une heure du matin.

Ned Moore mit pied à terre, alluma une petite lanterne, examina minutieusement les empreintes et dit au colonel qui les inventoriait aussi, comme l'eut pu faire un rastreador consommé :

« Une... deux... trois... et quatre pistes... trois hommes chaussés de mocassins... bizarre, cela... un quatrième porte des bottes avec des éperons.



– Je ne connais pas ces pieds-là... et vous, colonel ?

– Moi... pas davantage...

– Étrangers au pays... nouveaux venus...

– Capitaine, êtes-vous habituellement contrebandier ?...

– Capitaine !... qui ?... moi ?... c'est juste, répond Félicien, je suis titulaire depuis si peu de temps de ce grade... octroyé généreusement par vous.

– Au fait, capitaine !

« Faites-vous habituellement la contrebande ?

– Je n'ai pas encore commencé, mais je suis plein de bon vouloir.

« Pourquoi cette question ?

– Parce que ces empreintes auraient pu vous être familières.

– J'arrive au Canada en même temps que vous, après avoir traversé les États-Unis du sud au nord, par amour des voyages et des aventures.

« Rien de plus monotone : je n'ai trouvé que

des commissions.

– Cela pourra changer avant peu.

– Puissiez-vous dire vrai ! »

Pendant ce colloque, Ned Moore a continué d'examiner, avec sa lanterne, les traces relevées aussi par le colonel, et ses compagnons.

Chose extraordinaire, qui les étonne beaucoup tous les quatre, habitués qu'ils sont à opérer depuis longtemps dans cette région, nul ne connaît ces vestiges laissés par les mystérieux voleurs.

« Dans tous les cas, ajoute Ned Moore, des gens se croyant sûrs de l'impunité.

– Comment cela ? demanda le Français.

– Parce qu'ils auraient opéré pas à pas leur retraite en effaçant, au fur et à mesure, les dépressions laissées par leurs pied.

« D'autre part, ils connaissent le pays, car ils s'avancent, en hommes sûrs de leur fait, en plein massif.

– Ma parole, dit le colonel, on dirait qu'ils se

dirigent, vers le ravin de la Grand-Pente, pour gagner le plateau de l'Homme-Mort.

« Alors nos chevaux nous deviendront inutiles.

– Nous allons voir s'ils prennent les sentiers de casse-cou dans lesquels nous osons seuls nous engager, nous autres desperados, alors que les contrebandiers ne voulant point partager, nous devenons vos agents, colonel Fairfield.

– Que voulez-vous, Ned, on emploie qui l'on peut !

– Hein !

– Ne faites pas attention et buvons un coup !...

« Brrr ! quel froid de loup.

– Le fait est qu'on grelotte, comme en plein hiver, observa non sans raison le voyageur français.

« Et nous ne sommes qu'au 10 octobre !

– Vous ignorez sans doute que le lieu où nous nous trouvons est le plus froid de toute l'Amérique, et que la température y est

sensiblement la même que dans la Sibérie occidentale. »

Une copieuse rasade fit taire les susceptibilités de Ned Moore et arrêta le tremblement de Félicien Navarre.

On continue d'avancer sur un terrain de plus en plus difficile, au point que les chevaux, admirablement habitués pourtant à ce sol anfractueux, bronchent à chaque pas.

« Où diable nous menez-vous ? demande le colonel à Ned qui éclaire, sans métaphore, la marche avec sa lanterne, et relève attentivement les moindres empreintes.

– Je m'assure qu'ils ont réellement enfilé les sentiers conduisant où je vous ai dit.

– Alors, il faut laisser les chevaux pour les suivre.

– Colonel, pour un homme proéminent dans les douanes, vous semblez ignorer l'a-b-c du métier.

« Voyons, quand des fraudeurs s'enfuient devant vous, comment faites-vous pour les

arrêter ?

– Je tâche de leur couper la route par des voies latérales.

– À la bonne heure !

« C'est ainsi que nous allons immédiatement procéder, surtout sans abandonner nos chevaux, car ce serait la plus impardonnable des bêtises.

« Il nous faut gagner de vitesse les inconnus, en décrivant un demi-cercle par un chemin atroce, mais praticable cependant à nos braves montures.

– Et après ?...

– Quand le soleil sera levé depuis deux heures, nous nous trouverons à la jonction des principaux passages conduisant l'un en Amérique, l'autre au Canada.

« Nos voleurs, venant du plateau de l'Homme-Mort, sont absolument forcés de passer par là.

– Le trajet est-il long ?

– Trois lieues de montagnes, c'est-à-dire en valant bien neuf parcourues en rase plaine.

– *All right* !... dit brièvement le colonel.

Puis il ajoute en aparté :

« Je connais l'endroit !... merveilleux pour une embuscade !... Nous serons tapis derrière les broussailles... invisibles... bien armés... Ned est un joli tireur... Nick et Peter le valent... et moi je suis infailible...

« Quatre coups de carabine qui font quatre morts, et je récupère les dollars de cet excellent ami... Dix mille dollars !... jolie somme, par le temps qui court !...

« Ce Français est peut-être bégueule, et susceptible de ne pas marcher de l'avant au dernier moment... mais je le crois honnête, et il pourra m'être bien utile, pour m'aider à *me garder* contre mes hommes, quand j'aurai le magot en ma possession.

« Avec ces coquins-là, on ne sait jamais ce qui peut arriver ! »

... Le froid devenait de plus en plus vif à mesure que la nuit s'avancait. Le thermomètre qui, la veille, marquait encore, en plein jour, 15°

centigrades au-dessus de zéro, devait être descendu à -10°.

Une bise aigre coupait la figure aux hommes et animait les chevaux qui s'avançaient avec une peine mais aussi avec une vaillance inouïes, en exhalant d'opaques buées blanches.

C'était merveille, vraiment, de les voir ainsi progresser à travers gorges, ravins, sentiers perdus à faire reculer des chèvres, lits de torrents desséchés, semés de galets croulants à chaque pas, fondrières gelées et glissantes comme du cristal, troncs broyés par la tourmente, bref, autant de pas que d'obstacles dont ils se tiraient plus encore par leur instinct, que par l'habileté de leurs cavaliers.

Cependant l'aube avait peu à peu remplacé la nuit, et les rayons pâlis, presque jaunâtres du soleil commençaient à glisser, comme des coulées de cuivre, sur les roches arides et les masses confuses des pins teintées d'un vert opaque, presque noir.

« Mauvaise couleur, fit observer Ned en voyant ce soleil anémique émerger de petites

nuées grises, pommelées, à travers lesquelles transparaît, par places, un firmament dont le bleu se nuance de vert de mer.

« Mauvaise couleur, reprend le desperado avec insistance ; sur mon âme, il va neiger avant peu. »

Le colonel et Félicien haussent les épaules d'un air sceptique et se mettent à rire.

« Riez tant que vous voudrez, riposte le bandit ; cela n'empêche pas que l'an passé, quinze jours avant l'époque actuelle, on circulait en traîneau entre Little-Pembina et Deloraine, avec parfois des loups à ses trousses. »

Comme pour lui donner un démenti, voici qu'une bouffée d'air tiède envahit la gorge dans laquelle cheminent, à une inclination de quarante degrés, les cinq voyageurs. Une exquise et subtile senteur de bruyère lavée par une abondante rosée, leur arrive portée sur l'aile d'un vent léger, puis de fortes et vivifiantes émanations de résine fraîche.

« Nous arrivons enfin ! » soupire Ned en caressant sa bouteille de grès.



Soudain les bords taillés à pic de la cassure s'élargissent. Un dernier tournant, et les murailles granitiques disparaissent comme dans une féerie.

Un panorama splendide qui fait jeter au Français un cri d'admiration se déroule à leur vue.

« À deux milles d'ici l'embuscade ! » reprend Ned insensible aux beautés de la nature.

### III

*Les voleurs. – En haut de la Grand-Pente. – Brigands très fantaisistes. – Ce qu'on apprend sous les pins, en haut du Ravin. – Pourquoi d'honnêtes garçons devinrent voleur. – Est-ce un roi ? – La fin justifie les moyens. – Catastrophe. – Jambe cassée. – Le brancard. – Massacre des chevaux.*

Leur audacieux coup de main exécuté, les quatre mystérieux complices, après s'être enfoncés sous la futaie géante, avaient pris, sans mot dire, l'abrupt sentier sur lequel Ned Moore, en batteur d'estrade infailible, relève leurs traces, malgré l'obscurité.

Marchant vite, en gens pressés, dont la conscience, ne doit guère être en repos, et désireux de mettre le plus d'espace possible entre eux et le théâtre de leur exploit, ils allaient,

silencieux, d'escarpement en escarpement, sans heurt, sans faux pas, guidés par la pâle clarté de la lune, et servis par une connaissance parfaite de la localité.

Comme l'ont judicieusement supposé Ned Moore et le colonel, ils escaladent ce ravin profond de six cents mètres, auquel de vieux chasseurs canadiens ont donné jadis le nom significatif de Grand-Pente.

Le sentier se tord en lacets capricieux à travers les rochers, les troncs des pins, les lézardes, les broussailles bardées d'épines, les coupures sans fond ; il va et revient, monte et parfois redescend pour monter de plus belle par une pente jamais inférieure à 45°, jusqu'à un sommet qui se détache en noir d'encre, sur le firmament.

Ils se hissent en alpinistes consommés, sans être aucunement gênés ni entravés par leurs longs manteaux, ni leurs carabines passées en bandoulière, sans faire plus de bruit que s'ils étaient pieds nus. Du moins, trois d'entre eux : ceux qui, suivant la remarque de Ned, sont pourvus de l'admirable chaussure indienne,

connue sous le nom de *mocassin*, toute en peau de bison, résistante comme du cuir de pachyderme, souple comme de la peau de gant.

Le quatrième, ou plutôt le premier, car il marche en tête, quoique grimpant avec la souplesse et l'agilité d'un chat, heurte parfois de la semelle de ses bottes une pierre croulante ou une souche à demi pourrie. Ce choc détermine un grattement sourd perceptible à une certaine distance, et qu'il est impossible de confondre avec tout autre bruit, car il s'accompagne du pétilllement métallique des molettes d'une paire d'éperons.

L'homme expectore alors d'une voix basse, essoufflée, quelque gros juron de provenance américaine, et redouble de précautions.

Ses compagnons, tout en faisant preuve d'une endurance peu commune, ont parfois aussi la respiration spasmodique, sifflante, à mesure qu'ils s'élèvent le long de cette surface tellement escarpée, que l'on dirait, d'en bas, un mur à pic.

L'escalade se prolonge près d'une heure, sans qu'ils aient échangé une parole, tant cette

gymnastique enragée, rendue plus difficile encore par l'obscurité relative, sollicite leur attention et concentre, sur une seule fonction, la double résultante des efforts corporels et intellectuels.

Ils arrivent enfin à un épais taillis de jeunes chênes verts, d'où s'envolent, avec des cris éperdus, une demi-douzaine de merles.

« Un dernier effort, et nous y sommes ! » dit de sa voix sifflante l'homme de tête.

Tous quatre se cramponnent alors aux branches rabougries mais tenaces qui surplombent l'abîme, se hissent à force de bras, franchissent une sorte de corniche inaccessible sans l'appui fourni par les branches, et débouchent bientôt sur un palier planté de pins, et couvert d'une litière d'aiguilles odorantes.

« *By God !* je n'en puis plus, s'écrie avec un long soupir de soulagement, l'homme aux bottes éperonnées, en se laissant choir bruyamment sur le sol.

– Ni moi ! déclarent d'une seule voix ses trois compagnons en s'abattant, comme au

commandement, autour de lui.

– Quelle fichue corvée !

« Vrai !... d'honneur ! Je ne voudrais pas, pour beaucoup, avoir en perspective une expédition pareille tous les soirs...

« Non pas tant à cause des risques...  
*professionnels...*

– En effet... j'y pense, répond un des trois hommes dont les poumons halètent, nous sommes des voleurs de grands chemins.

– Tout ce qu'il y a de plus voleurs !...

« À tel point que nous avons conservé les accessoires du métier, c'est-à-dire les masques destinés à nous rendre méconnaissables... »

Et quatre éclats de rire vibrants de fraîche et juvénile gaieté, jaillissent en même temps de la bouche des larrons qui, de prime abord, semblent des criminels de haute fantaisie.

« Le fait est que, pour un début, nous avons superlativement réussi, grâce à la haute expérience que vous paraissez avoir de ces sortes de choses, mon cher Bob !

– C’est cela !... appelez-moi maintenant voleur de profession, parce que je vous ai montré comment vous deviez vous y prendre pour faire de passables desperados, et que je vous ai accompagné sur le terrain pour vous voir opérer.

– Éducateur et complice, Bob... et chef de la bande.

– Comme vous êtes taquin, aujourd’hui, François !

– C’est que je suis si heureux d’avoir enfin ce maudit argent... demandez plutôt à Jacques et à Jean.

– Ma parole ! vous me rendez fou et du diable si je comprends un traître mot à ce que vous faites et à ce que vous me faites faire...

– Avons-nous le temps de causer ?

– Dix minutes pour redonner du nerf à nos jambes plus molles que de l’étoupe, après l’ascension de ce damné ravin.

« Seulement, conservez vos masques.

– Pourquoi ?

– Parce que ce plateau est fréquenté par les contrebandiers et les ouvriers des scieries qui vont boire à Maison-Seule.

« Il fait assez clair pour qu'on distingue nos visages ; et vous savez, l'affaire de ce soir fera un tapage de tous les diables... à tel point que si quelqu'un nous voyait et nous reconnaissait, nous serions pendus sans rémission.

– Peut-être, Bob... peut-être !

– Sans rémission, vous dis-je.

– Allons donc !... il n'y aurait pas un jury pour nous condamner.

– Voyons ! il faudrait cependant une bonne fois s'entendre sur les conséquences de la petite farce de ce soir.

« Les principes, moi je m'en fiche !

« Il n'y en a pas d'autres que mon amitié pour vous.

« Vous m'avez dit : Bob, il faut arrêter, tel jour, la diligence de Hell-Gap à Deloraine, et enlever dix mille dollars à un gentleman.



« J'ai reconnu avec vous le terrain pendant une semaine, j'ai préparé l'embuscade, j'ai mis en joue les voyageurs... tout cela parce que c'était votre idée d'avoir dix mille dollars...

« Vous me demanderiez la tête du président des États-Unis que j'irai vous la chercher.

« Maintenant, je vous dis qu'on nous pendrait si nous étions reconnus... vous prétendez que non... j'affirme que si...

« Remarquez-le bien, cela m'est absolument égal d'être pendu... je commence à en avoir l'habitude...

– Mon cher Bob ! vous êtes le meilleur et le plus désintéressé des amis.

– Eh ! *by God* !... je vous aime de tout mon cœur, c'est connu... aussi, vous dis-je : prenez garde... il y va de la corde.

– Eh bien, cher ami, interrompt la voix grave de Jean, écoutez-moi deux minutes et vous jugerez ensuite. »

Muet jusqu'alors, pendant que François taquine le cow-boy, le jeune homme s'accroupît à

la turque devant Bob assis à plat sur le sol, le dos appuyé à un pin colossal, les éperons fichés en terre.

« Ce chiffre de dix mille dollars ne vous rappelle rien, Bob ?

– Si, pardieu ! c’est celui de la somme volée à votre père par ce coquin de Jonathan.

– Vous savez comme nous que Jonathan, ou Toussaint Lebœuf, est un des principaux actionnaires de la *Coopérative Society*.

– Et le chef plus ou moins avéré des contrebandiers de Turtle-Mountain, avec Joë Sullivan, le solitaire de Maison-Seule pour associé.

– ... Opérant l’un et l’autre avec la complicité du colonel Fairfield, agent principal des douanes.

– Nous avons surpris ensemble ces secrets, mon cher Jean, et je ne vois pas quel rapport ils ont avec notre opération.

– Pendant que vous étiez, le mois dernier, avec Jacques, à Régina, nous avons fini par découvrir, François et moi, le colonel Fairfield qui est...

– Qui est ?...

– Le gentleman détroussé par nous ce soir... portant dix mille dollars confiés à sa bonne foi par son ami Jonathan, pour les verser en son nom à la caisse de la *Cooperative-Society*...

– *God bless me !* l'histoire est réjouissante !...

« Mais pourquoi Jonathan n'a-t-il pas transporté ses dollars lui-même ?

– Parce que, depuis le sac de sa maison à Hell-Gap, on ne le voit plus tant il se défie... Il se sent traqué par nous sans trêve ni merci, et tremble à la pensée d'une rencontre.

– Alors, ne pouvant pas arriver à mettre la main sur votre capital, vous avez attendu l'occasion de le récupérer par la force et la ruse.

« C'est très fort, cela, mon cher.

– Oh ! vous nous connaissez trop bien pour ignorer que nous ne tenons guère à l'argent.

– Pourtant, cinquante mille francs...

– Ne sont rien pour nous...

– Diable ! vous êtes donc riches à millions ?

– Nous ne possédons pas, à nous trois cinq cents dollars.

– Alors, je ne comprends plus.

– Cette somme, arrachée aujourd’hui à un gredin qui la transporte pour le compte d’un autre gredin, a une destination sacrée.

« Elle représente la liberté d’un héros... peut-être, hélas ! d’un martyr. Elle doit acheter la complicité des gens qui retiennent en prison Louis Riel !

« Vous entendez, Louis Riel, notre ami, notre frère, qui a sacrifié sa vie pour l’indépendance des métis.

« Comprenez-vous, maintenant, pourquoi ce soir nous avons risqué notre vie pour rentrer en possession de cet argent qui nous appartient sans doute, mais dont la restitution nous eût importé si peu, en temps ordinaire.

– *Well !...* Je suis heureux d’avoir indirectement travaillé avec vous à la libération de Louis Riel qui est un vrai gentleman.

– Et nous vous en remercions de tout cœur,

croyez-le bien.

« ... Voilà aussi pourquoi notre vengeance a dû attendre, car, là-bas, le temps presse !... Le parti français a de nombreux et puissants ennemis qui s'agitent.

« On demande à grands cris la tête de Louis Riel, condamné à mort et plus étroitement gardé que jamais à la prison de Régina, après une tentative opérée inutilement pour sa délivrance.

« Héroïque folie qui a fait massacrer trois hommes et produit un redoublement de surveillance.

« Puisqu'un coup de force est impossible, nous avons résolu, nous, d'acheter un geôlier...

– Rien de plus juste, et vous réussirez... ou plutôt, nous réussirons, car, moi aussi, je suis devenu pour vous et avec vous, patriote canadien, moi !

– Encore une fois, merci !

« Nous sommes reposés, maintenant, parlons au plus vite.

« Rallions le plateau de l'Homme-Mort ou

nous retrouverons nos chevaux ; nous suivrons ensuite le défilé menant à Little-Pembina. Il n'y a pas à se tromper, c'est le seul chemin qui aboutisse directement au Canada.

« Nous remiserons nos chevaux chez un homme sûr et nous prendrons le chemin de fer pour Régina où nous devons arriver, coûte que coûte, et dans le plus bref délai. »

À ces mots, tous quatre se remettent en marche avec une hâte bien naturelle, pour qui connaît le mobile de leur conduite, et le but de leurs aspirations. La région est toujours montagneuse, mais d'accès relativement facile à des hommes ayant franchi sans encombre le terrible ravin de la Grand-Pente, où seuls s'aventurent, au péril de leur vie, les contrebandiers traqués et acculés.

Aussi avancent-ils assez vite, vers l'endroit désert où ils ont laissé leurs chevaux bien abrités par des roches, et solidement attachés, pour éviter toute possibilité de fuite.

Comme il n'y a plus à proprement parler de sentier, mais une sorte de tracé assez large,

pratiqué jadis par les ouvriers scieurs de bois, ils marchent côte à côte, négligeant, pour la première fois peut-être, cette allure si sage et si rationnelle de la file indienne.

Imprudence qui peut avoir des conséquences dont il est impossible de soupçonner la gravité.

Ils allaient, conversant à voix basse, quand tout à coup François, cheminant sur la droite, bronche sur une pointe de roc, perd l'équilibre et tombe rudement dans une excavation cachée par des herbes rampantes.

Avant que ses frères et Bob aient eu le temps de pousser un cri, il les rassure d'un mot, tout en s'agitant au fond du trou, peu profond, heureusement.

« Ce n'est rien, dit-il, tendez-moi la main. »

D'un vigoureux effort, il est enlevé sans coup férir et va pour prendre pied, quand une plainte désespérée lui échappe. Il retomberait même s'il ne se cramponnait énergiquement à Jacques et à Jean.

« Malédiction ! J'ai la jambe cassée...

impossible déposer le pied sur la terre.

– Cassée ! que dis-tu là, mon pauvre petit ? demande Jean tout alarmé.

– Vois plutôt !... Tu me connais, bien, n'est-ce pas ?... tu sais si je suis dur au mal...

« Oh ! que je souffre...

– Attends... nous allons le porter.

Bob, Jacques et Jean le soutiennent, comptant toujours que la douleur sera passagère. Vain espoir ! La souffrance est telle que le jeune homme, en dépit de sa vaillance, est comme terrassé.

« Laissez-moi m'asseoir... ma jambe pèse plus de cent livres, et c'est comme si on me sciait la cheville. »

Sans perdre le temps en lamentations stériles, jugeant la situation en hommes aux prises depuis l'enfance avec les difficultés de la vie, ils improvisent, en deux mots, un plan de sauvetage immédiatement suivi d'exécution.

Deux branches sabrées avec les *bowie-knives* et fixées à angle droit à deux autres branches un



peu plus longues, et voici un brancard. Les attaches sont des *harts* en bois tordu sous le pied, dont se servent les bûcherons pour lier les fagots. Un manteau jeté là-dessus forme le fond du brancard.

En vingt minutes c'est fait. On y couche François, incapable d'un seul mouvement. Jacques s'attelle d'un bout, Jean de l'autre. Bob éclaire la marche.

« Tu pourras te tenir à cheval, n'est-ce pas, petit ? demande Jean de sa bonne voix affectueuse, un peu tremblante, mouillée, pour ainsi dire.

– Il le faut, tu comprends, n'est-ce pas, le grand ?

– Les demi-sang se trouvent seulement à un quart de lieue... Ils sont si dociles ! va... tu ne seras pas trop secoué...

– Du reste, avant de nous mettre en selle, on examinera à fond la jambe, n'est-ce pas, mon François, dit Jacques.

– Mes pauvres frères !... Quel mal je vais vous

donner !...

– T’es bête ! Est-ce que c’est pas la moindre des choses, voyons !...

– Je suis lourd, hein ?...

– Comme un plomb !... mais nous sommes forts comme des bisons...

« Dans vingt minutes nous serons là-bas ! »

... Il ne fallut pas moins d’une grosse demi-heure, en dépit de la vigueur, de l’endurance et du bon vouloir des jeunes athlètes, empêchés à chaque pas par des obstacles sans cesse renaissants.

Enfin, les voici arrivés. Ils sont exténués, haletants, trempés de sueur, mais qu’importe ! le but est atteint.

Mais, quelle nouvelle catastrophe leur ménage l’aveugle destinée ! Bob, qui marche dix pas en avant, s’arrête et lâche un épouvantable juron...

« Les chevaux !... Un massacre !... un monceau de chair morte !... »

« Oh les malheureuses bêtes !...  
l'épouvantable carnage ! »

## IV

*Après le passage des ours gris. – Courage impuissant. – En route pour Maison-Seule. – Pour effacer les traces. – Sur les épaules. – À cheval sur le frontière. – Kate Sullivan. – Bob et « old woman ». – Mégère américaine. – Un peu de tabac en carotte. – Hospitalité. – L'ouragan de neige.*

Aperçu aux pâlissantes clartés de la lune qui décline à l'horizon, le spectacle évoqué par Bob est réellement effroyable.

Les quatre chevaux, laissés par leurs maîtres, pendant l'expédition, en un lieu offrant toutes garanties imaginables de sécurité, gisent éventrés, béants, lacérés comme si une bande de tigres s'était acharnée sur eux.

Mutilés avec une force et une férocité inouïes,

tailladés, hachés comme avec des sabres, les muscles arrachés comme avec des herses de fer, ils offrent aux yeux des jeunes gens l'aspect d'un charnier lamentable et tragique, où se confondent les viscères en loques, les chairs déchiquetées, les os dénudés, baignant dans une boue sanglante et nauséabonde.

Seules sont comparables les mutilations opérées sur les êtres organisés par les griffes et les mâchoires d'acier d'une machine à vapeur, ou l'irrésistible élan d'un train de chemin de fer !...

Pendant quelques secondes ils restent muets de saisissement, devant l'horreur d'un tel spectacle.

Puis, comme ils sont hommes avant tout et aguerris par leur éducation contre toutes les surprises de la vie d'aventures, impassibles d'ailleurs comme des demi-Indiens chez qui le sang-froid du sauvage tempère le nervosisme de l'homme blanc, ils réagissent au point que leur émotion se traduit seulement par un long et douloureux soupir.

« C'est un malheur !... un grand malheur, dit

Jean résumant la pensée de tous...

« Louis Riel attend !... François est blessé !

– Ne vous occupez pas de moi, s'écrie le brave enfant.

« Partez à pied !... hâtez-vous !... les bourreaux anglais réclament leur proie !... Chaque heure écoulée peut amener le supplice de notre ami...

« Façonnez-moi une béquille... je me traînerai comme je pourrai jusqu'à Boissevain ou Deloraine !

– Tu délirés, mon pauvre petit !

« Nous, te laisser seul un seul instant, pour que tu sois victime de la brute qui a fait ce carnage !

– Un grizzly, n'est-ce pas, Bob ? »

Pendant que Jean et Jacques soutiennent toujours la curée sur lequel est étendu François, Bob, la carabine prête à faire feu a déjà exploré le lugubre charnier.

Prudent lui aussi comme un véritable Peau-Rouge, il sait que, gorgée de sang, la brute

s'endort volontiers, après la curée, sur le corps pantelant de ses victimes.

« Que le diable me fusille ! dit-il au comble de la stupéfaction, ce massacre est l'œuvre non seulement d'un, mais de deux ours gris.

« Je relève deux pistes... Impossible de se tromper...

– Il n'y a plus guère de danger d'être attaqués à l'heure où nous sommes... vous le savez comme moi, le grizzly, après avoir vagabondé toute la nuit, rentre généralement dès l'aube, et dort toute la journée dans sa tanière.

– Pourtant, il ne faudrait pas trop compter sur leurs habitudes, observe Bob tout songeur.

« Et je frémis, moi qui ne suis guère impressionnable, à la pensée que ces derniers peuvent nous tomber dessus à l'improviste, avec François sur le brancard, et vous deux occupés à le porter.

– Ils sont gros, à en juger par le carnage de nos pauvres demi-sang.

– Énormes ! ça pèse de douze à quinze cents

livres... avec trois mètres et demi de long et des griffes de quinze centimètres...

« Les pieds de derrière en mesurent quarante-cinq !

– Que faire ?

– Il faut, de toute nécessité, puisque les chevaux nous manquent, transporter François à Deloraine.

« Environ trois lieues, c'est l'affaire de cinq ou six heures.

– J'essaierai de marcher, je ne veux pas qu'on perde de temps pour moi...

« Voyez-vous, les minutes sacrifiées par ma faute, c'est la vie de Louis Riel.

« Du reste, je souffre à peine... ce ne sera peut-être rien, je crois. »

À ces mots, l'intrépide jeune homme se lève de dessus le brancard sans que ses frères aient le temps de s'opposer à cette folle tentative.

À peine est-il debout qu'il pousse un cri rauque, pâlit et retombe lourdement entre les bras



de Bob.

« Suis-je donc maudit, et vous avec moi ! dit-il dans un sanglot de rage et de désespoir.

– Calme-toi, petit, interrompt doucement Jean qui le recouche sur le brancard, avec des gestes de mère au chevet d'un enfant malade.

– Si seulement je m'étais tué !...

– Comment donc, dit Bob, vous avez manqué à tous vos devoirs !

« Nous vous enterrions en marchant, nous vous pleurions en courant... et il n'y avait pas de temps de perdu...

– Mais pensez donc : six heures, peut-être huit, pour me porter comme un colis !...

– Il y aurait peut-être mieux à faire.

– Dites vite, mon cher Bob.

– Ce serait de vous transporter à Maison-Seule.

« Le propriétaire est un failli mauvais sujet, un contrebandier déterminé, mais loyal à sa manière.

« Sa femme est une vieille ivrognesse, mais

pas plus mauvaise qu'une autre... quant à sa fille Kate, une brave enfant, brusque, fantasque, une vraie sauvagesse, avec le cœur sur la main.

– Est-ce loin, Maison-Seule, dites, Bob ? demande François.

– Au nord, vous savez bien... nous pouvons y être dans une heure.

– Eh bien, allons à Maison-Seule.

« Je me rappelle... un petit plateau ouvert à tous les vents... séparé de celui de l'Homme-Mort par une ceinture de rocs... on y accède par un défilé taillé à pic.

– Parfaitement ! Vous y serez accueilli à merveille, surtout accompagné par moi.

« Du temps où j'étais un mauvais garnement, j'ai eu occasion de rendre service au maître du logis, Joë Sullivan...

– Vous ne nous aviez pas dit cela, Bob, à nous qui connaissons de nom seulement Joë Sullivan, à cause de ses accointances avec Jonathan et le colonel Fairfield.

– Heu !... heu !... il y a comme cela dans la vie

des souvenirs et des relations qu'on n'avoue par volontiers.

– Ce n'est guère le moment de faire les difficiles, interrompt Jean.

« Nous avons déjà trop tardé... en route !

– Cinq minutes ! observe Bob qui pense à tout.

– Qu'y a-t-il encore ?

– Et les selles ?... et les brides, si reconnaissables ?...

– Qu'allez-vous en faire ?

– Du feu, pardieu ! après les avoir entourées de branches résineuses parfaitement sèches.

– Bien cela !

– Puis, nous prendrons, de compagnie, la direction de Maison-Seule, et je marcherai, cette fois, à l'arrière-garde, avec un rameau de feuilles à la main.

– Pour effacer au fur et à mesure nos traces, n'est-ce pas, Bob !

« Excellente idée. »

.....

Toujours luttant, jamais abattus, vaillants au physique autant qu'au moral contre les coups de l'adversité, les voilà en route pour la demeure du contrebandier, espérant, malgré les suspectes accointances de ce personnage, une hospitalité, sinon cordiale et abondante, du moins suffisante dans sa sauvagerie.

Tout en cadencant leur marche pour ne pas fatiguer le blessé, ils tirent des plans en vue de remédier, dans la limite du possible, à ce malencontreux accident.

Jean et Jacques partiront pour Régina aussitôt François installé provisoirement à Maison-Seule. En passant à Little-Pembina ou à Boissevain où ils ont des amis, ils enverront des hommes avec des chevaux pour ramener le blessé. On mandera aussitôt, par télégraphe, un médecin de Winnipeg.

Naturellement Bob, qui connaît Joë Sullivan, restera près de François, attendant les secours qui, du reste, ne tarderont pas à venir.

Pendant que Bob et François seront

condamnés, hélas ! à l'inaction, mais du moins en sûreté, Jean et Jacques auront en faveur de Louis Riel, et feront tout au monde pour l'arracher aux autorités anglaises.

Cet entretien, dont la substance est contenue en quelques lignes, dure longtemps, car des haltes fréquentes l'interrompent, sans compter les difficultés, d'une marche entravée à chaque instant par la configuration du terrain. En outre, Bob, occupé à effacer avec un soin minutieux ses propres traces et celles des porteurs, ne peut guère y participer, tant il est occupé à cette importante manœuvre, grâce à laquelle tout vestige de leur passage doit être anéanti.

Ils sont bientôt d'accord, et, voyant le jour arriver rapidement, se hâtent le plus possible, malgré l'écrasante fatigue sous laquelle commence à fléchir leur vigoureuse constitution.

Ils traversent en biais une petite portion du plateau de l'Homme-Mort, et se trouvent en présence d'un escarpement de deux cents mètres de hauteur.

« Il faut monter là-haut, dit Bob.

– On y montera, répondent Jean et Jacques, seulement le brancard deviendra inutile.

« Le petit passera de mes épaules sur celles de Jacques, et réciproquement quand nous serons fatigués. »

L'ascension dure une demi-heure, puis quand on est arrivé au sommet de cette sorte de barre, Bob montre, au milieu du vert sombre des sapins éclairés par les premiers rayons du soleil, une immense clairière occupée par un groupe de bâtiments.

« Voilà Maison-Seule, dit-il, avec ses écuries, ses magasins, son débit de liquides et son corps de logis. »

La frontière passe au milieu de cette agglomération de façon à laisser en Canada les écuries et les magasins bourrés de marchandises. C'est un des rares points rigoureusement délimités par la commission internationale.

Cette disposition cherchée, voulue par l'homme qui a ordonné tout cela en conséquence, a sa raison d'être pour un contrebandier. Il peut,

de la sorte, passer en un clin d'œil d'Amérique au Canada et du Canada en Amérique, tant pour pratiquer la fraude que pour se mettre en sûreté.

... Il n'y a guère plus de cinq cents mètres en pente douce à parcourir pour arriver devant l'immeuble qui, de près, est singulièrement rébarbatif.

« Une promenade ! affirment les deux frères courbaturés, mais souriants quand même dans leur juvénile vaillance.

Maison-Seule est une véritable forteresse bâtie en gros troncs de sapins non écorcés, ajustés à queue-d'aronde aux encoignures, et renforcés, comme les log-house, en général, par de robustes entretoises. Toutes les ouvertures sont soigneusement garnies de volets pleins, en doubles panneaux percés de meurtrières, et tous les bâtiments sont reliés par une palissade formant une cour, dans laquelle vocifèrent une demi-douzaine de chiens vivant en liberté.

Du reste, impossible d'approcher sans être aperçu de loin. Le terrain est absolument nu autour de la maison, que les vents ébranlent toute

l'année de rafales effrayantes. Et tout nouvel arrivant, d'où qu'il vienne, forcé de s'avancer à découvert, est signalé à plus d'un quart de lieue.

À cette heure matinale, on ne voit ni n'entend rien, à part les chiens qui font un vacarme d'enfer ; et Maison-Seule justifierait pleinement son nom, si d'épais tourbillons de fumée ne s'échappaient de la haute cheminée surmontant l'habitation proprement dite.

Pendant que François, appuyé sur ses deux frères, s'arrête à une certaine distance, Bob, la carabine en bandoulière, s'approche d'un volet, ramasse une pierre et se met à cogner à tour de bras.

Les chiens hurlent comme si on les écorchait vifs, et de rage mordent la palissade.

« La paix !... sottes bêtes, la paix !... je suis un ami.

– Si vous êtes un ami, dit une voix de femme derrière le volet, dites votre nom.

– Je suis Robert Kennedy, le cow-boy, le compère de Joë Sullivan... est-ce vous, Old



Woman ?

– Tiens ! c’est vous, Bob !... on nous a dit que vous étiez pendu...

« Nous serons bien contentes de vous recevoir.

– Ce n’est pas la vieille femme, observe Bob, c’est donc ma petite amie Kate ?

– Oui, Bob ! c’est moi... Old Woman déjeune.

– Êtes-vous seul ?

– Avec trois amis... de braves jeunes gens du Canada... les trois frères... l’un est blessé.

– Que ne le disiez-vous plus tôt !... un blessé... j’ouvre de suite.

– Dites-moi, Kate, ajoute Bob, pendant qu’on déverrouille la porte, le père n’est donc pas là ?

– Il est en expédition, et nous sommes bien inquiètes à cause de la neige qui va tomber.

– Tiens !... c’est juste... je n’y pensais pas. Avec ce mauvais soleil jaune et ce vent du nord... »

Une porte lourde, épaisse, massive comme une porte de prison, glisse en ce moment sur ses

gonds, et une fraîche figure de jeune fille apparaît sur le cadre noir. Quinze ans, mais en paraissant bien dix-huit, de taille moyenne et bien prise, brune avec de beaux yeux couleur pervenche, les joues rosées, très jolie, l'air bon et tout à la fois résolu, elle tend cordialement à Bob une main que celui-ci secoue rudement, à l'américaine.

Les Canadiens se découvrent lentement, avec la politesse grave et respectueuse des hommes de leur race.

« Mille pardons de vous avoir fait attendre, messieurs, dit la jeune fille d'un ton enjoué, dans lequel on sent une vague et exquise commisération, mais, on est forcé de se garder, ici, isolées comme nous le sommes.

– Miss Kate, interrompt Bob, très formaliste, j'ai l'honneur de vous présenter MM. Jean, Jacques et François de Varenne, gentlemen canadiens... Mes chers amis, cette belle personne est M<sup>lle</sup> Kate Sullivan, la fille du maître de Maison-Seule.

– Veuillez entrer, messieurs, il ne fera pas bon dehors ; la neige commence à tomber...

« Nous allons, avec Old Woman, vous préparer un lit.

– Mademoiselle, nous acceptons de tout cœur votre hospitalité, et je vous remercie », dit Jean.

Avec, sa gracieuse et pétulante vivacité, Kate les précède jusque dans une vaste salle sommairement meublée de rudes escabeaux en bois brut, d'une armoire à rayons pleine de bouteilles, et d'admirables fourrures, étalées pêle-mêle, sur le plancher en sapin.

À un bout de la salle, rougeoie une immense cheminée, dans laquelle ronflent et crépitent des troncs entiers, pendant que le vent fait rage au sommet du conduit, et rabat parfois d'épais tourbillons chargés de résine.

Devant l'âtre incandescent comme une fournaise, se tient, assise sur un *rocking-chair*, une grande femme aux cheveux gris pendant en mèches folles, à la peau bise, aux yeux égarés de morphinomane ou d'alcoolique, fumant une courte pipe en terre toute noircie, et crachant, avec une précision tout américaine, sur le fond d'une marmite accrochée à la crémaillère.

« Bonjour, Old Woman ! dit Bob délibérément, la main tendue.

– Bonjour, mauvais sujet, répond-elle en lui offrant deux doigts d'un air tout rechigné.

« La corde a donc cassé... tant pis !

– Vous n'êtes pas aimable, mistress Sullivan... Vous n'avez pas encore « tué le ver » ce matin.

– On voit toujours ici trop de chenapans de votre espèce.

– Même quand ils apportent à leur amie, la vieille femme à Joë Sullivan, une carotte de ce fin tabac de Virginie ?...

– Donnez, sacripant.

– Tenez !... voyez !... goûtez !... distillez !... »

Sans façon, Old Woman saisit la carotte, la déroule sur une longueur de sept ou huit centimètres, tranche le bout d'un coup de dent sec, l'insinue sous sa joue, et se met à mastiquer avec sensualité.

« Eh bien ? un vrai nectar, hein ?

– Fichez-moi la paix ! et arrangez-vous avec

Kate.

« Dieu me damne ! c'est elle maintenant la maîtresse. »

Sans se préoccuper des paroles incohérentes de cette mégère abrutie, la jeune fille trotte à travers la vaste salle, comme une perdrix dans les sillons, entasse des peaux de bisons, fait frire du lard, débouche des bouteilles, ouvre des boîtes de conserves et, pendant que François s'allonge sur l'amoncellement des fourrures, trouve moyen d'improviser un déjeuner.

Avec l'appétit de leur jeunesse, aiguisé par la série d'exercices que l'on sait, ils font vaillamment honneur au repas et entonnent les morceaux doubles. Jean et Jacques surtout, pressés de partir pour Little-Pembina, Winnipeg et Montréal.

Tout à coup, le vent grandit de minute en minute et acquiert une violence inouïe ; le lourd blockhaus tremble jusque dans ses fondations. Le soleil se cache en un clin d'œil, le jour devient gris terne, blafard, à tel point qu'on distingue à peine les objets.

« L'ouragan de neige ! » s'écrient d'une seule voix les quatre compagnons.

## V

*Conséquences d'un acte irréfléchi. – Se défier du premier mouvement. – Quart d'heure de grâce. – Affût manqué. – Au milieu de la tempête de neige. – Cavalier par terre. – Second convoi pour Maison-Seule. – Accueil différent du premier. – Bonjour au revolver. – « Ils ont des mocassins. »*

M. Félicien Navarre, Français d'origine et professionnellement voyageur en liquides, commençait à réfléchir, un peu tard, il est vrai, à ce que sa situation pouvait avoir d'imprévu et tout à la fois d'irrégulier.

D'abord séduit par l'idée bien naturelle de courir sus aux voleurs, surtout après les avoir vus opérer ; n'envisageant dans cette poursuite qu'une occasion de rompre la monotonie d'un voyage dénué jusqu'alors de toute péripétie ;

heureux d'ailleurs d'utiliser cette pointe de don Quichottisme dont tout Français est volontiers féru, il s'était lancé d'instinct, dans l'aventure.

Ravi de se sentir un bon cheval entre les jambes, d'entendre ces bruits d'acier, ces ébrouements, ces sonorités de marche qui font la joie du cavalier de race, il s'était sincèrement emballé, comme jadis, aux trousses des Africains pillards et assassins.

Cette belle effervescence dura tout juste autant que la chevauchée.

Quand il se vit à pied, tapi derrière des broussailles, la carabine braquée sur l'abrupt chemin par lequel doivent arriver les quatre hommes, quand il eut reçu du colonel ordre de faire feu, sans sommation, à première vue, sur le groupe sans défense, il se dit qu'on lui imposait là une besogne au moins répugnante.

Se battre à découvert contre des bandits, risquer sa vie pour la cause des honnêtes gens en luttant à armes égales contre des ennemis, même indignes, très bien !



Mais fusiller comme des loups, sans jugement préalable, sans sommation, sans même constater s'il n'y a pas erreur de personnes, cela répugnait à M. Félicien Navarre.

En outre, en admettant que ces inconnus soient d'abominables bandits, ont-ils assassiné, pour être ainsi massacrés à l'improviste. Ils ont simplement volé... qui ?... un seul voyageur soi-disant inspecteur des douanes, et pour le moins suspect par ses accointances avec des coquins avérés.

Les Américains des frontières pendent volontiers les voleurs qui ne sont pas les plus forts, car s'il fallait les pendre tous !

Les Français les font comparaître devant les tribunaux, les jugent contradictoirement, et les condamnent à des peines plus ou moins longues, après lesquelles ils sont libres de récidiver ou de se convertir.

Et M. Félicien Navarre, ami de l'ordre, respectueux des formes judiciaires, préférerait de beaucoup ce procédé plus humain, plus digne de gens civilisés.

Après une demi-heure d'embuscade, son sang, prompt à mousser comme son meilleur vin de Champagne, s'était subitement calmé. Il en arrivait à souhaiter de tout cœur que les voleurs ne vinssent pas, puis à regretter consciencieusement son enthousiasme irréfléchi.

La température favorisait du reste ce retour sur soi-même en s'abaissant avec une rapidité singulière, de façon à compléter matériellement cet apaisement déjà commencé par le raisonnement.

Bientôt la neige se met à tomber avec une surabondance inconnue dans nos climats tempérés. En un clin d'œil s'échappent des nuages d'un noir verdâtre, de véritables avalanches... Les pins, au sombre feuillage, les clairières, toutes jaunes de sciure de bois, les lointaines piles de planches, les rochers gris ou fauves, tout disparaît sous l'échevellement fou des flocons qui s'abattent en trombes.

« M'est avis, colonel, dit la voix toute sèche, toute grêle de Ned Moore, qu'il faut battre en retraite.

– Attendons encore !

– Ils ne viendront pas, et nous aurons toutes les peines à rallier Deloraine.

– La tempête les a surpris comme nous... ils ne peuvent passer qu'ici, vous l'avez dit vous-même...

– Dans cinq minutes, il n'y aura plus de chemin, et il est déjà impossible de se diriger à travers ce damné duvet qui vous aveugle.

– Attendons un quart d'heure !

« Qu'en pensez-vous, capitaine ?

– Je pense qu'il fait un froid de loup, qu'il n'y a pas la place du doigt entre les pelotes qui tombent en rafales, et que les voleurs doivent s'être réfugiés, soit dans une grotte, soit dans une scierie, ou autre abri... et que nous devrions en faire autant.

– Je demande un quart d'heure et j'offre un dollar par homme et par minute.

– *All right !* répondent les trois salariés d'une seule voix.

Pendant ce rapide colloque, l'ouragan grandit encore, à tel point que les quatre aventuriers sont bientôt couverts de neige, et ressemblent, sous cet amoncellement, aux « bonshommes » grotesques édifiés par la main d'enfants malhabiles.

L'air obscurci par la chute incessante des flocons énormes, semblables à des morceaux de blancs d'œufs battus « en neige » de la grosseur du poing, est imperméable au bruit comme à la lumière. Tout est capitonné, ouaté, assourdi... il n'y a plus d'espace, et l'horizon, réduit à quelques mètres, est intercepté brusquement comme par une immense plaque ou verre dépoli.

Le quart d'heure écoulé, il y a par terre vingt-cinq centimètres de neige !

« Ils ne viendront pas, grogne le colonel furieux.

« Allons, à cheval, et en retraite !

– En retraite !... c'est facile à dire, observe Ned Moore ; et de quel côté, s'il vous plaît, colonel ?

– Vers Deloraine, pardieu !

– Sauf votre respect, la chose est impraticable, réplique avec une railleuse exagération de respect le desperado.

« Nous sommes à deux lieues de la ville, et il y a certainement, par endroits, deux mètres de neige poussée en rafale par le vent.

« Du reste, il m'est absolument impossible de reconnaître la route, s'il ne survient pas d'éclaircie.

– Que faire, alors ?

– Rallier tout simplement Maison-Seule !

– La demeure de Joë Sullivan, le plus déterminé contrebandier de la frontière... moi ! un agent général des douanes...

– Allons, colonel, ne dites pas de bêtises !... si c'est là tout ce qui vous retient... Quant au capitaine français, il ne voit pas d'inconvénient ?

– Aucun, répond Félicien en se secouant bruyamment sous son revêtement hyperboréen.

– Eh bien, en route pour Maison-Seule !

– Êtes-vous au moins certain de la direction ?

– Il y a le chemin de l’ancienne scierie... Du reste, l’habitation est à douze ou quinze cents yards seulement... c’est bien le diable si avec ces points de repère je ne la retrouve pas.

– Et après ?

– Après, colonel, nous ferons comme nous pourrons chez Joë Sullivan, qui est toujours approvisionné pour plusieurs mois.

– Plusieurs mois ! s’écrie Félicien Navarre avec un soubresaut ; mais nous ne sommes qu’au commencement d’octobre !

– Vous le voyez, pourtant, cette maudite neige ne fond pas, et elle va refroidir le sol au point de le geler.

« Si elle continue à tomber de la sorte pendant seulement vingt-quatre heures, s’il ne survient pas de débâcle d’ici huit jours, nous serons bloqués jusqu’à... ma foi ! comptez sur des semaines ou des mois.

« Un *blizzard*, – tempête de neige, – on ne sait jamais où cela vous entraîne.

– Que diable suis-je venu faire dans cette

galère ! soupire le voyageur en vins grelottant sous son paletot, les mains gourdes, le nez violet, les pieds glacés.

– Allons, messieurs, ajoute Ned Moore pour finir, que ceux qui n'ont pas peur de geler en selle montent à cheval...

– Et vous ?

– Je reste à pied, pour éclairer la marche, et sonder le chemin avec un bâton. »

... Rien ne saurait nous donner une idée de la soudaineté incomparable et de la violence inouïe de ces cataclysmes qui désolent, au moment du fugitif automne, cette région frontière. À tel point qu'il n'est pas rare d'assister à des variations de température atteignant parfois 30 ou 35° en vingt-quatre heures.

Aujourd'hui, le thermomètre s'élève à 20° et demain, sans cause apparente, et sans autre signe précurseur qu'une certaine inquiétude manifestée par les animaux, on trouve un pied de neige au réveil, avec un froid de -15° centigrades.

Encore, ceci n'est rien quand le temps est

calme. Il faut avoir entendu les hurlements de la bise accourue du pôle sans rencontrer d'obstacle, avoir vu les futaies de pins arrachées comme des fétus, et s'être trouvé au milieu de ce formidable déchaînement, atome perdu dans une tempête de neige !

M. Félicien Navarre, moins aguerri que ses compagnons, ne tarde pas à en faire la triste expérience.

Dans de pareilles conditions, il faut s'en rapporter aveuglément au cheval des frontières. Habitué à vivre en liberté, le plus souvent sans abri, le vaillant animal sait se tirer tout seul d'affaire, et déploie, dans les moments difficiles, un instinct prodigieux.

Conduit en bride par son maître, le cheval de Ned Moore avance pas à pas, tâtant du sabot le sol caché par la neige, et porte la tête basse, en reniflant fréquemment, comme si, à travers la couche blanche, s'exhalaiient, perceptibles seulement pour son odorat, de subtiles émanations lui faisant pressentir la nature et la configuration du sol.



Derrière, marchent en file indienne les quatre autres, posant exactement le pied dans la dépression laissé par le pied de celui qui précède, s'arc-boutant sur la rafale et faisant un brusque demi-tour quand elle saute de côté.

Sous peine d'être culbuté, il faut avoir vent arrière ou debout.

Le voyageur en liquides, ignorant ces particularités qu'on n'a pas eu le temps de lui apprendre, s'imagine que son cheval prend peur. Il veut corriger ce qu'il croit être des écarts et fait sentir la bride et l'éperon.

Une rafale plus violente arrive à ce moment en un tourbillon irrésistible, et jette sur le flanc monture et cavalier, jambes de-ci, tête de-là, dans trois pieds de neige.

C'est un véritable sauvetage à opérer. Félicien, empêtré dans sa selle, dont la sangle est cassée, dans sa carabine portée à la bretelle, aveuglé, assommé, ne peut plus trouver la verticale.

Impossible de raccommoder la sangle, et par conséquent d'assujettir la selle. Debout, grâce au

colonel, car ses compagnons l'ont laissé se démener sans lui porter secours, Félicien juge que ce n'est pas le moment de faire de la haute école, et de monter avec sa selle posée simplement sur l'échine du cheval. Il prend le parti beaucoup plus sage d'imiter Ned Moore et de mener prosaïquement son coursier « par la figure ».

Compter les descentes folles, les escalades vertigineuses, les glissades éperdues, les chutes incessantes survenues pendant cette marche d'aveugle au milieu du chasse-neige, serait chose impossible. Cela dura des heures, pendant lesquelles dévorés d'angoisses, gelés, courbaturés, exténués, à demi morts de soif et de faim, craignant à chaque instant une culbute affreuse au fond d'un ravin, n'ayant plus la notion du temps, les cinq aventuriers errèrent par monts et par vaux.

Enfin, le hasard qui dix fois peut-être les avait amenés près de Maison-Seule, sans qu'ils pussent l'apercevoir au milieu de l'aveuglant tourbillon, les fit buter contre le corps de logis.

Malgré son aplomb habituel, Ned Moore

n'était pas sans quelque appréhension, en heurtant vigoureusement du talon le lourd panneau.

L'hospitalité est chose obligatoire et sacrée, aux frontières. Mais quand on n'a pas la conscience tranquille !...

« Tiens !... c'est vous, miss Kate Sullivan, dit-il en reconnaissant la voix de la jeune fille ; votre père est-il absent ?

– Peu importe !... qui êtes-vous ?

– Nous accompagnons un voyageur français... et nous vous serions bien...

– Encore une fois, qui êtes-vous ! riposte la voix devenue sublimement sèche et dure.

– Ned Moore avec Peter et Nick...

– Ah ! vraiment ! Le père ne vous estime guère, savez-vous !... mauvais gibier des douanes d'Amérique...

– Mais, miss Kate, le voyageur français vient pour proposer une grosse affaire à Joë Sullivan...

« Voyez-vous, miss, nous ne sommes pas avec

la douane, aujourd'hui nous travaillons pour la contrebande.

« Miss !... au nom du ciel... et de vos intérêts, ouvrez ! je vous en prie... nous errons dans la neige depuis des heures !

– Si vous étiez seuls, je ne vous recevrais pas, reprend la jeune fille après un long silence employé sans doute à tenir conseil avec quelqu'un à l'intérieur.

« Puisque vous êtes avec un gentleman de France, qu'il s'exprime dans sa langue, il y a ici des gens pour le comprendre.

– Ned Moore dit vrai, mademoiselle, s'écrie Félicien dans le plus pur dialecte de la rue du Mail ; je suis Français... mon nom est Félicien Navarre et j'ai effectivement à proposer une affaire à monsieur votre père.

« À mon tour, je vous supplie de nous laisser entrer, car nous sommes à bout de forces.

Cette allocution, entrecoupée par des claquements de mâchoires et des étternuements annonçant les débuts d'un coryza, est sans doute

goûtée des mystérieux polyglottes, car la porte s'entrebâille tout juste pour laisser passer un à un les nouveaux venus, dont les silhouettes blanches ressemblent à celles d'ours polaires...

Ils pénètrent enfin dans l'énorme salle, en tapant du pied, en se secouant et poussent, à la vue du foyer incandescent, un soupir de bonheur dont rien ne saurait rendre l'éloquence. Dégagés de la neige prise dans la broussaille de la barbe et des cheveux, ils apparaissent enfin sous leur aspect naturel, et saluent la jeune fille qui les regarde d'un air peu engageant, et en tourmentant, pour se donner contenance, la batterie d'un revolver.

Soudain elle se déride comme à l'aspect d'une vieille connaissance, en voyant Félicien s'incliner devant elle respectueusement.

« C'est vous le Français ! dit-elle avec son bon sourire contrastant si étrangement avec sa moue hautaine.

– Mais oui, mademoiselle, j'ai cet honneur ! et je m'empresse de vous offrir le témoignage de ma plus vive et plus sincère gratitude.

« Nous mourions de froid sans vous !

– Répétez en anglais... je n'entends pas un mot.

« Très bien ! dit-elle, quand le voyageur eut recommencé dans son anglais fantaisiste.

« Vous savez, ceux-là peuvent à leur tour vous remercier... sans vous, je les laissais dehors... D'autant plus que d'ordinaire...

S'interrompant soudain, elle montre du bout de son revolver le colonel Fairfield interloqué :

« Ah ! mais non !... celui-là n'est pas du compte... où donc l'avez-vous récolté ? Monsieur le Français...

« Et vous, que venez-vous faire ici ?... je vous trouve bien hardi.

« En l'absence du père, je garde la maison...

« Êtes-vous aujourd'hui pour lui, ou contre lui ? »

Le colonel voyant qu'elle lui braquait le canon sur la figure, va pour porter machinalement la main au *pistol-pocket*...

– Haut la main, dit-elle, ou je tire !

« Êtes-vous un ami, ou un ennemi ?

– Un ami !

« C'est bon ! car si vous l'oubliez, d'autres vous en feront souvenir, colonel Fairfield. »

À ce nom, trois hommes assis à l'autre bout de la salle, et le dos tourné aux interlocuteurs, font une brusque volte-face, avec une stupéfaction évidente.

Le colonel, Ned Moore et ses deux acolytes remarquent ce mouvement, examinent d'un coup d'œil rapide les trois hommes et se regardent dans les yeux.

« Tiens !... tiens !... se dit en aparté le colonel, deux ont des mocassins, le troisième a des bottes... où donc est le quatrième ?...

« Et si ce quatrième existe... nous tenons mes voleurs. »

## VI

*Sous un mètre quatre-vingts centimètres de neige. – Entorse. – Le colonel est édifié. – Le revolver de miss Kate Sullivan. – Deux camps. – À chacun son héroïne. – Le capitaine Félicien se révèle cuisinier. – Bataille perdue. Promotion d'un colonel. – Spectacle terrifiant.*

La neige tomba sans discontinuer pendant trente-six heures, avec une telle surabondance que, sur les Turtle-Mountain, elle atteignit une épaisseur moyenne de un mètre quatre-vingts centimètres. En certains endroits exposés directement à l'action du vent, elle fut amoncelée par les rafales, jusqu'à combler des vallons profonds de dix mètres et enfouir, au niveau de la couronne, des pins hauts de cinquante pieds.

Maison-Seule, située sur un plateau découvert au nord, se trouva placée en plein courant, et



reçut directement, sans que rien pût leur faire obstacle, toutes les neiges balayées depuis la base du plateau par l'ouragan.

Les bâtiments disparurent jusqu'à la partie inférieure du toit. Il fallut que les hôtes, heureusement nombreux de la maison, pratiquassent des tranchées pour mettre en communication les divers locaux : magasins, écuries, bûcher, etc... sans quoi la vie fût devenue bientôt impossible, pour les bêtes comme pour les gens.

Cette première neige, beaucoup trop molle pour supporter le poids d'un homme, fût-il chaussé de *raquettes*, immobilise en effet tout ce monde entre les limites exigües de l'habitation, mieux que ne le ferait une inondation elle-même.

C'est un blocus étroit, rigoureux, qu'il faut bon gré mal gré subir, car il n'est pas au pouvoir des moyens humains de le forcer, du moins dans les conditions actuelles.

Les deux partis ennemis vivent en présence, et, comme il est facile de le supposer, sans la moindre camaraderie. Il y a le parti canadien et le

parti américain, et l'on se regarde, comme on dit vulgairement, en chiens de faïence. Et cela se comprend. Les Canadiens savent pertinemment à qui ils ont affaire et les Américains soupçonnent véhémentement les jeunes gens d'être ceux qu'ils poursuivent.

François, couché sur son lit de fourrures, a dû recevoir, contraint et forcé, les soins du colonel qui, paraît-il, fut jadis quelque peu docteur. Ce cumulard de colonel, dont l'intervention n'est pas aussi désintéressée qu'on le supposerait, reconnaît que François n'a pas la jambe cassée, mais qu'il est nanti d'une sérieuse entorse. Il constate incidemment, et c'est là ou il voulait en venir, que le jeune homme est chaussé de mocassins.

D'où le raisonnement suivant facile à formuler comme une équation.

Une paire de bottes, plus trois paires de mocassins, égalent quatre chaussures dont l'empreinte doit être conforme à celles des voleurs...

Très froid, très maître de lui-même, le colonel

ordonna doctoralement des compresses glacées *loco dolenti*, et affirma au blessé que la guérison serait longue, mais assurée.

Il est certain que si les deux troupes n'avaient pas été bloquées par la neige, le colonel, fort de cette découverte, eût tenté un coup de force.

Pour lui, en effet, pas d'hésitation possible. Ces quatre jeunes gens égarés soi-disant à la poursuite d'ours gris, et réfugiés à Maison-Seule contraints par le chasse-neige, sont bel et bien les voleurs attendus vainement là-bas à l'embuscade, au plateau de l'Homme-Mort.

Mais Bob Kennedy, Jacques, Jean, François lui-même, tout invalide qu'il est, semblent de trop rudes jouteurs pour qu'on hasarde une attaque prématurée. D'autant plus qu'ils ont un précieux auxiliaire en la personne de miss Kate Sullivan qui a pris manifestement leur parti, et dont les grands yeux éveillés voient tout.

Son concours est d'autant moins à dédaigner, que la jeune fille manie le revolver d'une façon remarquable, et qu'elle paraît se soucier de la vie d'un desperado tout juste autant que de celle d'un

loup.

Un exemple : le lendemain de leur arrivée, Peter, une brute alcoolique, oublia pour un moment le respect dont les Américains ne se départent pour ainsi dire jamais vis-à-vis de la femme, et l'outragea d'un mot grossier.

Prompte comme la pensée, la jeune fille saisit le revolver qu'elle ne quitte point, fait feu à six pas sur le drôle, lui coupe son cigare au ras des lèvres et ajoute froidement :

« Une autre fois, Peter, je tirerai à la tempe. »

... Le colonel attend une occasion qui doit forcément se présenter pendant cette réclusion dont rien ne fait présager la fin. Du reste, si le parti canadien a fait une excellente recrue, le clan américain a également reçu du renfort par l'adhésion absolue, sans réserves, de mistress Sullivan – la vieille Femme, comme on l'appelle ordinairement.

Old Woman est un type d'ivrognesse comme on en rencontre si fréquemment en Angleterre et en Amérique. Après avoir demandé à toutes les

variétés d'alcool un aliment à sa passion furieuse, elle s'est adonnée à l'ivresse pharmaceutique : éther, laudanum, chloral, pour revenir parfois avec rage aux drinks les plus incendiaires.

Le colonel, voyant celle propension immodérée à l'ingurgitation, résolut d'en profiter pour s'insinuer dans les bonnes grâces de l'ivrognesse, et d'opposer à l'élément féminin, l'élément féminin lui-même.

Chose facile d'ailleurs, car la vieille coquine, détestant cordialement sa fille, prit aussitôt parti contre ceux qu'elle honorait de ses préférences, par seule idée de contradiction.

Ned Moore, Nick et Peter, atteints comme elle de dipsomanie aiguë, achevèrent la séduction.

« Old Woman !... un *gum-tickler* ?...

– À votre idée, mon garçon !

– Old Woman !... un *corpse-reviver* ?...

– Pourquoi pas !

– Old Woman... du *jus de tarentule* ?...

– C'est un peu fade !... mais, pour vous faire

plaisir !

Comme le colonel payait rubis sur l'ongle, comme mistress Sullivan empochait l'argent et se livrait à son péché mignon, tout allait au mieux pour le rusé agent des douanes.

On vivait en commun, dans la grande salle, mais on ne se mêlait pas, même à table, où chaque parti occupait son bout. Entre temps, les Yankee buvaient, chantaient, et surtout jouaient, pendant que les Canadiens – Bob compris – allaient au bois, déblayaient les tranchées obstruées par les éboulis, faisaient le pain, alimentaient les foyers, et ne dédaignaient pas d'aider M. Félicien Navarre à tenter quelques essais culinaire.

Le voyageur français, frappé de la bonne mine, de l'apparence loyale des jeunes gens, s'était senti tout d'abord attiré vers eux. Ceux-ci, de leur côté, s'étaient rapprochés du brave garçon, en raison de leur communauté de langage et d'origine.

Cela devait indubitablement arriver entre Canadiens et Français de France. Mais il fallait

s'observer, car le colonel, n'étant pas homme à tolérer une défection, ouvrait l'œil, prêt à intervenir et à tout risquer s'il se croyait trahi.

Le fourneau rapprochait les distances et permettait l'échange de paroles banales dans la forme, mais au fond très sérieuses, au grand ennui du colonel qui ne sait pas un mot de notre langue.

Les étrangers prétendent que, hors de leur pays, les Français sont invariablement coiffeurs ou cuisiniers.

Coiffeur !... le fait demanderait vérification. Cuisinier !... dame !... on mange si affreusement dans tous les pays dits civilisés, que le Français, né gourmet, est bien forcé de s'occuper au moins de sa propre cuisine, s'il ne veut pas être victime d'un empoisonnement chronique.

En Amérique, la nourriture est franchement atroce. Tout repas est l'engloutissement rapide et forcé de substances quelconques, dont le groupement incohérent semble un défi lancé au goût, à l'esthétique culinaire, à la divine gourmandise. Lard rance frit dans la poêle, crêpes

de farine de maïs en guise de pain, soupe aux huîtres, – conservées – bouillies dans du lait – conservé ; barbotage insensé de jaunes d’œufs, d’alcool, de poivre, de sucre en poudre, de jambon haché, de mélasse et de caviar !... On dirait une gageure de gens ivres qui ont parié d’avaler toutes sortes de choses et bien d’autres encore.

Devant les révoltes opposées par son estomac à cette promiscuité alimentaire, M. Navarre se souvint qu’il avait été soldat, et qui plus est soldat d’Afrique, un pays où le militaire se débrouille... il faut voir ça. Notre troupier, en campagne, devient un cuisinier émérite, pour peu qu’il ait des dispositions, et l’ancien brigadier avait en lui l’étoffe d’un grand artiste. À tel point que son premier essai, à Maison-Seule, six ans après le régiment, fut une révélation.

Les Américains, occupés à jouer et à tuer leur appétit à grands coups d’apéritifs, l’avaient distraitement vu évoluer autour du fourneau, faire frire des oignons, roussir de la farine dans du beurre demi-sel, incorporer au mélange des



tranches de bœuf conservé, mouiller de temps en temps avec de la gelée de jambon, bref, travailler pendant deux longues heures une mixture d'aspect peu engageant, mais d'odeur excitante.

« Hallo !... capitaine, avait demandé le colonel saturé de *cock-tails*, comment appelez-vous cette... ce... plat ?

– Ç'est du miroton, colonel Fairfield.

– *Well* !... Miroton ! cela me semble une chose exquisite, positivement.

– Mangez-en, c'est délicieux avec du pain sec.

– Délectable, en vérité, ce miroton... je n'oublierai jamais miroton !... dit le colonel que la première bouchée initie à des joies sans précédent.

– Cela ne m'étonne pas, car ce plat est le régal des hommes de guerre.

« Mon ancien colonel, qui était le marquis de G..., aujourd'hui général, affectionnait particulièrement ce frichti, quand nous étions en colonne.

– Ce colonel français, qui était en même temps

un marquis, me semble un homme de goût, et je suis heureux d'avoir, indépendamment de mon grade, ce nouveau point de ressemblance avec lui.

– Mais, ajoute un peu naïvement ou très méchamment Félicien, c'était un colonel pour de bon.

– Et moi ! me prenez-vous pour un colonel de carton !...

« J'étais à la seconde bataille de Bull's Run !...

– C'est ça, interrompt, la bouche pleine, Ned Moore qui se délecte en se sentant naître à la gourmandise, parlons-en, de votre bataille de Bull's Run, où tout le monde ficha le camp pour la place que vous occupez aujourd'hui.

– Vous calomniez l'armée fédérale, et je ne sais pas ce que vous voulez dire.

– Je vais vous l'apprendre.

« C'était le second jour de cette sanglante bataille qui dura les 29 et 30 août 1862... Vous le voyez, je prêche. Les forces étaient égales, Pope tenait Jackson, et Jackson ne parvenait pas à

entamer Pope.

« Tout à coup, la nouvelle se répand que la place d'agent des douanes à Turtle-Mountain se trouve libre. Le premier général qui l'apprend fait demi-tour et court à toute bride solliciter la place. un second le voit partir, se doute de l'affaire, lui emboîte le pas, et fait l'impossible pour le devancer. Bien qu'ayant moins de chance, les colonels suivent les généraux, et naturellement les régiments suivent leurs colonels...

« Telle est l'origine de la déroute qui coûta trente canons et treize mille prisonniers à l'armée confédérée. »

Ned Moore, en racontant cette histoire baroque avec son aplomb de coquin émérite, semble n'avoir d'autre idée que de vexer le colonel, et réussit au gré de ses désirs.

L'agent des douanes allonge en effet une figure longue d'une aune et réplique, furieux :

« Tous les colonels ne s'enfuirent pas, à la bataille de Bull's Run, et la situation proéminente à laquelle vous faites allusion fut positivement

donnée à un de ceux qui ne la demandèrent point.

– À vous, sans doute ?

– Pourquoi pas !

– Colonel, une question : quel âge avez-vous ?

– Exactement quarante ans.

– Nous sommes en 1885, et la bataille de Bull's Run fut livrée en 1862... c'est-à-dire il y a vingt-trois ans... Or, il y a vingt-trois ans, vous en aviez dix-sept !

« Colonel à dix-sept ans, c'est joli ! »

Un rire énorme court autour de la salle et domine pour un moment le bruit des rafales ébranlant la maison.

Les affidés du colonel, heureux de dauber sur leur chef, s'en donnent à cœur joie et trépignent d'aise à la vue de sa face déconfite.

Ned Moore, très allumé, la bouche pleine de miroton, la barbe constellée de sauce et de miettes de pain, jure qu'il n'a jamais si bien mangé, grâce au capitaine français, qu'il propose d'élever séance tenante au rang de colonel.

Félicien se défend en riant à son tour, et Ned Moore insiste.

« Acceptez donc, mon cher, acceptez donc !

« Quoiqu'il y en ait plus de cent mille en Amérique, c'est toujours bien porté.

– Cent mille !... »

– Peut-être davantage.

« N'est-ce pas comme cela chez vous ?

– Chez nous, répond le voyageur devenu subitement très grave, quand, après vingt-cinq ou trente ans de services, et quarante-cinq ou cinquante ans d'une existence irréprochable, un brave soldat voit sa carrière couronnée par ce grade, il est heureux autant qu'honoré, car...

– Comment !... cinquante ans, interrompt le colonel.

« Chez nous les grades *booment* plus vite.

– Je m'en aperçois !... »

Pendant ce colloque dont les termes amusent les Canadiens, Bob et le voyageur en liquides, miss Kate, sortie pour aller chercher au magasin

quelques bouteilles de vin de Champagne offertes par le Français, tarde bien à rentrer.

Jean, craignant un accident, une glissade, une chute, sort à son tour, pour aider où secourir leur petite amie.

Chose étrange, l'absence du jeune homme se prolonge tellement que Bob et son frère ne savent que penser.

Ils se lèvent machinalement et vont pour ouvrir la lourde porte, toujours encombrée de neige, qui donne accès à la cour intérieure.

À ce moment, une clameur formidable, une sorte de hurlement farouche que le plus brave ne saurait entendre sans tressaillir jusqu'aux moelles, jaillit de la cour.

Puis, un cri humain, sonore et vibrant comme un appel de clairon !

« Jean !... c'est Jean !...

Bob et Jacques bientôt suivis de Félicien, puis des Américains plus ou moins ivres, se précipitent vers la tranchée ouverte dans la neige, où un spectacle terrifiant s'offre à leur vue.

## VII

*Le plus terrible fauve d'Amérique. – Fort comme l'éléphant. – Féroce comme le tigre. – Brave comme le lion. – Ursus ferox. – Lutte à mort. – Jean blessé. – Un des premiers couteaux de la frontière. – Projets de désertion. – Mère infâme. – Tous vivants. – Festin de délivrance. – Sommeil de plomb.*

À part l'Europe civilisée où l'on ne rencontre pour ainsi dire plus d'animaux sauvages, l'Amérique semble le continent où se trouvent le moins de bêtes féroces.

L'Asie, en effet, a le tigre royal et la panthère noire ; l'Afrique a le lion et l'hippopotame ; toutes deux possèdent le rhinocéros et l'éléphant, sans compter les seigneurs de moindre importance, communs aux deux pays.

La faune américaine comprend, en fait de grands fauves, le jaguar, dont la férocité a été bien surfaite, la panthère, plus rusée que dangereuse, le cougar, franchement poltron, et une collection variée d'ours de toute espèce.

C'est tout.

En présence de cette courte nomenclature, où sont mentionnés seulement, au courant de la plume, les animaux les plus connus, on croirait le nouveau continent dépourvu de ces géants auxquels nous nous plaisons à conférer, en raison de leur taille, de leur vigueur ou de leur férocité, une sorte de royauté de convention.

On se tromperait cependant, si l'on croyait que l'Amérique n'a pas un champion à opposer, victorieusement peut-être, à ces monstres dont les noms, l'aspect, les mœurs mêmes nous sont familiers.

C'est l'*Ours gris* !

Les naturalistes qui, d'ordinaire, cherchent – et trouvent – pour leurs justiciables des appellations baroques, ne se sont pas mis en frais,



quand il s'est agi de lui donner son nom en *us*, c'est-à-dire son nom scientifique.

Ils en ont trouvé d'emblée un qui s'imposait et ont tout simplement baptisé le client : *Ursus ferox* !

Jamais dénomination ne fut plus juste, tant l'Ours gris, le grizzly des Américains, semble synthétiser toutes les férociétés pour les résumer sous un aspect formidable, et leur donner des organes refusés peut-être par la nature à ses autres produits.

Fort comme l'éléphant, brave comme le lion, sanguinaire et rusé comme le tigre, l'*Ours féroce* est une brute colossale dont les dimensions sont réellement stupéfiantes.

Il n'est pas rare, en effet, de trouver, dans les Montagnes-Rocheuses, des grizzlys longs de quatre mètres et pesant mille kilogrammes !... le poids de deux chevaux de cuirassiers !

D'apparence lourde, massive, il semble à peine ébauché, tant sa grosse tête à groin percée de petits yeux injectés de sang, ses jambes

difformes, son énorme corps oscillant, composent un ensemble contraire à toute esthétique.

Ajoutez à cela une fourrure bise, d'un gris sale tirant sur le blanchâtre, avec de longs poils au cou et aux flancs, pour envelopper à la diable cette créature monstrueuse, taillée en plein bloc, pétrie en plein muscle, et lui donner un aspect plus repoussant encore.

Ses dents sont terribles et démesurément fortes et longues. Mais ses griffes, dépassant quinze centimètres, sont plus formidables s'il est possible.

Rien qu'en le voyant, on se sent en présence d'une créature étrange, fantastique, déconcertante par sa ruse insoupçonnée, effrayante par son agilité que dissimule une apparente lourdeur.

Insouciant du danger, ignorant la peur, confiant dans sa force prodigieuse, il ne recule jamais, surtout quand la colère l'aveugle, fût-il mutilé, agonisant.

Et quelle vitalité dans cet organisme monstrueux dont vingt et vingt-cinq coups de feu

n'ont point raison toujours !

Bien qu'il soit en principe frugivore, comme l'indique son système dentaire, l'ours gris est aussi sanguinaire que le tigre. Il aime à se repaître de viande, et souvent tue pour le plaisir de tuer.

D'un seul coup de patte il foudroie un bison de six cents kilos, et l'ouvre, d'un coup de griffe, comme avec un coutelas. Il plonge alors son museau en pleins viscères, s'enivre de sang tout chaud, et se gorge de chairs palpitantes.

Gibier de plaine ou de montagne, tout lui est bon. Patient aussi comme les grands félins, il reste des heures à l'affût d'un élan ou d'un argali, sur lequel il bondit avec une rapidité inouïe, et qu'il effondre littéralement. S'il a l'espace devant lui, il n'hésite pas à entamer une lutte de vitesse, dans laquelle succombent fatalement les animaux les plus agiles, notamment le bison, le daim et même le cheval sauvage.

Comme il attaque sans provocation tout ce qu'il rencontre, homme ou fauve, il est la terreur des Indiens qui ne le chassent jamais et le combattent pour se défendre. Aussi, leur plus

glorieuse parure est-elle un collier en griffes d'ours gris, équivalant au plus magnifique et plus indiscutable certificat de vaillance.

.....

On peut, en conséquence de ce qui précède, juger de l'émotion dont ces rudes aventuriers furent saisis, quand Bob et Jacques, ouvrant la porte de Maison-Seule, pénétrèrent dans la cour et s'écrièrent, effrayés, malgré leur intrépidité :

« Grand Dieu !... Un ours gris ! »

Un regard suffit à leur montrer le drame accompli en quelques secondes.

Deux chiens broyés, réduits à l'état de loques sanglantes, formant deux taches rouges sur la neige, près de la palissade franchie de plain-pied par le monstre affamé.

Au bord de la tranchée piétinée, battue, Kate, étendue sans mouvement, les cheveux épars, livide comme une morte. Puis, à deux pas de là, un ours colossal, dressé sur les pieds de derrière, haut comme un plafond, la gueule béante soufflant une buée épaisse, et perdant ses

entrailles par une plaie longue d'un mètre !... Et Jean debout encore par un prodige de vigueur surhumaine, collé au flanc du monstre qui essaye de lui briser les reins, pendant qu'il le larde à coups de couteau.

Mortellement atteint, le grizzly pousse un nouveau hurlement plus effroyable encore, et pèse de toute la force de ses pieds de devant sur les épaules du jeune homme, arc-bouté, d'une main, à la fourrure dans laquelle disparaît sa figure.

Bien que blessé à la jambe, l'intrépide Canadien n'appelle pas à l'aide. Son sang ruisselle en nappe du jarret, une manœuvre familière à l'Ours Féroce, qui mutile ainsi tout d'abord sa victime, pour l'empêcher de fuir.

Les desperados, le voyageur français, le colonel, accourus derrière Jacques et Bob, contemplent, tout vibrants d'émotion, cette lutte sans merci, n'osant pas intervenir, dans la crainte d'atteindre l'homme si étroitement enlacé au fauve.

Le grizzly est sur ses fins, une écume

sanglante mousse à ses lèvres et à ses narines. Mais Jean, épuisé par cet effort terrible, ne peut plus tenir. Il fléchit, glisse, et manque de trébucher, quand une voix aimée résonne à son oreille.

– Tiens bon, frère !...

Au moment où, attirés par le hurlement du fauve et le cri de guerre du métis, Jacques et le cow-boy débouchaient dans la cour, ce dernier porta machinalement la main à son revolver.

« Non !... pas cela !... interrompt brusquement Jacques...

« Ça blesse... ça rend furieux !... ça ne tue pas. »

D'un bond il rentre dans la salle en bousculant tout le monde, saisit une carabine, la première venue, s'assure qu'elle est chargée, revient en une seconde et lance à son frère son cri d'encouragement.

Puis froidement, avec une impassibilité que dément son horrible pâleur, il ajuste l'ours à la tête.

Cela dure un quart de seconde, puis la détonation retentit, assourdissante dans la tranchée de neige. En même temps un bruit sec, une sorte d'éclatement comparable à la rupture d'un bâton.

L'ours desserre son étreinte, écarte les pattes, on pourrait presque dire les bras, ouvre une gueule énorme, pousse un cri qui fait trembler les murs de bois, puis s'en va dodelinant, à reculons, en passant convulsivement sur ses yeux son poing armé de griffes monstrueuses.

« *Well !* crié la voix alcoolique de Ned Moore, le vieil Ephraïm a son compte.

« Bravo ! jeune homme. »

Jacques pose précipitamment la carabine fumante le long du soubassement, et s'élance vers son frère défaillant.

Rouge de la tête aux pieds du sang qui jaillit de la poitrine du monstre, comme le vin d'une futaille, Jean aspire une large bouffée d'air, s'accroche à l'épaule de son cadet et lui murmure à l'oreille, d'une voix désespérée :

« C'est une fatalité ! je suis blessé à ne pouvoir marcher de longtemps :

« Et lui qui attend, là-bas !

– J'irai, moi !

– J'y comptais, frère. »

Bob s'était précipité vers Kate, l'avait saisie entre ses bras, et l'apportait, toujours inerte, dans la salle.

« Est-elle vivante, au moins ? demande Jean avec un horrible serrement de cœur, et faisant appel à son énergie pour ne pas tomber.

– Elle respire, je crois, la pauvre petite...

« Venez, Jean... je vais panser votre plaie, cela me connaît...

« Quant à la jeune fille, sa mère va s'occuper d'elle. »

Comme il disait ces mots, le grizzly, après avoir reculé jusqu'à la porte du magasin en agitant toujours la tête, expectora un flot de sang, et s'écroula brusquement, de son long.

« Que le diable fusille mon âme ! s'écrie Ned



renchérissant encore sur un des jurons de Bob, voilà une jolie boutonnière.

« *By God !*... l'homme qui a ainsi ouvert la panse au vieil Ephé est un des *premiers couteaux* de la frontière.

« J'ai grande envie d'entrer à son service, qu'en pensez-vous, colonel ?

– Je présume que vous feriez une sottise, Ned.

– Et l'autre, a-t-il assez proprement brûlé la cervelle au damné grizzly !

– Peuh ! à quatre pas...

– Encore ne fallait-il pas trembler pour mettre la balle dans l'œil de l'animal.

« Une erreur d'un quart de pouce, et il était déchiré en menus morceaux !

« Ma parole ! De fiers hommes, ces Canadiens ! Si, comme je l'espère, ce sont des voleurs de profession, il y aurait plaisir à travailler sous leurs ordres.

– Dans tous les cas, voilà trois cents livres de jambon, remarque judicieusement Peter, grand

ami des viandes salées et fumées, parce que ça fait boire.

« En ma qualité d'ancien boucher, c'est à moi de débiter cette montagne de viande.

– Et moi, ajoute mentalement le colonel en rentrant dans la salle, je dois surveiller mon personnel qui me semble avoir envie de désert.

« Ce serait dommage, car mes affaires vont bien... la troupe ennemie s'affaiblit... il s'agirait seulement d'aider un peu la destinée. »

Bob avait déposé bien doucement, sur un *rocking-chair*, près de sa mère, Kate Sullivan toujours évanouie.

Félicien Navarre s'était précipité vers Jean, soutenu par son frère, pensant que la jeune fille pouvait se passer de ses soins.

L'ancien brigadier, stupéfait à la vue du grizzly dont il ne pouvait imaginer les dimensions, avait peine à croire qu'un pareil colosse eût été tué, au couteau, par un jeune homme de dix-huit ans.

Aussi, ne tarissait-il pas en éloges sincères,

témoignant d'une admiration sans bornes pour l'héroïque métis.

« Jusqu'à ce Français bavard qui s'emballa à froid et va me lâcher à la première minute ! grogne le colonel.

« Oh !... mais, patience, mes gaillards, patience !

– Dieu me damne ! glapit la mégère à la vue de sa fille inanimée, êtes-vous morte ou vivante ?

« Si vous êtes morte, je le regrette en vérité, car vous étiez utile ici... Et puis, après tout... la vie est courte...

« Si vous êtes vivante, écoutez-moi... répondez-moi... et voyez si les clients ont soif... »

Interdite en présence de ce silence obstiné, elle s'approche en titubant, retire sa pipe, crache, et darde sur la pauvre enfant ses yeux blancs semblables à ceux d'un poisson cuit.

« Si vous ne répondez pas, vous êtes une mauvaise fille et je vais vous corriger d'importance.

« Quelques bons coups de bâton...

– Qu’allez-vous faire, malheureuse ! lui crie Félicien indigné, ne voyez-vous pas qu’elle est évanouie... mourante peut-être.

– *By God* !... évanouie !... alors dites-le donc, petite sotte...

« Allons ! buvez un coup de jus de tarentule... ça remonte le cœur. »

Sans plus s’occuper des propos odieusement incohérents de cette misérable, le brave garçon lui tourne le dos, et s’empresse, avec un zèle maladroit, mais touchant dans son inexpérience, près de la pauvre petite Kate.

En un clin d’œil Bob a inspecté la blessure de Jean. Blessure grave, profonde, nécessitant un long repos. En un tour de main il improvise un pansement. Un quart de gin sur une poignée d’étoupe et le tout collé sur la plaie, avec une ceinture de laine pour bandage.

Voilà quelle est la chirurgie aux frontières.

Kate, frictionnée avec du vinaigre, aspergée d’eau glacée, reprend peu à peu ses sens, ouvre les yeux, étonnée de vivre et de se retrouver là...

Toute pâle encore et pouvant à peine respirer, elle balbutie d'une voix entrecoupée :

« Le grizzly ?...

– Mort ! s'écrie Bob joyeusement ; et prêt à être transformé par moi en un magnifique tapis que Jean vous offrira, n'est-ce pas, mon ami ?

– Avec plaisir, chère miss Kate...

« Vous êtes mieux, j'espère ?...

La brave enfant, sans chercher à tirer parti de la situation pour se rendre intéressante, réagit énergiquement, boit un grand verre d'eau fraîche, se lève fait deux ou trois appels du pied, puis ajoute :

« Je me sens mieux... et je vous remercie, messieurs... oh !... de tout cœur !

« Dieu ! que j'ai eu peur, en me retrouvant face à face avec cette horrible bête occupée à pétrir un de nos chiens...

« Je suis tombée de saisissement... me croyant morte...

« ... Et je me retrouve ici... C'est bon de

vivre ! »

Il fallut naturellement lui raconter par le menu cette dramatique aventure, la part essentielle prise par Jean, puis par Jacques, à la mort de l'ours gris, tant et si bien que chacun fit cercle autour de la gracieuse et vaillante fille, à l'exception toutefois du colonel, fort occupé dans une conversation intime avec Old Woman.

Chose étonnante, l'ivrognesse paraît l'écouter avec une attention voisine pour un moment de la lucidité.

« *Well* !... quand vous voulez une chose vous la voulez bien, colonel !...

– Et je paye en conséquence.

– Vous aurez la drogue ce soir... J'en ai plus qu'il ne faut...

« Mais, donnant donnant, ou sinon, rien de fait »

Le soir, pour célébrer la mort du grizzly, il y eut à Maison-Seule un petit extra fêté par les deux troupes, entre lesquelles il y avait comme un vague sentiment de détente.

Ned Moore, séduit par l'exploit de Jean, offrait sa sympathie, Félicien était déjà de cœur avec les Canadiens, Nick et Peter emboîtaient le pas à Ned ; il n'est pas jusqu'au colonel qui ne se mit en frais.

On mangea de l'ours sous toutes les formes, on but copieusement, et du meilleur, bien que M. Félicien Navarre, en spécialiste, trouvât un goût parfois bizarre au nectar tiré du magasin.

Puis, chacun, brusquement, s'endormit d'un sommeil de plomb.

## VIII

*Réveil qui manque de gaieté. – Les adieux du colonel Fairfield. – Nouvelle sortie des billets verts. – Fureur. – Comment le colonel a pu forcer le blocus. – Changement de chef. – En chasse. – La piste de l'ours. – Tranchée dans la neige. – Stupeur. – Jonathan et Joë Sullivan.*

Les pensionnaires de Maison-Seule dormirent douze heures consécutives. Rien d'étonnant à ce qu'un certain nombre parmi eux aient trouvé, au fond d'une remarquable série de flacons, un sommeil aussi prolongé.

La vieille femme, notamment, qui, en dipsomane d'imagination, avait additionné, pour lui donner du montant, son vin de Champagne d'alcool de menthe, de vinaigre et de jus de tarentule. Ce mélange hétéroclite lui avait même procuré une ivresse folâtre, peuplée de chansons



sentimentales, et terminée par une absolue catalepsie.

Ned Moore, avec Peter et Nick, les sinistres et muets comparses dont l'unique fonction a été de boire, fumer, dormir et chiquer pendant le blocus des neiges, ayant tenu tête à Old Woman et ingurgité l'atroce breuvage avec une gloutonnerie de brutes, devaient succomber comme l'ivrognesse.

Cette conclusion était voulue, cherchée, inévitable.

Bob lui-même, qui, en dépit de sa conversion récente, s'était un peu allumé, pouvait, à la rigueur, avoir la tête lourde, et mal au scalp, comme on dit plaisamment à la frontière.

Mais Félicien Navarre, le solide buveur professionnellement entraîné, mais les trois méfis dont l'abstention a été presque complète, mais Kate Sullivan dont les lèvres ont à peine effleuré un verre plein du liquide effervescent dénommé là-bas Tchimpègne... lisez Champagne.

Il y a là un mystère dont chacun, en

s'éveillant, à peu près en même temps, cherche l'explication.

Bob ouvre les yeux le premier, tout frissonnant – le feu est depuis longtemps éteint – apprécie en connaisseur le désordre pittoresque de la grande salle envoie un salut ironique à Old Woman étalée sur le ventre au bas de l'aire, et machinalement compte les « cadavres ».

Ned Moore est resté assis devant la table, le rein courbé en avant, la face appuyée sur les bras arrondis l'un sur l'autre, et ronflant éperdument. Nick et Peter, affalés à terre, jambes et bras écartés en croix de Saint-André, ont des hoquets répugnants de bêtes malades,

Félicien Navarre, tout pâle, avec ses épais sourcils, sa barbe noire qu'accentue encore cette lividité, dort sur un *rocking-chair* et respire d'une façon brève, saccadée.

Les deux blessés, Jean et François, reposent côte à côte sur des fourrures ; Bob se trouve près de Jacques également endormi, et se rappelle vaguement avoir vu miss Kate se retirer dans sa chambre, avant de succomber lui-même à

l'invincible torpeur.

« Tout le monde est là, grogne le cow-boy en s'étirant, oui, tout le monde...

« Sacrebleu ! j'ai vingt livres de plomb dans la cervelle... A-t-on idée de cela !...

« J'ai le gosier comme de la sciure de bois... et je boirais bien un verre d'eau !

« Oui !... de l'eau...

« Eh !... colonel !... j'offre un *corpse reviver*... Allons, Old Woman, debout, pour les consommateurs.

« Eh !... Moore... Peter, Nick... halloo !... les scalps sont malades ?...

« Eh !... colonel Fairfield !...

« *Hell and damit* !... le coquin n'est pas là... je me suis trompé...

« Voyons ; le Français, Ned, Peter, Nick, mes trois amis et moi...

« Que les ergots du diable me servent de cravate !... il s'est enfui... je serais curieux de savoir par où et comment !... »

Le monologue de Bob débité à pleine voix, ses jurons, ses appels finissent par arracher les dormeurs à cette somnolence.

« Qu'est-ce que cela ? » reprend le cow-boy à l'aspect d'un objet étrange aperçu au-dessus de la couche occupée par Jean et François.

L'objet est un couteau indien, planté dans le tronc d'un cèdre formant un des éléments de la muraille, et dont la lame traverse un vaste carré de papier grossier, sur lequel sont écrites, au crayon, quelques lignes.

C'est le couteau de Jean, dont le manche est encore tout souillé du sang de l'ours gris.

« Je soupçonne là-dessous quelque diablerie », murmure Bob en s'approchant pour déchiffrer les caractères.

Puis, il lit, à voix basse :

« Vous étiez trop jeunes pour vous attaquer à un vieux renard comme moi. Vous vous trouvez à ma merci et je pourrais, si bon me semblait, vous faire passer de vie à trépas. Les morts seuls ne

sont point à craindre. Mais j'hésite à vous tuer, positivement. Une sottise, peut-être. Je me contente de vous reprendre l'argent que vous m'avez volé, il y a huit jours, et je joins, sans le moindre scrupule, à ces dix mille dollars enlevés de votre ceinture, monsieur Jean, tout l'argent qui se trouve dans votre poche. Ce sera pour me dédommager du temps que vous m'avez fait perdre.

« C'est de bonne guerre, n'est-ce pas ?

« F... »

– Volés !... nous sommes volés, hurle le cowboy passant d'un sang-froid apparent à une colère furibonde.

– Volés ! qui ?... s'écrient tumultueusement Jacques, Jean et François, d'une part, et Ned Moore, Peter et Nick d'autre part.

Félicien Navarre tâte son portefeuille et constate avec un soupir de satisfaction qu'il est en place.

« Tenez, lisez ! crie Bob d'une voix rauque en

tendant le papier à Jean devenu subitement tout pâle.

« Et vous, là-bas graine de coquins, combien ce misérable vous a-t-il promis pour la sale besogne !

– Ah ! tu sais, toi, le gardeur de vaches, si tu nous insultes, il va grêler du plomb ! vocifère Ned Moore, qui a le réveil mauvais.

– Sangdieu ! gronde Bob en sautant comme un furieux sur le desperado, sangdieu ! ça me va ; j'ai vraiment besoin d'exterminer quelqu'un.

– La paix ! interrompt Peter s'interposant, très calme, entre les deux hommes dont les couteaux luisent déjà.

« Bob demande combien le colonel Fairfield nous a promis ?

« C'est cent dollars...

– Vous a-t-il payés ?

– Non ! Et il vaut bien mieux lui courir après, que de vous mettre les boyaux à l'air.

– Bien dit, Peter... tu ne parles pas plus

souvent que l'ânesse du prophète Balaam, mais, comme elle, tu dis des choses justes.

« Si tu veux, Bob, nous remettrons la chose à plus tard, et nous nous allierons contre le voleur commun.

– Hallo !... boys, glapit une voix éraillée, qu'est-ce que cela veut dire... on ne se tue plus ?

« Comme ces petits hommes de la frontière sont dégénérés !

« Hallo !... buvez un peu et battez-vous... je veux voir du sang ! »

Et Old Woman, échevelée, hideuse, les yeux fous, s'avance avec des mouvements saccadés d'alcoolique vers les deux hommes qu'elle voudrait voir s'entrégorger.

« La paix, sorcière ! lui crie rudement Ned Moore.

« Combien ce colonel de malheur t'a-t-il donné pour nous empoisonner ?

– Un fier homme, celui-là ! quoiqu'il ait hésité à couper le cou à ces beaux fils du Canada.

– Parleras-tu, gredine ! et nous diras-tu la drogue infâme versée par ce triple coquin ?

– Peuh !... est-ce la peine de faire pareil tapage pour un misérable verre de *laudanum* absorbé entre vous tous... huit hommes...

« Je buvais cela sans faire la grimace, moi, faible femme ! quand Joë Sullivan, mon époux, construisit Maison-Seule.

– Ah ! c'est du laudanum, dit Félicien Navarre tout pensif, je ne m'étonne plus de cette saveur bizarre que je trouvais à toutes les boissons.

« Un verre ! cet abruti de colonel pouvait nous faire périr sans rémission. Je me demande même comment nous sommes encore vivant.

– Nous voilà suffisamment édifiés, reprend Ned Moore, ne seriez-vous pas d'avis de donner la chasse au colonel ?

– Tout de suite ! répond Félicien Navarre sans plus réfléchir...

– Il a douze heures d'avance, observe Bob très judicieusement.

– Oh ! gronde Jean furieux, se sentir



immobilisé là, bêtement... sur un tas de fourrures, et ne pouvoir prendre la piste de ce misérable...

– Pour la suivre jusqu'en enfer, s'il le fallait, ajoute François non moins exaspéré que son aîné.

– Tu es bienheureux, toi, Jacques, d'être en mesure d'agir.

– Jacques restera ici, interrompt Bob avec autorité.

« À vous deux, vous ne valez pas une vieille squaw impotente, soit dit sans vous offenser.

« Il faut près de vous un gaillard d'attaque pour vous protéger efficacement en cas d'alerte.

« Moi, j'accompagnerai ces braves garçons qui courent après leur argent...

« Cent dollars par homme, n'est-ce pas, Moore ?

– Cent dollars !

– Je double la somme, si nous rattrapons le Fairfield, et je me mets à votre tête.

« Quant à vous, monsieur le Français, fiez-vous à moi... chemin faisant, je vous raconterai

l'histoire des dollars pris et repris, et vous verrez de quel côté sont l'honneur et le bon droit.

– Bob, tu parles d'or ! s'écrient les desperados.

« Deux cents dollars !... on massacrerait pour moins les cent mille colonels de l'Union.

– Et moi, murmure en aparté le voyageur français en réfléchissant un peu tard à son inconséquence, qu'est-ce que je fais ici ?

« Je m'emballe comme un écervelé à la suite d'un colonel de contrebande, – sans jeu de mots – puis, m'apercevant que c'est un coquin, je m'emballe de nouveau, cette fois, en faveur de ceux que je poursuivais précédemment.

« Je suis étranger au pays, je n'ai aucun intérêt dans l'affaire, et je risque d'attraper des horions pour des gens que je ne connais pas !...

« Ma parole ! on enferme des gens moins fous que moi.

« Et dire que par gloriole et sot amour-propre, je ne me retirerai pas à temps de cette ridicule aventure ! »

... Jacques se rend aux excellentes raisons présentées par Bob. Il restera près de ses frères pendant que le cow-boy entreprendra cette poursuite dont les résultats sont bien hasardeux. Mais, enfin, il faut faire quelque chose, et tenter même l'impossible.

Le réveil et les pourparlers n'ont pas duré en tout un quart d'heure. En hommes habitués au hasard d'une existence au moins irrégulière, les aventuriers s'appêtent lestement : ils entassent à la hâte quelques larges bouchées, emplissent leurs bissacs, vident le coup de l'étrier, puis quittent la grande salle.

Les voici dans la cour juste à temps pour prendre congé de miss Kate Sullivan sortie enfin de cette longue torpeur, et très étonnée d'un départ auquel elle ne comprend rien.

Les quatre chevaux sont toujours à l'écurie où la réclusion commence à leur peser, car ils font un tapage d'enfer. Le colonel est donc parti à pied. Comment et par quel chemin ? se demande Bob très intrigué.

Le cow-boy s'étant improvisé chef, – un peu

plus on l'appellerait : colonel, – marche en tête et scrute l'épaisse couche de neige avec une curiosité à laquelle se mêle un soupçon de dilettantisme.

Bob est un excellent batteur d'estrade, et cette fuite du colonel, à travers une couche de neige épaisse de cinq à six pieds, lui semble tout à fait extraordinaire.

Aussi est-il heureux, autant que le permettent les tristes conjectures présentes, d'avoir à lutter d'intelligence et de ruse contre un adversaire digne de lui.

Il s'engage dans la tranchée conduisant à l'écurie et aux magasins, regarde à droite et à gauche, au milieu des tassements et des éboulis produits par la lutte de Jean et de *l'ours féroce*, et rencontre une dépression profonde.

Cette dépression étroite, – environ un mètre de large, – comprend toute l'épaisseur de la neige, c'est-à-dire deux mètres en cet endroit. Elle s'avance en ligne à peu près directe, vers le nord-est, comme une tranchée très irrégulière, pratiquée non pas par déblais, mais par

propulsion ou par arrachement.

On dirait, en un mot, qu'un énorme tronc d'arbre, poussé avec une force considérable, a frayé ce sentier perdu dans les neiges.

Quoi qu'il en soit, cette voie, sans être très facile, est à peu près accessible à des piétons. Ils enfoncent jusqu'à mi-jambe, mais avancent néanmoins, Bob en tête, plus intrigués que jamais, flairant un péril, mais excités par la vengeance et la cupidité.

Ils vont ainsi environ deux cents mètres, en frôlant des épaules cette tranchée dont les bords dépassent leur tête, quand Bob s'arrête brusquement et se retourne vers Ned Moore qui vient après lui.

« Sais-tu, Ned dit-il au desperado, comment et par qui cette sente a été ouverte ?

– Non ! car les empreintes sont effacées par tes pieds et ceux du maudit colonel.

– Nous avons eu pourtant une visite à Maison-Seule.

– Le grizzly !

– Pardieu ?... le grizzly sentant les émanations des hôtes de Maison-Seule, gens et bêtes enfouis sous la neige.

« Trop lourd pour marcher sur la couche molle, mais fort comme plusieurs bisons, il s'est dressé sur les pieds de derrière, en y employant le temps nécessaire, a écarté avec ses pieds de devant, poussé avec son corps et foulé sous ses pieds de derrière la neige...

– C'est bien cela, répondent les hommes suivant en file indienne.

– Mais, ce n'est pas tout, reprend Bob, l'ours est mort là-bas, tué par Jean, et je trouve une piste qui revient de Maison-Seule.

– Pas possible ! Il y aurait donc un second ours.

– Je sais pertinemment qu'il s'en trouvait deux dans le voisinage, car ils ont mis jadis nos chevaux en pièces.

« Rien d'étonnant à ce que le second, ne voyant pas revenir son compagnon, se soit mis à sa recherche, en suivant naturellement le même

chemin.

« Cette circonstance explique pourquoi cette sente est si bien frayée relativement, puisqu'il y a eu trois passages de grizzly.

« Alors, le colonel...

– Le colonel a suivi le second ours quand il s'en allait de Maison-Seule... Les griffes, tournées dans le sens de notre marche, sont effacées, parfois, sous les semelles de l'homme.

– Cela paraît très juste.

– Eh bien, continuons ! »

Ils marchent pendant une demi-heure environ, et parcourent à peu près cinq à six cents mètres avec de grandes difficultés, mais sans être arrêtées par la neige qui devient de moins en moins épaisse. En outre, le terrain s'élève et l'on commence à voir, dans le lointain, la toiture de Maison-Seule émergeant de l'énorme amoncellement de neige projeté, sur le terrain découvert, par les rafales.

Comme il fallait s'y attendre, la tempête a très irrégulièrement réparti cette couche, atteignant

par endroits plusieurs mètres, tandis que, par places, elle s'élève seulement à quelques décimètres.

Tel est le cas de Maison-Seule, bloquée peut-être pour longtemps, grâce à la configuration du plateau où elle s'élève, et qui aurait été privée de toute communication avec le dehors, sans cette circonstance fortuite utilisée par le colonel avec une rare sagacité.

Bob et ses compagnons avancent toujours et se trouvent conduits, par la piste de l'homme et des fauves, du côté d'une futaie de pins poussant comme par miracle, sur des rocs escarpés.

Ils ont parcouru avec d'énormes difficultés au moins trois kilomètres, quand tout à coup les traces du colonel disparaissent à deux cents mètres environ d'une caverne d'accès facile, et d'entrée spacieuse.

Devant la caverne, on aperçoit un foyer incandescent, devant lequel sont accroupis deux hommes surveillant un rôti.

À l'approche de Bob et de ses compagnons,



ceux-ci se lèvent brusquement.

« Tiens !... dit Bob au comble de la stupéfaction, Mister Jonathan !

– Et Joë Sullivan, le patron de Maison-Seule », ajoute Ned Moore.

## IX

*Comment Jonathan échappa au pillage et à l'incendie de sa maison. – Mauvaises nouvelles. – Jonathan inquiet. – Double chasse. – Un second ours gris. – Enfermé. – Mort du grizzly. – Contenu de son estomac. – Stupeur, puis fureur de Jonathan. – Le tombeau du colonel Fairfield.*

Bien qu'il ait été à peine entrevu, le personnage de Toussaint-Jonathan est essentiel à ce véridique récit, dont la substance a été communiquée, de Winnipeg, à l'auteur, par un des héros eux-mêmes.

Essentiel et tout à la fois réel, car Toussaint Lebœuf a vécu là-bas au Manitoba, où son souvenir est tellement exécré, que sa femme et ses enfants, innocentes victimes, ont dû s'expatrier sans espoir de retour.

Il est, en conséquence, utile de rappeler brièvement ce qu'il est advenu de lui, depuis le moment où il fut perdu de vue, jusqu'à celui où Bob stupéfié le retrouve au centre des Turtle-Mountain, en compagnie de Joë Sullivan.

... On se souvient du sac et de l'incendie de sa maison, à Hell-Gap, et du bruit très accrédité, très vraisemblable aussi, de sa mort, sous les décombres.

Les journaux américains ont fait, en son temps, grand tapage de cette affaire, attribuée, par erreur, à une vengeance de cow-boys se prétendant malmenés et volés par Jonathan. On publia même les portraits des soi-disant assassins et de la victime, – les journaux américains ne sont jamais à court de documents – quand on apprit un beau jour que Jonathan avait échappé, contre toute probabilité.

La nouvelle fut connue peu de temps après l'incendie, à l'occasion du déblaiement des ruines. On découvrit que la porte blindée, contre laquelle s'étaient brisés tous les efforts, aboutissait à un passage voûté, débouchant dans

une citerne dissimulée, au milieu du jardin, sous un fouillis de plantes grimpantes,

Jonathan ayant attendu la nuit dans ce réduit ignoré de tous, s'était enfui à la faveur des ténèbres. Il avait gagné les Turtle-Mountain où il avait des affidés que son industrie faisait vivre. Puis, accompagné de gardes du corps choisis parmi les plus déterminés contrebandiers du pays, il était revenu à Hell-Gap, afin de faire exhumer son coffre-fort, enfoui profondément dans sa cachette introuvable.

L'opération ayant parfaitement réussi, il s'était fixé momentanément à Hell-Gap, où il vivait à l'hôtel, en s'entourant de précautions minutieuses, pour dépister les trois frères et Bob, dont il sentait peser sur lui, à chaque instant, l'infatigable surveillance.

C'est ainsi que Jean, Jacques et François, assistés de leur brave cow-boy attaché définitivement à leur fortune, percèrent, après des prodiges de patience et de ruse, le mystère de la vie du misérable.

Ils apprirent le secret de ses accointances avec

les contrebandiers, dont plusieurs étaient connus de Bob. Ils furent également informés, chose beaucoup plus délicate, quoique peu surprenante, de sa complicité avec l'agent général des douanes des Turtle-Mountain.

Ayant acheté à beaux dollars comptant le concours d'un agent subalterne des douanes, jaloux naturellement du colonel dont il convoitait la place, ils en arrivèrent à connaître, jusque dans ses plus intimes particularités, la vie du coquin, du moins dans tout ce qu'elle avait de rapport avec celle de Jonathan.

Telle était la confiance réciproque des deux affidés, confiance édifiée d'ailleurs sur des nécessités et des complicités mutuelles, que le colonel Fairfield transportait au Canada les fonds de l'association, et au besoin ceux de Jonathan, préférant, l'un et l'autre, pour leurs placements, les maisons canadiennes aux banques yankees.

Sur ces entrefaites, les nouvelles reçues de Regina par les trois frères étaient mauvaises. On considérait la cause de Louis Riel comme perdue, surtout après une tentative prématurée d'évasion

qui ne réussit pas. Bob et Jacques partirent étudier la situation sur place, afin de connaître les besoins et les ressources du parti.

Comme besoins, hélas ! tout : comme ressources, rien ! Les métis étaient ruinés par cette malheureuse campagne. Plus de maisons, plus de bétail, point de récoltes... et surtout, plus de terrain à vendre, les Anglais s'étant emparés des lots disponibles, c'est-à-dire des lots des révoltés.

Bob et Jacques revinrent désolés, et tinrent conseil avec Jean et François demeurés en Amérique pour surveiller l'ennemi.

La ruse et la force étant impossibles pour délivrer Louis Riel, tous quatre tombèrent d'accord qu'il fallait acheter un ou plusieurs de ses gardiens. Malheureusement, ils étaient, comme on sait, sans ressources par l'abominable spoliation de Jonathan.

Ils désespéraient donc, malgré leur vaillance, quand ils apprirent par leur homme que le colonel Fairfield, toujours par voies et par chemins entre les États-Unis et le Canada, devait transporter,

pour le compte de Jonathan, une grosse somme en billets.

Cette somme se montait à dix mille dollars !... le chiffre fatidique de celle volée à leur père par le misérable.

Leur parti fut bientôt pris. Comme Jonathan était le propriétaire des *greenback*, ils arrêteraient à tous risques et à main armée le mandataire, qui les leur remettrait bon gré, mal gré.

Sachant le jour et l'heure du départ du colonel, ils se mirent en route à l'avance, étudièrent la configuration du pays, l'itinéraire de la diligence, et décidèrent que l'attaque aurait lieu juste en face le Ravin de la Grand-Pente.

On sait le reste.

.....

Cependant, Jonathan, après trois jours écoulés depuis le voyage du colonel, ne savait que penser, d'autant plus que le conducteur de la diligence, mourant de peur, ne voulait plus revenir sans avoir son véhicule complet, et que les voyageurs se souciaient fort peu de suivre une route si mal

famée.

Jonathan, sans nouvelles, télégraphia à Deloraine et apprit en même temps l'attaque nocturne et le départ du colonel à la poursuite des voleurs.

Sa première pensée, en lisant la longue et très détaillée dépêche de son correspondant, fut celle-ci : Le véritable voleur est Fairfield, et les gens masqués chargés d'arrêter la diligence, des complices jouant pour une somme plus ou moins modique une comédie, et auxquels le colonel a remis pour la frime des papiers quelconques.

Ce coquin de colonel, n'osant pas voler ouvertement son associé, aura pris ce biais pour lui subtiliser la somme, sans courir le moindre risque, le larcin devant être imputé à des inconnus qui, par la suite, resteraient introuvables.

Tout venait corroborer, dans l'esprit de Jonathan, cette idée : le soin mis par le colonel à faire signer, par les témoins du crime, une attestation en forme, sa hâte à quitter Deloraine, son départ pour une destination inconnue avec



des individus mal famés, sa disparition et, enfin, le peu de confiance inspirée de tout temps à Jonathan par ce louche personnage.

Joë Sullivan, l'*alter ego*, le bras droit de Jonathan, l'exécuteur presque infailible des bons coups de contrebande, se trouvant à Hell-Gap, Jonathan lui fit part de ses soupçons et lui demanda conseil.

Joë Sullivan supposa fort judicieusement que la neige survenue le lendemain matin du vol aurait bien pu arrêter le colonel et le bloquer quelque part, d'autant plus que les chemins de fer de la région avaient chômé pendant trente heures.

« Si nous lui donnions la chasse ! proposa Jonathan.

– *All right !* répondit sans phrases Joë Sullivan, homme d'action s'il en fut. »

Ils réunirent cinq ou six contrebandiers réduits à l'inaction par la neige, et se mirent en route, malgré un temps affreux, en hommes dont la rude nature sait braver, sans défaillance, les labeurs les plus durs, les fatigues les plus écrasantes.

Chose à peine croyable, ils réussirent à explorer en tous sens le massif des Turtle-Mountain, rayonnèrent à travers les neiges, au milieu des pics, des rocs, des éboulis et des forêts, bref, partout où ils pouvaient avancer sans trop courir le risque de chutes au fond des abîmes.

Naturellement, cette randonnée des huit hommes épars sur ce vaste périmètre fut inutile, puisque le colonel et ses desperados se trouvaient bloqués à Maison-Seule.

Joë Sullivan, après cinq jours employés à courir dans la neige, et autant de nuits passées en plein air, sous des huttes de branchages, avec une mince couverture pour toute literie, avait bien essayé de pénétrer chez lui, pour se ravitailler, et goûter un peu de repos.

Mais tel était l'amoncellement de neiges sur ce point découvert, que force fut de battre en retraite.

Et les toitures sombres, aperçues dans le lointain, avec le long panache de fumée, apparaissaient, sur la plaine blanche, comme une

terre promise, inaccessible pour longtemps peut-être, à moins de modifications tout à fait imprévues.

Or, le matin même du jour où les reclus de Maison-Seule s'apercevaient de la fuite du colonel disparu depuis douze heures, après avoir narcotisé tout le monde, Joë Sullivan et Jonathan, éveillés dès l'aube, et tout glacés malgré leur prodigieuse endurance, trouvaient les traces d'un ours gris.

À la vue des empreintes colossales du monstre, tous les instincts du chasseur se réveillèrent soudain chez les deux compagnons.

« Joë ! s'écrie Jonathan qui n'est pas Canadien pour rien, la piste est toute fraîche, abandonnons, pour un moment, ce coquin de Fairfield, introuvable décidément.

« Massacrons cette vermine de grizzly... et laissons attendre mes dollars... C'est une aubaine trop rare.

– À ton idée, camarade ! Les dollars ne seront pas pour cela perdus, à moins que le colonel ait

quitté le pays.

« Quant à la chasse au grizzly, tu sais que j'en raffole, presque autant que de la chasse à l'homme.

– Parfait !... dépêchons, car il ne doit pas être loin.

« C'est un ours qui rentre au gîte après son carnage de la nuit. »

À cent mètres à peine, la piste fait un coude pour s'enfoncer sous un superbe bois de sapins, où se trouve un amas de roches bizarrement superposées. À la base des roches, une ouverture toute noire, large et haute, dans laquelle a certainement pénétré l'animal, car ses pas sont imprimés sur la neige, poussée par le vent jusque dans l'intérieur de la caverne.

« Voici la demeure du vieux coquin, dit à voix basse Jonathan, il faut l'en faire sortir et le fusiller.

– De pied ferme ? demande Joë Sullivan, petit homme trapu, agile comme un écureuil, et singulièrement vigoureux.

– Tu ne le voudrais pas !

« J'aime la chasse, mais je ne tiens pas à courir trop de risques, et je veux surtout garantir ma peau...

– Alors que veux-tu faire ?

– Allumer devant la grotte un feu de sapin et enfumer le grizzly qui ne peut manquer de sortir par ici, puisque le gîte n'a pas d'autre issue.

– Ensuite ?

– Dès que la fumée pénétrera, nous grimperons sur chacun un sapin et nous fusillerons notre animal sans affronter le moindre danger. »

Le plan fut exécuté séance tenante, et l'ours gris, désagréablement éveillé par la fumée envahissant à torrents son domicile, sortit en toussant et en grognant à plein gosier.

Subitement, son odorat, d'une subtilité merveilleuse, lui annonce la présence d'ennemis. Les grognements se changent soudain en cris de fureur, car l'ours féroce, pour bien légitimer son nom, est à tout propos dans un état de rage

perpétuelle.

Deux coups de carabine tirés à dix mètres, l'atteignent, l'un à la tête, l'autre au défaut de l'épaule, et lui font pousser des hurlements effroyables. Il aperçoit alors les chasseurs perchés sur chacun une branche et l'ajustant sans se soucier de sa colère impuissante, car le grizzly, à l'encontre de ses congénères, ne monte pas sur les arbres.

Jonathan et son compagnon, très habiles tireurs bien que gênés par leur position incommode, continuent imperturbablement le feu, grâce aux armes à répétition leur permettant de cribler l'ennemi.

Bientôt l'ours, atteint coup sur coup dans les organes essentiels à la vie, tombe agonisant. Une dernière balle, tirée à la tempe, met fin à ses convulsions. Le voilà immobile.

Les deux compagnons, persuadés qu'il a cessé de vivre, descendent avec précaution, s'approchent, la carabine à l'épaule, en cas d'un subit et terrible retour à la vie.

Précaution superflue : le grizzly est bien mort.

Tirant alors leurs couteaux, ils se mettent en devoir de le dépouiller tout chaud, ce qui rend le travail infiniment plus facile, et permet d'enlever, en un temps relativement court, sa peau dont le poids atteint et dépasse quatre-vingts kilogrammes.

« Hum ! diablement maigre, observe Jonathan.

– Les jambons n'en seront pas moins d'excellente qualité.

– D'accord !

« Il a cependant copieusement soupé cette nuit...

« Vois donc comme sa panse est gonflée.

– Si tu l'ouvrais pour voir de quoi un ours gris peut vivre, par un temps comme celui-ci, où la fringale doit habiter en permanence les Turtle-Mountain. »

D'un seul coup, Jonathan ouvre le thorax d'où il surgit un sac membraneux, en forme de cornemuse, de dimensions énormes, et gonflé à éclater.

« L'estomac », dit Jonathan.

Un second coup éventre l'enveloppe, d'où jaillit, avec une poussés de trop-plein, un magma épais, rougeâtre, composé de substances hétérogènes, avalées goulûment par le monstre, et qui se répandent sur la neige avec une odeur aigrelette.

« Que diable cette vermine a donc absorbé, reprend Jonathan éparpillant l'affreux mélange avec son couteau.

– Des os... des cheveux !...

– De longs cheveux... tu as raison... des doigts broyés... une bague aplatie...

– Des boutons... des fragments d'étoffes... une ceinture de cuir en loques, des morceaux de bretelles.

– Sangdieu ! le grizzly a dévoré un homme.

– Et un homme porteur d'un joli paquet de valeurs...

– Hein !

– Cette masse verdâtre, dit Joë qui, sans



répugnance, fouille maintenant avec ses doigts – on dirait du papier de *greenbacks*... j’y distingue, me semble-t-il, des lettres... vois donc...

« Malheureusement, ce n’est plus qu’une pâte »

– Des billets ! crie Jonathan d’une voix étranglée... c’est vrai...

« J’ai peur de comprendre !

« L’homme a été mis en loques et dévoré dans la caverne, entrons-y... peut-être trouverons-nous de quoi confirmer la supposition...

Armé d’un tison dont il ravive la flamme, Joë pénètre dans le repaire, et pousse un cri de surprise, à l’aspect d’une paire de bottes lacérées jusqu’à mi-tiges, et dans lesquelles se trouvent deux pieds, coupés au-dessus des chevilles.

« Les pieds du gentleman, dit Joë, amusé intérieurement de l’air déconfit de son complice.

– Une carabine... encore chargée... un revolver... avec un nom gravé sur la crosse en ébonite.

– Ce nom ?

– Que l’enfer me brûle... il y a : Fairfield !

– Ton voleur, mon pauvre Jonathan !...

« Ton voleur qui, pour un vieux routier, s’est laissé pincer comme une *corne verte*.

« Quelle déveine, aussi, quand on vole dix mille dollars à un ami, d’être rencontré par un grizzly qui vous mange, avec un appétit... d’ours famélique... et fait la petite bouche sur une paire de bottes, alors qu’il gobe pour son dessert une liasse de billets verts.

« Allons, Jonathan, inscris cela aux profits et pertes, et tâchons de rallier Maison-Seule. »

## X

*Le repas d'un ours gris. – Par file à gauche et à droite. – Hésitation de Bob. – Jonathan apprend ce qu'il voulait savoir. – Nouveau changement de maître. – « On ne me tutoye pas, et l'on m'appelle : « Monsieur. » – Surprise. – Jacques essuye le premier feu. – Une héroïne. – Vengés. – La mort d'un brave.*

Jonathan consterné, Joë Sullivan légèrement ironique devinèrent une grande partie de la vérité, en présence des débris procurés par la nécropsie de l'ours gris.

Les commentaires allaient bon train, et Jonathan, de plus en plus furieux, ne savait guère lequel des deux il devait le plus maudire : du colonel qui lui avait enlevé une petite fortune, ou du plantigrade qui avait dévoré le voleur et l'objet du larcin.

Si du moins les billets avaient conservé une homogénéité suffisante pour être négociés ! Comme Jonathan se fût vite consolé de la mort affreuse de son complice ! Mais cette brute de grizzly avait tout avalé avec une inqualifiable gloutonnerie, sans même se douter du crime de lèse-coffre-fort qu'il commettait.

La chose étant donc finie, et très mal finie pour Jonathan, bien vengé sans doute, mais trop chèrement, quand débouchèrent, de la piste, les chasseurs partis de Maison-Seule, à la poursuite du défunt colonel.

À l'aspect du métis qu'il reconnaît aussitôt, Bob songe à lui brûler, sans explication, la cervelle, et à faire expier, aux lieu et place de ses amis, les crimes de leur mauvais génie. Malheureusement, le cow-boy hésite une seconde, se demandant s'il a bien le droit de se substituer aux jeunes Bois-Brûlés, et cette seconde permet à Jonathan, toujours sur le qui-vive, de se mettre en défense avec cette incroyable célérité particulière aux gens de la frontière.

Joë Sullivan l'a d'ailleurs imité avec une égale prestesse, et les cinq hommes, suivant en file indienne le sentier frayé dans la neige par l'ours, ont à peine débouché devant la plate-forme où se sont accomplis le meurtre et la curée de la bête, qu'ils se trouvent sous les canons des deux carabines à répétition.

Avec un adversaire comme Jonathan, l'occasion perdue par Bob ne se retrouvera plus.

Devant cette réception peu encourageante, Ned Moore, le premier, retrouve l'usage de la parole.

« Hallo ! Jonathan... hallo !... Joë... abaissez vos Winchesters... nous ne sommes pas des ennemis, que diable !

« Nous suivons la même piste, mais nous ne devons pas chasser le même gibier.

– Possible ! riposte Jonathan d'un ton bourru.

« Notre gibier, le voici !

– Peste ! un grizzli ! dit Peter en ouvrant ses yeux abêtis d'ivrogne.

– On voit bien, dit Nick, l'autre desperado,

que vous n'êtes pas manchots, vous, camarades.

– L'énorme animal ! remarque Félicien Navarre.

« Ma parole ! il est de la taille de l'autre...

– Énorme en vérité, grogne Ned Moore.

« Mais, gros ou pas gros... ce n'est pas là notre gibier.

« Sans indiscretion, camarades, dit-il en s'adressant aux deux hommes qui ont toujours leur carabine en joue, n'auriez-vous pas connaissance d'un damné voleur de colonel ?...

– Non ! dit Jonathan.

– Un voleur de colonel Fairfield que nous poursuivons, insiste le desperado.

– Non ! vous dis-je, riposte le métis, avec un coup d'œil expressif à Joë.

– Puisqu'il en est ainsi, veuillez nous livrer passage, car nous n'avons pas de temps à perdre.

– Soit ! obliquez à gauche ou à droite, à votre choix, dit Joë.

– Non pas ! interrompt Jonathan ; passez, les

trois premiers à ma droite, et les deux autres à gauche de Joë.

« Nous avons eu souvent occasion de vous rencontrer, messieurs les desperados, et je ne me fie guère à vous...

« Et vous savez : haut les mains et l'arme à la bretelle...

« Au moindre geste suspect, nous fusillons ! »

Admettant parfaitement cette façon de procéder, habituelle aux gens des frontières, les desperados se conforment sans observation aux ordres de Jonathan, sachant qu'en pareil cas, on compte la vie de l'homme qui résiste à peu près autant que celle d'un loup.

Le défilé s'opère lentement sous la menace du canon bronzé des carabines et tout porte à croire qu'il s'accomplira sans incidents.

Tout à coup, au moment où Bob, le troisième de la file de droite, passe devant Jonathan, celui-ci laisse tomber son arme, bondit sur le cow-boy, l'enlace dans ses bras d'athlète et le terrasse presque sans efforts.

Petit et maigre, mais agile et vigoureux, Bob se défend désespérément des pieds, des mains, des ongles et des dents.

Jonathan lui enserme le cou dans la dure tenaille de sa main droite, lui appuie le genou sur les cotes qui craquent, et dit froidement :

« La paix ! garçon.

« Je ne te veux pas de mal, car tu n'es pas le premier venu... mais je t'étouffe comme un poulet si tu résistes.

– Gredin ! râle Bob d'une voix étouffée.

– Pas d'injures, ou je serre la vis !... j'ai mes nerfs, aujourd'hui... Laisse-toi donc désarmer et ficeler.

– Tue-moi plutôt !

– Mais non ! Tu es susceptible d'un bon service, et je me connais trop en hommes pour le supprimer. »

Cette agression a été si rapide, que les desperados et le voyageur français sont demeurés immobiles, pétrifiés d'étonnement.



– Hé !... les autres, combien vous paye-t-on pour donner la chasse au colonel ?

– Cent dollars ! répond sans hésiter Ned Moore.

– Qui !

– Les trois jeunes gens réfugiés à Maison-Seule.

– Leur nom ?

– Jean, Jacques et François.

– Canadiens, n'est-ce pas ?

– Oui.

– Et métis ?

– Assurément.

– Pourquoi ne chassent-ils pas eux-mêmes le colonel ?

« Parce que... Vous êtes bien curieux, vous, Jonathan.

– Payez-vous pour avoir ces renseignements ?

– Je paye si je veux, et Joë fusille si je commande.

« Joë ! une balle dans la... figure à ce drôle, s'il m'ennuie encore de ses réflexions.

– *All right !*

– Ne fusillez pas !... je parlerai.

« Mais, combien payez-vous ?

– Cent vingt dollars... à une condition : tu vas donner la parole d'obéir aveuglément, quoi qu'il advienne, et quelle que soit la chose ordonnée.

– Cent vingt dollars !... entendu !... On vous connaît Jonathan, et vous avez la parole de Ned Moore.

« Vos amis et vos ennemis sont les miens !

– Traître ! gronde Bob en crachant à la face du desperado.

– Je ne trahis pas, riposte le misérable qui, pour la troisième fois, change d'embauteur.

« La preuve, c'est que je n'ai pas donné ma parole aux jeunes gens de Maison-Seule.

« Ils m'ont promis, à moi et aux camarades, le paiement d'un service, mais aucun engagement d'honneur ne nous lie.

– C’est ainsi que je l’entends, continue Jonathan.

« Maintenant, attache les mains derrière le dos à cette mauvaise tête de Bob. Enlève-lui ses armes, et laisse-le libre de se remettre sur ses deux jambes.

« Et vous, les autres, vous suivez l’engagement de Ned Moore !

– Oui, patron ! répondent Nick et Peter.

– Bon ! vous serez payés à Maison-Seule.

« Je n’ai pas un sou en poche.

– Cela suffit, patron ! votre parole vaut de l’or. »

Avisant alors Félicien Navarre, Jonathan ajoute :

– Eh ! toi, là-bas, l’homme qui ne dis rien, comment t’appelles-tu ?

– Moi... on ne me tutoye pas, et l’on m’appelle : Monsieur !

– Oh ! je suis pressé !... ma foi, tant pis pour les formules de politesse ?

« Qui êtes-vous ?... que voulez-vous ?... à la frontière, on répond au plus fort.

– Je cherche Joë Sullivan pour lui proposer une affaire.

– Importante ?

– Cela dépend : dix mille bouteilles de vin de Champagne à faire entrer en Amérique.

– Ah ! c'est vous le Français représentant de la maison D. L. C, je vous connais... on pourra s'entendre.

– Vous me connaissez ! riposte Félicien stupéfait.

– Depuis votre débarquement, monsieur Félicien Navarre, vous m'avez été signalé.

« Votre affaire se fera... dix mille bouteilles à cinquante sous, cela exige vingt-cinq mille francs.

« Cinq mille pour les manœuvres, cinq mille pour Joë, autant pour la douane et dix mille... pour moi... C'est pour rien...

– Touchez là ! Je suis votre homme.

– Lui aussi ! gémit douloureusement Bob, en voyant le Français secouer, sans apparence de dégoût, la main du misérable.

– Et maintenant, en route ! ordonne Jonathan d’un ton qui ne souffre pas de réplique.

« Bob, le premier en tête, puis Nick, puis Peter, puis Ned Moore, et après, vous, monsieur Navarre, puis enfin mon compère Joë Sullivan...

« Moi, je ferme la marche.

« *Go ahead !* et à Maison-Seule !... Toi, Bob, tu sais, pas d’embarquée, ou je te casse la tête. »

.....

Chemin faisant – on peut causer en file indienne – Jonathan apprit de Ned Moore tous les événements accomplis depuis l’arrestation de la diligence, jusqu’à la rencontre près du cadavre du deuxième grizzly, dont la dépouille a été hissée, non sans difficultés, au sommet d’un pin, avec les deux jambons.

Sachant que le colonel avait été réellement délesté des dix mille dollars, Jonathan ne modifia pas pour cela son opinion sur son ancien

complice et ajouta cyniquement :

« C'est un homme fort.

« Seulement il aurait dû, pour être très fort, vous couper le cou à tous, mettre le feu à la cambuse de Joë Sullivan et surtout échapper au grizzly.

« J'aurais fait cela, moi ! »

... Tout en cheminant avec d'infinies précautions, la petite troupe avançait cahin-caha dans les neiges, et se rapprochait de Maison-Seule.

Cette marche, assez pénible en général pour chacun, devenait, par moments, une véritable torture pour le pauvre Bob, qui avec ses mains attachées au dos, bronchait souvent et, ne pouvant se retenir, tombait lourdement au moindre faux pas.

Ses compagnons, pris de pitié, l'aidaient tour à tour à se relever, jusqu'à Félicien Navarre qui, enrageant au fond du cœur contre le rôle à lui imposé par les circonstances, put lui murmurer à l'oreille :

« Courage, Bob ! comptez sur moi... et eux aussi ! »

Étonné, ravi, le cow-boy lance au digne garçon un regard empreint de reconnaissance et d'attendrissement, puis murmure d'une voix étouffée :

« Merci !... vous êtes un vrai Français de là-bas ! »

Bientôt apparaissent les toitures brunes de Maison-Seule, avec ses palissades émergeant seulement d'un pied du champ de neige, son panache de fumée, ses hurlements de chiens flairant l'étranger.

Au moment où pénètre dans la cour la petite troupe, Jonathan, stratéliste habile, quitte l'arrière-garde et prend la tête pour ouvrir brusquement la porte et pénétrer inopinément dans la grande salle.

« Veille sur Bob, dit-il à Joë ; surtout, empêche qu'il pousse un cri. »

Puis, il ajoute, s'adressant aux desperados :

« Vous, les hommes, ouvrez l'œil, et préparez-

vous à me prêter main-forte.

– Entendu ! répond, aux lieu et place des bandits, Félicien Navarre devenu subitement très pâle.

Jonathan, à ces mots, prend son revolver de la main droite, presse de la main gauche l’anneau massif servant à soulever un pesant loquet de fer, pousse la porte sans bruit et débouche dans la salle.

Il compte sur la surprise causée par son apparition pour assassiner les trois jeunes gens sans défense.

Apercevant à l’autre extrémité Jacques penché sur l’amas de fourrure où reposent blessés ses deux frères, il va faire feu sur lui, puis, coup sur coup, tirer sur les autres.

Sa prodigieuse adresse lui permet d’accomplir ce lugubre exploit en moins de temps qu’il en faudrait au premier venu pour armer seulement son revolver.

Jacques n’a rien entendu, tant la porte a été doucement ouverte.



L'arme infallible de Jonathan s'abaisse dans sa direction, quand un cri vibrant jaillit derrière le misérable.

« Alerte ! Jacques... alerte ! c'est Jonathan ! » s'écrie en français Félicien Navarre.

Jacques fait un brusque mouvement, mais ne peut éviter le projectile envoyé avec une précision diabolique.

Le coup part... le pauvre jeune homme s'ébat lourdement et murmure d'une voix brisée par l'angoisse et la douleur :

« Ah ! mon Dieu ! qui donc protégera mes frères. »

À peine cette première dénotation a-t-elle retenti, que Jonathan furieux, livide, crachant la haine, tourne son arme contre Félicien et fait feu à bout portant sur lui en hurlant :

« Tiens !... crève donc... sale traître ! »

Mortellement atteint en pleine poitrine, le malheureux tombe au moment où Jacques disait : « Qui donc protégera mes frères ! »

« Ce sera moi ! » crie une voix jeune, fraîche,

bien timbrée.

En même temps une troisième détonation éclatait, à l'autre extrémité de la salle, et Jonathan, frappé entre les deux yeux, oscillait d'avant en arrière, puis s'écroulait sans un mot, foudroyé.

Alors, Kate Sullivan bondissait à travers la fumée, son revolver à la main, reconnaissait son père, s'élançait à son cou et balbutiait, pâle comme une morte :

« Père !... ils m'ont sauvé la vie... Je ne veux pas qu'on leur touche...

« Et si j'ai tué, dit-elle avec un geste d'horreur, celui qui voulait les assassiner...

– Vous avez bien fait, ma fille, interrompt le contrebandier en rendant à Kate son étreinte.

« La reconnaissance est chez nous une vertu de famille... Ces jeunes gens me sont sacrés.

« C'est égal, vous êtes une vaillante *riflewoman*, et vous avez bien joliment expédié ce pauvre Jonathan qui n'a pas seulement fait : ouf !

– Merci, père ! Vous êtes bon et juste, vous.

– Je ne sais pas ce que peut bien être un vieux mécréant de ma trempe, mais, vrai Dieu ! je suis votre père, et je vous aime de tout mon cœur.

– Père, délivrez ce brave Bob, attaché comme un malfaiteur, et portez secours à ce gentleman, victime de sa générosité.

– Merci de tout cœur, mademoiselle, murmure d'une voie expirante Félicien Navarre en crachant le sang à pleine bouche.

« Mais, tout est bien inutile, je le sens.

« Bob !... – Monsieur Sullivan !... – Portez-moi près de ces amis d'un jour... ces braves Français d'Amérique... des frères...

– Vous vivrez, mon cher monsieur... foi de cow-boy, les blessures sont faites pour guérir...

« Et vous, Jacques ?...

– Une balle dans la hanche... Si les boyaux sont intacts, je serai sur pied dans quinze jours.

« Vous allez m'arracher la damnée balle, hein ?

« Monsieur Félicien, nous vous devons la vie, ainsi qu'à miss Kate...

« Les bons soins de notre vaillante amie et notre fraternel dévouement vous guériront...

– Bah !... ne parlons plus de cela !... reprend le blessé dont la voix est entrecoupée d'un hoquet sinistre.

« Tirons plutôt... une moralité de... de la chose... voulez-vous ?...

« On accuse volontiers... les Français de se mêler... de ce qui ne les regarde pas... de partir en guerre en étourdis...

« Possible !... mais du moins ils sont désintéressés... et sacrifient leur existence... pour la justice et... l'honneur...

« Adieu !... jeunes gens... soyez heureux... c'est le dernier vœu d'un Français... de France. »

Puis il eut un dernier hoquet, serra convulsivement les mains des jeunes gens, et mourut le sourire aux lèvres, au moment où il murmurait ce mot : France !...

.....

Le lendemain et les jours suivants, il neigea. Le blocus de Maison-Seule continua plus dur et plus rigoureux que jamais. La neige molle, sans consistance, formait une barrière infranchissable, même à Joë Sullivan, l'incomparable piéton, auquel sont familiers tous les recoins des Turtle-Mountain. Il faut attendre, pour avoir des nouvelles, les fortes gelées qui durciront la neige et permettront l'usage des raquettes.

Du reste, quand bien même les communications seraient libres avec le dehors, les trois frères, immobilisés par leurs blessures, seraient incapables de rien entreprendre.

Insensibles à la douleur physique, mais obsédés jusqu'à la souffrance par cette idée que Louis Riel va périr, ils maudissent leur inaction, et se consomment dans une attente pleine de fièvre et d'angoisse.

Cependant, l'amitié dévouée de Bob et la rude sympathie du contrebandier, s'ingénient pour les distraire et les consoler.

« Hallo !... répète à satiété le cow-boy, n'avez-vous pas fait plus qu'il était humainement

possible pour le sauver...

– ... Et les Anglais n'oseront jamais le tuer », ajoute Joë Sullivan, qui peut-être ne croit pas un mot de ce qu'il dit.

Old Woman, elle-même, contrainte, depuis le retour de son mari, à boire plus d'eau que de whisky, s'est humanisée. Une fois à jeun, elle n'est pas plus méchante qu'une autre, et elle commence à s'attacher à ses pensionnaires.

Seule peut-être, l'énergique et charmante Kate parvient à les arracher à cette sombre préoccupation qui se complique de fièvre, et retarde leur guérison.

Alerte et joyeuse comme un oiseau, la gracieuse enfant est l'âme de la maison, égayée de son frais babil, éclairée du regard de ses yeux au doux reflet de pervenche.

Aussi, s'est-elle constituée la garde-malade infatigable et dévouée des blessés qu'elle ne quitte guère, et qui lui témoignent une véritable adoration.

Et tout doucement, sans pour ainsi dire s'en

apercevoir, elle est devenue, pour Jacques et François, une petite sœur gâtée, choyée, chérie, alors que Jean, très intimidé, toujours un peu rougissant à son aspect, s'entête à l'appeler « mademoiselle ».

Mais, cela ne fait rien à la chose, bien au contraire, pense Bob, qui, lisant clairement dans le cœur du Canadien et de la gentille Américaine, aime à se dire en aparté :

« Cela finira par un mariage ! »

Lentement les jours s'écoulent, puis les semaines et les longs mois d'hiver. La santé est revenue aux hôtes de Maison-Seule, et avec la santé, la vigueur.

Ils commencent à faire quelques courses avec les raquettes, cette chaussure indispensable aux habitants du Nord pour franchir impunément les immenses plaines de neige.

Janvier vient de finir. Dans quelques jours, ils pourront sans trop de fatigue et de danger se rendre à la plus prochaine station du chemin de fer.

Mais Joë Sullivan, que l'inaction dévore, les a devancés. Il revient, un beau soir, après une absence de douze heures, portant un paquet de journaux, vieux de plusieurs mois, et arrivés depuis longtemps à Deloraine, avec une lettre dont l'adresse est faite d'une grosse écriture malhabile.

« Ah ! des nouvelles ! » s'écrie Jean s'avançant, les mains tendues.

Puis, il ajoute en pâlisant, à la vue de la figure assombrie de Joë :

« Mauvaises, n'est-ce pas ?

– Hélas ! répond le contrebandier.

– Louis Riel ?

– Mort !... assassiné juridiquement... le 11 novembre dernier... à la honte des autorités et du gouvernement anglais ! »

Un cri de colère et de douleur échappe à Jacques et à François qui rejoignent leur aîné.

« Pauvre martyr ! reprend Jean d'une voix étranglée.



– Vous avez bien dit : un martyr, ajoute Bob qui participe à la douleur de ses amis... Mais vous pouvez dire aussi un héros... un de ces héros de devoir et d'abnégation, dont la mort, plus encore peut-être que la vie, assure le triomphe de la justice et de la liberté.

– Et la lettre ? interrompt François après un long et douloureux silence.

– C'est de l'oncle Perrot ! s'écrie l'aîné des Bois-Brûlés après avoir fait sauter l'enveloppe.

– L'oncle Perrot ! pourvu qu'il ne lui soit point arrivé malheur...

– J'espère que non ; mais le cher homme a rudement besoin de nous... Vrai, ça doit mal aller, là-bas...

« Écoutez :

« District minier de *Free-Russia*, Caribou (Colombie britannique), 1<sup>er</sup> novembre 1885.

« Mes chers enfants,

« J'ai appris vos malheurs, trop tard, hélas !

pour accourir près de vous et prendre mon fardeau de vos peines. Aujourd'hui, vous êtes seuls, sans appui, sans argent, proscrits sans doute. Je suis votre tuteur naturel et je vous aime comme un père. Au reçu de la présente, venez près de moi. Ici vous serez en sûreté, et nul ne songera à vous inquiéter.

« D'autre part, en l'absence de mes frères Eustache et Petit-André présentement partis en fort Noulato, j'ai grand besoin ici d'hommes honnêtes et intrépides. Comme gérant de la mine *Russie Libre* et chargé des intérêts de nos chers amis MM. de Clénay, Arnaud et Bogdanoff, je suis dans des transes continuelles, et je reste seul à ce poste d'honneur, menacé par des gredins qui veulent nous évincer, ou pis encore.

« À nous quatre, nous vaudrons une armée.

« Je vous embrasse tous trois de tout cœur .

« Votre oncle qui vous aime,

« PERROT JOSEPH.

« P.-S. – Inclus pour vos frais de route,

quelques dollars qui, je l'espère, vous parviendront avec la lettre. »

– C'est tout ? demande François.

– C'est tout ! répond Jean.

– Que comptez-vous faire ? dit Joë Sullivan.

– Partir dès que la voie sera libre, et revenir aussitôt que tout danger sera conjuré.

## **Livre deuxième**

*Aux Montagnes-Rocheuses*

# **Première partie**

*L'oncle Perrot*

## I

*Qu'est-ce que le bighorn ? – Chèvre ou mouton. – Le club : Chasse et pêche. – Anglais parieurs. – Un million pour un mot. – Sir Georges Leslie. – Liverpool, Halifax, Victoria. – « J'irai seul. » – Dans trois mois. – Dépêche. – Ruiné.*

– ... Un mouton !

– ... Une chèvre !

– Mais non !

– Mais si !

– Allons, mon cher, n'y mettez pas d'amour-propre, c'est un mouton.

– Mais, mon cher, il ne s'agit pas ici d'amour-propre... la vérité seule m'oblige à proclamer, de toutes mes forces, que c'est une chèvre.

- C’est de l’entêtement !
- Dites une conviction !
- Vous avez des raisons, sans doute !
- « Bonnes ou mauvaises... donnez-les.
- Commencez vous-même.
- Des mots, tout cela !
- « Nous ergotons depuis un quart d’heure sur un entrefilet rédigé par un journaliste professionnel...
- ... Et non infaillible.
- Vous dites cela parce qu’il est de mon avis.
- Parce qu’il affirme sans preuves.
- « Que diable ! mon cher, quand on a l’honneur de faire, comme nous, partie du *Shooting and Angling Club*, on a bien le droit de discuter l’opinion d’un rédacteur du *Gun*, et qui plus est de ne pas la partager.
- Nous n’aboutirons à rien, si nous continuons de la sorte à nous renvoyer mutuellement, comme une balle, vous mon mouton, moi votre chèvre...

« Faisons mieux : prenons un arbitre.

– Mon cher James Fergusson, voici la première parole raisonnable sortie de notre entretien.

– Mon cher Edward Proctor, le seul fait d'en convenir est un témoignage de sagesse.

– Quel sera l'arbitre ?

– Nous sommes seulement quatre au salon : Vous, moi, Andrew Wolf et sir Georges Leslie.

« Je propose sir Georges Leslie.

– Je préfère Andrew Wolf.

– Sir Georges est un chasseur hors ligne.

« Il a battu les buissons de tous les pays du monde... il connaît tous les sports... son opinion fait loi.

– Décidément, j'aime mieux Wolf.

« Il est plus aimable, plus liant, plus accessible... et sa compétence égale, à mon avis, celle de sir Georges Leslie.

– Vous ne voulez pas de sir Georges pour arbitre ?...



– Vous refusez Andrew Wolf ?...

– Et dire, s'écrie avec une sorte de désespoir comique Edward Proctor, un petit, gros, court, vermeil, tout rond, que nous ne pouvons même pas nous accorder sur le nom de celui qui doit nous mettre d'accord !...

– Rien ne nous empêche, répond James Fergusson, un grand sec, mince, blême, de nous adresser à tous les deux...

– Et s'ils ne parviennent pas à s'entendre.

– Ils auront peut-être l'esprit de choisir en dernier ressort un dernier arbitre...

– Comme vous voudrez, James... mais, sachez-le, je n'abandonne aucune de mes prétentions.

– Entendu, Edward ! de mon côté, je ne cède sur aucun point. »

Riches industriels retirés des affaires, aussi différents au moral qu'au physique, amis intimes d'ailleurs, et perpétuellement en désaccord sur toutes choses, les deux interlocuteurs font partie du club *Chasse et Pêche*, à la façon de certains

membres des sociétés de géographie qui, n'ayant jamais franchi la banlieue de leur ville natale, adorent se frotter aux explorateurs.

La passion du sport les a pris sur le tard, et comme c'est très bien vu là-bas, en Angleterre, où les exercices corporels sont en grande faveur dans l'aristocratie, ils sont devenus pêcheurs et chasseurs convaincus, autant que malheureux.

Mais le succès ne fait rien à la chose, au contraire, puisque, dit-on, les inclinations contrariées sont les plus violentes.

Quoiqu'il en soit, les deux amis ne sont pas les moins zélés parmi les membres du *Shooting and Angling* et par abréviation du *Shooting Club*.

Ils y prennent leurs repas, se bourrent consciencieusement de toutes les publications spéciales à la matière, et se meurtrissent chaque jour l'épaule et la joue à brûler trois cents cartouches dans le stand annexé au club.

En somme des enragés, naïfs, ignorants et maladroits, tout près de se croire shooters sérieux, parce qu'il leur arrive de chercher la

petite bête, et de soulever des questions puérides n'ayant pour ainsi dire plus de rapports avec la chasse qui est non seulement une passion irrésistible, mais encore un grand art.

Les futurs arbitres jouent aux échecs à l'autre extrémité du salon.

Edward Proctor et James Fergusson se lèvent en même temps et vont se planter sans bruit, le premier derrière Georges Leslie, le second derrière Andrew Wolf.

La partie est à peine commencée, les adversaires sont d'égale force, la lutte sera longue.

Proctor, malgré son habituel aplomb d'homme replet et copieusement renté, n'ose pas interrompre les joueurs, et Fergusson, très lié cependant avec Wolf, éprouve un sentiment de gêne se traduisant par des mouvements inconscients, des claquements de langue, des bruits de déglutition...

– Que voulez-vous ? demande sir Georges agacé, d'un ton sec, tranchant, sans remuer la

tête, sans lever les yeux de dessus l'échiquier.

– Faire appel à vos lumières, cher sir Georges, et solliciter de votre expérience, un... verdict... répond d'un ton conciliant Edward Proctor.

– Et vous joindrez vos lumières à celles de sir Leslie, n'est-ce pas, mon cher Wolf ? et votre sentence confirmera ou infirmera la sienne, continue James Fergusson.

– À qui diable ! en avez-vous avec vos lumières, vos verdicts, vos sentences... et surtout avec votre air solennel ?

– Au fait ! interrompt sir Georges de sa voix de phonographe.

– Sur l'affirmation d'un rédacteur du journal *the Gun*, mon excellent ami James Fergusson prétend que le *bighorn* est une chèvre, en quoi il se trompe, déclare Edward Proctor, car...

– Mon cher ami Edward Proctor commet une erreur déplorable en soutenant le contraire, c'est-à-dire que le *bighorn* est un mouton, s'écrie James Fergusson, puisque de l'avis des hommes les plus autorisés, le *bighorn* est manifestement

une chèvre.

– Un mouton !

– Une chèvre !

– La preuve, c'est qu'on l'appelle : « mouton sauvage des Montagnes-Rocheuses ».

– Le dernier traité sérieux d'histoire naturelle, le désigne sous le nom de *capra canadensis* !...

« Capra veut dire : chèvre ! entendez-vous bien... chèvre !... chèvre canadienne.

– Je m'appuie sur l'opinion d'un traité non moins sérieux qui donne au *bighorn* le nom à d'*ovis montana* !...

« Ovis veut dire brebis... entendez-vous, brebis... ou si vous aimez mieux, mouton... mouton de montagne...

Les deux arbitres n'ont pas sourcillé pendant cette discussion dont le diapason monte... monte... à perte d'ouïe.

– Ah ! vous connaissez le *bighorn*, dit enfin sir Georges saisissant un moment d'accalmie.

– Approximativement... par des récits... des

relations...

– Splendide gibier... capture dramatique... énervante... difficile... exigeant une santé de fer, une adresse hors ligne, et aussi une chance de pendu.

« Je le préfère au lion du Cap, à la panthère de Java... je dirai même au tigre royal, car on peut toujours porter bas un tigre, et on n'est jamais certain de joindre un bighorn.

« Bientôt du reste il n'y en aura plus, et ce magnifique animal aura disparu comme le grizzly... comme le bison... et tant d'autres.

– Alors, interrompt presque timidement M<sup>r</sup> Proctor, vous avez chassé le bighorn.

– J'en ai même tué un... un seul... j'en ai mangé une côtelette... cette côtelette m'a coûté mille livres<sup>1</sup>. Je ne les regrette pas.

– Nul mieux que vous ne pourra trancher le différend élevé entre nous à ce sujet.

Ainsi mis à même de s'exprimer sur son thème favori, sir Georges s'est levé peu à peu.

---

<sup>1</sup> Vingt-cinq mille francs.

C'est un homme d'âge mal défini, fatigué plutôt que vieux, grand, sec, anguleux, au masque impassible, glacial même, aux yeux froids, mornes, sans regard, à la bouche mince, sans lèvres, surmontée d'un nez recourbé en bec d'épervier.

Sa face impassible, d'une étrange pâleur, s'encadre de longs favoris poivre et sel auxquels se joignent de longues moustaches châtaines, semées de fils blancs. Ses cheveux sont noirs, épais, d'une nuance crue et tranchant singulièrement avec cette barbe grise.

En somme, sir Georges Leslie doit avoir, et depuis longtemps, dépassé la quarantaine : riche, élégant, gentleman irréprochable, célibataire endurci, il a employé la plus grande partie de sa vie à courir le monde. Ses aventures ont défrayé le public du sport, il a été l'homme à la mode pendant plusieurs saisons, et pourtant, il n'a jamais été franchement sympathique.

On a raconté certaines histoires sanglantes dont il aurait été le héros... on lui a prêté, sans rien préciser, du reste, de ces actes de férocité

froide, implacable et réfléchie, familiers à certains monomanes de sang... Un officier de l'armée des Indes, mort depuis tragiquement, a même dit qu'on l'avait surnommé : le Vampire...

Aucune preuve d'ailleurs, à l'appui de ces on-dit, qui ont pourtant laissé dans les esprits une vague et sinistre empreinte.

– Ma foi, dit-il en croisant les bras sur sa poitrine osseuse, mais robuste, j'aurai du mal à vous mettre d'accord.

« J'opinerai cependant pour un mouton... si toutefois mes souvenirs un peu confus m'autorisent à émettre une vague opinion.

– Un mouton ! Je l'avais bien dit, s'écrie Proctor triomphant.

– Ses cornes en spirale, énormes, immenses, atteignant jusqu'à cinquante-deux pouces (un mètre trente) sont celles du mouton, avec leurs stries transversales.

– Mais, interrompt Wolf, leur habitat, leurs mœurs, leur agilité prodigieuse les ramènent vers le genre chèvre.



« Après tout, comme le prétend James Fergusson, le bighorn, ce gibier légendaire des Rocky, pourrait bien être un bouquetin.

– Pensez qu’il atteint et dépasse cinq pieds (un mètre soixante) !

« ... Du reste, mouton ou chèvre, peu importe, du moins pour l’instant.

« Pariez-vous, Fergusson, et vous aussi, Wolf ?

– Certainement ! Je parie mille livres pour la chèvre !

– Moi aussi, va pour mille livres ! répond Wolf.

– Mille livres !... la belle affaire... quand on a une conviction et la certitude absolue de gagner...

« Moi, je mets cinq mille livres, et vous, Proctor ?...

– Va pour cinq mille ! affirme le petit homme après une hésitation très appréciable.

– Tenu ! ripostent d’une seule voix Wolf et Fergusson ne voulant pas en avoir le démenti.

Cette somme de cinq cent mille francs engagée pour un motif aussi futile, nous semble exorbitante, à nous autres Français. Elle n'a rien que de très ordinaire en Angleterre où sévit avec une incroyable violence la fureur du pari, dans toutes les classes de la société. Manie absurde enlevant à la population le meilleur de son temps, et bien caractéristique chez une nation vieillie, spéculatrice, point artiste et singulièrement avide d'émotions, comme tous les blasés.

Ce pari proposé par sir Georges Leslie, et accepté par ses interlocuteurs, va du reste avoir, et avant peu, des conséquences dramatiques.

– Et maintenant, riposte Fergusson, avec assez d'à-propos, comment prouver la vérité ou l'erreur de nos affirmations ?

– D'une façon toute simple, répond sir Georges.

« Le bateau de Liverpool pour Halifax part à minuit... il est deux heures... C'est plus de temps qu'il n'en faut pour se préparer.

« On prend le bateau de Liverpool, on

débarque à Halifax dans sept jours, on s'installe dans un *car* du « Transcontinental Canadian railway » et six jours après, on s'arrête à Victoria, la gracieuse capitale de la Colombie britannique, d'où l'on organise une expédition pour les Rocky Mountain.

« Voilà !

– Vous dites : on part... qui ?

– Nous tous, pardieu !... nous, les intéressés au pari... membres tous les quatre du *shooting*, chasseurs déterminés...

À ces mots, Proctor et Fergusson, Wolf lui-même, quoique férus de ce cosmopolitisme anglais que rien n'arrête, se regardent interdits, goûtant peu ce projet dans lequel entrent en ligne de compte, et à première vue, des fatigues, des privations, et même des dangers devant lesquels hésite leur farniente d'industriels retirés du tumulte des affaires.

– Aller aux Montagnes-Rocheuses... à quoi bon ? dit doucement Proctor calmé soudain.

– Tuer un ou plusieurs bighorns, et juger ainsi

*de visu*, qui de nous a tort ou raison.

– Mais, reprend à son tour Fergusson, nous ne sommes pas naturalistes, pour fixer les caractères... zoologiques.

– Qu'à cela ne tienne !

« Il est facile d'emporter un appareil de photographie instantanée. On prend des images de l'animal sous tous ses aspects ; on rapporte en outre un squelette et on confie le tout à des naturalistes.

« C'est plus que suffisant pour en déterminer l'espèce.

– Diable !... c'est que... les Rocky sont bien loin... et nous ne sommes plus jeunes.

– Alors vous refusez... J'irai donc seul... pour éviter à quatre membres du *shooting* la honte de revenir sur un pari.

– Et vous partez !... demande Fergusson béant d'admiration.

– À sept heures de Londres... à minuit de Liverpool.

– Pour Halifax ? demande à son tour Proctor non moins béant.

– Pour Halifax, Victoria, puis pour les rives du Fraser, le grand fleuve de la Colombie Britannique, où se trouvent des truites superbes, – non loin des montagnes où se réfugient les derniers bighorns.

– Et vous reviendrez ?

– Un délai de quatre-vingt-dix jours vous paraît-il suffisant ?

– Absolument !

– Eh bien, je reviendrai, s’il plaît à Dieu, dans trois mois avec une carcasse de bighorn et une série de vues photographiques de l’animal entier.

« Quant aux frais de voyage et de capture, nous les supporterons en commun.

– C’est trop juste.

« À moins que vous ne préfériez être défrayé comme dédommagement de vos fatigues.

– Allons donc ! riposte un peu dédaigneusement sir Georges, vos fortunes n’y

suffiraient pas.

« Ce qui est entendu est bien.

« Quant à vous, mon cher Wolf, notre partie d'échecs tient toujours, n'est-ce pas ?

– Mais... puisque vous partez.

– Nous la continuerons par correspondance... et j'espère bien vous la gagner.

– Pour cela, je parie que non.

– Êtes-vous homme à engager cinq mille livres.

– J'accepte !

« Vous êtes réellement un beau joueur et un véritable Anglais.

– Messieurs, je vous quitte.

« Nous sommes aujourd'hui 15 mai, je serai de retour au 15 août.

– Attendez au moins que nous rédigeons en quadruple expédition les clauses de notre gageure, pour que chacun de nous en possède un exemplaire.

– Nos paroles sont échangées, elles valent mieux que toutes les signatures.

« Adieu, messieurs ! »

Rentré chez lui, sir Georges trouva une dépêche laconique lui annonçant, avec la brutalité particulière aux télégrammes, la fuite du banquier chez lequel était déposée toute sa fortune, évaluée à cent mille livres (deux millions cinq cent mille francs).

Sir Georges lut deux fois la dépêche, fronça le sourcil, pinça les lèvres, puis avec le plus beau sang-froid du monde, tortilla le papier bleuté, s'en servit pour allumer un cigare et murmura, tout en aspirant avec sybaritisme l'odorante fumée :

« J'ai dix mille livres de paris et j'ai en caisse tout juste mille livres... de quoi tuer le bighorn et lever quelques belles truites.

« C'est maigre !

« Il faut absolument que je gagne, et que je refasse incidemment une fortune là-bas...

« Sinon !...

« Bah ! Les mines du Caribou ne sont pas épuisées... Mon frère le lieutenant-gouverneur m'aidera ».



## II

*En route. – Le Transcontinental Canadien. – Vancouver et le terminus. – Victoria et ses Chinois. – Souvenir à l'échiquier. – Le lieutenant-gouverneur. – L'Anglais chez lui. – Premier meurtre. – Comment le haut fonctionnaire entend les affaires. – La maison de sir Georges.*

Grands et petits, les journaux de Londres annoncèrent et commentèrent le départ de sir Georges Leslie, effectué à l'heure annoncée. Quelques-uns publièrent son portrait avec une courte notice biographique. Un grand nombre parlèrent de ses partenaires, inconnus de la veille et probablement du lendemain, qui eurent du moins la joie de se voir imprimés tout vifs. Tous firent enfin une réclame enragée au *Shooting and Angling Club*, dont chaque membre sentit rejaillir

sur lui une parcelle de la gloire déversée en cataracte sur le voyageur, qui, pendant vingt-quatre heures, fut illustre dans tout le Royaume-Uni.

De nouveaux paris se greffèrent, naturellement, sur les premiers, et furent inscrits, sur les livres « ad hoc » à quatre-vingt-dix jours d'échéance, puis sir Georges Leslie, James Fergusson, Edward Proctor, Andrew Wolf, le bighorn lui-même, cause occasionnelle de tout ce tapage, furent consciencieusement oubliés.

Cependant les prévisions de sir Georges indifférent à ce bruit, se réalisèrent tout d'abord avec une régularité fort honorable pour les entreprises britanniques des transports maritimes et terrestres.

Parti le 16 mai 1886, à minuit, de Liverpool, avec son « vade mecum » peu encombrant, mais complet de globe-trotter, il débarquait le 23 mai à Halifax, capitale de la Nouvelle-Écosse, aujourd'hui province du Canada.

D'Halifax à l'île de Vancouver, située entre 123-128° à l'ouest de Greenwich et 48-51° de

latitude nord et collée en biais au continent dont la sépare seulement le détroit de Géorgie, on ne compte pas moins de cinq mille neuf cent huit kilomètres.

Confortablement installé dans un sleeping-car, il parcourut sans désespérer cette distance énorme, sans fatigue appréciable, et traversa en six jours et six nuits consécutives le Dominion du Canada.

Le Canadian Pacific Railway, une véritable merveille, est la dernière ligne transcontinentale construite en Amérique. Chose absolument stupéfiante pour nous autres Français qui attendons des années vingt-cinq lieues de chemin de fer d'intérêt local, cette colossale voie ferrée fut installée en cinq ans. Au mois de juillet 1885, un train parti de Montréal atteignait le Pacifique cinq ans avant le délai prescrit aux entrepreneurs. Résultat d'autant plus extraordinaire, que la voie avait dû être établie à travers une contrée presque déserte, et présentant de grandes difficultés naturelles.

Peu importait d'ailleurs à sir Georges, bien

trop anglais pour s'extasier sur des choses non mentionnées par le Badœcker et le Bradshaw. Il traversa en dormant les plaines du nord-ouest, but et mangea comme un ogre, expédia, en passant à Régina, une dépêche ainsi conçue à son partenaire Andrew Wolf : J'avance d'une case *l'évêque* noir, – bishop<sup>1</sup> – réponse à Lytton.

Puis il fuma quantité de cigares sur la plateforme, se recoucha, remangea et refuma jusqu'aux Montagnes-Rocheuses.

Il n'eut pas même un regard pour le fameux « col du Cheval-qui-rue » le « Kicking-Horse » par où le railway franchit le point culminant des Rocky.

Ce passage, dans lequel s'engage la voie après avoir côtoyé la rivière à l'Arc, est situé à 1614 mètres. C'est là une altitude supérieure à celle des tunnels percés dans les Alpes. Mais l'accès en est relativement facile, grâce à des rampes dont la pente atteint jusqu'à trente-neuf et quarante-cinq millimètres par mètre sur une distance de six

---

<sup>1</sup> C'est une des pièces d'échecs appelées *fous* par les Français.

kilomètres.

Plus heureux que leurs confrères d'Europe, les ingénieurs anglo-américains ont pu faire franchir, à ciel découvert, les escarpements les plus redoutables à leur railway, sans ces travaux prodigieux qui ont rendu si longue et si difficile la traversée des Alpes.

Ni les merveilles de l'industrie humaine, ni les splendeurs sans cesse renouvelées de l'admirable panorama ne purent dégeler cette banquise animée, voiturée dans le sleeping sous le nom et l'aspect de Georges Leslie.

Il se contenta d'inspecter longuement, avec sa minutie d'Anglais flegmatique, les anfractuosités rencontrées dans le champ de sa lorgnette et de ronchonner :

– Voici le parc aux bighorns !

Puis il ajoutait, comme variante :

– Wolf sera forcé d'avancer son pion du roi...

En passant à Yale, la vue de quelques orpailleurs chinois barbotant dans des cloaques fangeux lui fit cependant courir un petit frisson à

fleur de peau.

– De l’or !... La terre sue l’or, dans ce district... je verrai un peu plus tard !

Le terminus du Transcontinental Canadien, après avoir été New-Westminster, est maintenant Vancouver. À l’époque où sir Georges traversa le Dominion, Vancouver qui compte aujourd’hui 15 000 habitants, n’existait pas. À la place où s’élève aujourd’hui la coquette et déjà opulente cité, bâtie en damier, comme les villes américaines, se hérissaient les épais taillis d’une impénétrable forêt. New-Westminster déchu ne sera bientôt plus qu’un faubourg de Vancouver dont le *boom* s’accroît de jour en jour.

Sir Georges quitta le sleeping-car le 9 mai, à onze heures du matin, fit transporter ses bagages sur un des vapeurs chargés du transit entre le terminus et la capitale de la province, puis s’embarqua séance tenante.

Malgré sa situation insulaire, Victoria est d’accès très facile, grâce au va-et-vient perpétuel des steamers.

Gracieuse et très riche ville ombragée d'arbres, ornée d'un parc superbe, éclairée à la lumière électrique, et possédant un abondant réservoir d'eau alimenté par un lac éloigné de douze kilomètres, Victoria n'a pas moins de vingt mille habitants, dont un quart de Chinois.

En tant que capitale de la Colombie anglaise, elle est le siège du gouvernement provincial représenté par un lieutenant-gouverneur, des ministres provinciaux et une assemblée législative<sup>1</sup>.

Comme leurs proches voisins les Yankees, les Anglais commencent à se préoccuper de l'affluence considérable des Chinois qui finissent par former une colonie asiatique dans la ville anglaise, à tel point qu'ils possèdent leurs rues, leur quartier, jusqu'à leur théâtre.

Privés du droit de vote, incapables d'acquérir la personnalité civile, ils sont en transit,

---

<sup>1</sup> La Colombie britannique ne possède point de Chambre haute ou conseil législatif, ainsi que les provinces d'Ontario et de Manitoba. Elle envoie au parlement canadien, siégeant à Ottawa, six députés issus du suffrage universel, et trois sénateurs nommés par le gouverneur général.

considérés comme *marchandise plombée* ! et transportés en wagons fermés d'un point à l'autre du territoire.

Malgré cette clause bizarre de la tolérance dont ils sont l'objet, malgré la taxe d'entrée de cinquante piastres qui leur est imposée, ils constituent, paraît-il, un véritable danger pour l'élément anglais, tant leur multiplication est rapide et hors de toute proportion.

En homme auquel sont familières les dispositions de la jeune cité, sir Georges, plus flegmatique et aussi plus rogue, plus hautain que jamais, fit conduire ses bagages au palais du gouverneur, se rendit aussitôt par le plus court au postal-office et trouva deux dépêches : l'une de son partenaire Wolf l'informant qu'il pousse effectivement le pion – *man* – de son roi, l'autre lui apportant les compliments des membres du *Shooting and Angling Club*.

À la première il répond : « J'avance d'une case le pion de la tour de la Reine. »

À la seconde il répond brièvement : « All right ! ce qui n'est guère compromettant. Puis,



paraissant se souvenir enfin que son frère est lieutenant-gouverneur de la province, il se rend au palais, une fois ses affaires terminées.

Malgré l'ampleur des voies, il y a parfois encombrement, et sir Georges, en bon Anglais, ignore les obstacles, surtout quand ils sont vivants. Deux Chinois pourvus d'éventaires où sont entassés des menus bibelots d'exportation, ayant eu la malencontreuse idée de lui barrer le chemin pour lui offrir leur marchandise, il les empoigne, de chaque main, par leur queue de cheveux, hâte à pleins bras, déracine les deux magots, et les culbute au beau milieu de la chaussée, avec cette ineffable brutalité dont le sujet de Sa Majesté la Reine est volontiers coutumier... avec les faibles.

Un Espagnol proteste, et, le prenant pour un Allemand, autre variété de butor, lui crache dédaigneusement ces mots :

– Pourceau de Prusse !

D'un coup de poing rapide comme un éclair et pesant comme un coup de massue, sir Georges l'étale sur le dos.

L'autre se relève, crachant rouge, le couteau à la main, bondissant comme un chat-tigre.

Sir Georges écarte lestement la lame qui lui arrive au corps, se coupe légèrement l'index gauche, voit son sang et dit froidement.

– Coquin, tout le vôtre pour une goutte du mien !

Saisissant alors son revolver Smith et Wesson, dissimulé dans le pistol-pocket, il l'applique sur le front de son adversaire et lui fait tout simplement sauter la cervelle.

Un policeman, reconnaissant un Anglais de la métropole, arrive à pas compté, le touche à l'épaule de son bâton et l'invite poliment à le suivre chez le shérif.

– Non pas ! chez mon frère le lieutenant-gouverneur.

– Ah ! dit le policeman, c'est autre chose, Votre Excellence est libre.

– Et vous, prenez ces deux guinées pour boire.

Cinq minutes après, un planton l'introduit près de son cadet sir Harry Leslie, qui lui tend les bras

avec un élan tout fraternel.

– Vous ! Georges !... mon frère !... Quelle surprise et quelle joie !

« Et ne pas m’ avoir prévenu !

« Quel bon vent vous amène ?

– Oui, Harry, c’est moi... très heureux de vous voir, en vérité...

« Je vous dirai tout à loisir le motif de mon voyage en Colombie ; nous avons le temps de causer, car je pars seulement demain.

« À propos, il y a dans les rues de votre ville des gens bien encombrants.

– Comment cela ?

– Je crois avoir détérioré une paire de Célestes, et cassé, Dieu me pardonne, la tête à un drôle.

« Faites-moi donner, je vous prie, une cartouche de revolver calibre 410<sup>1</sup> ; mes munitions sont dans une caisse fermée. »

.....

---

<sup>1</sup> Dix millimètres vingt-cinq.

Sir Harry Leslie est trop bon Anglais pour ne pas comprendre et approuver le motif du voyage de son aîné. Un pari d'une telle importance... un temps relativement si court... Diable ! les moments sont précieux, et les bighorns de plus en plus rares. Il faut donc aviser promptement, partir sans délai, et battre avec acharnement les récifs montagneux encaissant Fraser-River, le principal cours d'eau colombien. Là seulement il y a chance de trouver le superbe gibier traqué, pourchassé, anéanti en détail avec une frénésie stupide, irraisonnée.

– Ajoutez à cela, mon frère, que je suis ruiné à plat, et que je vaudrais à peine deux mille livres... et jugez s'il est urgent de me refaire...

– Bah ! répond avec insouciance le lieutenant-gouverneur, on est toujours plus ou moins en déconfiture...

« Raison de plus, alors, de pousser jusqu'à cet opulent district minier du Caribou un peu abandonné...

« Il y a de très riches placers dont les titulaires ne remplissent pas absolument toutes les

formalités édictées par la loi...

« Je vais vous donner une commission d'inspecteur, avec pleins pouvoirs près des autorités de toute la province... Vous aurez qualités pour prononcer et faire accomplir sans délai l'éviction des diggers qui ne seront pas en mesure.

« Les concessions se trouvant immédiatement libres, vous verrez à les pourvoir d'un propriétaire de votre choix.

– Vous êtes un brave cœur, Harry, et votre esprit est plein de ressources.

– Je vous préviens seulement qu'il vous faudra sans doute un peu batailler... nos « free diggers » ont la tête chaude...

« Se voyant dépossédés... même légalement, ils résisteront, je le crains... il y aura des armes à feu qui partiront toutes seules...

– Vous le savez, Harry, la lutte ne m'effraye pas, dit sir Georges, dont les yeux ternes sont traversés par une rapide et sinistre lueur.

– Vous avez la main prompte, je le sais, et je

connais votre adresse infaillible.

« Il faudra pourtant ne pas trop vous y fier, et vous garder comme en guerre...

« Surtout, pas de meurtre inutile... vous me comprenez...

– Je tâcherai de ne tuer qu'à bon escient et dans les cas graves.

– All right !

« Maintenant, laissez-moi vous pourvoir d'une partie de votre personnel.

Le lieutenant-gouverneur, à ces mots, presse le bouton d'une sonnerie électrique. Le planton accourt avec une rapidité montrant que Son Excellence sait se faire obéir.

– Faites venir Li.

Trente secondes après, un Chinois propre, luisant, grassouillet, l'air béat, tout de blanc vêtu, chaussé d'escarpins en paille, apparaissait à la porte du fumoir.

– Maître Li, vous voyez ce gentleman, dit le lieutenant-gouverneur en montrant sir Georges.

« C'est mon frère ! Dorénavant, vous êtes attaché à sa personne, en qualité de cuisinier... Vous le suivrez partout où il lui plaira de vous emmener, vous lui obéirez comme à moi-même, quoi qu'il vous commande, et vous vous souviendrez toujours qu'il y a ici, pour vous faire une cravate, trois brasses de bonne corde au cas où vous ne feriez pas votre devoir.

« Soyez prêt à partir demain à huit heures...

« Allez !

« Une perle ! mon cher Georges, dit sir Harry quand le Céleste fut sorti... vous verrez à l'usage quel serviteur incomparable !

« Il sera votre cuisinier, votre blanchisseur, votre cordonnier, votre tailleur, que sais-je encore... un véritable factotum.

« Ne l'avariez pas trop, il me sera utile après votre retour.

– Je ne puis plus que vous remercier du cœur et de l'estomac, mon cher Harry ! vrai, vous me comblez.

– Je vais vous adjoindre, en outre, un de mes

valets de pied européens... un sacripant fieffé... il sera votre homme de confiance... vous en ferez un valet de chambre...

« Plus mon cocher, un Yankee qui a fait tous les métiers, sauf celui d'honnête homme.

« C'est un cavalier excellent, un chasseur hors ligne, en sa qualité d'ancien cow-boy... Je le crois capable de tout... même de vous être fidèle.

« Le cocher s'appelle Tom, le valet de chambre s'appelle Joë...

« Je vous les présenterai ce soir... ils sont absents pour l'instant.

« Maintenant, quoi encore ?

« Quatre chevaux vous suffiront avec un dog-cart, plus quatre mulets et deux charrettes.

« La route d'Yale au Caribou est parfaite.

– À merveille.

– Arrivé à Kameloops, vous recruterez une demi-douzaine au moins d'Indiens porteurs.

– Ceux qui sont appelés ici *Carriers* ; je les ai utilisés fructueusement autrefois.



– Ils vous seront indispensables pour porter à travers les montagnes votre matériel tout entier : tente, armes, munitions, effets, provisions, etc.

« Enfin, si vous pouvez trouver comme guides un ou deux métis canadiens, de préférence d'origine française, et si vous savez les intéresser à votre affaire, je vous garantis le succès.

« Je vais du reste télégraphier aux autorités de Kameloops, la métropole de l'intérieur, de vous dénicher à tout prix ces oiseaux rares.

« Vous irez les chercher vous-même par le chemin de fer, pendant que vous laisserez votre personnel à Ashcroft.

» Maintenant, allons dîner, et faire honneur à la cuisine de Li. »

### III

*Le plus poissonneux des fleuves. – Les Porteurs ou Carriers. – Guide canadien. – Une vieille connaissance. – En route. – Comment le métis entend les rapports avec la valetaille. – Le confort de Son Excellence. – Égoïsme anglais. – Les Hommes-du-Sang. – Sir Georges veut voir une scène de cannibalisme.*

Le Fraser est le plus grand fleuve de la Colombie anglaise. On pourrait même dire : l'unique fleuve, puisque l'homonyme de la province, Colombia-River appartient seulement au territoire du Dominion, par la partie supérieure de son cours.

Il prend sa source au lac Tête-Jaune (Yellow-Head), sur le versant occidental de montagnes d'où sortent, par le versant opposé, les torrents dont la réunion forme l'Athabasca.

Son cours affecte vaguement la forme d'un S dont la boucle supérieure enserme l'opulent district minier de Caribou, et dont la boucle inférieure côtoie le chemin de fer de Lytton à Vancouver, et se jette dans le golfe de Géorgie par de larges estuaires. Le corps de l'S, très allongé, reçoit de nombreux affluents : Bear-River, Willow-River, Stewart-River, alimentés par des lacs disposés en longues nappes et coulant à travers des failles profondes. Le Black-water, la Quesnelle, le Chilcotin, le Thompson pour citer seulement les principaux, lui arrivent de droite et de gauche, torrentueux et profonds, chargés pour la plupart d'acide humique, comme le Black-Water, et donnent à ses eaux une teinte sombre très caractéristique. Du cinquante-troisième au quarante-neuvième parallèle, il coule à une telle profondeur entre des montagnes, son lit est tellement anfractueux, qu'il est impossible d'en suivre le cours, encaissé dans des rochers à pic, auxquels il se brise avec des grondements furieux.

Il s'en va ainsi, pendant plus de trois cents milles, bordé par ces curieuses terrasses qui

donnent un caractère si étrange au pays qu'il arrose, se précipite à travers de nouvelles « Portes d'Enfer » (Hell-Gate) étroites et resserrées, blanc d'écume, vertigineux, impraticable jusqu'au point où il oblique de l'est à l'ouest pour se jeter dans la mer.

Enfin, sans prolonger une description qui est plutôt du domaine de la géographie proprement dite, il convient d'ajouter que la caractéristique des eaux du Fraser sont : la profondeur, la fraîcheur, la rapidité, la limpidité.

Ces eaux roulent en notable quantité les paillettes d'or arrachées aux alluvions lointaines, et renferment tant de poisson que la pêche et les conserves font l'objet d'une industrie très prospère.

Le saumon notamment surabonde dans toute la partie intérieure. Il y a une trentaine d'années, il arrivait très souvent, aux bateliers conduisant au croc leurs embarcations, de harponner sans le vouloir des saumons énormes, au moment de cette migration connue sous le nom de « remontée ».

Dans toute la partie supérieure, et jusque dans les plus infimes affluents, pullule la truite qui se joue des barrages, se complaît dans les torrents, et acquiert dans les eaux froides et rapides cette vigueur de mouvements, cette délicatesse de chair si appréciées du sportsman et du gourmet.

Or donc, six jours se sont écoulés depuis l'arrivée à Victoria de sir Georges Leslie, parti d'Angleterre après un pari dont l'objet est la détermination des caractères zoologiques du bighorn, le mouton sauvage des Montagnes-Rocheuses.

Sir Georges n'a pas perdu son temps. Grâce à la fraternelle obligeance du lieutenant-gouverneur, il a pu monter en moins de vingt-quatre heures son expédition, réunir hommes, chevaux, mulets et voitures, expédier le tout, en franchise, naturellement, par chemin de fer jusqu'à Kameloups, et partir sans désesparer, muni de sa commission d'inspecteur des mines, lui conférant sur les claims aurifères et le personnel des exploitations, un pouvoir pour ainsi dire discrétionnaire.

Informés télégraphiquement et stylées en conséquence par le grand maître de la province, les autorités se sont mises littéralement en quatre pour fournir au voyageur les éléments indispensables au succès de son entreprise.

Dix de ces Indiens, appelés, comme on sait, *Carriers* ou porteurs, ont été, non pas engagés, mais bel et bien réquisitionnés pour un service public, et dont le salaire sera payé quand et comme il plaira au représentant de Sa Majesté très gracieuse.

Le shérif que ses attributions mettent en rapport avec toutes sortes de gens et qui, dans le périmètre de sa juridiction, connaît un peu tout le monde, a découvert un vieux chasseur canadien.

Ce chasseur est un « professionnel », c'est-à-dire vivant de son métier, un de ces endurcis coureurs des bois dont la race disparaît de jour en jour.

Il serait plus juste de dire : ayant vécu, car il possède une fortune assez rondelette, trouvée ces années passées dans les mines d'or et qui lui permet de vivre largement, à sa guise, en

philosophe doublé d'un Nemrod errant.

Comme il a pendant quarante ans « trappé » pour la Compagnie de Pelleteries de la Baie d'Hudson, et vécu loin des cités de cette vie sans entraves si chères aux hommes de sa profession, il lui faut, au moins huit mois sur douze, vagabonder à travers monts, plaines, forêts et vallées, tant les fatigues et les dangers de cette existence aventureuse exercent une attraction irrésistible sur son puissant organisme.

C'est un géant d'au moins cinquante-cinq ans, taillé en force, agile comme un jeune homme, fort comme un bison, aux cheveux et à la barbe d'un noir corbeau, dont le masque énergique, rusé, impassible et tout à la fois sympathique, annonce un métis.

C'est en effet un Bois-Brûlé franco-canadien, répondant au nom de Joseph Perrot, bien connu de ceux qui ont lu un précédent ouvrage intitulé : *De Paris au Brésil par Terre*<sup>1</sup>, et dont il est un des héros.

Il avait passé la fin de l'hiver à Kameloups, et

---

<sup>1</sup> Librairie illustrée, 8, rue Saint-Joseph, Paris.

se préparait à partir pour Barkerville où l'appelaient des affaires particulières. Il allait accomplir ce voyage à pied, les « bras ballants », c'est-à-dire en pêchant et chassant, battant les buissons au gré de sa fantaisie, ainsi qu'il convient à un amant passionné de la nature ayant passé au grand air les trois quarts de son existence.

Comme son rendez-vous est pour dans un mois dans la jolie ville de Caribou, il a cédé aux instances du shérif et consenti à accompagner un sportsman anglais venu spécialement pour chasser et dont la destination est la même.

Il a fini par accepter, en haussant les épaules, et en homme qui se moque un peu de l'argent, une livre sterling par jour, en posant comme conditions formelles qu'il n'aurait jamais affaire aux *valets* du gentleman, mais au gentleman lui-même, et que ce dernier lui parlerait seulement en français.

Sir Georges Leslie ratifia cet arrangement convenu avec le shérif, sachant par ce dernier que Perrot était peut-être le seul capable de le mettre



en présence d'un bighorn.

Le 1<sup>er</sup> juin, la caravane au grand complet s'embarquait à Kameloups, dans le train devant la ramener à Cache-Creek, où se trouve la route conduisant de Yale à Barkerville en passant par Clinton. Au confluent de Bonaparte-River et de Thompson-River, tout le personnel et tout le matériel, hommes, chevaux, colis, voitures est descendu des cars. La caravane se forme et s'engage lentement sur ce chemin qui semble un défi jeté par les ingénieurs aux apparentes impossibilités opposées par la nature.

En tête s'avance tout seul, Perrot, vêtu du costume traditionnel en peau de cerf, la carabine en bandoulière, la pipe aux dents, le nez au vent, éclairant la marche.

Derrière, un peloton d'Indiens, pêle-mêle avec des ballots qui n'ont pu être installés dans les charrettes attelées chacune de deux mulets. Vient ensuite la première charrette conduite par le cocher américain Tom, ayant près de lui, sur le siège, le cuisinier chinois Li, dont la face camuse conserve une impassibilité de magot. Puis la

seconde charrette, bourrée comme la première jusqu'à la bâche imperméable qui la recouvre, et conduite en main par un Indien à pied, puis les deux chevaux de rechange, menés en bride par deux autres Indiens, et enfin le dog-cart conduit par sir Georges, en personne.

Près de lui, sur le siège, se tient avec cette rigidité indiquant le domestique de bonne maison, le valet de sir Georges, en grande livrée.

Très intrigués, les Indiens contemplant avec admiration et respect ce personnage coiffé d'un chapeau à cocarde bleue et rouge, vêtu d'une houppelande marron avec une constellation de boutons énormes, luisant comme autant de soleils, et se demandent s'il n'est pas le grand chef, d'autant plus qu'il est voituré par l'autre, le gentleman barbu aux vêtements tout simples.

Ces naïfs enfants de la nature ignorant notre civilisation et ses raffinements, ne peuvent d'ailleurs concevoir les rapports de maître à serviteur, comme on les entend chez nous, et ne sauraient, à plus forte raison, comprendre la haute cocasserie d'un Anglais original qui, pour une

expédition de ce genre, s'affuble d'un valet en livrée.

Grâce à la docilité merveilleuse des chevaux, à leur admirable sûreté de pied comme à leur incomparable dressage, la moitié de l'étape s'accomplit sans encombre.

La halte de midi s'imposant bientôt pour la réfection des gens et des bêtes, sir Georges, ne sachant comment se faire entendre de Perrot, arrête son attelage, et tout naturellement expédie au brave Canadien, l'homme en livrée.

En quelques pas rapides, celui-ci rejoint Perrot, l'interpelle du bout des dents, très rogue, en sa double qualité d'Anglais et de laquais.

– Guide ! Son Excellence m'envoie vous commander d'arrêter.

Perrot, très froidement, se retourne, souffle une bouffée de tabac, hausse les épaules et reprend sa marche sans mot dire.

Cinq minutes après, le Canadien, cheminant à longues enjambées de son pas de trappeur, entend une autre voix plus hautaine lui crier, d'un ton de

commandement :

– Guide ! j’ai ordonné d’arrêter, m’entendez-vous ?

Pour la seconde fois, le géant se retourne, reconnaît sir Georges lui-même et, toisant le maître avec le même calme que le valet, conserve son impassibilité sereine.

– Entendez-vous, quand je commande ! continue sir Georges dont la voix tremble légèrement.

– Parlant par respect, répond en français Perrot à ces mots proférés en anglais, faudrait voir un peu, m’sieu Milord, à savoir à qui que vous causez, et ous qu’en sont censément nos conventions.

« D’abord, mon nom est Perrot... j’m’appelle pas : guide, souvenez-vous-en, car je tiens à être dénommé ainsi.

« Ensuite, parlez-moi en français, parce que c’est mon idée, acceptée par le shérif et ratifiée par vous.

« Et pour finir enfin, si jamais vous me faites

adresser la parole par ce Pourichinel que vous m'avez envoyé...

– Aoh !... Qu'est-ce, Pouritchinel ?...

– Oui, le saltimbanque, le valet, quoi... J'ai affaire à vous, rien qu'à vous et si un de ces rascals me parle en son nom ou au vôtre, je le casse en deux.

« Et maintenant, si je suis forcé de faire un second discours du calibre de celui-ci, je m'en vais à mes affaires et je vous laisse chercher tout seul votre bighorn.

« Voilà comment nous sons, nous autres de la vieille France du Canada. »

À ces paroles soulignées par cette ironie finaude particulière aux paysans quand ils gouaillent un monsieur, sir Georges pâlit, et se sent une envie folle de se ruer, les poings levés, sur le métis.

Mais ce diable d'homme joue, comme par hasard, avec son couteau à scalper, prêt à fouiller les côtes au gentleman, au cas où celui-ci deviendrait incorrect.

Et sir Georges n'ayant pas la moindre envie de se faire travailler le thorax avec cet instrument dont les trappeurs ou les mineurs jouent très volontiers, renforce sa colère, et finit, en somme, par donner satisfaction à Perrot.

La halte, le repas, le départ s'opérèrent sans incidents, puis la seconde partie de l'étape fut parcourue sans difficulté. À la nuit, les chevaux furent dételés, attachés solidement, et pourvus, ainsi que les mulets, d'avoine et de bunch-gras<sup>1</sup>.

Li installa le fourneau portatif de Son Excellence, ouvrit plusieurs boîtes de conserves, et fit mijoter une série de mets fort appétissants, pendant que le valet de pied couvrait une petite table d'une fine nappe blanche, et constellait celle-ci d'une argenterie éblouissante.

Entre temps, une vieille bouteille de claret tiédit de façon à développer tout son arôme, et Son Excellence qui aime à bien vivre, même en voyage, se met à table, et fait honneur, en gourmet consommé, aux victuailles élaborées par

---

<sup>1</sup> Herbe excellente, savoureuse et nourrissante commune dans la région.

Li.

La tente sous laquelle Son Excellence va passer la nuit est déjà dressée, avec le lit de camp sur lequel reposera son corps très précieux, après avoir fumé, sur le fauteuil démontable, quantité de cigares exquis.

Le maître bien repu, la valetaille se restaure avec les reliefs du festin, absorbe force tasses de thé, se gargarise de brandy et semble écraser de sa morgue les malheureux mercenaires réduits à la portion congrue.

Il est entendu que tous les chefs d'expédition nourrissent habituellement le personnel engagé par eux. Mais, dans le cas présent, les Indiens porteurs ayant été, non pas engagés, mais réquisitionnés pour un service public, ils doivent subvenir à leurs besoins. Et sir Georges est trop égoïste pour leur donner un atome de nourriture distraite de son approvisionnement.

Et puis, des Indiens ! des bêtes de somme à deux pieds... des animaux bien moins intéressants que les chevaux et les mulets, puisqu'ils ne coûtent rien.

Donc, à eux de s'alimenter comme ils pourront.

Dans l'esprit de sir Georges, Perrot devait partager la table du cocher, du valet de pied et du cuisinier, mais le métis ayant témoigné une insurmontable aversion pour ces personnages, le maître jugea opportun de le laisser se débrouiller.

Donc Perrot et les Indiens, onze hommes, plus trois femmes accompagnant ceux-ci, plus quatre enfants, en tout dix-huit personnes, vont souper par cœur, après une journée d'écrasantes fatigues.

Mais un vieux trappeur n'est jamais pris au dépourvu.

Voyant qu'il n'y a rien à attendre ni du maître, ni des serviteurs, il tire de son bissac un petit trident d'acier, l'emmanche solidement à une branche de coudrier, confie à un Indien sa carabine, ses munitions, son sac à feu et tous les objets craignant l'humidité, puis ajoute en chinouck<sup>1</sup> :

– Je vais vous chercher à manger, mes amis ;

---

<sup>1</sup> Patois composé de mots anglais, indiens et français, le *sabir* du Haut-Canada.



préparez un bon feu.

Sans plus de façon, il s'immerge jusqu'aux aisselles dans les eaux glacées du torrent voisin, rasant les berges abruptes, scrutant les anfractuosités, aux lueurs mourantes du jour, et dardant parfois, d'un coup sec, son trident au fond de l'eau.

Des mouvements convulsifs agitent le manche resté dans la main robuste du géant, et un superbe poisson de sept à huit livres apparaît, sanglant, percé au ras des ouïes, par le triple dard barbelé.

En un instant le poisson débrosché est lancé à terre, et saisi par un des Indiens qui suivent leur pourvoyeur.

Telle est son habileté à ce genre de pêche, telle est aussi l'incroyable quantité de poisson rencontré dans ce torrent, qu'il retire ainsi, en une demi-heure, environ soixante livres de truites.

– Là ! dit-il tout joyeux, en sortant de l'eau sans même un frisson, avec cela on ne meurt pas de faim, et demain, je rencontrerai encore de quoi vous emplir la panse, mes pauvres camarades.

« Quant à toi, m'sieu Milord, si jamais tu te trouves avec la fringale au ventre, toi et tes « valets », je te rendrai la pareille avec bonheur.

Deux jours après, on atteignait Clinton, une bourgade sans grande importance, où se trouvent des placers exploités par des Chinois, et le dernier centre de civilisation avant Barckerville, distant d'à peu près quatre-vingt-dix lieues, en tenant compte des sinuosités de la route.

Par mesure de précaution, Perrot acheta et paya de sa poche cent livres de pemmican, comme provision de réserve pour les Indiens, dont sir Georges ne s'occupait pas plus que s'ils eussent été des animaux sauvages.

Le lendemain, 4 juin, on campait près d'un petit affluent de Bonaparte-River, et sortant de Lomond-Lake.

La caravane était à peine installée pour préparer le campement, qu'une demi-douzaine d'Indiens de mauvaise mine, d'aspect féroce, chargés d'oripeaux baroques, mal armés d'ailleurs d'arcs et de mauvais fusils, se présentèrent inopinément.

Perrot, sans plus tarder, leur crie rudement de s'en aller, et comme ils n'obtempèrent pas assez vite, le métis les menace de sa carabine.

Sir Georges Leslie, jugeant l'affaire sérieuse, croit devoir se départir de sa morgue habituelle, et demande au Canadien quels sont ces Indiens.

– On les appelle chez nous les *Mauvais-Monde*, ou encore les *Gens-du-Sang*.

« Ce sont des pillards, des bandits, des assassins, des anthropophages... comme qui dirait des mangeurs de chair humaine.

« C'est bon à tuer, « pire » que des loups.

– Cela suffit ! Laissez-les s'en aller.

Revenu à sa tente, sir Georges appela son cocher américain Tom et lui dit :

– Connaissez-vous ces Indiens nommés par le guide : Hommes-du-Sang ?

– Oui, Excellence... des cannibales endurcis... enragés...

– Savez-vous le chinouck ?

– Oui, Excellence.

– Prenez cinq bouteilles de brandy, portez-les-leur de ma part et dites-leur de ne pas s'éloigner.

« Tâchez de ne pas être vu par le Canadien et les Carriers.

Puis, il ajoute en aparté, avec un regard étrange :

– Il faut que j'assiste à une scène de cannibalisme.

## IV

*Pêche à la volée. – Mouche artificielle. – Difficile manœuvre. – Duel entre un sportsman et une truite de vingt-cinq livres. – Belle défense. – Ce que Son Excellence fait de son gibier. – Les idées de sir Georges. – Qui commence par une églogue et finit par un assassinat.*

Le 5 juin de grand matin, sir Georges s'éveille frais et dispos, quitte sa couche le sourire aux lèvres, en homme augurant bien de sa journée.

Depuis une demi-heure, le soleil est apparu sur l'horizon teinté de rose et sir Georges, se rappelant soudain la configuration des lieux, s'en va passer une rapide inspection du ruisseau où il doit se livrer, pour la première fois depuis près d'une année, à son divertissement favori.

Le temps, malgré l'heure matinale, est chaud

et lourd. Pas la moindre brise au fond de la petite vallée, entre les roches déjà tiédies, où roule, avec un bruit continu, le cours d'eau rageur.

Les mouches en essaims nombreux, zigzaguent au ras du courant, comme si elles voulaient agacer les salmonidés voraces qui pullulent invisibles et parfois, s'élancent, rapides comme des flèches au-dessus de leur élément, et retombent au milieu d'un remous fugitif, aux cercles concentriques.

La truite moucheronne avidement. Bonne affaire pour un pêcheur à la mouche artificielle.

Cette pêche, assez connue, mais en somme peu pratiquée en France, est un des sports favoris des Anglais, qui s'y adonnent avec passion, et ne reculent, pour s'y livrer, devant aucun déplacement coûteux et fatigant.

Chez nous, on plaisante encore, et bien à tort, le pêcheur à la ligne, tandis qu'en Angleterre, un bon pêcheur de saumon ou de truite, jouit d'une considération au moins égale à celle d'un tueur de grouses, ou d'un chasseur de renard.

Sir Georges, son inspection terminée, revint au campement, prit sa meilleure canne en hickory, choisit plusieurs lignes en soie imperméable dont il connaissait la solidité, retira d'une boîte hermétiquement close un album représentant toutes les mouches de tous les pays à salmonidés, puis repartit pour le torrent, accompagné de son inévitable valet de pied, chargé du matériel.

Arrivé à destination, le pêcheur reconnaît que la mouche à laquelle les truites donnent la préférence est présentement la mouche du saule (*sallow-fly*).

Entre les feuillets en parchemin de l'album, sur lesquels sont représentés en chromo les insectes, se trouvent intercalés d'autres feuillets mobiles, où sont attachées les mouches artificielles, montées en plume, en fil et en clinquant, sur les hameçons, de façon à faire aux poissons une illusion sinon absolue, du moins suffisante.

Sir Georges compare au dessin chromolithographie de la *sallow-fly*, le simulacre fabriqué par son marchand, trouve la

ressemblance incomplète, ajoute un morceau de plume destiné à allonger une antenne, retire un peu de fil de cuivre, fait claquer sa langue et murmure :

– C’est bien cela !

Le valet, sur un signe, enlève de la trousse en toile caoutchoutée, les quatre morceaux de hickory, mesurant chacun un mètre dix, les emboîte solidement l’un à l’autre dans les viroles de cuivre adaptées à chaque bout, monte le scion en baleine robuste et flexible, passe la ligne en soie dans chacun des anneaux dont la canne est pourvue à raison de quatre par fraction de un mètre dix, attache au bas de la canne le moulinet multiplicateur sur lequel sont enroulés environ cinquante mètres de ligne, et présente l’appareil à son maître.

Celui-ci assujettit prestement sa mouche revue et corrigée, à l’extrémité du bas de ligne en florence, et déroule de dessus le moulinet qui crépite, avec un bruit strident, à peu près quinze mètres de ligne.

Il s’agit maintenant de lancer, au milieu du



ruisseau, cette mouche, de façon à faire croire à la truite, le plus défiant des poissons, que sa chute est naturelle, comme celle des autres qui tourbillonnent au-dessus des eaux, et s'y abattent assez rudement, mais de certaine façon, pendant leurs folles randonnées.

Cette opération, très délicate, exige une grande habileté jointe à beaucoup d'habitude. Les débuts sont longs, difficiles, parfois décourageants, pour arriver à cette dextérité des sportsmen anglais qui, en l'absence de vent, bien entendu, mettent deux fois au moins sur trois leur mouche dans un chapeau placé à vingt mètres.

Sir Georges, tous ses préparatifs accomplis en silence, avec cette lenteur fébrile indiquant une passion réelle, saisit sa mouche entre le pouce et l'index de la main gauche, enroule en longs anneaux très lâches, toute la portion de la ligne excédant la longueur de la canne, et s'avance, à petits pas, la canne haute, l'œil fixé sur le creek.

Il s'arrête bientôt, s'affermit sur les jambes, fouette vigoureusement de la main droite, en faisant opérer au sommet de la canne un large

mouvement semi-circulaire et laisse aller la mouche.

Le corps de ligne, le bas de ligne et l'insecte artificiel attaché sur l'hameçon, entraînés par ce mouvement, partent en sifflant. Avec un sang-froid et une adresse indiquant un pêcheur consommé, sir Georges coupe ce demi-cercle par un léger, mais brusque mouvement du poignet et l'appât, relevé comme par un coup de fouet, tombe à pic, mollement, avec toutes les apparences de la vie.

Plus le courant est rapide, plus on a chance de faire illusion au poisson partagé entre sa défiance et sa voracité.

Comme l'appât file vite, entraîné par les eaux, il s'empresse de le saisir sans y regarder de trop près.

Si Georges débute par un coup de maître.

À peine la fausse mouche de saule a-t-elle touché la surface du torrent, qu'elle disparaît, happée goulûment. Prompt comme la pensée, le pêcheur ferre d'un geste analogue à celui d'un

escrimeur prenant le contre de quarte, et brusquement, la ligne se tend, à se rompre.

À en juger par ce prologue de la lutte qui va s'engager entre l'homme et le poisson, celui-ci doit être énorme.

Sir Georges, sentant que ni sa ligne de soie, ni sa bonne canne en hickory ne pourraient supporter, sans rupture immédiate, un pareil effort, laisse filer un peu de la fine cordelette, qui se déroule en faisant grincer le moulinet. La truite, solidement accrochée, profite avec un instinct prodigieux de ce faux-semblant de répit, et commence une résistance désespérée.

Chaque poisson a une manière caractéristique de se défendre. Le barbeau par sa vigueur, sa masse, ses brusques à-coups ; le brochet est franchement brutal ; la brème a des finesses de félin, des adresses de prestidigitateur pour utiliser les accidents de terrain, ou la présence des végétaux. La truite résume en elle seule tous ces procédés et sait les mettre en œuvre coup sur coup avec une telle célérité, qu'elle ne cède qu'à un adversaire expérimenté, rompu à cette escrime

émouvante et singulière.

Ruses, volte-face, brusques plonges, fuite sinueuse à travers les roches, pàmoisons suspectes suivies de soubresauts désespérés, vaillance, énergie, finesse, elle possède les ressources les plus multiples et les plus opposées, triplant les difficultés de sa capture.

Décidément, sir Georges est un grand artiste. Avec un calme, une dextérité, un à-propos, joints à une sorte de divination jamais en défaut, il prévoit les manœuvres les plus déconcertantes et les déjoue avec une maestria superbe.

Tenant le scion toujours vertical de façon à faire ressort, il sait, à dix centimètres près, ce qu'il doit filer de ligne, comme il sait aussi, à une seconde près, quand il doit faire agir la manivelle du moulinet, de façon à ramener peu à peu, irrésistiblement, la truite que cette lutte sans merci commence à épuiser.

La voici comme pâmée, sans mouvement. Un novice s'y laisserait prendre et chanterait victoire. Sir Georges se défie de plus belle, se tient prêt et attend. Pas bien longtemps du reste. La truite

envoie un coup de queue terrible et plonge brusquement.

Le pêcheur, qui se passionne pour cette sorte de duel, laisse errer un froid sourire sur ses lèvres pincées et murmure :

– Je la tiens !

De nouveau le moulinet grince avec sa voix de criquet. La ligne s'allonge, la truite s'enfuit follement, remonte le courant, reparaît, plonge de nouveau, soubresaute, toujours maintenue par l'admirable pêcheur qui devine et contrecarre toutes ses manœuvres, la « travaille » et l'épuise plus encore en paraissant lui céder qu'en lui résistant.

La lutte dure depuis vingt-cinq minutes. Une dernière surprise, une dernière et plus désespérée tentative pour rompre ce fil si ténu et si tenace, pour arracher cette pointe implantée dans les cartilages du museau.

Vains efforts ! La truite asphyxiée, pantelante, crispée, à bout de forces enfin, se laisse aller en dérive et traîner sur une petite grève où l'amène

irrésistiblement sir Georges triomphant.

Stylé en conséquence, le valet se précipite sur le splendide poisson, le saisit par les ouïes et, sans souci des viscosités qui souillent sa livrée, l'étreint, l'emporte à bras le corps sur la berge, et le laisse tomber au milieu des bunch-grass.

Cette première capture de sir Georges pèse environ douze kilogrammes et mesure un mètre vingt centimètres du museau à la queue !

Il assiste à ses cabrioles, se repaît de son agonie, contemple ses derniers frissons, appuie le doigt sur un des yeux, fait saillir, circulairement, par la pression, un petit cercle rosé, murmure :

– Elle est saumonée, je m'en doutais !

Puis, la voyant bien morte, dit au valet :

– Jetez à l'eau cette bête !

Son Excellence adore la pêche à la volée, mais comme elle exècre le poisson, elle juge à propos de se débarrasser ainsi de celui qu'elle a pris. Quant à le faire consommer par la valetaille et les auxiliaires, il n'y faut pas songer. Ce gibier, anobli par son contact avec le gentleman, ne

saurait être utilisé d'une façon aussi dégradante. Il doit disparaître, mais non déchoir, sa capture par Son Excellence étant une sorte de consécration.

La truite s'en allait à vau-l'eau, le ventre en l'air, et sir Georges se préparait à descendre un peu plus loin pour lancer une seconde mouche, quand il entend le bruit d'un plongeon.

Il s'arrête, étonné, à la vue d'une face couleur de brique émergeant presque aussitôt à quelques pieds à peine du poisson mort. Ce dernier est aussitôt empoigné, puis hâlé vers la berge, où prend pied un de ces Peaux-Rouges aperçus en arrivant, et désignés sous le nom de « Mauvais-Monde » par Perrot.

Le drôle, affriandé par le brandy donné la veille au soir, a suivi, invisible, le gentleman, comptant sur une nouvelle largesse, ou spéculant sur une occasion qui, du reste, ne s'est pas fait attendre.

D'un cri vibrant il appelle ses congénères cachés derrière les rochers, leur montre le poisson, à la vue duquel tous entament une gigue

éperdue, et se mettent à vociférer à plein gosier.

Sir Georges, intéressé, abandonne pour un moment son sport et se dit qu'il serait intéressant de fixer sur le papier une scène aussi curieuse. Il tire un album de sa poche et se met en devoir de crayonner une esquisse.

Mais allez donc saisir pour ainsi dire au vol ces contorsions désordonnées, bientôt apaisées, du reste, à la vue des feuilles blanches d'où peut surgir une *médecine* dont ils ne se soucient pas de ressentir les effets.

Voyant cela, sir Georges, sans appréhender le moins du monde la compagnie des anthropophages, donne quelques ordres rapides à Joë qui part aussi vite que possible pour le campement, distant déjà de plus d'un kilomètre.

Il revient au bout d'une demi-heure, accompagné du cocher américain Tom, armé de sa carabine Winchester, et accompagné d'un Indien Carrier portant sur les épaules tout un matériel.

D'abord du whisky. Deux bouteilles que sir



Georges offre aux cannibales en leur faisant dire par Tom, en chinouck :

– Le gentleman vous donne l'eau de feu à la condition que vous chanterez et danserez comme tout à l'heure.

Puis un appareil à photographie instantanée, un de ces admirables produits de l'industrie contemporaine permettant de saisir et de fixer les attitudes les plus extraordinaires, les expressions les plus fugitives. Et cela, sans même que les gens portraiturés puissent au besoin s'en douter !

Puis enfin une caisse oblongue, assez volumineuse, dont le contenu est soigneusement dissimulé.

– Que disent-ils ? demande à l'Américain sir Georges voyant le whisky insuffisant pour les remonter au même diapason.

– Ils disent, Excellence, qu'ils danseraient et chanteraient infiniment mieux s'ils avaient...

– Quoi ?

– Au lieu d'un poisson, un homme à dévorer ! répond l'Américain avec un regard étrange fixé

sur l'Indien Carrier qui n'a rien entendu.

À ces mots, l'œil atone de sir Georges s'illumine d'une sorte de phosphorescence extraordinaire. Cette lueur a la durée d'un éclair, puis s'éteint brusquement, non toutefois sans avoir été perçue par l'Yankee.

– Tom, aimez-vous l'argent ? reprend sir Georges après une pause.

– Passionnément, Excellence.

– Voulez-vous gagner dix livres ?

– Que faut-il faire pour cela, Excellence ?...  
Quand il s'agirait de fusiller toutes ces vermines-là, je suis à vos ordres.

– Je ne vous en demande pas tant.

« Blessez seulement, et comme par accident, ce Carrier, de façon à le mettre dans l'impossibilité de s'enfuir.

– Compris, Excellence ! répond le misérable avec son atroce brutalité d'ancien chasseur d'Indiens.

À ces mots, il prend sa carabine, fait feu avec

une vitesse inouïe sur le malheureux qui tombe en jetant un cri terrible, avec une jambe fracassée.

Puis il reprend, avec un rire sinistre :

– Allons, les Hommes-du-Sang, voici de la viande... celle que vous aimez !

« Sautez, chantez, mangez et buvez !...

« Le gentleman régale... Et surtout, pas un mot, si vous voulez en avoir autant une autre fois. »

## V

*Aussi féroces que les cannibales. – Photographie instantanée. – Le phonographe. – Scalpé. – Atroces mutilations. – Éventré tout vif. – Le misérable dévore le cœur de la victime. – Partage. – « Merci ! Je n'en use pas. » – Jubilation de civilisés.*

Les Indiens dénommés si énergiquement par les anciens trappeurs, « Gens-du-Sang » et « Mauvais-Monde » sont essentiellement nomades. Vouloir leur assigner un habitat entre tel ou tel degré de longitude et tel ou tel parallèle, c'est faire de la géographie de fantaisie.

Les Gens-du-Sang, qui se rattachent aux Tinnehs de la Colombie Britannique, d'une part, et aux Tananas du Youkon, d'autre part, errent à travers les Montagnes-Rocheuses, sans se fixer plutôt ici que là, toujours en quête de gibiers

dévorés palpitants, et surtout du régal par excellence, l'être humain, dont la chair a pour eux un irrésistible attrait.

Aujourd'hui, on les trouvera non loin des sources de la rivière aux Liards, dans un mois ils seront sur la rivière de la Paix. Ils viendront même hiverner beaucoup plus au sud, sur les rives du Fraser ou de ses affluents, puis, sans motif apparent, ils pousseront une pointe hardie vers le Youkon ou le Mackensie.

Absolument réfractaires à toute civilisation, insensibles aux exemples et aux paroles des missionnaires, irréductibles au moral et au physique, ils vont, brutes entre toutes les brutes à deux et quatre pieds, où les poussent d'inconscients et mystérieux besoins de migration, mais toujours en proie à l'idée fixe, tenace, monstrueuse : manger de la chair humaine.

Honnis et méprisés, mais par-dessus tout redoutés des autres Indiens plus ou moins fixés au sol d'où ils tirent leur subsistance, ils sont regardés un peu à la façon des « roulottiers » qui

parcourent et écument nos campagnes.

Seulement, les roulottiers bornent leurs déprédations au pillage d'un verger, au rapt d'une poule ou d'une oie ; des peccadilles, en somme, tandis que les Gens-du-Sang pratiquent le jour, la nuit, la chasse à l'homme : font tomber dans une embuscade le voyageur isolé, le chasseur solitaire, la petite famille tapie sous la hutte en l'absence du chef, massacrent tout ce qui leur tombe sous la main et se livrent avec une fureur de fauves à leurs épouvantables repas.

Cette passion est d'ailleurs poussée à un tel point, que les enfants ne sont pas en sécurité près des parents, et réciproquement les parents près de leurs enfants. Survienne la disette, un accident, la fracture d'un membre, la maladie ou la mort d'un proche, tout simplement une chasse infructueuse, on égorge la victime de l'accident, on achève le malade, on dévore le cadavre, faute de quoi on saigne un enfant, et l'on se repaît en famille de la famille elle-même.

Ils ont d'autre part des coutumes analogues à celles des Peaux-Rouges de l'Amérique du Nord,

dont ils ne diffèrent guère physiquement.

Ils scalpent leurs victimes, et les font périr au milieu de tortures effroyablement raffinées.

Tels sont en peu de mots les gredins rencontrés par sir Georges Leslie, presque au début de son excursion à la poursuite d'un bighorn à travers les Rocky.

La chute de l'Indien Carrier, frappé d'un coup de carabine par le cocher américain, est accompagnée de vociférations assourdissantes, et l'infortunée victime saisie par des mains brutales, pousse des appels désespérés.

Ayant toujours fidèlement servi les Européens, converti depuis quelques années par un prêtre canadien, le malheureux allègue ses bons services, implore au nom de leur religion les blancs impassibles, trace le signe de la croix, comme un suprême et irrésistible appel...

Sir Georges contemple avec de petits rictus cette scène poignante, écoutant l'Yankee Tom qui lui traduit, au fur et à mesure en anglais, les plaintes déchirantes proférées en chinouck.

Joë, un peu pâle, mais vivement intéressé, est correct, comme il convient à un serviteur de bonne maison.

Un des Mauvais-Monde paraissant le chef, reconnaissable du reste à une plume d'outarde piquée dans son chignon, tire son couteau, empoigne rudement la chevelure du Carrier de la main gauche, saisit son couteau de la main droite et...

Sir Georges braque son objectif, à peine aussi grand qu'un chapeau, sans trépied, sans voile, semblable à la première boîte venue.

Clac ! Une épreuve instantanée, au moment où le couteau trace une ligne rouge autour du front, au-dessus des oreilles, et au bas de la nuque.

L'appareil a fonctionné à l'instant précis où la physionomie de la victime offrait une indéfinissable expression de colère, de terreur, de souffrance et de désespoir. Quelque chose d'effroyable dans sa complexité, que la peinture ou le dessin ne pourrait pas rendre, et que l'« instantané » va saisir sur le vif.



Le groupe est étrange et dramatique, depuis le scalpeur penché, jusqu'aux spectateurs vociférants, l'échine courbée, les mains sur les genoux, la tête relevée, avec d'incendiaires coulées de soleil qui font luire les yeux, étinceler les dents, et rutiler les membres et les échines aux violents tons de cuivre.

– Quel malheur, murmure sir Georges, que l'on ne puisse pas photographier les couleurs !

Puis, une idée, baroque et sinistre, lui traversant l'esprit, il s'écrie, comme si les cannibales pouvaient l'entendre :

– Arrêtez !

– Gens-du-Sang, arrêtez ! répète en chinouck l'Américain, comme un écho docile.

L'homme qui allait tirer de toute sa force sur la chevelure enroulée à son poignet gauche, reste immobile.

La victime, entendant ce mot renfermant une suprême espérance, croit à l'intervention des blancs, s'imaginant que ce gentleman, devant lequel s'inclinaient les autorités de Kameloups,

va user de son prestige de blanc, et au besoin employer ses armes pour le sauver.

Le malheureux, croyant de très bonne foi avoir été victime d'un accident, ne saurait en aucune façon soupçonner l'atroce vérité.

Sans perdre de temps, sir Georges pose à terre son appareil, saisit le mystérieux colis apporté tout à l'heure par le Carrier, en retire l'enveloppe, et découvre un instrument de forme circulaire, long d'environ cinquante centimètres, avec un diamètre de trente. Au centre, surgit, entourant une ouverture du volume d'un œuf, une sorte de pavillon formé d'une substance noire, luisante, probablement de l'ébonite.

À l'une des extrémités apparaît seulement un petit bouton d'ivoire. Pour le reste, pas trace d'autres organes extérieurs.

Sir Georges met aux mains du valet cet instrument, et dit :

« Vous n'avez qu'à tenir cela, en tournant du côté du groupe cette ouverture en forme de cornet.

« Si le groupe se déplace, déplacez l'ouverture qui doit toujours lui faire face.

« Avez-vous compris ?

– Oui, Excellence.

– Maintenant, allez ! commande sir Georges.

– Gens-du-Sang, le gentleman vous dit d'aller ! » traduit de nouveau le cocher Tom.

Brusquement le scalpeur opère une traction violente, qui renverse sur le dos le Carrier pantelant. Son crâne apparaît blanchâtre, puis rougit aussitôt sous la poussée du sang ruisselant en nappe des vaisseaux sectionnés par le couteau.

L'autre agite et brandit avec un hurlement affreux le lugubre trophée.

Clac ! seconde épreuve subtilement enlevée par sir Georges, au moment le plus palpitant de cette sauvage tragédie.

– Ce sera plein de vérité, murmure le gentleman, dont les yeux luisent comme ceux des félins dans l'obscurité.

« Quand ces épreuves seront agrandies...

quand les sons recueillis par le phonographe seront amplifiés, j'aurai là des documents uniques... absolument uniques !

La scène continue, et sir Georges, n'en voulant rien perdre, introduit dans l'appareil deux plaques pour remplacer celles qui viennent d'être impressionnées.

Avec une jambe fracassée, le Carrier tombé sur le dos ne peut plus se relever. Il agite faiblement ses bras, rudement empoignés par les torsionnaires, et ouvre vainement ses yeux emplis de sang. La nappe rouge s'épanche jusque dans sa gorge et rejaillit en pluie à chaque hurlement qui se prolonge en une sorte de gargouillement affreux.

Emballés pour tout de bon, excités par la présence des blancs qui est une sorte d'absolution, les cannibales raffinent encore, s'il est possible. Ils arrachent les yeux de la victime, lui coupent l'un après l'autre les doigts et les orteils, avec accompagnement de cris et de contorsions démoniaques.

Actionné de temps en temps par sir Georges

qui change les petites couches en cire durcie adaptées au cylindre inscripteur, quand elles sont remplies par les hiéroglyphes représentant les sons, le phonographe enregistre, avec une fidélité inouïe, cette effroyable cacophonie.

Les plaques au gélatino-bromure se succèdent, d'autre part, dans le petit appareil<sup>1</sup>, de façon à fournir une série d'images correspondant aux clameurs des cannibales et aux plaintes de la victime.

Le phonographe étant aux sons ce que la photographie est aux formes, c'est-à-dire l'enregistreur et le reproducteur de tous les bruits, les plus multiples, les plus inattendus, les plus variés, sir Georges se répète pour la dixième fois qu'il possédera là des documents d'autant plus curieux, que le phonographe parlera les scènes figurées par les photographies successives.

---

<sup>1</sup> Je prie le lecteur de croire que je n'invente pas ces détails répugnants, et que je ne fais pas de l'horrible à plaisir. Du reste, les Anglais sont volontiers coutumiers de semblables atrocités. N'a-t-on pas vu un membre de la dernière expédition Stanley, faire égorger sous ses yeux une négresse par des cannibales, et dessiner froidement, d'après nature, la scène de meurtre et le repas qui suivit. L. B.

Les images agrandies et projetées à la lumière oxyhydrique représenteront les personnages avec leurs dimensions naturelles, les sons enregistrés par le phonographe et amplifiés au mégaphone, accompagneront les projections, et le spectateur, curieux de réalisme, pourra voir et entendre ce que voit et entend sir Georges, et s'imaginer assister à la scène elle-même, tant l'illusion sera complète.

Il y a, paraît-il, des détraqués « fin de siècle », comme on dit aujourd'hui, pour raffoler de pareils spectacles !

Quel succès à ajouter à la capture du bighorn, aux pêches miraculeuses, et aux incidents réservés par l'avenir.

En présence du malheureux qui meurt torturé avec de tels raffinements, sir Georges se dit qu'il fait bon vivre, et que le voyageur trouve bien des compensations aux fatigues et aux dangers.

L'épouvantable scène touche à sa fin. La victime râle, saignée à blanc par ces multiples blessures.

Alors, le chef, l'homme à la plume d'outarde, ruisselant de sang, se tourne vers les blancs immobiles, et se sentant regardé, peut-être admiré, se cambre, avec un mouvement de tête, comme pour dire :

– Vous allez voir !

Avec une diabolique sûreté de main, il enfonce son couteau dans la poitrine du Carrier, un peu à droite du sternum, tranche successivement les cartilages costaux, plante sa lame de l'autre côté, sectionne également les cartilages, avec la peau et les muscles, tire sur le sternum, le désarticule, et montre la cavité béante où palpitent les poumons...

Horreur !... le cœur bat encore.

Le misérable, en proie à l'ivresse furieuse du sang, plonge sa main dans la poitrine ouverte, saisit le cœur, l'arrache, et le dévore à pleines dents !

Il y a un moment d'accalmie pendant lequel s'entend, à deux reprises, le petit bruit caractéristique de l'obturateur. Clac... clac... sir

Georges a encore pris deux épreuves, et au bon moment, paraît-il, car il est absolument radieux.

La vue de cette scène l'a positivement transfiguré. Ce n'est plus le gentleman rigide, au regard terne, aux épaules un peu voûtées, à la bouche crispée. Son œil flamboie toujours, sa poitrine se cambre, ses lèvres ont des titillations émues, et ses mains des frémissements contenus.

La civilisation raffinée a ses hommes de sang, comme l'extrême sauvagerie, et sir Georges, plus impressionné peut-être qu'il ne voudrait le paraître, goûte positivement cette ivresse effroyable à laquelle participent, mais dans de moindres proportions, ses deux serviteurs.

Joë, l'Anglais, après quelques hésitations, quelques révoltes des nerfs, a fini par s'intéresser vivement à ce drame, soit en raison d'une prédisposition naturelle à la cruauté, soit plutôt pour imiter le grand chic de son maître, et participer à ses vices, comme il porte ses vieux habits, fume ses cigares et mange sa desserte.

Tom, l'Yankee, s'amuse avec son exubérante brutalité de cow-boy dont l'Indien est l'ennemi



né. Il a torturé des Peaux-Rouges, il a scalpé pour vendre les chevelures dix dollars aux collectionneurs, et, s'il a évité le poteau de tortures où ont péri nombre de camarades, c'est affaire de chance.

Aussi, ce massacre d'un Indien par des Indiens le remplit de joie, indépendamment du « travail » qui lui paraît superlativement réussi.

.....

Le martyr du Carrier a pris fin. Les cannibales se partagent sa dépouille, divisée, désarticulée par gros quartiers, avec l'habileté de bouchers de profession.

Les quartiers sont coupés en morceaux plus petits, attribués à chacun selon ses mérites et sa position sociale. Le chef, entre autres, s'adjuge la cervelle et une main.

Sir Georges, satisfait d'une matinée si bien remplie, s'apprêtait à prendre congé, quand le chef, se ravisant tout à coup, se frappe le front comme s'il s'apercevait d'un oubli inqualifiable. Il entame un colloque animé avec ses

subordonnés, qui semblent acquiescer de la voix et du geste. Fort de cet assentiment, il prélève sur la réserve un morceau de grosseur raisonnable, le pique à la pointe de son couteau et l'offre très gracieusement à l'homme blanc qui a de si bonne eau-de-feu, et qui, bien loin d'interdire ces agapes si chères aux Mauvais-Monde, les favorise et les admire.

Sir Georges, évidemment flatté de cette attention dont il apprécie la délicatesse, s'incline poliment avec ce geste d'un profane refusant un cigare ou une prise de tabac et qui précède ou accompagne invariablement la phrase sacramentelle : – Merci ! Je n'en use pas.

Sir Georges n'en est pas encore là. Mais, à l'avenir... qui sait !... Et puis, Li a un bien remarquable talent de cuisinier.

Comme document, ce serait complet.

Son Excellence rallie le camp avec ses deux serviteurs, après avoir fait emballer soigneusement les appareils et réintégré dans son enveloppe imperméable la canne en hickory.

Quant à l'absence du Carrier, l'expliquera qui pourra. Sir Georges n'est point habitué à rendre des comptes.

C'est un Indien de moins. Ces disparitions sont du reste assez fréquentes. Les porteurs mal payés ou point payés du tout, pas davantage nourris et généralement brutalisés, désertent volontiers.

Sir Georges trouva en arrivant son déjeuner prêt, l'absorba d'excellent appétit, puis ordonna le départ.

Une demi-heure après, la caravane reprenait sa marche dans son ordre habituel, suivait imperturbablement la route qui oblique au nord-est, passait près du lac Green, faisait halte pendant une heure et s'arrêtait, pour camper, près d'une montagne haute d'un millier de mètres, et couverte de forêts.

La nuit venue, sir Georges, n'y pouvant plus tenir, s'enferma dans sa tente, développa ses négatifs à la lueur d'une bougie, constata qu'ils étaient admirablement réussis, et se régala d'un air de musique ! c'est-à-dire qu'il fit répéter au

phonographe toute la partie vocale de la scène, chose dont l'admirable instrument s'acquitta avec une netteté incomparable.

Plus heureux que s'il avait sinon rétabli sa fortune, du moins abattu un bighorn, et ne voulant pas assujettir ces précieux documents aux risques d'un voyage à travers les Montagnes-Rocheuses, il emballa minutieusement les plaques et les cylindres de cire durcie – les phonogrammes – et fit monter à cheval Tom au lever du soleil.

Tom se rendit sans désemparer au postal-office de Clinton, et expédia les documents bien et dûment recommandés, à Son Excellence le Lieutenant-Gouverneur de la province.

## VI

*Un valet qui ne veut pas déchoir. – Comment sir Georges entend l'obéissance. – Coup de poing de gentleman. – Au fond du précipice. – Li devenu cocher. – Au bord de l'abîme. – Sauvetage. – Retour au campement. – Cavalier funèbre. – Apparition tragique. – Un homme écorché.*

Sir Georges n'eut pas plutôt envoyé au postal-office de Clinton son serviteur américain, qu'il se repentit de sa précipitation.

Sa hâte de mettre en sûreté ses « documents anthropophagiques » lui avait fait oublier la fameuse partie d'échecs, son partenaire Andrew Wolf, le shooting-club, et jusqu'au bighorn.

Tom, porteur de la petite boîte renfermant les clichés et les phonogrammes, pouvait

parfaitement se charger d'une dépêche.

Sir Georges pensait justement à protéger, avec son cavalier blanc, le pion de la Reine très sérieusement menacé !

Pareille occasion de télégraphier à Wolf cette importante manœuvre ne se présenterait pas de longtemps, puisque entre Clinton et Barkerville, il n'y a plus aucun bureau. La civilisation étant représentée par de rares auberges, de vrais coupe-gorge où les mineurs viennent faire la fête, à la reprise ou à la cessation des travaux, c'est-à-dire avant et après les froids.

Quant à faire retourner Tom, il n'y fallait pas penser, Clinton étant éloigné déjà de trente-cinq milles, ou soixante-cinq kilomètres et demi.

D'autre part, devait-il attendre le retour de l'ancien cow-boy dont la course allait être de cent vingt kilomètres ?

Résolu à ne pas s'éterniser sur cette route stérile, traversant un plateau où manquent à la fois les cours d'eau et les arbres, c'est-à-dire le poisson et le gibier, il donna le signal du départ.

Les chevaux de montagne ont une force extraordinaire, Tom est un cavalier incomparable, il rattrapera la caravane quand et comme il pourra.

On s'aperçoit grandement de son absence, au moment d'atteler le dog-cart et la charrette et de brider les chevaux de main. Joë refuse tout d'abord et très énergiquement son concours, alléguant ses fonctions de serviteur spécialement attaché à la personne de son Excellence, et Li pousse des cris de pintade, à la seule pensée de toucher, même du doigt, ces quadrupèdes énormes, dont il semble avoir une peur affreuse.

Les Carriers sont seulement porteurs, pas autre chose.

Reste le guide. Peut-être consentira-t-il à remplacer le cocher absent.

– Voulez-vous, lui demande sir Georges, atteler ces bêtes et conduire la charrette à la place de Tom ?

– Que nenni, m'sieu Milord, répond flegmatiquement le Canadien.

« J' sis chasseur, mouè, et j'ai pas envie d' devient le domestique à vos chouaux !

« Voyez si l's Indiens v'lont ben vous aider !

« Dommage qu'y en ait un qu'ait déserté hier, y connaissait justement l's'affaires de la quevalerie...

« Eh !... mâtin de mâtin !... paraît qu'y fondent en route, vos Carriers...

« Un... deux... trois... quatre... en comptant c'ti-là d'hier... et les trois femmes... et les petits qui manquent à l'appel du matin.

« Est-ce que les Mauvais-Monde les auraient mangés ? »

À cette parole du guide, sir Georges éprouve un frémissement de tout son être. Perrot soupçonnerait-il la vérité ?

D'autre part, il dit vrai : trois Carriers, les femmes et les enfants ont disparu. Ses porteurs sont réduits à six. Et ces derniers, malgré leur impassibilité indienne, paraissent bien sombres.

Les Gens-du-Sang auraient-ils parlé ? Mais on ne les a point revus. Quelqu'un aurait-il assisté à



la scène de la veille, invisible derrière les roches ? C'est bien improbable, car elle s'est passée en un lieu détourné de la route, au bout d'un torrent encaissé dans une profonde fissure. Après la longue et rude étape de la veille, nul parmi les Carriers pesamment chargés ne se fût avisé de quitter le doux farniente du camp, pour venir voir son Excellence pêcher à la ligne.

Perrot peut-être, avec son air narquois de paysan gouailleur.

– Si je le savais, pensa sir Georges, il ne serait pas longtemps à me narguer.

Il reprend, à haute voix, s'adressant au Canadien :

« Ainsi vous refusez d'atteler ?

– Positivement... Vous'ez des domestiques... l'pourichinel et le magot... y sont pour vous servir vous et vos bêtes, parlant par respect.

« Moi, j'sis là pour vous faire tuer le bighorn...

– Soit ! Je n'ai pas le droit de vous imposer une charge en dehors de vos attributions.

« Joë, venez ici.

– Qu’y a-t-il pour le service de son Excellence ? répond le serviteur modèle, pomponné, astiqué, épingle comme s’il sortait de l’anti-chambre du lieutenant-gouverneur.

– Le service de mon Excellence exige que vous preniez ces harnais et que vous atteliez ces bêtes.

– J’ai déjà eu l’honneur de faire observer à son Excellence qu’étant spécialement attaché à sa personne...

– Obéissez !

– Je ne puis pas déchoir à ce point.

– Une fois !

– Son Excellence a en moi un serviteur zélé... dont la discrétion lui est acquise.

– Deux fois.

– Que son Excellence me pardonne, c’est impossible... Je ne suis pas homme d’écurie. »

Devant ce refus si formellement articulé, sir George pâlit affreusement. Sans ajouter un mot, et avec cette vélocité prodigieuse des hommes de

sport, il ramène sur sa poitrine ses deux bras qui se détendent soudain comme des ressorts.

Un double bruit flasque de chair meurtrie, de bifteck écrasé se fait entendre, suivi d'un hurlement de douleur. Frappé sur chaque œil d'un coup de poing que n'eût pas désavoué le champion du Royaume-Uni, aveuglé, bosselé, assommé, le serviteur modèle fléchit, oscille, manque de s'abattre et fait mine de riposter.

Mais en Angleterre, les gens du peuple ignorent généralement le noble jeu de la boxe, réservé aux gentlemen, ou aux professionnels. Un peu comme chez nous l'escrime.

– Dites donc que vous voulez m'assassiner ! clame le pauvre diable totalement défiguré, oubliant d'ailleurs, dans son saisissement, ses formules d'un respect servile, et l'abus de la troisième personne.

Il se met tant bien que mal en garde, plutôt pour se défendre que pour attaquer, et poursuit :

– ... Oui, m'assassiner... pour me faire ensuite man...

La dernière syllabe du mot, et la plus compromettante, lui reste au gosier.

En virtuose du boxing, et sans même faire de feinte, tant il est sûr de son coup, sir Georges l'atteint au creux de l'estomac d'un de ces terribles coups qui vous mettent pour longtemps le destinataire hors de combat.

Le pauvre diable pousse un grognement sourd, se courbe en avant, au point de toucher du nez ses genoux, et tombe lourdement assis, en vomissant un flot de sang noir.

– Est-ce que l'imbécile se serait laissé tuer ? murmure sir Georges un peu déconcerté.

« J'ai cette mauvaise habitude de frapper si fort !... »

Instinctivement, les Carriers épouvantés se sont serrés les uns contre les autres et Perrot, appuyé sur sa longue carabine, dit en aparté :

« Toi, m'sieu Milord, quand on te parlera de près, ce sera la main sur la poignée du couteau.

« Y a pas à dire... l'pourichinel est fichu...

– Ma foi, tant pis pour lui ! reprend sir

Georges.

« Il allait me dénoncer, et ce Canadien aurait appris d'un mot la scène d'hier.

« Je suis tranquille dorénavant... et Li cirera mes bottes. »

Un ravin creux de cinq cents mètres borde d'un côté la plate-forme où l'expédition a campé. Sir Georges en mesure de l'œil la vertigineuse profondeur, et sans se départir de son beau flegme, saisit par sa livrée le valet toujours inanimé, le soulève sans effort, le porte comme un enfant jusqu'au bord du précipice, et tranquillement le lance dans l'espace.

Il revient vers le cuisinier vert de peur et claquant des dents.

– Et maintenant, n'est-ce pas, Li, vous allez atteler... dit-il, sans le moindre tremblement dans la voix.

Le Céleste se précipite vers les harnachements, empoigne colliers, selles, brides, veut trop faire et trop bien faire, affuble au hasard les mulets avec les harnais des chevaux et

récioproquement, embrouille tout, perd la tête et retarde le départ en essayant de l'avancer.

Sir Georges, devant cette bonne volonté manifeste, mais impuissante, est forcé de mettre la main à la pâte, se disant, en bon Anglais, que s'occuper de chevaux n'est pas déchoir, et que l'odeur du crottin n'a jamais déshonoré, bien au contraire, un gentleman.

Li écarquille ses yeux bridés, ne perd aucun des gestes de son Excellence, tâche d'incruster, dans les circonvolutions de son cerveau, l'agencement des sangles et des boucles dans leurs rapports avec la structure des bêtes et la forme des véhicules, promet d'apprendre en deux leçons, reçoit pour acheter de l'opium, – le pourboire du Chinois, – une livre sterling et monte gaillardement sur le siège au lieu et place de Tom.

Perrot reprend, comme à son habitude, la conduite de la petite colonne singulièrement réduite. Les Carriers, lestés d'une ration de pemmican due à la générosité du Canadien, se mettent en route, écrasés sous leurs charges

augmentées de celles abandonnées par leurs compagnons disparus.

Pour économiser le personnel, sir Georges a consenti pourtant à faire attacher derrière la charrette conduite par Li, le troisième cheval, au lieu de le donner à conduire par la bride.

– *Go ahead !*

Perrot, la pipe au coin de la bouche, le chapeau un peu de travers, la carabine sous le bras, monte allègrement la rampe qui contourne les escarpements et surplombe les abîmes. Il arrive quelquefois, souvent même, que la route accrochée au flanc d'une montagne n'a pas les dimensions suffisantes au passage d'une voiture. On l'a élargie avec des poutres fichées au-dessus du précipice, et couvertes de planches, comme un échafaudage.

Excepté aux tournants, deux voitures peuvent s'y croiser sans danger, malgré l'absence des parapets ; mais il ne faudrait pas s'aviser de faire de la fantasia, ou d'avoir des bêtes rétives.

Or, le cheval attaché à la charrette, jusqu'alors

parfaitement docile, semble énervé, peureux, contre son habitude. Il tire sur sa bride et avance parfois difficilement, et parfois aussi piétine, se met de travers, essaye de lever le devant, bref, ne se ressemble plus.

Ce poltron de Li, très effrayé, ignorant ces inflexions familières aux hommes de cheval pour calmer les bêtes ombrageuses, se met à pousser des clameurs éperdues en agitant son fouet, ses guides, ses bras, ses jambes, sa queue de cheveux.

Son mulet prend le trot, arrive sur un palier de planches dont la brusque sonorité effraye le cheval qui commence à reculer.

Par malheur, il se met stupidement en travers, se piète sur ses quatre jambes écartées, refusant d'avancer, les sabots de derrière à cinquante centimètres du bord de la planche.

– Stop ! crie sir Georges.

Pour arrêter son mulet, le Céleste tire à tour de bras sur les guides, et coupe littéralement la bouche au mulet qui recule à son tour.



Naturellement le cheval, manquant brusquement de l'appui sur lequel s'opérait sa traction, est projeté en arrière.

Ses pieds de derrière abandonnent la plateforme, sur laquelle ceux de devant essayent vainement de se cramponner. Sentant le vide sous lui, l'animal pousse un hennissement d'effroi, s'arc-boute, glisse, pèse de tout son poids sur la bride qui se rompt, et dégringole en tournoyant au fond de l'abîme.

Li, de plus en plus affolé, tire de plus belle sur les guides. Le mulet recule toujours. Encore deux pas et l'attelage, y compris le maladroit conducteur, va opérer cette effroyable culbute de cinq cents mètres...

– *Go !...* crie sir Georges, voyant ses provisions et une partie de son matériel au moment d'être anéantis.

« *Go on !... silly !... brute !...* »

Le Céleste n'entend plus, ne voit plus et piaule éperdument.

C'en est fait, si une main de fer n'empoignait

la bride au ras du mors, et n'arrachait, pour ainsi dire, la voiture déjà engagée. En même temps, une voix rude crie au Chinois affolé :

– Lâche donc, mais lâche donc tout ça, feignant... bon à rin !

Perrot !... c'est Perrot, accouru d'un bond à travers les Carriers immobiles et riant méchamment, à l'instant précis où la catastrophe va être irréparable.

Enfin soustrait à cette traction stupide, le mulet reprend sa marche en avant.

– Et surtout, reprend le métis, laisse-toi guider par le bourricot.

« Il est moins bête que toi. »

Et le digne chasseur, sur ce mot parti du cœur, s'en alla simplement reprendre sa place.

Trois heures après, on stoppait près du lac La Hache pour le déjeuner. Le départ s'effectuait à une heure après midi, puis on suivait imperturbablement la route à mi-côte et surplombant de deux cents mètres Knife-River, sortie du lac La Hache. À six heures, hommes et

bêtes, rendus de fatigue, s'arrêtaient pour camper, exactement sur le cinquante unième parallèle, après avoir parcouru seulement trente-deux milles.

Mais, aussi, quel chemin, que cette grande route, au sortir de l'hiver !

Privée du précieux concours de son cocher en mission, et de son factotum défunt, son Excellence dort à la belle étoile, enveloppée dans une couverture, et dort bien, sans même avoir adressé à Perrot un remerciement pour le sauvetage du matériel et du cuisinier.

En vrai Oriental, Li professe la plus large indépendance du cœur. Il n'a ni un mot, ni un regard pour son sauveur qu'il méprise probablement comme barbare, et qui, d'ailleurs, le lui rend bien.

Et quand Perrot s'interrogeant lui-même se demande pourquoi il s'est ainsi précipité à la tête du mulet, il se fait cette réponse topique.

– Défunt mon grand-père avait toujours coutume de dire qu'y a du terre-neuve dans le

Français !...

... Le 8 juin, le soleil apparaissait tout rose sur les pics éloignés, encore encapuchonnés de neige, quand les chevaux de sir Georges hennirent joyeusement.

Un hennissement répond tout près, derrière un tournant.

– Tom ! c’est Tom, s’écrie le gentleman, heureux du retour de son serviteur après lequel soupire son incommensurable égoïsme.

Un pas relevé se fait entendre, et sir Georges distingue sous l’ombre encore un peu dense des pins surplombant la route, son alezan doré, avec son cavalier.

Le cheval s’en va frotter ses narines à celles de ses congénères qui, brusquement renâclent et reculent.

– Qu’est-ce, encore ? demande son Excellence craignant quelque nouvelle panique.

« Eh ! Tom !... descendez, mon garçon... que diable faites-vous là ?

Tom, son vaste chapeau gris de cow-boy

enfoncé jusqu'aux oreilles, sa carabine en bandoulière, ses éperons chaussés jusqu'au talon, rigide comme un cavalier de pierre, ne bouge ni ne répond.

Le cheval, sans doute affamé par son étape, se baisse, et cherche, malgré son mors, à tondre quelques brins de bunch-grass.

Tom se baisse également et demeure penché sur sa selle dans une attitude absolument incompatible avec les lois de l'équilibre. En outre, quelle étrange position, pour un cavalier comme lui. On dirait un mannequin rembourré d'étope et attaché sur une selle.

Ma foi ! sir Georges n'y tient plus. Renonçant aux douceurs de sa couverture et de son matelas de bunch-grass, il se lève, avance de dix pas, et fait appel à tout son sang-froid pour ne pas jeter un cri.

Tom est attaché sur sa selle au moyen d'un système de cordes ingénieusement agencées, pour l'empêcher de tomber, tout en laissant au cheval sa complète liberté de mouvement.

Attaché... mais, pourquoi ?

Pourquoi aussi cette immobilité, ce mutisme, cette rigidité ?...

Tom serait-il mort ?... assassiné... ramené par son cheval qui a suivi la piste des autres ?

En quelques coups de couteau, sir Georges tranche les cordes exhalant une forte odeur de résine. Elles ont dû être fabriquées sur place avec les fibres tirées du liber du cèdre.

Un mouvement du cheval fait glisser Tom, qui s'abat, en tournant de côté, aux pieds de sir Georges.

Son chapeau tombe, et découvre une tête hideuse, méconnaissable. Le cow-boy a été scalpé !

Mais, ce n'est pas tout. Sa face n'a plus de peau !... ses orbites calcinées n'ont plus d'yeux !... Un tampon de mousse dilate affreusement ses mâchoires grimaçantes, privées de lèvres et d'une part des joues ! Sa veste, raide comme du cuir, est pour ainsi dire empesée de sang coagulé, noirâtre, et recouvre un torse nu,

également écorché !... Les cuisses, réintégrées dans le pantalon, et les jambes dans les bottes après cette effroyable mutilation, n'ont pas plus de peau que le reste du corps !...

Sir Georges, poussant jusqu'au bout ses investigations, découvre que le cow-boy a été dépouillé de la tête aux pieds, comme un ours ou un caribou, et très habilement, car les pieds et les mains sont disséqués comme par un préparateur d'anatomie.

Les muscles apparaissent d'un rouge foncé, avec, çà et là, des amas de larves blanches déposées par les mouches. Cette opération étrange et terrible a dû être pratiquée la veille pendant le jour, puisque les mouches se cachent pendant la nuit.

Alors seulement une poignante émotion s'empare de sir Georges.

– Tom a-t-il été mutilé avant ou après son arrivée au postal-office ?

Il fouille sans répugnance dans les poches de la vareuse, trouve un portefeuille grasseyé,

l'ouvre, et aperçoit un papier imprimé, avec un griffonnage et une signature.

– Le reçu du postal-office... mes documents sont en sûreté !...

« All right !...

« Hé !... qu'est-ce que cela ? »

Tout simplement la peau du malheureux Tom, collée à plat sous la selle, en guise de chabraque.

Qui sait ! peut-être un nouveau document.



## VII

*Les idées de Perrot. – Sir Georges apprend qu'il n'est plus en sûreté. – Un bon conseil. – La parole d'un trappeur. – Décidément, ce sont les Carriers. Sir Georges regarde et voit... des ours bruns. – Le démon de la chasse. – Abandon du campement. – Terreurs de Li.*

« Que pensez-vous de cela, Perrot ? demandait sir Georges Leslie au Canadien, quelques minutes après la funèbre découverte de l'Américain, dépouillé de sa peau, et attaché sur sa selle.

Perrot, entendant résonner les pas du cheval sur l'échafaudage de bois, avait rejeté sa couverture d'un coup de talon, et s'était approché, au moment où le gentleman retirait la peau de son serviteur étalée sur le rein du demi-sang, en guise de tapis de selle.

– Rien de bon, monsieur !... rien de bon !  
répond le métis après un minutieux examen des  
cordes, de leur texture et des nœuds.

– Notre sécurité serait-elle menacée ?

– Pas la mienne, à coup sûr... quant à la vôtre,  
dame ! faudrait voir.

– Que voulez-vous dire ?

– Sais pas trop, moi... Avez-vous des ennemis,  
dans ce pays-cite ?

– Pourquoi cette question ?

– M'est avis qu'on ne dépiaute pas comme ça,  
à propos de rien, un chrétien comme vous et moi,  
à moins que ça ne soit un animau d'hérétique...  
Mais, ça ne fait rien à la chose du moment que  
c'est un blanc.

– Je ne comprends pas bien.

– Faut s'entendre.

« Je crois, révérence de parler, que les gens  
qu'avont dépiauté vot' cocher, avaient à se  
plaindre de lui, et que si on l'a renvoyé mort, sans  
sa peau, sus le cheveu, c'est censément un

avertissement pour vous.

« C'est pas ordinaire, qu'on accommode pareillement un blanc sur une route fréquentée, quand ce blanc est l'employé d'un qué-qu'un de l'autorité.

« Suffit !... vous comprenez.

– Selon vous, ce ne sont pas des blancs qui ont ainsi mutilé mon domestique.

– Non ben sûr !

« Le blanc ne fignole pas sa victime... il tue et raide ! puis houst !

« L'Indien, lui, s'acharne quand il se venge.

– Alors, c'est une vengeance indienne.

– Sûr et certain.

« Et je puis vous certifier que le cow-boy a été dépiauté tout en vie.

« On lui a aussi ôté les yeux, et mis dans chaque trou un caillou chauffé, comme un œuf dans son coquetier.

« Paraît que ça donne des mal de tête conséquents.

– Les Indiens ne commettent pas sans motif de pareilles mutilations.

– Jamais !

« Aussi, ce failli gars-là doit leur avoir joué de vilains tours.

« Et je vous répète, on l’a renvoyé, ou plutôt, je m’en doute, reconduit tout près d’ici, à seule fin de vous menacer peut-être, si vous avez des reproches sur la conscience, de vous en faire autant.

– Oh ! je suis homme à me défendre.

– Alors, tant mieux pour vous ! car l’Indien est rudement malin.

– Selon vous, je suis menacé.

– Je ne dis ni oui, ni non... sais pas !

– À combien sommes-nous de Barkerville ?

– Dans les environs de soixante-dix lieues.

– Cent milles !... il nous faut au moins cinq jours. »

Passant brusquement à un autre ordre d’idées, sir Georges Leslie ajoute :

– Que pensez-vous de la désertion des Carriers ?

– Une seule chose m'étonne, c'est qu'il vous en reste encore.

« C'est pas une façon de traiter le monde.

– Vous dites ? s'écrie d'une voix stridente le gentleman qui ne peut souffrir la contradiction.

– Ce que je pense ! ajoute Perrot en portant la main à la poignée de son couteau.

« Et puis, si la vérité vous offusque, bonjour ! je fais comme eux et je vous laisse en plan avec votre Chinois.

– Faisons la paix et raisonnons froidement.

« À votre avis, les déserteurs ont commis le crime, n'est-ce pas ?

– Y a pas crime, mais vengeance... c'est pas la même chose.

« Quant à dire : c'est eux ou c'est pas eux, sais pas... j'étais pas là.

– Dites-moi, Perrot, puis-je, sans indiscretion, savoir ce que vous allez faire à Barkerville ?

– J’ai rendez-vous avec mes neveux, de bons et beaux gars, les fils de ma défunte sœur Claudine Perrot, et de son légitime conjoint Baptiste, également défunt.

« Je les ai appelés rapport à une mine d’or où il faut des hommes de poigne et d’honnêteté.

– Vous n’avez pas d’autre motif ?

– Non.

– Avons-nous chance de rencontrer des bighorns non loin de la route, dans ces rudes montagnes qui s’élèvent entre Soda-Creek et Swift-River.

– Sans doute.

« Mais, voyez-vous, votre expédition est mal commencée.

« Vous avez maltraité les porteurs, et ils vont vous lâcher... c’est sûr.

« Vous avez chaviré vot’ domestique dans un précipice... vot’ cocher a été victime d’une vengeance... vous voilà censément tout seul avec un Chinois qu’est pas une personne naturelle, et moi qui ne peux rien pour vous, sinon vous faire

tuer le bighorn...

« Tenez, laissez-moi vous donner un bon conseil.

« La diligence de Yale à Barkerville passe deux fois la semaine. À votre place, je n'en ferais ni une ni deux !

« Je la toperais au passage, et je m'en irais sans débrider en trente heures à Barkerville, d'où je ferais partir une nouvelle expédition à la poursuite des bighorns.

– Sinon ?...

– Je ne donnerais pas cinq sous de vot' personne, parlant par respect.

– Vous exagérez !

– Prenons que j'ai rien dit.

– Et pourtant...

– Y a là autour les Mauvais-Monde flairant la chair humaine.

« J'ai entendu leu' z'hurlements, ces nuits passées... Sûr qu'on fricotait le prochain.

– Vous ne craignez rien d'eux ?

– Y en n’a pas un pour oser seulement lever le doigt sur moi.

« Tandis que vous... dame... faudrait voir.

« Et puis, y a encore ceux qu’ont dépiauté l’Américain.

« La diligence passe aujourd’hui, croyez-moi, ratez pas le coche, comme disait feu mon grand-père.

– Qui se chargera de mes bagages ? demande sir Georges à demi vaincu, et frissonnant, malgré lui, à l’aspect de la peau humaine sur laquelle se posent, en bourdonnant, les mouches à viande.

– S’il y a place, embarquez avec vous le plus précieux.

« J’amènerai le reste avec le Chinois et les Carriers.

– Ils vous suivront ?

– Comme un seul homme.

– Je vais réfléchir pendant une heure... laissez-moi seul un moment...,

– À vot’ idée... moi, je vais déjeuner. »



Le brave chasseur fait demi-tour, et s'en va, monologuant :

– C'est bête, ce que je viens de faire là !

« Quéque ça me... fiche, à moi, c't' Anglais orgueilleux, rageur, féroce... on dirait que je m'intéresse à lui, ma parole !... »

« Tout ça, parce que je suis, comme il dit : le guide !... »

« Eh ! oui... c'est pour ça !... nous autres, vieux trappeurs, nous sommes esclaves de la parole donnée... le devoir... c'est le devoir !... »

« J'ai promis de lui faire rencontrer un bighorn... Si je le laisse massacrer, il ne rencontrera pas de bighorn... et on pourra dire que Perrot Joseph a manqué à sa parole. »

« Ah ! par exemple, s'il avait seulement mis en joue et à portée le bighorn, bonsoir !... »

« On pourrait le scalper... le dépiauter... le couper en tranches et le faire frire dans de la graisse d'ours... m'en ficherais ! »

Perrot, après avoir monologué à la façon des anciens trappeurs qui, à force de vivre dans un

isolement absolu, en arrivent à penser tout haut, absorba une large dose de pemmican, sirota un coup d'eau-de-vie, alluma sa pipe et se mit à digérer, tout en poursuivant le cours de ses réflexions.

– Sûr et certain, c'est les Carriers déserteurs qu'ont fait le coup... ça, j'en parierais ma vieille carabine contre un fusil à mèche.

« Le soir même de la disparition du premier, je les avais trouvés tout drôles...

« C' que c'est, tout de même ! J'ai beau être leur ami... pas un n'a eu l'idée de me dire ce qui les chiffonnait !

« Du reste, chacun est libre de ses actions, et sans doute ont-ils sagement fait de ne rien me confier.

« Ça m'aurait peut-être gêné, quoique je n'aime guère ces mauvais rossards de cow-boys.

« Enfin, pour mériter une pareille correction, défunt Tom devait avoir manigancé avec le milord quéque mauvais coup.

« Et puis, voilà !... suffit !... motus !... et

attendons venir. »

De son côté, le gentleman a lestement déjeuné d'un morceau de corned-beef, arrosé de l'inévitable bouteille de claret.

Privée des services de Joë, préoccupée de la fin tragique de Tom, son Excellence a mangé sans appétit, servie par Li.

– Prendrai-je, ne prendrai-je pas la diligence ? se demande pour la dixième fois sir Georges, partagé entre son orgueil lui défendant la fuite et sa sécurité lui ordonnant la prudence.

Distraitement il tire de son étui sa lorgnette, et, tout en réfléchissant, la porte à ses yeux par une vieille habitude familière aux voyageurs.

Dirigé de haut en bas, de gauche et de droite, l'instrument lui fait apercevoir, avec une singulière netteté, les gorges, les massifs, les bouquets de pins, les torrents, les sentiers perdus entre les rocs, tout le défilé lointain des choses rendues vagues et confuses par l'éloignement.

Brusquement l'objectif s'immobilise sur une futaie sombre accrochée par miracle à des

protubérances rocheuses, que les rayons obliques du soleil font paraître violettes.

Il y a là quelque chose de curieux ou tout au moins d'insolite, car sir Georges n'est pas homme à s'extasier longtemps sur les beautés de la nature.

– Perrot ! venez, je vous prie, et regardez...

Le Canadien arrive en s'étirant, la pipe vissée au coin de la bouche.

– Si vous ne voyez pas, prenez ma lorgnette... vous la dirigerez en ligne directe sur ce pin mort, dont les branches sèches...

– Gardez vos lunettes, monsieur, révérence de parler... J'en ai pas besoin pour voir moins clair.

« Le tas d'animaux que vous apercevez là-bas, c'est tout bêtement une famille d'ours bruns.

– D'ours bruns !... vous êtes sûr ?

– Si vous ne me croyez pas, allez-y voir.

« Je les vois depuis dix minutes, sans difficultés et sans lunettes, et je sais qu'ils fouillent le sol afin de trouver des oignons dont

ils sont aussi friands que de miel.

« Ils sont quatre, n'est-ce pas ?

– Quatre, c'est bien cela !

« Et vous les distinguez d'ici... c'est prodigieux.

« Ils sont pourtant éloignés de plus d'un demi-mille.

– Je parie pour un mille et demi en ligne directe<sup>1</sup>.

« Voyez-vous la grande pureté de l'air, en vous laissant apercevoir si distinctement les objets, vous fait illusion sur la distance.

– Je m'en rapporte à vous, répond gracieusement le gentleman avec une courtoisie tout à fait inusitée.

« Des ours bruns ! magnifique gibier, presque aussi admirable que le grizzly !

– Pour ça, monsieur, vous avez grandement raison, répond avec chaleur Perrot qui, comme tous les trappeurs du nord et du nord-ouest,

---

<sup>1</sup> Près de 3 kilomètres. Exactement 2778 mètres.

raffole de la chasse à l'ours.

« C'est un gibier de choix, et dur à tuer, tellement qu'il faut l'atteindre à l'œil... et qui d'un coup de griffe vous met en charpie, s'il n'est pas mort sur le coup.

– ... Deux milles et demi... pour des marcheurs comme nous, c'est l'affaire d'une heure...

– Faites excuse, monsieur ! il faut en faire à peu près cinq... et c'est des milles de montagnes, ne l'oubliez pas.

« Mettons trois heures et demie, peut-être même quatre, pour aller autant pour revenir.

– Soit ! mettons huit heures au lieu de deux...

– Ça fait une différence.

– Il est à peine six heures, nous pouvons être de retour à deux heures après midi.

– En chasse dans la montagne, on n'est jamais sûr de rien... car, je le devine, la peau des mains vous démange de casser la figure à un ours, n'est-ce pas, monsieur ?

« Et je vous approuve, sacré mâtin !

- Alors, pourquoi hésitez-vous ?
- J’hésite pas ; je dis seulement qu’on n’est jamais sûr de rien.
- Pas même de tuer un ou plusieurs ours ?
- Pour ça, j’en réponds, si la main ne vous tremble pas en présence de ces bêtes vraiment terribles, et si vous savez proprement envoyer un coup de carabine.
- Vous promettez de me les faire approcher à portée ?
- Je l’affirme, si vous vous conformez à mes indications.
- Je m’y engage formellement.
- Alors, c’est sérieux.
- Partons de suite.
- « Li va rester à garder les bagages, et les Carriers se reposeront en notre absence.
- Il serait utile de leur faire distribuer un peu de viande et de brandy.
- Mauvaise habitude !

« Enfin, si c'est votre avis, j'en passerai par là.

– Vous feriez bien, en outre, d'emporter quelques provisions.

– Et vous ?

– Mon bissac est toujours garni en cas d'imprévu.

– Je mangerai sur place un filet d'ours.

– Dame !... vous savez, une fois sur la piste, chacun pour soi.

– Me prenez-vous pour un enfant !

« J'ai gravi l'Himalaya près duquel vos Rocky sont des taupinières, et j'ai brûlé la cervelle à plus d'un tigre qui n'eût fait qu'une bouchée de vos ours.

– Je suis prêt, monsieur, suivez-moi à deux pas, et imitez-moi en tout ; c'est la condition absolue du succès.

– All right. »

Sir Georges, sans plus tarder, tire du coffre blindé en tôle d'acier, renfermant ses armes, une admirable carabine Express à deux coups de



Greener, du calibre 557 (14 millimètres 42) fabriquée spécialement pour lui par le célèbre armurier de Londres.

Elle porte une balle conique, évidée intérieurement, et pesant 30<sup>gr</sup>,72, avec l'énorme charge de 10<sup>gr</sup>,24 de poudre. L'arme dont le but en blanc est d'environ deux cents mètres, est naturellement très étoffée, pour résister sans fatigue à une pareille charge, et pèse un peu plus de cinq kilogrammes.

Sir Georges explique en deux mots à Perrot les avantages de cette balle dite *express*, qui, grâce à son évidement intérieur, s'élargit dans la plaie, au point de produire autant de ravages qu'une balle explosible, sans craindre d'avoir une explosion prématurée du projectile.

Perrot approuve du geste, admire l'arme en connaisseur, et ajoute intérieurement :

– Toi, m'sieu mylord, faudra te voir à l'ouvrage avec ton fusil quinze cents francs, tes balles perfectionnées, ton but en blanc, tes tigres et tes *malayas*...

Puis, tous deux se mettent en route, sir Georges sans plus songer à son matériel que s'il représentait une valeur de vingt-cinq livres, oubliant le cadavre écorché de Tom gisant dans le bunch-grass, et les sinistres prévisions de son guide ; Perrot, insouciant comme un homme ayant tout vu, tout risqué, tout enduré, prêt à s'en aller au diable, et à en revenir.

Li, franchement épouvanté, se voyant seul avec les porteurs auxquels il vient de faire la distribution ordonnée par le maître, s'allonge au milieu des bagages pour ne plus entendre, et surtout pour ne plus voir les regards sinistres jetés par les Indiens sur le sentier montagneux par où viennent de disparaître les deux chasseurs.

## VIII

*Le sens de la direction chez les trappeurs. – Les marais des Rocky. – Orgueil. – Il faut céder pourtant à la fatigue. – Les ours. – Feu à deux cents pas. – Beau tireur. – Présomption. – Retour offensif. – Désarmé. – À coups de revolver. – Corps à corps. – À terre. – « À l'aide !... »*

Sans être des alpinistes de profession, ceux qui ont tant soit peu pratiqué les montagnes savent combien il est difficile de se diriger d'un point à un autre, quand ce point à atteindre n'émerge pas de façon à rester constamment en vue.

La chose paraît tout d'abord très simple, tant les dépressions et les reliefs aperçus de haut paraissent insensibles. Tout cela semble à peu près sur le même plan, et l'on serait tenté de se dire : « Mais, c'est très facile : il n'y a qu'à marcher tout droit. »

Cette illusion dure peu. À peine a-t-on parcouru une distance très faible relativement, que l'objectif disparaît soudain. Brusquement on se heurte à des obstacles inaperçus. Le sol se creuse ou se mamelonne, il se hérissé de futaies ou se couvre de taillis, et les plans de là-haut confondus en une horizontalité mensongère, se superposent. Il faut monter, descendre, contourner les broussailles, errer sous les taillis, ramper dans les failles, se cramponner aux escarpements.

Si le voyageur ne possède pas une boussole orientée soigneusement au départ, et si le soleil, suprême ressource des égarés, est caché sous les nuages, on perdra vingt fois le but, et il arrivera parfois qu'on lui tournera le dos, tant nous sommes dépourvus du sens de la direction.

Ce sens que possèdent naturellement les insectes, les oiseaux et les mammifères, les hommes primitifs en sont doués à un degré surprenant. Ainsi, l'Indien du sud au milieu de la forêt vierge, le gaucho à travers les prairies de gynérium, l'indigène australien dans le *bush*, les

Esquimaux sur les neiges sans fin, traversent imperturbablement, et en ligne directe, d'énormes étendues, alors que le civilisé tourne bientôt sur lui-même, et généralement de gauche à droite, en décrivant de vastes cercles dont il ne peut plus sortir.

En leur qualité de demi-sauvages, chez lesquels se sont prodigieusement affinés les sens par un exercice constant, les trappeurs ont acquis et perfectionné cette faculté, sans laquelle ils ne sauraient exercer leur émouvante et difficile profession.

Tel Perrot. Sans effort apparent, sans s'arrêter une seconde, sans même paraître regarder, il s'en va de son même pas infatigable et soutenu, zigzaguant, louvoyant, tournant, montant ou descendant, selon la nature des obstacles, mais revenant toujours en face du but invisible, comme s'il avait l'œil fixé sur l'aiguille aimantée.

... Déjà la chaleur devient accablante. Les moustiques apparaissent, et surtout de gros taons bourdonnants et impitoyables suceurs de sang, auxquels Perrot donne le nom de *bouledogues*.

Les bien nommés du reste, car ils ne lâchent pas prise avant d'être largement repus.

Leur présence annonce le voisinage de régions marécageuses très fréquentes dans les Montagnes-Rocheuses, et connues sous le nom de *muskegs*. Entre les montagnes, sur des plateaux ou dans les vallées, on trouve tout à coup, sans que rien puisse en faire soupçonner l'approche, des étendues plus ou moins vastes, recouvertes d'une herbe fine d'un beau vert tendre, avec, par places, des mousses touffues, d'où suinte une eau glacée.

Il faut contourner ces marais perfides, formés d'infiltrations, sous peine de s'enliser et de disparaître, comme dans les sables mouvants de certaines grèves normandes, ou les « mortes » de Sologne.

De ces eaux souterraines, sourdent de minces ruisselets où barbote la sauvagine, et où viennent boire les élans et les cerfs rouges dont Perrot relève les empreintes.

De bighorn, pas la moindre trace ; mais, en revanche, de nombreux vestiges du passage

d'ours noirs et bruns.

Des bandes de ces beaux pigeons-voyageurs à longue queue, si communs dans les forêts américaines, s'envolent avec un bruit de tonnerre. Les perdrix des bois ou tétras du saule, à peine effarouchées par l'irruption des deux chasseurs, se posent d'arbre en arbre, et les regardent curieusement passer. Les perdrix de pin, plus grosses que les tétras du saule, promènent déjà leurs poussins qu'elles défendent intrépidement, en s'élançant, les plumes hérissées, les ailes tombantes, comme nos poules de basse-cour.

– Ayez pas peur, mes mignonnes bêtes, on vous laissera tranquilles, dit Perrot de sa bonne voix franche et rude.

Puis, se tournant vers l'Anglais trempé de sueur :

– Si le cœur vous en dit, reposons-nous, monsieur ?

– Êtes-vous fatigué ?... J'y consens volontiers, en ce cas, répond sir Georges.

– Moi fatigué ! riposte avec un gros rire le

Canadien : c'est pas que vous plaisantez.

« Si j'vous dis ça, c'est parce que je vous entends souffler...

« Voyez-vous, faut pas y mettre d'amour-propre... nous ne sommes pas encore à mi-chemin, et va falloir monter.

– Marchons !... Où vous irez, j'irai. »

Perrot ne répondit pas, mais sa bouche se fendit en un large sourire plein de malice et d'ironie.

Après des rochers, des ravins, des torrents et des futaies, encore des futaies, des torrents, des ravins et des rochers. La chaleur est suffocante, à tel point que sir Georges est contraint de s'abreuver aux ruisseaux et commence à maugréer *in petto* contre le métis aussi frais qu'au départ.

Perrot y met peut-être un peu de coquetterie, mais il est impossible vraiment de conserver pareille désinvolture au milieu d'un tel chaos. La carabine en bandoulière, une main dans sa poche, l'autre ballante, Perrot semble se promener, tant il



franchit avec une légèreté de jeune homme les obstacles auxquels s'empêtre, s'arrête et s'écorche l'Anglais ; tant son allure est aisée, facile sur les rocs aigus, sous les broussailles épineuses, au milieu des terrains croulants ; à travers les bois au sol spongieux où l'on enfonce à mi-jambe, pendant que sir Georges, suant, soufflant, trébuchant n'en pouvant mais, n'avance plus que soutenu par son incommensurable orgueil.

Et Perrot continue ainsi le nez au vent, regardant les écureuils folâtrer à la cime des pins, les pics mouchetés frapper à coups de bec les troncs sonores, les essaims de loriots noirs et dorés se poursuivre et s'ébattre dans les trouées lumineuses, comme des clans de moustiques dans un rayon de soleil. C'est une véritable promenade pour Perrot qui jouit, en effet, de sa forêt, avec ce dilettantisme raffiné des vrais amants de la nature.

Cela dure depuis trois heures, et sir Georges ne sait littéralement plus où il se trouve, les points de repère lui manquant absolument. On

doit approcher cependant, car, signe infallible, Perrot a depuis un grand quart d'heure éteint sa pipe.

– Si vous m'en croyez, monsieur, dit-il de son air paterne, après un silence d'une heure, nous stopperons un petit moment icite.

« Si les ours n'ont pas décampé, nous ne sommes pas éloignés de l'endroit où vous les avez aperçus de là-bas.

« Voyez-vous, faut vous reposer le sang, afin de pouvoir faire un joli coup de fusil.

– Volontiers, articule péniblement sir Georges en se laissant tomber sur le tronc d'un cèdre rouge abattu par l'ouragan.

– Là ! restons ici un bon quart d'heure.

« Vous serez, après cela, frais et dispos comme au sortir d'un bain... de vapeur, et vous ferez mouche à coup sûr.

« Du reste, je suis là, au cas où votre balle ne produirait pas tout l'effet attendu ; car, voyez-vous, ces bêtes-là, faut les tuer raide ou les mettre hors de combat, sans quoi vous êtes fichu.

– Je vous défends de faire feu sur une bête tirée par moi !

« Je prétends faire coup double sur les deux plus grosses...

« Du reste, avec votre arme à un coup...

– Blaguez pas mon vieux Sharp ! un compagnon fidèle pendant vingt ans, sans une avarie, sans un raté, sans une trahison...

« Il n'a qu'un canon, mais je suis certain de faire feu utilement aussi vite avec lui, que vous avec votre carabine à deux coups.

– Nous verrons bien, répond sir Georges goguenard à son tour, à l'aspect de la vieille carabine dont le bronzage s'en est allé depuis longtemps.

– Vous sentez-vous bien d'attaque, maintenant ?

– Je l'ai toujours été !

– Vous aviez la face un peu mouillée, tout à l'heure, avec le flanc battant et la respiration courte.

- Partons ! où sont les ours ?
- À quatre cents mètres environ d’ici.
- Comment les approcher à portée ?
- Qu’allez-vous : à portée ?
- Deux cents pas, environ.
- C’est trop loin !
- Peu vous importe, si je suis sûr de tuer.
- Ni vous ni d’autre, à pareille distance.
- Pariez-vous ?
- Merci ! J’ai d’autres manières beaucoup moins bêtes d’employer mon argent.
- Conduisez-moi à deux cents pas des ours, et je me charge du reste.
- Faites comme moi, puisque vous y tenez tant.

« Mais, c’est une franche bêtise. »

À ces mots Perrot s’allonge sur le sol, tenant entre ses dents la bretelle de sa carabine dont il vient de faire agir le mécanisme. Puis, il s’avance à quatre pattes, sur le sol tapissé d’aiguilles de

pin et de mousse, en s'aplatissant si bien, qu'il serait impossible de le distinguer à vingt-cinq pas.

Sir George a essayé de porter son arme de la même façon. Mais soit pesanteur exagérée de la carabine, soit mauvaise dentition, il renonce à cette manœuvre, et se met à ramper, fort adroitement d'ailleurs, sur les coudes et sur les genoux.

Les deux chasseurs se trouvent dans un bouquet de ces magnifiques pins rouges, si merveilleusement développés sur ce versant des Rocky. À l'est de ce taillis, s'étend le plateau sur lequel se trouvaient les ours trois heures auparavant.

– Y sont-ils encore ? demande le gentleman d'une voix basse comme un souffle.

– Oui ! murmure Perrot ; ils font la sieste, gavés d'oignons, ou bien ils batifolent entre eux...

« Ils ne quitteront pas la place de la journée.

« Maintenant, silence ! »

Ils rampent encore à travers les aiguilles et les

mousses qui empêchent le moindre bruit, et assurent par leur présence, le succès de la manœuvre d'approche.

– Doucement ! continue Perrot de sa voix basse...

« Là !... maintenant, les apercevez-vous ?

– Je ne vois rien que des roches brunes...

– C'est pas des roches, c'est eux... ils sont à bonne distance pour vous, et reluisent au soleil comme des loutres.

– Approchons encore... je distingue mal.

– Prenez votre lunette.

– C'est juste.

« Vous avez raison, Perrot, nous sommes un peu loin, mais il est impossible d'aller plus avant, puisque le bois finit.

– Nous pouvons ramper à découvert.

« Du reste, ils sont en nombre, se sentent en force, ils ne leuront pas.

– Non ! j'ai dit que je tirerais à deux cents mètres, je tire à deux cents mètres.

– Vous faites une bêtise.

– Je suis le maître de mes actes, et je réponds de tout !

– Ainsi soit-il !

Sir Georges, un genou en terre, l'arme bien d'aplomb sur la paume de la main gauche, le coude appuyé sur le genou, lève lentement le canon de son arme, cherche le guidon et abaisse doucement la détente.

Au fracas assourdissant de la détonation, succède là-bas un mugissement rauque, strangulé, d'une tonalité effrayante.

Un des ours, paresseusement allongés au soleil, se lève sur les pieds de derrière, comme si une mine éclatait sous lui, bat l'air de ses pieds de devant, et s'écroule comme une masse.

Simultanément sir Georges et Perrot font un bond de côté, pour sortir du nuage produit par la déflagration de la poudre.

Debout en un clin d'œil, les trois autres plantigrades se tournent vers la futaie d'où est venu le coup, aperçoivent à travers les pins le

nuage blanc, et, confiants dans leur vigueur, accourent vers l'ennemi invisible.

Sir Georges voit se profiler, entre une série de troncs, le corps souple et robuste de l'un d'eux qui s'arrête un moment, pour humer l'air. Avec un sang-froid superbe, l'Anglais saisit cet instant si fugitif et pour la seconde fois fait feu.

L'ours se renverse sur le dos, plie les reins en mugissant à pleine gorge, se tord en faisant voler toutes sortes de débris, et tente, mais en vain, de se relever.

– Eh bien ! chasseur, s'écrie le gentleman triomphant, que dites-vous de cela ?

– Je dis, répond Perrot invisible, collé à un cèdre, que c'est bien travaillé pour un amateur... mais c'est tiré trop loin...

Les deux survivants, n'ayant pas encore aperçu l'ennemi, demeurent hésitants, à cinquante mètres à peine des chasseurs. L'un se trouve à droite de Perrot, l'autre à sa gauche, en biais tous les deux.

D'un mouvement rapide, mais admirablement



combiné, le trappeur porte à l'épaule sa vieille carabine Sharp, vise deux secondes à la tête l'ours de droite, et fait feu.

La détonation toute sèche et toute grêle, comparativement à celles qui l'ont précédée vibre encore, que la douille vide, actionnée par le tire-cartouche, saute brusquement. Le tonnerre est ouvert, Perrot introduit une cartouche pleine : l'arme est chargée en trois secondes.

Sans plus s'occuper de son gibier, car pour les hommes de sa race, tirer c'est tuer, Perrot voit arriver à fond de train le quatrième ours qui l'a éventé.

Avec son calme prodigieux, et pas plus ému que s'il avait devant lui un lapin, il trouve encore le temps de dire à sir Georges :

– Si ça vous fait plaisir, monsieur, à vous celui-là.

Un juron de fureur est la seule réponse du gentleman occupé à une singulière besogne. Arc-bouté sur sa lourde carabine, poussant de toute sa force le levier supérieur, ne pouvant arriver à

faire basculer le canon pour recharger, il s'épuise en efforts inutiles.

– Sang-dieu ! s'écrie Perrot, dépêchez-vous, l'autre est mal tué... le vôtre... il se relève... il accourt sur vous...

Perrot n'a que le temps de faire face à son ennemi, qui n'est plus qu'à six pas.

De son côté, sir Georges voit arriver, comme une trombe, son second ours blessé à mort sans doute, mais plus redoutable que jamais, dans son agonie furieuse.

Pour la deuxième fois, la voix grêle « du vieux Sharp » se fait entendre. Perrot renouvelle de côté ce bond prodigieux chez un homme de son âge, et qui le met à l'abri des convulsions dernières du fauve.

L'ours est tombé foudroyé.

– Mais c't'animau d'Anglais ne tire pas ! murmure très irrévérencieusement le trappeur, en faisant jaillir d'un coup sec sa douille vide.

Comme pour lui donner un démenti, une détonation très faible éclate, puis une seconde,

puis une troisième et une quatrième, coup sur coup, un vrai feu roulant.

– Un revolver ! s'écrie Perrot dédaigneusement.

« Autant souffler des pois avec son nez ! »

Sir Georges, voyant accourir l'ours furieux, écumant, traversé de part en part au défaut de l'épaule, et lançant, à chaque inspiration, deux jets de sang de la grosseur du pouce, laisse tomber sa carabine devenue inutile, saisit son revolver Smith et Wesson et le décharge sur l'animal.

Même dans les corps à corps, le revolver est infiniment trop faible, employé contre de tels animaux. Sa force de pénétration est de beaucoup insuffisante, pour traverser une pareille épaisseur de tissus, protégés par un cuir tenace et une couche de graisse de cinq centimètres.

Le dernier coup, tiré à bout portant, au beau milieu de la gueule, enlève à l'ours la moitié de sa langue, fracasse quelques dents, mais ne l'arrête pas.

Sir Georges, désarmé, n'ayant même point de couteau, tant il était sûr de son arme et de son coup d'œil, est rudement projeté sur le dos, malgré sa vigueur.

L'ours, criblé de balles, moribond, mais terrible toujours, essaye de broyer la tête à l'homme qui, de ses deux mains crispées, éloigne les mâchoires béantes, d'où pend la langue effiloquée, roussie...

Malgré ce péril effroyable, sir Georges n'a pas proféré un appel.

– Mais, grogne Perrot accouru en brandissant le vieux Sharp, crie donc à ton secours, sale orgueilleux !

« Sais pas si je dois te sauver la vie, moi !... On ignore toujours si t'es content, mauvaise race d'Anglais. »

Sir Georges, enfin vaincu, se sent défaillir sous ce poids énorme qui l'écrase. Les griffes de l'ours pénètrent dans ses épaules. Il se voit perdu.

Alors, l'instinct de la conservation triomphant enfin de son immense orgueil, il râle d'une voix

éteinte, incapable de résister plus longtemps aux efforts du monstre :

– À l'aide !... Perrot !... à l'aide !

## IX

*Intervention bizarre, mais efficace. – Prodigieuse vitalité. – Syncope. – L'opinion de Perrot sur les armes de luxe. – Orgueil. – Ce que Perrot appelle une avarie major. – Campement sous les pins. – Soirée et nuit de trappeur. – Fièvre, soif, délire. – Hallucination. – Ronde de spectres. – Réveil brutal. – Prisonniers.*

Cet appel suprême du gentleman suffoqué, pantelant, rudement pétri par les griffes de l'ours, est entendu de Perrot.

– Pas trop tôt ! dit-il en grognant.

« *Voyons voir* si y a moyen de faire quelque chose. »

Avec ses grands gestes lents en apparence, mais excessivement rapides en réalité, parce qu'ils excluent tout mouvement superflu, Perrot

couche sur le sol sa carabine armée, tire son couteau, empoigne par un pied de derrière l'ours acharné sur sir Georges, et tire de toutes ses forces.

Perrot possède une de ces vigueurs auxquelles rien ne résiste, homme ou bête, fût-ce un ours de six cents kilogrammes.

Instinctivement l'animal, se sentant ainsi halé en arrière, lève la tête, s'arc-boute sur son devant, afin de neutraliser cet effet de recul et cesse, pour un moment, de s'occuper de l'Anglais.

Avec son beau sang-froid, Perrot opère sur la jointure, avec son couteau, ce mouvement circulaire d'amputation familier aux chirurgiens, et, d'un seul coup, sépare le pied de la jambe.

– Pour mon dîner !... rôti sous la cendre, dit-il en laissant tomber ce pied griffu, monstrueux, semblable à une main difforme.

L'ours pousse une nouvelle et plus effroyable clameur et veut se retourner sur ce nouvel ennemi.

Perrot a déjà empoigné l'autre patte, et

l'étreint à la broyer dans l'inflexible tenaille de ses cinq doigts.

– Gigote !... braille !... fais ta musique et donne-toi du mouvement... la saignée marche pendant ce temps-là.

Chose à peine croyable en effet : depuis le second coup de feu de sir Georges, l'ours, percé de part en part, au niveau des poumons, par la balle à expansion, n'a cessé de perdre le sang qui jaillit comme de deux robinets, sans que le terrible animal succombe à cette invraisemblable saignée.

C'est à ne pas concevoir une telle vitalité !

Avec une singulière sûreté de main, Perrot répète son mouvement circulaire, et renouvelle d'un seul coup sa désarticulation.

– Ce pied-là sera pour le dîner à m'sieu milord, si toutefois il n'est pas en chemin pour l'enfer des païens d'hérétiques.

L'ours, amputé des deux pieds avec une dextérité inouïe, se retourne brusquement, s'accote sur ses deux moignons sanglants, tombe



en mugissant, essaie de se relever, tombe de nouveau, et reconnaissant l'inutilité de ses efforts, en l'absence de tout point d'appui, se traîne sur les jambes de devant, et sur son ventre, comme un phoque, du côté de Perrot qui ramasse sa carabine et recule pas à pas.

Le féroce animal, exhalant sa rage en hurlements de plus en plus rauques, abandonne sa première victime, pour essayer d'atteindre Perrot qui le laisse approcher suffisamment pour l'exciter, et l'emmener plus loin.

– Je pourrais te finir d'un seul coup, vieil Ephé... mais tu ne vaux pas une cartouche...

« Et puis, vous êtes tous de sales bêtes et je suis content de vous voir « peiner », ajoute le vindicatif trappeur.

« T'as perdu trois *sieaux* de sang... il est temps de crever... »

L'ours, ainsi mutilé, est bientôt sur ses fins. Son agonie commence. Agonie très courte, brusquement terminée au milieu d'un cri, interrompu par la mort.

– Hum ! dit Perrot, voilà de la viande, et de la bonne...

« De quoi emplir le jabot à mes pauvres amis les Carriers.

« Mais... Est-ce que l'Anglais serait défunt...

« Y n'bouge ni pieds ni pattes... Pour avoir eu des difficultés avec un méchant ours pesant à peine douze ou treize cents livres ?... si ça fait pas pitié ! »

Sir Georges est en effet sans mouvement. Ses yeux sont fermés, son visage est d'une pâleur de cire. Son vêtement, lacéré aux épaules par les griffes de l'ours, laisse apercevoir la peau couverte de sang...

Perrot l'appelle et le secoue par un poignet.

– Eh !... m'sieu !... m'sieu Milord !... voyons... revenez à vous... c'est fini... Les ours sont tués...

« Y a près de cinq mille livres de viande, et quatre fourrures de choix.

« Tonnerre !... répondez-moi !... dites quelque chose... Voyons... pour une gifle d'ours.

« Y n'm'entend point... c'est un évanouissement... faut que j'y fasse boire une bonne goutte. »

Il fouille incontinent dans son bissac, en tire une bouteille clissée d'osier, la débouche, et vide lentement un peu de son contenu entre les lèvres de son Excellence.

– Ça descend ! affirme doctoralement Perrot : il n'est point défunt.

Son Excellence fait un mouvement de déglutition, absorbe la rasade, toussote, éternue, respire longuement, ouvre les yeux, s'étire, bâille, et finalement s'assied, en demandant, d'une voix mal assurée :

– L'ours ?

– Voilà ! répond le Canadien en désignant du doigt le monstrueux plantigrade rouge de sang, allongé à plat ventre sur des aiguilles également rouges.

– Que s'est-il passé ?... Je ne me souviens pas bien.

– Y s'est passé que votre carabine de deux

mille francs vous a refusé le service comme une vieille rouillarde de quatre francs dix sous.

– C’est impossible !

– Essayez plutôt de l’ouvrir, et vous m’en direz des nouvelles.

– Voyez vous-même : je suis brisé, dit le gentleman faisant enfin l’aveu de sa faiblesse.

Perrot essaye à son tour de pousser de gauche à droite le « top-lever », mais sans y parvenir.

– Voilà l’inconvénient des charges exagérées.

« Vos douilles métalliques ont été dilatées par la quantité disproportionnée de poudre, elles pressent maintenant sur les chambres et sur la table de bascule, au point d’empêcher le mécanisme d’agir.

« Cela ne se fût pas produit avec des douilles en laiton qui reviennent à leur volume primitif.

– Ouais ! maître Perrot, vous me semblez ferré en arquebuserie.

– Pareille chose est arrivée, il y a cinq ans, à mon frère Petit André dans l’Alaska, et il a failli

être dévoré par un grizzly.

« Alors, notre ami, M. Alexis, un Russe qui connaît la science, m'a expliqué tout cela.

« Il faut démonter votre carabine, chasser les douilles vides avec une baguette, et changer vos munitions.

« Et puis...

– Quoi ?

– Une autre fois, tirez plus près, beaucoup plus près, et visez l'œil...

« Du moins quand vous aurez affaire à un animau féroce susceptible de revenir sur vous et de vous détériorer, parlant par respect.

« Comme tout à l'heure cet ours touché en plein corps, un joli coup d'amateur, ma foi, mais pas à la « bonne endroit », de façon à rester sus place.

– Vous convenez cependant que c'est bien tiré, riposte le gentleman quêtant un éloge, tant l'orgueil travaille son cerveau.

– C'est pas mal... pas trop mal !

« Mais vous avez encore des progrès à faire, tant que vous ne serez pas de force à enlever, seulement à cinquante pas, la tête à un écureuil, au moment où il saute d'un arbre à l'autre.

« Tenez : comme ça ! »

Joignant le geste à la parole, Perrot met en joue le vieux Sharp avec son incomparable célérité, puis fait feu, sans pour ainsi dire viser.

De nombreux écureuils folâtraient sur les pins en grignotant les bourgeons nouveaux, dont ils sont très friands. L'un d'eux bondit entre deux basses branches et fournit un but à Perrot, qui cherchait à compléter sa démonstration.

Frappé en pleine course, au vol, pourrait-on dire, par l'admirable tireur, le gracieux animal tombe lourdement sur le sol.

– Eh bien ! Monsieur, reprend Perrot en rapportant par la queue l'écureuil décapité, je ne voudrais pourtant jamais tirer comme vous, à des distances pareilles.

« Mes deux ours ont dans la cervelle chacun une balle du vieux Sharp...

« Tandis que votre deuxième... dame !... faut être juste, même avec les animaux... il vous travaillait joliment les épaules, quoique rudement touché.

– C’est vrai !... répond sir Georges, ne pouvant plus esquisser décemment un mot de remerciement.

« Vous vous êtes trouvé là bien à point pour me tirer d’embarras, Perrot.

– Laissez ça ! C’est la moindre des choses.

« Puisque je vous ai promis de vous faire tuer un bighorn, je ne pouvais pas vous laisser charcuter par l’ours... parlant par respect.

« À présent, si vous voulez me permettre de visiter vos écorchures, je vous panserai proprement... Ces avaries-là, ça nous connaît, nous autres trappeurs.

– Bah !... cela n’en vaut pas la peine, répond sir Georges voulant braver.

« Je vais tout à fait bien et je me sens de force à dépouiller les victimes en votre compagnie. »

Il veut se lever à ces mots. Mais à peine est-il

debout qu'il pâlit de nouveau, étend les bras, oscille, et serait tombé de toute sa hauteur, si Perrot ne l'eût soutenu.

– Paraît qu'y a une avarie major, opine gravement le Canadien.

« Faudra voir... L'ours, voyez-vous, ça a le geste lourd, quéque-fois.

« Si vous ne pouvez pas revenir au campement, j'irai chercher les Carriers, et ils vous rapporteront sur un brancard.

– Non ! restons ici, voulez-vous... je me reposerai à loisir, dussions-nous passer la fin de la journée et la nuit tout entière.

– À votre idée, monsieur.

« Nous avons de la viande, l'eau n'est pas loin, et je vais vous fricoter deux pieds d'ours à l'étouffée, dont vous me direz des nouvelles. »

.....

Perrot installa sans plus tarder un lit de mousse et de feuilles sèches pour le blessé, disposa *secundum artem* le foyer souterrain pour mettre cuire à l'étouffée, dans leur peau, les pieds



d'ours, qui fourniront un plat fort délicat pour le dîner. Puis il dépouilla lestement l'animal dont sir Georges avait subi la rude atteinte, leva les filets, aussi épais que ceux d'un bœuf, et les fit rôtir à la flamme du brasier.

Quand ils furent cuits à point, il les saupoudra d'un peu de sel tiré d'un sachet enfermé dans son sac à feu, offrit à sir Georges l'un d'eux piqué au bout de son couteau, s'adjugea l'autre, l'engloutit en quelques larges bouchées, sirota une lampée de brandy, alluma sa pipe et s'assit sur une souche, le vieux Sharp à côté de lui.

Sir Georges mangea du bout des dents, sans aucun appétit, un peu de viande, but avidement de l'eau puisée par Perrot dans sa tasse en cuir, s'allongea sur sa couche rustique et s'endormit lourdement.

Perrot, tirant méthodiquement des petites bouffées de son calumet, demeura immobile, au milieu du bois, assistant au lent défilé des heures, avec cette jubilation intérieure du trappeur, pour qui tout est joie dans la contemplation de la nature.

D'abord cette sensation étrangement voluptueuse de liberté sans limites, plus immense encore que l'horizon entrevu jusqu'à la boucle supérieure du Fraser, et pressenti, sous la sphéricité de la terre, jusqu'au Mackenzie, jusqu'à la toundra glacée bordant l'océan captif. Puis ces mille bruits familiers aux oreilles du forestier, depuis le halètement de la brise à travers les pins, jusqu'au grincement des insectes fouillant d'une tarière infatigable les écorces des géants toujours verts... Les cris rudes et discordants d'un aigle fièrement arc-bouté sur la cime desséchée d'un pin rouge, les plaintes effarées d'une hirondelle poursuivie par un faucon, l'appel incisif du martin-pêcheur traversant la clairière avec des reflets d'émeraude, le ronflement des ailes des pigeons, et le jacassement ininterrompu de cette petite pie noire et bleue, compagne familière du trappeur ou du bûcheron, qui, perchée sur un buisson voisin, attend quelque bribe du festin.

Les heures succèdent ainsi aux heures dans une sorte de torpeur exquise ; puis, le soleil s'inclinant de plus en plus, des centaines de

hiboux se mettent à hululer plaintivement en sortant des trous où ils sont restés confinés pendant le jour. Le *Whipp-poor-Will* (ou fouette le pauvre Guillaume), ainsi nommé parce qu'il répète à satiété, jusqu'à l'énervement, avec une singulière netteté, ces trois syllabes, commence son interminable rengaine, le plongeon imbrin expectore dans le lac voisin ses notes basses, lugubres et cavernueuses ; les engoulevents zigzaguent autour du trappeur ; la nuit va venir.

Le dîner est cuit à point. Une odeur délicieuse de venaison se mêle aux acres et réconfortantes senteurs de résine, quand Perrot exhume de sa primitive rôtissoire les deux pieds d'ours, le régal par excellence du coureur des bois.

Contre toute attente, sir Georges refuse à manger, mais demande à boire avec insistance.

– Un peu de fièvre, observe Perrot... ça se voit en pareil cas... après une bonne nuit de repos à la fraîche, y n'y paraîtra plus.

« Je mangerai donc les deux pieds, car ça ne vaut rien ni froid ni réchauffé. »

Perrot agença ensuite son lit, fit de nouveau boire sir Georges, mit à portée de sa main la tasse en cuir pleine d'eau, s'allongea sur sa couche odorante et moelleuse, s'assura que le vieux Sharp était chargé et armé, écouta les oiseaux et les animaux nocturnes organiser leur concert, suivit de l'œil le déclin progressif des clartés, vit apparaître quelques étoiles à travers la voûte des pins, et s'endormit.

En temps ordinaire, le sommeil du coureur des bois est presque aussi léger que celui de l'animal. À tel point qu'un bruit insolite, s'élevant dans son voisinage, l'éveille soudain. Il continuera imperturbablement son somme au milieu du vacarme des fauves, des clameurs des oiseaux nocturnes, du fracas de la tempête, et ouvrira les yeux au craquement d'une brindille ou en entendant le trot assourdi d'un lièvre ou d'une martre.

Perrot, éveillé à maintes reprises par les plaintes inarticulées de sir Georges, par ses mouvements convulsifs de fiévreux, appliqua toute son attention, toute sa volonté surtout, à

s'endormir profondément et à ne pas se laisser distraire du sommeil par ces motifs jugés futiles.

Ainsi qu'il arrive souvent en pareil cas, surtout chez les hommes habitués à commander au sommeil, en raison d'une sorte d'autosuggestion bien connue, Perrot réussit parfaitement, et s'hypnotisa, pour ainsi dire.

Vers le milieu de la nuit, c'est-à-dire entre onze heures et minuit, au moment où, comme on dit vulgairement, on dort de meilleur cœur, sir Georges, plongé dans une sorte de catalepsie douloureuse, accompagnée de fièvre intense, aperçoit, dans une sorte de cauchemar, des formes vagues évoluer sans bruit, dans le clair obscur du sous-bois, vaguement éclairé par un radieux semis d'étoiles.

Ces formes rappelant des silhouettes humaines, lui paraissent plus grandes que nature, semblent flotter dans l'air, avec de molles inflexions de spectres, et s'avancer vers la clairière où il repose non loin de Perrot.

– C'est la fièvre ! se dit le gentleman dont le pouls bat, dont les oreilles tintent, dont les yeux

papillotent.

Il abaisse aussitôt ses paupières pour échapper à cette espèce d'obsession dont sa raison conçoit la vanité, mais dont son cerveau surmené veut admettre la réalité.

Dans cette sorte d'antagonisme entre l'homme sain et l'homme malade, ce dernier doit l'emporter.

Il ouvre les yeux après un temps lui semblant fort long, bien que sa durée ait été de deux ou trois minutes seulement, revoit la file de spectres, constate qu'ils ressemblent vaguement à des Indiens, fait l'esprit fort au milieu de son délire et ajoute mentalement :

– Ces fantômes ne sont pas classiques !

« Il leur manque le linceul blanc rabattu devant la face, et dans lequel ils se drapent si élégamment.

« Mais, si ce sont des fantômes d'Indiens... les Indiens n'ont pas de suaire...

« Je dors... j'ai la fièvre... ils m'ennuient pourtant... d'un cri je vais les mettre en fuite. »

Il essaie de proférer un son, croit pousser une clameur terrible et laisse échapper seulement un de ces rauques soupirs contre lesquels s'est prémuni Perrot...

Brusquement les spectres se sont arrêtés, à quelques pas des lits rustiques éloignés l'un de l'autre d'environ trois mètres.

Une minute, une heure s'écoule ; sir Georges ne sait pas au juste, la fièvre lui faisant perdre la notion du temps. Les spectres se mettent en marche avec ce glissement doux que l'on prête aux êtres surnaturels, et cette absence de bruit qui paraîtrait, en quelque sorte, une exagération du silence.

Puis, idée bizarre, attribuée par sir Georges à demi endormi et à moitié lucide à son état fiévreux, l'un d'eux déplie une vaste nappe d'un rouge sanglant, l'élève au-dessus de sa tête, et l'écarte latéralement, au bout de ses deux bras.

– Tiens ! la peau de l'ours... que diable veulent-ils en faire ?... un couvre-pied pour Perrot ?...

Le spectre brandit en effet la dépouille du plantigrade au-dessus de Perrot toujours endormi.

Soudain il la laisse retomber sur le chasseur qui se trouve enveloppé de la tête aux pieds et pousse, en s'éveillant, un juron carabiné.

Le charme est rompu !

Une effroyable clameur s'élève alors sous les pins, se répercute au loin et fait taire épouvantés les animaux nocturnes. Sir Georges se sent empoigné par des mains brutales, puis garrotté rudement avant d'avoir pu faire un seul mouvement.



## X

*Grand-Loup sera vengé. – Perrot n'accepte pas la liberté. – Le poteau de tortures. – Les traditions se perdent. – Peintures grotesques. – Dernières volontés. – Sir Georges voudrait que Perrot pût abrégier ses souffrances en le tuant d'un seul coup. – Comment sir Georges fut scalpé, après avoir eu toutes les dents arrachées.*

« Perrot est un grand chef, dit en langue chinouk une voix gutturale, et il ne lui sera point fait de mal.

– Qui es-tu, toi, gredin, traître ? répond le trappeur furieux, à demi étouffé par la peau d'ours dont il est enveloppé.

– Je suis Original, chef des Indiens Carriers de Glu-Na-Cis-Co-Coonlin.

– Tu es un sale Indien, un pourceau du

Chilcotin...

– Que Perrot m’écoute !

« Mon cœur et celui de mes frères est près de l’estomac ; il se souvient que Perrot a nourri les Carriers et qu’il est l’ami des hommes rouges.

– Alors, laisse-moi aller, mauvaise vermine.

– Perrot sera libre à une condition.

– Quelle condition ?

– Perrot est un grand chef, et il n’a jamais menti...

– Après ?

– Qu’il donne aux Carriers sa parole de ne point s’opposer à leur juste vengeance.

– Quelle vengeance ?

– L’homme blanc dont il est le compagnon a fait assassiner par son esclave, et donné à manger aux *Hommes-du-Sang*, un Indien Carrier, Grand-Loup, appelé Billy par les Anglais.

– Qui te l’a dit ?

– J’ai vu tomber Grand-Loup, et les Hommes-

du-Sang ont avoué que le blanc le leur avait livré.

– Laisse-moi respirer un peu.

– Perrot est fort comme le grizzly ; qu’il s’engage à ne pas résister à ses frères.

– Je le promets ! Laisse-moi parler au blanc.

« C’est-y vrai, monsieur, dit à sir Georges l’honnête chasseur d’une voix indignée, que vous avez fait tuer, comme du bétail, un de ces Indiens, et que vous l’avez livré aux cannibales ? »

Sir Georges, ficelé comme un saucisson, bâillonné, allongé sur son lit de mousse, ne répond pas, et pour cause.

– Il ne dit rien, continue Perrot, donc il avoue ; et pourtant...

« Écoute, Orignal.

– Que mon frère parle... sa voix est douce à mes oreilles.

– Vous êtes tous là, n’est-ce pas...

– Oui, tous les neuf, avec les femmes et les enfants qui nous ont rejoints, après avoir écorché

vif l'assassin, l'esclave de ce blanc, et l'avoir ramené, attaché sur son cheval.

– Je m'en doutais.

« Comment êtes-vous venus ici ?

– En suivant ta piste et la sienne.

– C'est juste... vous nous avez surpris endormis, et vous m'avez enveloppé dans cette peau d'ours pour paralyser mes mouvements.

– Oui.

– Et maintenant, qu'allez-vous faire ?

– Venger Grand-Loup, et, pour cela, arracher au blanc toutes ses dents, le scalper, l'écorcher vif, lui ôter les yeux, et mettre à leur place deux cailloux rougis au feu.

« Est-ce juste ?

– C'est juste, répond Perrot qui, en demi-sauvage, admet la peine du talion même augmentée, et singulièrement aggravée.

« Mais j'ai promis au blanc de lui faire tuer un bighorn...

« Il a ma parole... attends que le bighorn soit

tué ; alors, tu feras du blanc ce que tu voudras.

– Et si nous voulons, nous, mettre le blanc au poteau des tortures ce matin même, au lever du soleil ?

– Je le défendrai de toutes mes forces.

– Mais tu es notre prisonnier... tu n'as plus ta carabine...

– Ma parole avant tout... je le défendrai...

– Alors, nous allons t'attacher.

– Vous êtes les plus forts, faites comme il vous plaira.

– On te donnera à boire, à manger, on allumera ta pipe, on aura grand soin de toi, et puis... tu verras torturer le blanc.

– Vous me faites manquer à ma parole... je ne vous connais plus... ?

« Toi, Original, un vieil ami... je n'aurais jamais cru cela !... »

– Perrot est le plus grand chasseur du pays, il a du sang indien sous la peau ; il sait qu'une vengeance ne doit pas se remettre.

– Si j'étais libre, je vous exterminerais tous, pour vous apprendre à porter la main sur moi et à me faire manquer à ma parole.

– Perrot ne manquera pas *volontairement* à sa parole, puisqu'il est prisonnier lui-même, et qu'il est incapable de faire un mouvement.

« Plus tard, il pardonnera aux Carriers qui l'aiment et l'aimeront toujours, car il est bon, brave, compatissant... et il ne voudrait pas devenir l'ennemi des Indiens pour un Anglais frère des Hommes-du-Sang.

– Allons !... Assez bavardé ; attachez-moi, et solidement, car je vous tombe dessus, et raide, si j'arrive à me dégrafer.

« Quant à vous, m'sieu milord, dit-il en aparté, je crois que vous allez en voir de dures, au lever du soleil, tout frère que vous êtes du lieutenant-gouverneur de la province pour Sa Majesté la reine.

« Mais, aussi, a-t-on jamais vu traiter de pareille façon le pauvre monde !...

« Chaque jour son cadavre !... C'est à vous

croire, comme dit mon pauvre camarade Orignal, allié aux Hommes-du-Sang. »

Pendant ce monologue, Perrot, malgré l'obscurité, est très habilement amarré par une série de solides et minces ficelles, qui, en lui interdisant toute lutte, lui laissent pourtant une liberté relative.

Sir Georges, depuis que la terrible réalité lui est apparue dans toute son horreur, affecte une dédaigneuse immobilité. Quelques mots de chinouk appris pendant le voyage ont frappé son oreille. Il a reconnu la voix d'Orignal, il se sait au pouvoir des Carriers, comprend qu'il n'obtiendra ni grâce ni pardon et attend avec une légitime angoisse la venue du jour.

Loin de le maltraiter, les Indiens sont aux petits soins pour lui, afin qu'il puisse, dans toute la plénitude de sa vigueur et de sa raison, endurer le supplice promis. Ils lui donnent à boire de l'eau bien fraîche, coupée de brandy, le sien, très probablement ; appliquent sur les plaies de ses épaules des compresses imbibées de ces remèdes secrets connus d'eux seuls et qui font merveille

sur les blessures, bref, semblent s'inspirer des traditions humanitaires des civilisés, qui guérissent les condamnés malades, les réconfortent d'un poulet et d'un verre de cognac avant de les envoyer à la guillotine ou à la potence.

Perrot, lui, s'est tout simplement rendormi, après avoir fumé une pipe et maugréé contre les Indiens.

Ceux-ci, accroupis sur leurs talons, en cercle autour de la couche du gentleman, conservent une impassibilité farouche et dardent sur lui des regards luisant dans la nuit, comme ceux des animaux de proie.

Harassées par la course de la journée, les manœuvres et les contremarches qu'il a fallu faire pour suivre les chasseurs d'ours et n'être point aperçu par eux, les femmes reposent, près des enfants, sur le tapis de mousse et d'aiguilles odorantes.

Bientôt le cri des oiseaux diurnes annonce le retour du jour. Une lueur rosée empourpre les cimes lointaines, encore blanches de neige, puis



de soudaines clartés filtrent à travers les troncs rugueux et sombres qui semblent flamboyer.

La vivifiante senteur de la résine se mêle aux effluves des corolles entrouvertes au premier baiser du soleil, les tétras et les perdrix font entendre leur strident appel, les écureuils s'ébattent comme des petits fous, les insectes bourdonnent, la forêt s'éveille, le ciel est radieux, il fait bon vivre.

Déjà les Indiens circulent dans la clairière, avec leur flegme habituel. Ils font leurs ablutions, mangent, et, chose caractéristique, s'enluminent la face de couleurs voyantes, comme leurs congénères habitant les États-Unis.

À demi civilisés par un contact séculaire avec les blancs, très pacifiques, ayant même adopté certaines parties du costume européen, et renoncé à la vie errante, les Carriers n'ont plus l'habitude de se peindre le visage, sauf dans des occasions réellement exceptionnelles.

Employés pour la plupart comme porteurs entre Yale et le Caribou, ils n'ont généralement pas d'armes, sauf le couteau et la hache

américaine remplaçant l'antique tomahawk. Ils travaillent six mois de l'année, puis retournent à leurs villages, situés à une distance parfois considérable, retrouvent leur famille, et vivent alors de chasse, de pêche et des provisions achetées avec le salaire amassé.

Ce ne sont donc plus, à proprement parler, des sauvages, puisqu'ils sont devenus sédentaires, connaissent l'épargne, s'adonnent au travail et vivent en paix avec les industriels, les voyageurs, les mineurs ou les bûcherons.

Il faut réellement, pour les faire sortir de leur habituelle passivité, un de ces crimes révoltants de lèse humanité, comme celui dont sir Georges s'est rendu coupable à leur égard, car ils passent volontiers par-dessus le manque de nourriture, les bourrades, et même quelques brutalités passagères.

Mais, cette fois, ils ont oublié toute subordination, banni toute crainte, endossé toute responsabilité. L'atrocité des représailles égalera ou dépassera l'horreur du forfait.

Le frère du lieutenant-gouverneur, le grand

chef du pays, mourra dans d'affreuses tortures, et puis après, ils se sauveront, s'ils peuvent, traqués par la police à cheval, jusqu'aux plaines glacées du Labrador, jusqu'aux terres inhospitalières de l'Alaska.

Pour cette satisfaction donnée à leur haine, ils renonceront à la vie calme, tranquille, des gens de leur tribu depuis la conquête, et deviendront des proscrits, des parias, des maudits dont la tête sera mise à prix au taux de dix livres sterling.

Perrot, éveillé le dernier, absorbe, pour se remonter, trois kilogrammes de filet froid qu'un Carrier lui présente en morceaux énormes, au bout d'une baguette pointue et regarde curieusement les tortionnaires.

Il critique, en maugréant, la mise en scène, banale selon lui à faire peur, les peintures de guerre absolument ratées, constate l'absence de praticiens experts en tortures, et murmure dédaigneusement :

– Ça sera du propre !

« De mon temps, quand il y avait un

prisonnier au poteau, les tribus le savaient à dix lieues à la ronde.

« Tous ces envoyés de Peaux-Rouges avaient le diable aux flancs... on les entendait hurler à deux milles... toute la nuit les feux de guerre flambaient... on dansait jusqu'à la courbature, on buvait à en crever... Le prisonnier lui-même injuriait ses bourreaux, les défiait, parfois les trouvait à bout d'inventions !...

« Les femmes et les enfants étaient pires que les guerriers, pour les petits raffinements qui s'en prennent à un cheveu, à un ongle, à un lambeau de chair, à un nerf, le tiraillent, le taquent, l'ébranlent, et l'arrachent au bon moment.

« Tandis qu'ici, je vais voir quoi ? Charcuter un Anglais à moitié assommé par un ours... ça va durer un quart d'heure... vingt minutes, bonne mesure, et puis, bonsoir !... Plus personne...

« Est-ce qu'ils sauront faire durer un prisonnier, comme autrefois les Sioux, les Cris ou les Gros-Ventres !

« Ils n'ont pas de fusils, pas d'arcs, pas même

de tomahawk, pour frôler pendant des heures avec la balle, la flèche, ou le fer de la hache la peau du patient, et l'énerver à devenir fou, en lui faisant sentir, à chaque minute, la petite mort ! »

Pendant que le digne Canadien, peut-être un peu pessimiste, exhale son mécontentement, les Carriers ont terminé les apprêts du supplice, très sommaires en vérité.

Ils ont entassé au pied d'un arbre, le premier venu, la valeur de quatre fagots de bois vert mélangé de bois mort, préparé des liens tressés avec le liber du cèdre, mangé de bon appétit les gigots de l'ours et mis la dernière main à leurs peintures.

Ces enluminures grotesques ont le privilège d'exaspérer le trappeur.

– À quoi bon se barbouiller ainsi ? dit-il en haussant les épaules.

« Ça ne sera jamais que des caricatures d'Indiens faisant endurer une caricature de supplice ! »

Reste à savoir si Son Excellence va être de cet

avis, quand ses anciens porteurs vont travailler, à leur manière, son corps précieux.

... L'instant fatal est enfin arrivé.

Sir Georges, toujours ligoté, est emporté sous l'arbre qui fournit le poteau classique, puis attaché au tronc, circonscrit par les brins de bois disposés en bûcher.

L'Anglais, très pâle, fait bonne contenance pourtant, et Perrot le constate avec satisfaction :

– Allons ! pour l'honneur de la race blanche, il se tiendra.

Les Indiens entament alors, dans leur dialecte, une mélopée traînante, une sorte de chœur chanté par tous, puis un soliste improvise un récitatif dans lequel il reproche au blanc ses mauvais traitements, et sa participation au meurtre de Grand-Loup.

Le chœur reprend, le soliste recommence, et Perrot, très irrévérencieusement, bâille en disant :

– Encore une fois, à quoi bon s'être peints en guerre !

« ... Ah ! y va s'passer du nouveau. »

Le chant est terminé. Le chef, Original, élevé par sa dignité aux fonctions de tortionnaire, s'approche du patient et se met en devoir d'interpréter la première partie du programme.

Les femmes et les enfants se mettent à vociférer en fausset, sans entrain, pour s'exciter.

– Ça manque de nerf, observe Perrot, mais peut-être la première goutte de sang va-t-elle un peu les échauffer.

Au moment où sir Georges voit arriver Original, brandissant un massif crochet de fer destiné à déraciner canines, molaires et incisives, le gentleman s'adresse à Perrot d'une voix altérée, mais parfaitement distincte.

– Perrot, vous porterez à mon frère le lieutenant-gouverneur mon portefeuille renfermé dans la poche de côté de mon vêtement.

– Je vous le promets, monsieur, foi de trappeur !

– Si vous aviez les mains libres, je vous prierais de me casser la tête d'un coup de carabine pour échapper au supplice que vont

m'infliger ces brutes.

– Et je le ferais, monsieur, car ça sera dur, quoiqu'ils ne me paraissent guère habiles.

– Adieu, Perrot !

– Adieu, monsieur... Je regrette de ne pas vous avoir tenu parole, rapport au bighorn, mais j'en suis empêché de force...

– Bah ! n'y pensons plus...

Contrairement à toute tradition indienne qui laisse au supplicié liberté absolue de parole, Original interrompt les adieux du gentleman, et le saisit rudement à la gorge.

Sir Georges, à demi étranglé, incapable de respirer, bleuit, roule des yeux hagards, et ouvre une effroyable bouche de pendu.

Les femmes et les enfants commencent à s'exciter et glapissent éperdument.

Original ayant, par cette manœuvre préalable, obtenu l'ouverture « ad libitum » de l'orifice qui fût, sans cela, demeuré hermétiquement clos, introduit son crochet au fond de la bouche de l'infortuné gentleman, se cambre en arrière, et



tire de toute sa force.

Patatras ! l'opérateur n'éprouvant aucune résistance, tombe rudement sur le dos, en brandissant l'outil de fer auquel demeure attachée une chose extraordinaire.

C'est blanc, avec des reflets métalliques et des tons roses !...

Des dents !... ce sont des dents qui mordent l'instrument... deux mâchoires entières, blanches et solides comme des mâchoires de carnassiers, et arrachées d'un seul coup, sans effusion de sang !...

Les Indiens se regardent avec une surprise à laquelle se mêle une violente émotion, presque un commencement de terreur.

Le blanc ne semble avoir aucunement souffert. Un sourire un peu ironique erre même sur ses lèvres rentrées, pincées, à la vue de cet incident tragi-comique et singulièrement déconcertant pour des gens ignorant les merveilles de la prothèse dentaire.

Les Indiens voient là du surnaturel et les

primitifs, comme on sait, ont une peur atroce du surnaturel.

Original veut faire l'esprit fort, et il détache, au milieu du silence qui a tout à coup interrompu les clameurs, la double mâchoire, contractée sur le morceau de fer.

Il pousse un cri sourd et secoue éperdument son pouce mordu par le faux râtelier dont les ressorts sont sans doute faussés...

Mordu !... mordu à distance par les dents du blanc, qui sourit toujours, d'un air satanique.

Ah ! pardieu !... rira bien qui rira le dernier !

Original se débarrasse de l'instrument dont la pression est légère, en somme, et hurlant, pour s'exciter, car il est singulièrement troublé, se précipite sur sir Georges, le couteau à la main, pour le scalper.

Il empoigne rudement de la main gauche, sa chevelure brune, épaisse, un peu longue, et brandit son couteau afin d'entamer le tégument et pratiquer l'incision circulaire au niveau du front, des tempes, de la nuque et des côtés.

Brave jusqu'à la démence, ironique devant ce supplice atroce dont l'idée seule fait frémir les plus intrépides, sir Georges pousse un éclat de rire strident.

– Que diable va-t-il se passer ! maugrée Perrot, un peu interloqué par l'incident du râtelier de Son Excellence.

Original, excité par ce rire qui lui paraît le comble de l'insulte, commence au beau milieu du front la terrible entaille.

Un nouvel éclat de rire plus vibrant, plus ironique encore, le déconcerte. Il perd un peu la tête, tire de la main gauche sur les cheveux pour tendre le cuir chevelu et arrache, avant l'opération, le scalp du blanc, avec la peau, les cheveux, tout !...

Horreur !... le gentleman apparaît chauve comme une courge, riant toujours, et, chose terrible, ne perdant pas une goutte de sang !

De saisissement, Original, atterré, abasourdi, laisse tomber le scalp et le couteau près du dentier, se demandant, avec angoisse, quel est cet

homme étrange qui s'en va ainsi par morceaux,  
sans un mot, sans une plainte, sans effusion de  
sang.

## XI

*Supplice terrible et grotesque. – Vexé. – Les femmes s'en mêlent. – La veuve de Grand-Loup. – Le blanc est-il à l'épreuve du feu ? – Sir Georges au milieu des flammes. – Intervention de Perrot. – En retraite. – Décrépitude rapide. – Retour au campement. – Stupeur du Canadien. – Sir Georges rajeuni de dix ans.*

On ne trouve point d'esprits forts chez les hommes primitifs. Le cerveau, imprégné seulement de notions élémentaires et peu nombreuses, ressemble à celui des enfants qui éprouvent une peur instinctive des phénomènes incompréhensibles pour eux.

En raison de ce fonctionnement intellectuel si rudimentaire, qu'il reste borné aux besoins et aux rapports d'une existence confinant à l'animalité, cette non-compréhension des faits mystérieux, ou

plutôt insolites, élargit singulièrement le domaine du surnaturel qui comprend, en bloc, toutes les étrangetés de la civilisation.

Aussi, tel qui affrontera sans émotion l'attaque d'un ours gris ou la charge d'un bison, claquera des dents et restera atterré en ressentant une secousse électrique, en voyant abattre à la dynamite un arbre mesurant trois mètres de diamètre, ou en collant son oreille au récepteur d'un téléphone.

N'essayez pas de raisonner le sauvage la première fois qu'il se trouvera en présence de telle ou telle manifestation du génie ou simplement du savoir-faire des civilisés.

Son impression sera franchement celle d'une stupéfaction ou d'une terreur d'autant plus vives, que la cause en sera ou plus étrange ou plus inattendue.

Vous pourrez alors lui faire croire les choses les plus absurdes, lui susciter les idées les plus baroques, il acceptera tout de confiance, en homme ignorant le scepticisme et persuadé que les causes sont infiniment moins stupéfiantes que

les effets.

On pourra juger ainsi de l'étonnement mêlé de réelle frayeur, éprouvé par Orignal et les Carriers occupés à faire subir la question ordinaire et surtout extraordinaire à sir Georges Leslie.

Ce fait d'un scalp venant tout seul, sans effort, sans douleur, sans une goutte de sang, n'est-il pas surnaturel...

Et cet autre, non moins surnaturel, de deux mâchoires se détachant presque d'elles-mêmes, n'est-il pas terrifiant...

Un scalp, ça tient fortement sur le crâne ! Il faut, pour l'enlever, de l'adresse et de la vigueur. Quant au patient, quelles tortures effroyables !

L'enlèvement d'une seule dent n'est-il pas chose douloureuse ? Que dire alors de l'arrachement des deux mâchoires, avec leurs trente-deux dents !

Rien de pareil, jusqu'à ce jour, dans toute l'immense région qui va du cercle polaire aux États-Unis. C'est du nouveau, de l'inédit, du mystérieux dans toute l'acception du mot.

L'homme qui a subi cette double mutilation devrait être brisé, anéanti, par la souffrance...

Eh bien, pas du tout ! Il a simplement l'air très vexé, et il injurie ses bourreaux en anglais... ce qui est peut-être une aggravation.

Que faire ?... que résoudre ?...

Original, tortionnaire un peu amateur, car il n'a jamais opéré au-dessous du quarante-neuvième parallèle, chez les virtuoses du couteau à scalper : Sioux, Comanches, Serpents ou Pieds-Noirs – Original est fort perplexe.

– Voyons, semble-t-il se dire, dois-je cesser ou continuer ?...

« Si je tire un peu fort sur un bras, il va se détacher comme une branche morte...

« Une jambe... elle va s'arracher comme une racine...

« Le gentleman va ainsi me rester dans les mains par morceaux... Il ne souffrira pas... ne criera pas... ne saignera pas...

« Quel homme est-ce donc ?... Est-ce même un homme ?...



« J'ai peur... moi !... Je ne suis qu'un pauvre Indien... venu là pour venger son frère assassiné...

« Mais... je voudrais... je voudrais bien m'en aller... »

Cette scène, sur laquelle on est forcé de s'appesantir pour en extraire la psychologie, a duré deux minutes à peine.

Mais aussi, quel revirement dans l'esprit des Peaux-Rouges ! Quelle stupeur sur leurs visages ! Les chants ont cessé, les danses funèbres se sont arrêtées, on ne crie plus, on ne menace plus, on ne brandit plus les couteaux, c'est une torture absolument ratée !...

Fort heureusement pour sir Georges qu'il n'y a pas d'esprit fort dans l'assistance. Un esprit fort viendrait sonder avec la lame de son couteau les espaces intercostaux, ou s'assurerait de l'adhérence des membres au tronc.

De son côté, Perrot se démène furieusement sous ses liens, comme s'il voulait s'en débarrasser.

Il monologue, selon son habitude.

– Pour être une drôle d’avinture, c’est une drôle d’avinture, et mes frères Eustache et Petit-André, avec mes neveux, Jean, Jacques et François en attraperont la colique de rire, quand je leur raconterai ça...

« Pas moins vrai qu’y suffirait d’un rien pour sauver ce païen d’Anglais, qui est ben l’animau le plus cocasse de la province.

« Ah ! malheur pour lui, si les femmes s’en mêlent !... Il est fichu... »

Grand-Loup, le Carrier mutilé par feu Tom et dévoré par les Hommes-du-Sang, a laissé une veuve. Et naturellement la malheureuse est exaspérée contre le complice du crime...

Voyant l’effarement d’Original et des membres du petit clan, sentant l’hésitation qui s’empare de tous, craignant pour sa vengeance, elle interpelle rudement les assistants, leur reproche leur pusillanimité, puis conclut en disant :

– Le blanc a une grande médecine qui l’empêche de crier, de souffrir et de saigner, voyons si cette médecine est plus forte que le

feu...

« Si elle triomphe du feu, je n'ai plus qu'à mourir. »

À ces mots, elle tire de son sac à feu la boîte imperméable contenant l'amadou, le morceau de pyrite servant de silex, le petit fragment d'acier, bat le briquet, enflamme l'amadou le projette sur un tas d'aiguilles, souffle dessus, active la combustion, et se redresse avec des gestes de bacchante, en voyant pétiller une flamme claire.

Du coup, sir Georges, qui indépendamment de sa position très shocking, passe par toutes sortes d'alternatives désagréables, se sent frémir.

Si encore ses jambes étaient de ces admirables spécimens de notre orthopédie contemporaine, il pourrait braver ce bûcher malencontreusement allumé par la vindicative Indienne !

Et puis, quelle leçon pour les Peaux-Rouges !

Ce serait dorénavant à ne plus oser toucher un blanc !

Pour la première fois, sir Georges déplore amèrement d'avoir seulement, comme postiches,

une perruque et un dentier.

Déjà la flamme s'échevelle autour de lui. La chaleur devient insupportable, et la fumée le suffoque. Ses longs favoris poivre et sel commencent à griller. Sans ses longues et solides bottes de chasse, ses « inexpressibles » flamberaient par le bas.

Quelques minutes encore, et il va périr asphyxié, après avoir senti les atroces morsures de la flamme...

– Après tout, rugit une voix formidable, j'ai promis de lui faire tuer un bighorn, et un honnête homme n'a que sa parole !...

« Allons, houst !... décampons, la vermine !... et au trot ! »

En même temps, Perrot ayant fini par user et rompre ses cordes, saute sur sa carabine, bondit vers le brasier incandescent, l'éparpille en quelques vigoureux coups de botte, tranche les liens de sir Georges et lui dit :

– Vous devez être engourdi... tenez-vous d'aplomb... restez derrière moi et je répons de

tout.

L'Anglais roussi, échaudé, suffoqué, daigne enfin honorer d'un remerciement le rude sauveteur auquel depuis vingt-quatre heures il doit deux fois la vie.

Mais, quelle voix ! Perrot ne la reconnaît plus, tant elle est changée, avec ses intonations molles, bredouillantes, ses syllabes flasques, sifflantes, émises avec des mâchonnements, des mouvements bizarres des joues et de la langue.

Ah ! ce n'est plus là l'organe cassant, impérieux du gentleman, dont les syllabes claquaient comme des coups de fouet ! Pas plus que ce n'est d'ailleurs le gentleman lui-même, avec sa bouche de polichinelle et son crâne en pomme d'escalier.

Perrot n'a pas le temps de philosopher sur les effets et sur les causes de cette instantanée décrépitude.

Les Indiens, revenus de leur stupeur, font mine de vouloir résister à l'injonction du Canadien, et semblent trouver absolument intempestive son

intervention.

– J’ai mon revolver, dit sir Georges de sa voix sénile, comme engluée de bouillie.

« Je puis en exterminer une demi-douzaine.

– Ne tuons personne, s’il vous plaît.

« S’il en tombe un seul parmi eux, nous aurons à nos trousses toute la tribu, et nous serons flambés.

« Laissez-moi leur parler. »

Se sentant incapable de se tirer d’affaire sans le secours du trappeur dont l’aide lui est absolument indispensable, sir Georges domine l’épouvantable colère qui gronde sous son crâne dénudé.

Sans cela !... Oh ! avec quelle sanguinaire ivresse il choisirait une à une ses victimes, et les renverserait, en quelques secondes, en un tas de chairs palpitantes, sous le canon de son arme infallible !

Perrot harangue les Indiens, essaye tour à tour de les convaincre et de les intimider, cherche à dégager la complicité de sir Georges qui fut

spectateur de la mort de Grand-Loup, sans y participer. Il fait valoir, entre autres arguments, la parenté de sir Georges avec le lieutenant-gouverneur, qui tirera une effroyable vengeance de tout service exercé contre son frère.

Les Carriers l'écoutent parler en gardant un sombre silence plein de rancunes inassouvies, et peut-être aussi de terreurs mystérieuses.

Ils ne l'interrompent pas et ne menacent plus. C'est déjà un grand point.

– Et d'ailleurs, ajoute pour terminer Perrot, le blanc a toutes sortes de médecines qui le mettent au-dessus de vos atteintes.

« Vous l'avez bien vu, n'est-ce pas !

« Quant au feu, puisque je l'ai éteint, c'est qu'il a aussi une médecine contre lui...

« Enfin, il porte à sa ceinture un de ces petits fusils qui tirent toujours, et, s'il voulait, il pourrait vous tuer tous, car il ne manque jamais son coup.

« Laissez-nous donc aller où bon nous semble, et restez ici. Il y a de la viande pour huit jours et

au-delà... Mangez ces ours... ils sont à moi, je vous les donne.

« Allons, place !... »

À ces mots, proférés d'une voix de tonnerre, Perrot brandit sa carabine, sir Georges tire son revolver et se range à côté du Canadien d'un air menaçant.

Pas à pas les Indiens reculent devant cet homme extraordinaire qui semble avoir conservé sa redoutable vigueur, et dont les joues pendantes et le crâne tout blanc leur inspirent une superstitieuse frayeur.

Le gentleman aperçoit et ramasse vivement son casque en liège, tout bosselé, mais suffisant à dissimuler un peu son épouvantable calvitie. Il s'empare également de sa carabine express, restée près du lit de mousse et cherche attentivement, de l'œil, quelque chose.

Parbleu ! sa perruque et son dentier, qu'il veut reconquérir de gré ou de force.

Hélas ! les deux œuvres d'art, tombées à proximité du brasier, ont été dévorées par les



flammes. Le scalp est parti en fumée, le double râtelier fondu, calciné, n'offre plus que d'informes débris.

Telle est la fureur du gentleman exaspéré de cette exhibition de ses infirmités, que, pour un peu, il attaquerait les Carriers, s'il ne savait, au dire de Perrot, se faire d'implacables ennemis de leurs congénères.

De leur côté, les porteurs, se voyant à la merci des deux chasseurs munis d'armes redoutables, connaissant l'adresse, la vigueur et la cruauté de leur ancien maître, se retirent lentement vers un épais taillis où ils disparaissent tout troublés, sans un cri, sans un mot.

– Vous êtes libre, monsieur, dit Perrot ; et si vous m'en croyez, nous rallierons sans retard le campement de la grande route.

– Libre grâce à vous, mon brave trappeur, répond le gentleman avec une cordialité qui paraît sincère, et je vous dois une...

– C'est moi qui vous dois un bighorn, interrompt Perrot ; sans cela, croyez-le bien, je

vous aurais laissé vous débrouiller avec ces pauvres diables qui ont contre vous une dent... à remplacer toutes celles qu'ils vous ont enlevées.

« Donc, vous ne m'avez aucune obligation ; et si je vous ai aidé c'est pour ne pas manquer à ma parole.

– Comme il vous plaira, riposte sir Georges en haussant les épaules.

« Marchez, je vous suivrai : car du diable si je me doute seulement de la direction à prendre.

« Du reste, je ne sens plus ni douleur ni fatigue...

– L'émotion vous a fouetté le sang ! ça guérit bien des maladies... les fièvres, les rhumatismes, les « mal » de dents et toutes sortes d'autres choses.

On se mit en route, après avoir extrait avec la baguette à nettoyer du vieux Sharp, les douilles métalliques serrées dans les chambres de la carabine express que sir Georges rechargea, à tout hasard.

Le trajet très long, très pénible, s'accomplit

sans rencontre suspecte et sans retour offensif de la part des Indiens.

À quatre heures après midi, sir Georges exténué, pouvant à peine se traîner, atteignit, en compagnie du Canadien, le campement où se morfondaient Li, les chevaux et les mulets.

Avec sa volubilité de Chinois craignant d'être suspecté par son maître, Li raconta la fugue des Indiens partis après avoir défoncé un tonnelet de brandy, et se promettant bien, à ce que crut comprendre le cuisinier, de revenir prochainement piller les bagages et les provisions de Son Excellence.

– Ils croyaient pouvoir s'adjuger vos dépouilles après vous avoir fait périr, observa Perrot.

– Probable ! répond brièvement le gentleman en bâillant à décrocher son défunt râtelier.

Sir Georges avala coup sur coup deux bouteilles de claret pour se remettre, s'enroula dans une couverture, après avoir vérifié le contenu de certaine petite caisse blindée,

enfermée dans celle où sont déposées les armes, et s'endormit d'un sommeil de plomb.

Le lendemain, Perrot, en homme ignorant la fatigue, s'en est allé, dès l'aube, à une mauvaise auberge distante de trois ou quatre lieues, pour savoir s'il serait possible de trouver des porteurs.

Sur la réponse négative du patron, un sacripant d'Irlandais bien digne du coupe-gorge, Perrot revient à neuf heures, trouve le gentleman attablé devant des bouteilles plus ou moins vides, et dévorant à *belles dents* des viandes empilées sur un plat d'argent.

À son aspect, Perrot qui, pourtant n'est pas facile à démonter, reste abasourdi.

Il a laissé, à la nuit, endormi comme un phoque, un vieux monsieur décrépité, vanné, n'en pouvant plus, et il retrouve un homme d'apparence jeune encore, aux dents éblouissantes, aux cheveux bruns, aux joues rasées, à la moustache courte à peine grisonnante. »

– Eh bien, Perrot, avez-vous trouvé des

gens ?...

« Mais, asseyez-vous donc près de moi sur ce pliant, mon cher, et partagez mon déjeuner.

C'est bien la voix du gentleman... c'est le gentleman lui-même.

Mais, sacrebleu ! il est rajeuni de dix ans.

Devant l'ahurissement de son guide, Son Excellence daigne sourire d'un air bon enfant et ajouter confidentiellement :

– La petite caisse renfermait un dentier de rechange, avec un scalp tout neuf... J'ai rasé mes favoris affreusement roussis, et rafraîchi ma moustache...

« Voilà tout le mystère de ma transformation.

« Mais gardez-moi le secret, n'est-ce pas, Perrot, j'ai cette faiblesse de vouloir me rajeunir.

.....

Trois jours après, ils arrivaient à Barkerville.

## **Deuxième partie**

*Aux champs d'or du Caribou*

## I

*L'or dans la Colombie anglaise. – Grandeur et décadence. – La Russie libre. – Idée simple mais géniale. – Le chiffonnier de placers. – Prospérité. – Jours sombres. – Envieux. – Perrot président. – Ses auxiliaires. – Pourquoi il faut devenir riches. – La colonisation de l'avenir.*

Avant 1856, la Colombie anglaise n'avait presque pas d'habitants de race blanche. Ce beau pays si riche et si fertile était délaissé des immigrants qui se précipitaient vers l'ouest américain, et surtout vers la Californie, alors dans toute son opulence.

Brusquement on apprend que des Indiens ont ramassé des grains d'or au bord du Fraser et de ses affluents. Des mineurs d'avant-garde accourent, *prospectent* les alluvions du bassin, trouvent de l'or en grains ou en poussière,

notamment dans les grèves du bas Fraser et de son grand affluent le Thompson, s'installent, exploitent, font fortune.

D'autres suivent, remontent jusqu'à la région du Caribou, enserrée dans l'anse formée par la boucle supérieure du Fraser, et découvrent des terrains où l'or surabonde.

Alors se produit la grande « ruée » des mineurs, le *rush* qui de 1858 dura sans interruption jusqu'à 1875.

Le pays jusqu'alors désert se peupla comme par enchantement, grâce à la fièvre de l'or qui poussa vers les terrains nouveaux tous les aventuriers de race anglo-saxonne, errant entre les deux frontières d'Amérique et de Colombie. En deux ans, il y en eut plus de 40 000, sans compter les Chinois qui s'insinuaient par toutes les fissures.

La production annuelle atteignit rapidement 20, 25, 30, et jusqu'à 35 millions de francs par an.

Peu à peu, les sables exploités par les



travailleurs indépendants, concessionnaires de petits *claims* s'épuisèrent, et la rigueur du climat aidant, avec les difficultés de communication et de ravitaillement, le chiffre de la production s'abaissa graduellement, pour tomber, en 1888 à 3 200 000 francs.

Mais alors la Colombie comptait environ 100 000 habitants de race blanche, de langue anglo-saxonne, attirés dans le pays par l'exploitation des mines d'or, et fixés par l'appât de nouvelles richesses dont la conquête est moins aléatoire et plus rémunératrice que celle de l'or<sup>1</sup>.

Cette dernière est entourée, en effet, de difficultés de toute sorte, parmi lesquelles il convient de faire entrer en ligne de compte la longueur de l'hiver, la pauvreté relative des minerais, la cherté de la main-d'œuvre et de l'approvisionnement.

Les travaux sont forcément suspendus pendant près de six et souvent sept mois, à cause du froid

<sup>1</sup> Notamment l'exploitation des forêts, l'agriculture, les pêcheries, les mines de charbon. La pêche seule rapporte, bon an mal an, de 25 à 27 millions de francs, et le charbon, de 12 à 15 millions.

intense qui durcit les terres, gèle les cours d'eau et confine impitoyablement les ouvriers dans leurs demeures.

Une industrie astreinte à d'aussi longs chômages doit être nécessairement très lucrative ou déchoir. C'est ce qui s'est produit du jour où le lavage des terrains épuisés ne fut plus suffisamment rémunérateur pour le travailleur isolé, ou les petites associations.

Restait l'exploitation des schistes et des quartz aurifères.

Autant le lavage demande peu de main-d'œuvre et de mise de fonds, autant le traitement des roches aurifères exige de matériel et de capitaux.

Les simples orpailleurs, ne possédant pas l'argent nécessaire à l'installation des appareils très coûteux pour le broyage des roches, vendirent pour un prix dérisoire leurs *claims* (concessions) ou les abandonnèrent tout simplement.

Survinrent alors les compagnies financières ou

de riches particuliers qui résolument s'attaquèrent aux quartz, installèrent des marteaux-pilons, mus par la vapeur ou des appareils hydrauliques, et continuèrent, à peu près seuls, à exploiter les champs d'or.

Les anciens travailleurs libres entrèrent au service des nouveaux industriels moyennant un salaire assez élevé, pour conduire et surveiller les machines, mettre à jour les filons, les désarticuler à la mine, et les concasser en fragments de grosseur, pour les batteries de marteaux-pilons.

Seuls un certain nombre de Chinois continuèrent le travail de l'orpailleur isolé, traitant de préférence les terres déjà lavées, et se contentant d'un bénéfice modique, dont s'accommode leur sobriété, leur frugalité, leur parcimonieuse ténacité.

Parmi les compagnies minières qui se partagent les terrains renfermant les minéraux (*mineral claims*) et spécialement les quartz et schistes aurifères, il en est une dont la situation est depuis longtemps prospère.

Fondée en 1879 – nous sommes en 1886, et

une durée de sept années, c'est longtemps, là-bas – elle s'appelle *Free-Russia*, la *Russie-Libre*. Cette prospérité attestée par les jolis dividendes que touchent les actionnaires, au nombre de six, est due au principe même sur lequel a été édifiée la commandite, et qui n'est pas sans originalité.

L'idée, très simple mais presque géniale, fut trouvée par un jeune Russe, qui traversait la région du Caribou, en compagnie de deux voyageurs français, dont les aventures ont été racontées précédemment sous ce titre : *De Paris au Brésil par Terre*<sup>1</sup>.

Le Russe, nommé Alexis Bogdanoff, familiarisé avec les différents procédés employés à l'extraction de l'or, par un séjour assez long en Sibérie, vit en un clin d'œil les défauts de la main-d'œuvre anglaise et le moyen de tirer un riche parti de cette défectuosité même.

À cette époque, c'est-à-dire en 1879, les gisements superficiels étant épuisés, il fallait aller chercher, à une profondeur variable, la couche de terre aurifère, qui, amenée par des galeries

---

<sup>1</sup> Librairie illustrée, 8, rue Saint-Joseph, Paris.

souterraines à un puits, était montée dans des bannes, actionnées par des treuils, et lavées dans des auges de bois surajoutées, dont la réunion forme le *long-tom*.

Malgré un lavage à grande eau dans le *long-tom* et l'amalgamation par le mercure des parcelles métalliques, une certaine quantité d'or demeure enfermée dans les graviers, même les plus petits, et reste perdue pour l'exploitant.

Alexis Bogdanoff savait que les résidus sibériens, au sortir de l'appareil laveur, contenaient encore de douze à quinze grammes d'or pur, par tonne d'argile ou de sable, soit de trente-six à quarante-cinq francs. Par analogie, les résidus colombiens devaient en renfermer autant.

Ce qui est peu, à première vue.

D'un autre côté, certaines sociétés exploitaient fructueusement les quartz, dont le rendement n'était pas supérieur à soixante francs, c'est-à-dire ne renfermant guère plus de vingt grammes d'or.

Le jeune Russe fit ce calcul très simple : À

combien revient la tonne de quartz au moment où elle est placée dans les auges où la broient les pilons d'acier ? Tant pour les fouilles souterraines, tant pour le boisage des galeries, tant pour le travail de la mine proprement dit – percement des trous et explosifs – tant pour le salaire du personnel, tant pour l'aménage à l'orifice inférieur du puits et la montée. Tout compte fait, ces frais atteignent à trente francs la tonne.

D'autre part, à combien reviendrait, sous le bocard, la tonne de sable aurifère déjà lavée ? À deux francs à peine, puisqu'il s'agit seulement de déplacer une terre friable et déposée en tas, comme pour en faciliter la manutention.

En outre, le concassage des fragments de quartz et leur réduction en poudre impalpable, est plus long du double que celui du sable. Donc, économie de 50 p. 100 sur cette dernière opération si dispendieuse.

De telle façon que ces terres abandonnées comme épuisées, parce qu'elles ne contiennent, en apparence, qu'une quantité de métal trop

faible pour être suffisamment rémunératrice, sont en réalité plus riches d'un tiers que les filons neufs.

Édifié par ces chiffres, Alexis Bogdanoff se fit fort d'extraire de ces détritits dont personne ne voulait, une moyenne de trente francs, et de bocarder par jour, avec un nombre égal de pilons, le double de ce que l'on peut broyer de quartz.

Et l'événement justifia pleinement ses prévisions.

Il demanda et obtint facilement la concession des *terres lavées*, à l'exclusion formelle des sables neufs, et fit venir séance tenante d'Europe des appareils perfectionnés. Ses deux amis se transformèrent aussitôt en commanditaires, et les travaux commencèrent sans désemparer.

Naturellement les Anglais actionnaires, directeurs et ouvriers des autres compagnies, firent des gorges chaudes sur les prétentions du nouveau venu qu'ils surnommèrent ironiquement : *Rag-Picker*, *Le Chiffonnier* sous-entendu de placers.

Le Russe laissa dire, et, pour ses débuts, exploita par jour cinquante tonnes de minerai, avec un bénéfice net de vingt-cinq francs, soit 1250 francs.

Le mois suivant, il embaucha des Chinois terrassiers en nombre suffisant, améliora ses amalgamateurs, bocarda couramment cent tonnes et réalisa un bénéfice de trente francs : soit 90 000 francs par mois, et 540 000 francs pour les cent quatre-vingts jours que dura le travail de la première année.

La seconde année, il établit une nouvelle batterie de marteaux-pilons, broya cinquante tonnes de plus, et inscrivit à l'avoir de la compagnie 850 000 francs, c'est-à-dire le cinquième de la production totale de la Colombie à cette époque.

La situation se maintint aussi prospère jusqu'en 1885, non sans exciter de formidables jalousies et soulever de rudes compétitions.

Jusqu'alors le privilège de la compagnie *Free-Russia* était demeuré inattaquable. Mais l'administration, mécontente de voir un étranger



si bien réussir avec l'appoint de capitaux également étrangers, pressée, d'ailleurs, et probablement achetée par les sociétés rivales, modifia ses règlements sur les concessions faites aux citoyens non anglais, de telle façon que la *Russie-Libre* se vit menacée non seulement dans ses intérêts, mais encore dans son existence.

Il y eut évidemment injustice flagrante, mais Alexis Bogdanoff, étant proscrit, ne put pas réclamer aide et protection de son gouvernement, et c'est bien là-dessus que comptèrent ses ennemis pour le réduire à merci.

Enfin, pour comble d'iniquité, un arrêt d'expulsion vient d'être pris contre le Russe, au mépris de la réputation légendaire d'hospitalité dont se targue l'Angleterre.

Cet arrêt, que rien ne justifie et contre lequel Alexis va se pourvoir devant le gouverneur général, et, s'il le faut, devant l'autorité métropolitaine, vient de lui être signifié télégraphiquement, par ordre du lieutenant-gouverneur...

Pourquoi ?... de quel droit ?... dans quel but ?

Il est parti séance tenante pour Victoria, après avoir remis ses pouvoirs à Perrot, arrivé depuis huit jours.

Et Perrot, président improvisé d'un conseil d'administration, ayant sous ses ordres ingénieur, directeur, mécaniciens, contremaîtres, chefs de chantier, ne sait plus trop à quel saint se vouer, quand ses neveux, mandés par lui au moment où la situation était déjà compromise, lui arrivent le 20 juin.

Les jeunes héros du siège de Batoche et des aventures dramatiques racontées dans les deux premières parties de ce récit, sont toujours les bons et sympathiques géants que l'on connaît. Mais les quelques mois passés à la frontière en compagnie de leur ami Bob Kennedy, la vie à outrance menée avec les aventuriers de tout poil et de toute envergure leur ont donné, avec l'expérience des hommes et des choses, une singulière assurance.

En dépit de leur jeunesse, Jean, l'aîné, a dix-neuf ans, Jacques, le second, en a dix-huit, et François, le plus jeune, à peine dix-sept, ils

seront, pour le digne Perrot, qui perd un peu la tête, de vaillants auxiliaires.

Confortablement installés dans la grande maison de bois où est le siège de la société : *Free-Russia*, en rase campagne, à deux kilomètres de Barkerville, ils viennent de déjeuner et causent de la situation.

Non loin de la maison vont et viennent les ouvriers, chinois pour la plupart, circulent les wagonnets Decauville, halètent les trois machines à vapeur, et retentissent avec un roulement de tonnerre lointain les batteries de marteaux-pilons.

– Ainsi, mon oncle, dit François, vous nous avez appelés, le mois dernier, censément pour garder la mine.

– Oui.

– Vous avez donc peur qu'on la vole, continue en riant le jeune homme.

– Mais oui, et c'est pas trop de trois lurons comme vous pour la garder... en attendant le renfort de mes deux frères, Eustache et André.

– Comment !... c'est sérieux... on veut voler

ces grès, ces sables, ces pierres, ces trous, ces rigoles, ces ruisseaux...

« Et qui donc, bon Dieu ?

– Des filous, des envieux que ça enrage de voir la *Russie-Libre* faire de bonnes affaires.

« Il y a là-dessous un coup monté, une histoire abominable pour nous déposséder.

– Perdriez-vous beaucoup, mon oncle ?

– Peu de chose... mon argent est garé à Montréal où vous le trouveriez en cas de mort, car vous héritez.

« La chose ne regarderait que moi, je m'en moquerais.

« Mais il y a aussi ces braves et chers amis de la vieille France, qu'elle intéresse : M. Julien de Clenay, M. Jacques Arnaud, M. Alexis Bogdanoff qui est Russe et qui a tout organisé...

« Donc, c'est pour eux surtout qu'il faut ouvrir l'œil.

« Du reste, afin de vous dédommager de vos peines, vous serez intéressés aux bénéfices d'une

façon convenable.

– Intéressés... nous !... pour quoi faire ?...

– Mais, pour être riches, mes chers enfants.

– Nous aurions voulu avoir des millions pour délivrer Louis Riel, dit Jean gravement : Louis Riel prisonnier à Régina, et que les Anglais ont eu l'infamie de pendre.

« Mais, maintenant, à quoi bon !

– Jean, mon cher garçon, je te croyais promis à cette brave jeune fille qui t'a sauvé la vie, et a si crânement tué l'assassin de votre père.

– Oui, mon oncle, répond le Bois-Brûlé en rougissant, nous devons nous marier aussitôt que vous pourrez venir à la noce avec nos oncles Eustache et André.

– Et tu veux te mettre en ménage avec pas le sou, malheureux enfant !

– Nous travaillerons !

– Je doterai ma nièce, naturellement, et Eustache avec petit André feront de même...

« Là n'est pas la question, d'ailleurs.

« Le vrai motif, le plus important, le plus... principal, pour être riches, très riches, c'est de pouvoir acheter, au Manitoba et au Saskatchewan, les terres qu'on refuse de nous concéder... d'en acheter tant et plus, et de coloniser, avec des éléments de la vieille France, notre cher Canada français.

– Si c'est comme cela, nous voulons devenir riches, afin de faire le bien du pays.

« Quand devons-nous entrer en fonctions ?

– C'est fait !

« En l'absence de M. Alexis parti pour se débrouiller avec le lieutenant-gouverneur, je commande ici.

« Vous aurez affaire seulement à moi... ça vous va de m'obéir, hein ! les p'tits.

– Oui, l'oncle ! nous sommes à vos ordres, et avec joie, répond en son nom et au nom de ses frères, Jean, l'aîné.

« Nous vous obéirons, foi d'hommes, de Canadiens et de chrétiens.

– Bien, mes enfants !... du reste, si la besogne est rude, mon autorité vous sera douce.

## II

*Où l'on finit par se rencontrer. – Besoin de locomotion. – Tout va bien. – Une dépêche à Perrot esquire !... – Une lettre à Perrot toujours esquire !... – Les largesses du gentleman. – Perrot se décide à aller tuer le bighorn. – Jour de paye au placer. – Vaine attente. – Tumulte. – Directeur assassiné.*

Au moment où il mourait assassiné dans Batoche pris d'assaut par les soldats du général Middleton, Baptiste avait recommandé à ses trois fils d'aller retrouver leurs oncles maternels, les trois frères Perrot, fixés depuis plusieurs années dans la Colombie anglaise.

Bien que les vaillants jeunes gens fussent de taille à se débrouiller dans la vie au moins hasardeuse des frontières, parmi les aventuriers sans foi ni loi qui ont fait de cette zone en



quelque sorte neutre, leur lieu d'élection, les braves trappeurs devaient, dans l'esprit du père Baptiste, servir de tuteurs aux Bois-Brûlés désormais bien seuls.

Donc, après avoir vu tomber l'assassin de leur père, puis tenté un dernier et inutile effort pour délivrer Louis Riel, prisonnier à Régina, ils s'étaient mis à la recherche de leurs oncles.

Avant d'être occupés à la surveillance et intéressés aux bénéfices de la compagnie minière *Free-Russia*, les Perrot étaient trappeurs au service de la Compagnie de la Baie d'Hudson, puis de la Compagnie Américaine des Pelleteries de Saint-Louis, c'est-à-dire nomades à rendre des points au Juif-Errant lui-même.

Depuis qu'ils avaient ainsi, pendant six mois environ, chaque année, une occupation à peu près stable, ils étaient devenus un peu plus sédentaires, et ne s'écartaient guère à plus de cent ou cent cinquante lieues du Caribou.

Ce sont là d'ailleurs des distances tout à fait insignifiantes pour ces intrépides coureurs de bois et de montagnes.

Pendant les six mois où les travaux de la mine étaient interrompus par le froid, ils laissaient le matériel à la garde d'hommes sûrs, et partaient, au gré de leur fantaisie, mener la vie sans entraves du chasseur solitaire auquel sont indispensables les horizons sans limites et les poignantes émotions de la lutte avec les fauves.

Ils adoptaient pour centre de leurs opérations une bourgade quelconque, parfois une ville, et plus généralement un fort, ou pour mieux dire, un poste de la Compagnie des Fourrures, et rayonnaient à l'entour, en menant avec ivresse, et pour leur seul plaisir, la rude mais enivrante existence du trappeur.

Or, il avait pris cette année-là, c'est-à-dire en 1885, fantaisie à Perrot d'hiverner à Kameloups, sur Thompson-River, et de battre la plaine et la montagne jusqu'à la reprise des travaux, qui s'effectuerait vraisemblablement fin mai 1886.

La lettre expédiée à leur oncle, de la frontière américaine, au siège de la compagnie *Free-Russia*, par les jeunes gens, fut retardée par les neiges et ne parvint que très tard à Barkerville.

Perrot était déjà parti. Elle courut après lui à Kameloups, mais Perrot chassait chez les Indiens du Cuivre, ses vieux amis. La lettre attendit au bureau, avec plusieurs autres adressées également à Perrot, et l'informant des sourdes menées conduites contre la *Russie-Libre*. Le trappeur en prit connaissance au mois de février 1886, jugea la situation moins grave que ne le pensaient ses correspondants, et sachant d'ailleurs qu'il était impossible de rien faire contre la mine enfouie sous trois mètres de neige, partit chez les Indiens Castors. Il écrivit à ses neveux quelques lignes brèves, mais rudement et sincèrement affectueuses, leur donnant rendez-vous, toute affaire cessante, à Barkerville, au commencement de juin 1886.

– Les premiers arrivés attendront les autres, concluait le message.

Puis, comme Perrot était homme de précaution et de cœur tout à la fois, il inséra dans la lettre un bon de 1200 piastres – 6000 francs – payables à vue chez son correspondant à Montréal, avisa prudemment celui-ci, et s'élança éperdument à

travers les trois cents kilomètres de neige le séparant des Castors.

On a vu comment, revenu à Kameloups, il consentit à accompagner sir Georges Leslie au Caribou, et de quels incidents ce simple voyage fut traversé.

Depuis longtemps, les jeunes Bois-Brûlés étaient arrivés à Barkerville, mais voyant leur oncle absent, ils étaient partis, en attendant, et pour se promener, à une soixantaine de lieues, vers le Nord, au-delà l'Omineca, et du côté de la rivière aux Liards.

On ne saurait soupçonner l'irrésistible besoin de mouvement dont sont possédés ces hommes de la nature, à tel point que la vagabonde en plein air leur est aussi nécessaire que la nourriture elle-même.

Ils finirent cependant par se rencontrer au moment où l'incompréhensible et brutal arrêt d'expulsion venait d'être signifié au grand chef Alexis Bogdanoff, à peine arrivé de San-Francisco où il avait passé l'hiver.

Il y avait de cela huit jours, et, chose bizarre, il semblait que depuis ce temps les affaires se fussent améliorées subitement.

Pas l'ombre de tracasserie de la part de l'administration devenue subitement indifférente, sinon bienveillante, et n'eût été l'absence du Russe, on se serait cru revenu aux jours d'abondance et de sécurité.

– C'est à penser que nous vous avons porté bonheur, mon oncle, disait un matin François à Perrot surveillant, pour la forme, les ouvriers chinois.

– Peut-être le lieutenant-gouverneur aura-t-il reconnu son injustice.

« Mais, j'y songe ! Ce lieutenant-gouverneur est le propre frère de mon milord...

« Vous savez bien, ce mauvais anglais toqué dont je vous ai raconté l'histoire.

– D'où vous concluez, mon oncle ? demanda Jean.

– Mon milord est de plus inspecteur général des mines, c'est-à-dire tout-puissant ici...

« Comme je lui ai sauvé deux ou trois fois la vie, sans doute se sera-t-il souvenu de la chose...

« Il aura pu intercéder près de son frère, et arrêter, pour commencer, les tracasseries de l'administration.

– C'est possible !

– C'est même probable !

– Vous avez raison ! s'écrièrent les trois jeunes gens, tout disposés, dans la loyale crédulité de leur âge, à admettre chez sir Georges Leslie ce sentiment si naturel de reconnaissance.

Pourquoi pas, d'ailleurs.

À l'instant même et comme pour donner à leur supposition une sanction formelle et inattendue, un des Chinois employés au postal-office accourait, de Barkerville, sur son mulet qu'il fouettait à tour de bras, avec sa queue de cheveux en guise de cravache.

– For maste'l Pellot, dit le Céleste, abusant des *l* comme ses congénères, en tirant une dépêche de sa sacoche de cuir.

Perrot parcourut d'un coup d'œil la dépêche,

éclata d'un large rire, donna pour boire une piastre au magot et cria comme un grand enfant :

– Vive la joie !

« Tiens, François, lis à haute voix ce papier qui me donne envie de chanter : « La mère Godichon » !... »

– Perrot, esq. Barkerville, Caribou, commença le jeune homme.

– Esquire !... moi !... M. Alexis, tout heureux du dénouement, a voulu rire et me gausser...

« Continue, petit.

– Affaire arrangée, droits reconnus par Son Excellence, et déclarés inattaquables. Continuez travaux comme devant. Je reste quinze jours à Victoria pour renouvellement des concessions ; je pars ensuite pour Canada. Serai près de vous 15 août. Confiance. Tout va bien.

« BOGDANOFF. »

– Y n'a pas signé comme d'habitude son petit nom, et mis un mot d'amitié, observe Perrot.

« Mais puisque tout va bien, faut pas se montrer si pointilleux.

– Ainsi, mon oncle, plus besoin de dormir en gendarmes, et de monter la garde le Winchester armé.

– Dame ! faut croire.

– Nous aimons mieux ça.

– Et moi, donc !

« Quelles bonnes parties de chasse, une fois la mise en train achevée.

« Tiens ! qué que c'est qu'ça ?...

– Un homme à cheval, et drôlement fagoté.

– ... Comme l'ancien Pourichinel que le gentleman a cabossé à coups de poings, et culbuté dans le ravin.

C'est en effet un domestique en livrée, dédaigneusement qualifié par Perrot de Polichinelle, qui s'avance au petit trot d'un superbe demi-sang, et croise le Céleste au détour de l'avenue.

Il s'arrête devant l'entrée principale couverte



d'une véranda, et très rogue, toise de haut Perrot qu'il prend sans doute pour un serviteur de la maison.

Un serviteur sans livrée, peuh !

– Hé !... qué que tu veux, toi, l'enflé ? demande rudement Perrot, ennuyé de ce dédaigneux silence.

Le domestique modèle ainsi interpellé dégèle enfin.

– Master Perrot !... une lettre de Son Excellence pour lui.

– Perrot, c'est moi !

« Donne le papier, et ensauve-toi... j' t'ai assez vu. »

L'homme fait demi-tour sans qu'un muscle de sa face rasée ait éprouvé la moindre contraction, pendant que Perrot lit la suscription de la lettre, écrite en caractères allongés, dégingandés, ce qu'on est convenu d'appeler une écriture distinguée.

– Master Perrot esquire...

« Mâtin de sort !... dit-il en éclatant de rire, c'est le jour.

« Perrot esquire... c'est écrit !... comme on ignore toujours ce qu'on peut devenir ! »

Les jeunes gens, entendant ce vaste rire, s'approchent et font chorus de confiance.

Perrot a fait sauter l'enveloppe de ses gros doigts malhabiles, et déchiffre à haute voix :

« Monsieur Perrot,

« Depuis dix jours, j'ai fait l'impossible pour joindre et tuer un bighorn. Il n'y en a pas, ou les gens employés par moi sont des maladroits. On m'a dit partout, et j'en suis depuis longtemps convaincu, que vous seul pouviez me faire réussir. Accepteriez-vous quinze cents livres, payables d'avance, pour m'accompagner seulement quinze jours dans les Rocky, et me conduire là où votre infaillible expérience de chasseur doit me faire trouver le gibier convoité par moi.

« Si ces conditions vous agréent, je vous

attendrai demain matin, à neuf heures, et nous partirons de suite.

« GEORGES LESLIE,

« Inspecteur général des mines pour la province de Colombie.

« 28 juin 1886.

– Mâtin de sort ! le milord s'est mis en frais, dit Perrot après un moment de réflexion.

– En frais d'éloquence et d'argent, dit François.

– Quinze cents livres... c'est-à-dire trente-sept mille cinq cents francs en monnaie de France...

« Cent livres par jour... dito deux mille cinq cents francs, pour faire tuer un animau pas p'us difficile à crosser que de fumer une pipe.

– Iriez-vous réellement, mon oncle ? demande Jean.

– Ma foi, j'en ai grande envie.

« Songe donc, fieu, la dot de ta promise gagnée en deux semaines.

– Mais, mon oncle, et la mine !

– All' peut pas s'ensauver, d'autant plus qu'on nous laisse tranquilles, et que M. Alexis l'assure : l'affaire est arrangée.

« Et puis enfin, vous surveillerez tout l'apanage, si je pars avec le milord.

– Sans doute ! Mais ne trouvez-vous point que c'est passer bien vite d'une extrême défiance à une confiance absolue.

– T'es prudent, toi, fieu, et j'aime ça !

« Cependant, tu dois remarquer, et vous aussi, les p'tits, que le milord a eu grand soin de signer : « Inspecteur général des mines pour la province de Colombie... » Comme s'il voulait me dire : « Tu sais, toi, le trappeur, je suis le maître, ici, et il vaut mieux m'avoir pour ami... »

« Du reste, quinze jours, c'est pas le diable... le temps de fusiller l'animau à grosses cornes, et de revenir pour ajouter aux 37 500 francs touchés d'avance, la somme de 12 500 francs, pour parfaire les 50 000 destinés par moi à ma future nièce.

« Voilà.

– Présentée de cette façon, la chose est faisable, dit Jacques, pendant que Jean, mal convaincu, reste tout songeur. »

Perrot reprend, mis peut-être en appétit par ses six mois de plein air, et reculant, comme les collégiens, l'instant fatal de la rentrée.

– Le directeur connaît son affaire, les contremaîtres aussi. Les ouvriers sont embauchés, les travaux sont repris depuis le 15, vous n'avez plus qu'à laisser aller, en attendant mon retour.

« Le grand coffre-fort contient une forte somme en or pour la paie, et du métal en poudre... voici une des clefs... le directeur a l'autre avec le mot que je vais vous donner, en vous enseignant le mécanisme... »

... On le voit, Perrot ne discute même plus la question de son départ avec sir Georges.

Pour lui, l'affaire est entendue. Il accompagnera le gentleman, et lui fera tuer son

bighorn.

L'après-midi se passe en conseils pratiques donnés aux jeunes gens, dont le rôle, eu égard à la situation très rassurante, doit se borner à une surveillance officieuse et à faire acte de présence aux lieu et place des actionnaires.

Le lendemain matin, 29 juin, Perrot graissa soigneusement sa meilleure paire de mocassins, garnit sa cartouchière, huila le mécanisme du vieux Sharp, emplit son sac à feu des éléments indispensables, et s'en fut, après une bonne poignée de main à ses neveux, retrouver sir Georges Leslie.

Deux heures après, il quittait Barkerville, avec le gentleman accompagné de son matériel, suivi de son nouveau valet en livrée, de son nouveau cocher et de l'inséparable Li.

La petite troupe se dirige vers le nord, pour gagner ce récif montagneux, absolument sauvage et désert, compris entre Bear-River et Willow-River, deux principaux affluents de gauche du

Haut-Fraser.

Selon sa promesse, le gentleman a versé en billets de la banque d'Angleterre la somme convenue, et Perrot l'a remise aux trois frères qui l'ont reconduit jusqu'à Barkerville.

En rentrant à *Free-Russia*, la dot de la future de Jean a été déposée dans le coffre-fort, une véritable forteresse en acier, susceptible de braver un siège.

Tout va bien.

Deux jours s'écoulaient sans encombre. On est au 1<sup>er</sup> juillet. L'exploitation est en pleine activité, la production du métal pur est abondante, c'est aujourd'hui la paye.

Les trois cents ouvriers, terrassiers, charroyeurs, conducteurs des mulets traînant les wagons Decauville, chauffeurs, mécaniciens, contremaîtres, gens de tous pays, Chinois, Américains du nord et du sud, Irlandais, Italiens, Anglais, hommes sans patrie comme sans aveu, se pressent autour du guichet percé dans la muraille du bureau.

Le temps passe. Il est huit heures, et depuis deux heures ils attendent.

Le directeur, un Russe ami d'Alexis Bogdanoff, dont l'exactitude est proverbiale, ne se montre pas.

Voilà qui est réellement étrange et semble déconcerter ces aventuriers qui réclament à cor et à cri, dans les idiomes les plus variés, M. Yvan !...

Ils ont quinze jours à toucher, c'est-à-dire, à une piastre en moyenne par jour, environ soixante-quinze francs... Quinze jours de travail, on pourrait dire de soif, car si l'administration les nourrit copieusement, elle est parcimonieuse sous le rapport des boissons fermentées.

Et qui dit aventurier, dit généralement homme atteint de pépie suraiguë...

Aussi, le jour de paye est jour de chômage et d'orgie monstre chez les bar-keepers dont ces agglomérations sont toujours amplement pourvues.

– Monsieur Yvan !... Monsieur Yvan !... où



est-il, ce coquin de directeur... a-t-il enlevé la caisse ?...

« Voyons, monsieur Yvan, il y a là de bons garçons dont le gosier desséché, ulcéré par les poussières schisteuses, a besoin d'un bain réparateur d'alcool...

« Allons, coquin !... fils de louve !... nos piastres !... Tu n'as donc jamais eu soif, toi !...

Le tumulte va grandissant, et les assoiffés, après s'être bousculés, asticotés pour s'amuser, perdent tout à fait patience et sortent de leurs haillons pittoresques des revolvers avec lesquels ils s'amuse à briser les vitres.

Jean, Jacques et François, moins alarmés encore qu'ennuyés de ce tapage, ne savent que penser et ne peuvent intervenir. Ils sont absolument inconnus des travailleurs, partant, sans la moindre influence.

– Mais, enfin, demande à son tour Jean, pourquoi M. Yvan est-il invisible depuis hier soir à dix heures ?

« Nous avons pris un grog avec lui ; et il est

rentré dans son appartement en fumant sa pipe, et à partir de ce moment...

– Parbleu ! dit Jacques, montons chez lui... au premier étage... vingt marches à gravir...

– Et surtout veillons à ne pas nous faire éborgner par ces imbéciles qui prennent pour cible les fenêtres, et taillent de la besogne aux vitriers de Barkerville.

Jean frappe à la porte presque timidement, puis, ne recevant pas de réponse, cogne plus fort.

Rien encore.

François, en se baissant pour regarder dans le trou de la serrure, aperçoit, entre deux lames du parquet, juste au-dessus de la porte, une coulée noirâtre.

– Voyez donc, frères, dit-il à voix basse, avec un horrible serrement de cœur, on dirait du sang !

– Du sang !... c'est vrai !...

– Enfonçons la porte.

Le lourd panneau de cèdre qui eût résisté à l'effort de quatre hommes ordinaires, s'effondre

au premier choc, sous l'irrésistible poussée de Jean.

Un spectacle effroyable s'offre soudain à leur vue.

Sur son lit complètement défait, et dont les draps sont rouges comme si on les avait trempés dans le sang, est étendu le malheureux directeur, la gorge ouverte d'une oreille à l'autre.

Une plaie affreuse sectionne le cou jusqu'à la colonne vertébrale, qui seule maintient la tête au tronc.

À terre, un rasoir taché de sang et tout ébréché...

Dans la cheminée, un monceau de cendres produites par la combustion de papiers. Un bureau-caisse est ouvert ; de nombreux dossiers posés sur le dessus, ou serrés dans les tiroirs, et dont les jeunes gens connaissaient l'existence ont disparu.

– Mort !... M. Yvan !... balbutie François tout saisi.

– Assassiné !... dit Jean.

– Tu crois ?... demande Jacques.

– J'en répondrais.

« Ce rasoir est là pour faire croire à un suicide, comme aussi la porte fermée.

« Mais voyez donc ces traces de pieds, dans l'âtre, et ces paquets de suie tombés sur les cendres...

« Voilà le chemin pris par l'assassin. »

### III

*Entrée en scène de Guillaume le Rouge. – Deux heures de répit. – Chez Sam l’Empoisonneur. – Crédit inexplicable. – Pas d’argent. – Foule ivre et furieuse. – Traîtrise. – Où Jean l’échappe belle. – Guillaume le Rouge pris au lasso. – Haillons. – Les clefs de la caisse. – « C’est vous l’assassin !... »*

La nouvelle foudroyante de l’horrible mort du directeur produisit une émotion bien naturelle dans le clan des mineurs.

Puis, comme après tout ces déclassés sont des gens familiers avec la vue des cadavres, comme la plupart d’entre eux ont fait « luire le soleil à travers une ou plusieurs poitrines », la sensation fut courte.

– M. Yvan est mort, soit... c’est très

malheureux, surtout pour lui.

« Mais, cela n'empêche pas qu'on nous paye.

« La compagnie nous doit... Nous lui avons fait crédit pendant deux semaines de notre labeur et de notre soif...

« Il nous faut de l'argent.

– Mais, vint dire le commis tout troublé, les clefs de la caisse ont disparu...

– Mauvaises raisons, hurle un orateur coiffé d'un immense feutre, et plastronné d'une gigantesque barbe rouge ; il y a toujours plusieurs clefs...

– Elles ne vont pas les unes sans les autres, larmoie le commis qui commence à trembler.

– Qu'on nous montre la caisse, nous nous chargerons bien de l'ouvrir.

– De l'argent !... de l'argent !... hurlent sur tous les tons les énergumènes en scandant à plein gosier les trois syllabes.

– Attendez un peu !...

– Où est Perrot, l'Homme-Bison ?

– Parti avec un milord !

– Perrot est un sans-cœur, de nous laisser sans le sou.

– Mettons le feu à la maison, nous verrons après.

– Mais enfin, vocifère l’homme à la barbe rouge, il y a bien quelqu’un pour remplacer Perrot.

– Oui, ses neveux.

– Où sont-ils ?...

« Ont-ils peur ?... ils se cachent comme des poules mouillées. »

Sommés pour ainsi dire d’intervenir, les trois jeunes gens, très calmes devant cette foule exaspérée, sortent du vestibule et apparaissent sur le perron, dominant les énergumènes qui poussent à leur vue des ah !... ah !... pleins d’ironie.

– On dit que nous avons peur... que nous nous cachons, s’écrie Jean d’une voix dominant toutes les clameurs.

« Qui prétend cela ?

– Soit ! vous ne vous cachez pas... vous n’avez pas peur, répond l’orateur barbu.

« Mais, puisque vous représentez la direction, payez-nous ou faites-nous payer.

– Bravo !... Bien répondu, Red-Bill.

– J’ai essayé d’ouvrir la caisse.

– Eh bien ?

– Impossible !

« Il faut le concours des deux clefs ; et celle du directeur, on vient de vous le dire, a disparu.

– Tout ça, c’est des histoires à mourir de soif, clame Red-Bill, qui semble décidément vouloir prendre la tête de la protestation.

– Oui !... oui !... Guillaume le Rouge a raison !...

« Assez de discours !... Au fait !... À bas la maison !... À sac la caisse !...

– Et quand vous aurez tout démoli, tout pillé, tout bu, observe Jean, serez-vous bien plus avancés.



« Où sera le travail de demain, assuré, vous le savez, par la compagnie à ses ouvriers.

– Le blanc-bec est avocat !...

– ... Ou prédicant...

– ... Il vaudrait mieux un financier.

– Attendez ! continue le jeune homme dont l'énergie grandit avec le péril.

– Quoi ?

– Jusqu'à présent, la *Russie-Libre*, fidèle à ses engagements, n'a jamais fait perdre un centime à personne.

« Elle doit avoir et possède, j'en suis sûr, bon crédit à Barkerville.

« Laissez-moi aller faire appel aux banquiers de la place qui connaissent les ressources de la compagnie.

« Que vous doit-on, en somme ?... votre salaire de quinze jours, de vingt-deux à vingt-cinq mille francs, je vais tâcher de les trouver. »

– Ça, c'est une idée.

« Combien te faut-il de temps ?

– Deux heures.

– Nous t’accordons deux heures... Passé ce délai, nous chambardons tout, et, si tu ne nous apportes rien, gare à ta peau.

– Le métis se moque de nous, camarades, crie Guillaume le Rouge... il reviendra sans le sou, et nous serons les dindons de la farce.

– Il y a dans la caisse près de huit mille piastres nous appartenant ! Si cette maudite porte était ouverte, je vous les donnerais.

– Va, prêche toujours ! grogne Red-Bill ; essaye de gagner du temps et de nous monter le coup, qui vivra verra !

« Moi, je m’en vais chez Sam l’Empoisonneur...

« J’ai besoin d’un drink au jus de tarentule... En vue de la paye, Sam doit en avoir préparé...

– Le Rouge a raison... allons chez Sam...

– Allons chez Sam... le temps passera.

– Mais l’Empoisonneur voudra-t-il faire crédit ?

– Nous le faisons bien à la compagnie, nous ! »

Contre toute attente, le bar-keeper si pittoresquement dénommé : l’Empoisonneur, ouvre tout grands son bar et son crédit.

De mémoire de mineur, et de mineur altéré, on ne vit pareille condescendance et pareille profusion, chez un débitant, de manières très rogues et de relations, difficiles avec les clients pourvus d’argent, et absolument inabordable pour les gens sans le sou.

Chose extraordinaire, Sam daigne entrouvrir ses lèvres enduites de jus de tabac, et montrer dans une grimace, qui a la prétention d’être un sourire, les chicots noirâtres, implantés dans sa mâchoire, comme des tessons sur un mur.

Enfin, phénomène absolument renversant, Sam l’Empoisonneur pousse à la consommation et verse à profusion les drinks les plus incendiaires.

Aussi le bar plein, archi-plein, déborde-t-il jusque sur le trottoir en bois, où sont installés

provisoirement, à la diable, des tables, des bancs, des caisses, des fûts vides.

Les Chinois, dont l'habituelle rapacité s'allie à une incomparable sobriété, voyant que par une étrange et peut-être unique dérogation à une habitude invétérée, on donne à boire sans demander d'argent, s'approchent, glissent cauteusement leurs faces camuses de potiches incassables entre les torses haillonneux des aventuriers, et entonnent goulûment les breuvages.

Le bar-keeper pourra-t-il reconnaître ces clients insolites. C'est peu probable. Tous les Chinois s'appellent plus ou moins : Li, et semblent coulés dans un moule identique.

Peu importe à Sam qui ne leur demande même pas leur nom et verse toujours sans compter, sans regarder...

Mais, alors, qui donc a payé, ou payera tout cela ?

Peu à peu la gaieté monte, loquace, tumultueuse, exubérante. Des rires, des

exclamations, des jurons jaillissent de la foule, puis des tonnerres d'applaudissements éclatent, quand un Chinois foudroyé en pleine absorption, s'abat ivre-mort. Les plus rudes buveurs se portent des défis stupides accueillis avec enthousiasme. On parie avec fureur, sur parole, naturellement, et l'on en arrive, peu à peu, à oublier la compagnie *Free-Russia*, la mort horrible du directeur, la caisse close, comme un bastion de métal, et l'absence de numéraire.

Qu'importe, du moins pour l'instant, la paye, puisqu'on boit à satiété, puisqu'on commence réellement à s'amuser, sous l'œil paternel de Sam qui laisse casser, briser son matériel, sans seulement faire : ouf ! Lui, qui jadis, pour un verre en morceaux, mettait la main au pistol-pocket et sortait le Smith et Wesson tout armé.

Les deux heures accordées à Jean sont enfin écoulées. L'assistance très galamment allumée ne demande qu'à continuer cette aimable et peu coûteuse absorption.

Quelqu'un s'avise de demander :

– À propos, et notre argent ?... Le métis doit

être revenu de Barkerville.

Ce quelqu'un est peut-être Red-Bill... C'est lui-même...

On lui répond :

– Bah !... Laisse donc... nous avons le temps... puisque nous avons à boire tant que nous voulons.

– Boire !... C'est bien, riposte Guillaume le Rouge en grimpant sur une caisse, de façon à dominer l'assistance devenue un peu houleuse, mais la fête sera incomplète si nous ne jouons pas... ne trouvez-vous pas qu'un petit poker...

– C'est vrai... jouons.

– Pour jouer il faut de l'argent...

« En outre, ce bon Sam se lassera peut-être, s'il ne voit pas la couleur de nos piastres.

– Oui ! fait le bar-keeper en dodelinant de haut en bas la tête, et en échangeant avec Bill un rapide coup d'œil.

– Alors, plus de crédit !

– Plus de crédit ! rugit Sam, tant qu'on vous

devra de l'argent, après, nous verrons...

« Allons, camarades, faites payer ces mauvais riches qui laissent tirer la langue à de braves travailleurs comme vous.

– Encore une rasade !...

– Pas une goutte !... Allez chercher votre dû.

Il est inutile d'insister quand Sam a posé un ultimatum. On le sait, et l'on ne discute pas. Le bar se vide en un clin d'œil, les buveurs ayant hâte de revenir le plus tôt possible, car la soif, loin d'être calmée par cette absorption, a été plutôt augmentée.

La foule des ouvriers infiniment plus excités que le matin, entoure pour la seconde fois le guichet toujours clos, et accueille par un ouragan de malédictions le commis qui prononce quelques mots.

Les premiers en tête ont distinctement entendu ; les plus éloignés ont vaguement saisi des lambeaux de la phrase.

– Pas d'argent... attendre... reprendre les travaux...

– Fils de chien ! Faussaire ! Assassin ! Pirate !  
On va te scalper !

Contre toute prévision, Jean a trouvé dans les banques de Barkerville un accueil glacial et éprouvé des refus obstinés, comme si la garantie de la mine *Free-Russia* n'était pas cent fois au moins suffisante...

Il a fait valoir en vain les excellentes raisons tirées d'un cas de force majeure, les valeurs enfermées, le directeur assassiné, les ouvriers prêts de se révolter, tout a été inutile.

Il semble qu'un mot d'ordre ait été donné à chacun pour manifester la plus hautaine indifférence, jusqu'au shérif, qui reçut par un haussement d'épaules la nouvelle du crime et entendit en sifflotant la déclaration du jeune homme.

Jean revint exaspéré à froid, rageant en dedans, et dit de sa voix tranquille, contrastant avec les mouvements de ses narines et les froncements de ses épais sourcils.



– Je crois que l'oncle Perrot a eu tort d'aller à la chasse au bighorn.

« Il aurait fait un bon quatrième pour repousser l'assaut qui se prépare.

– C'est vrai ! Les diggers commencent l'attaque, répond Jacques, ils en veulent à la caisse...

– Et nous allons la défendre, proposa François.

– Bien entendu, disent les deux aînés.

– Nous avons une demi-douzaine de Winchesters, un millier de cartouches, et ils ne sont guère que trois cents...

– Il faudra donc tout tuer...

– Dame !... ça dépendra d'eux... qu'ils s'en aillent ou attendent...

« Mais nous ne sommes pas d'humeur à nous laisser massacrer.

– Sûr.

L'attaque est déjà commencée. Les pierres volent de tous côtés, crevant les carreaux étoilés par les balles et rebondissant dans les

appartements.

– Tout est barricadé ? demande Jacques.

– J’ai fermé en rentrant et mis les traverses.

– Les domestiques sont dehors et font chorus avec les braillards.

« Le commis est seul en bas.

– Toi François, dit Jean, descends à la caisse, remonte avec les armes, amène le commis et allez vous installer dans la chambre du pauvre M. Yvan : elle fait face à deux côtés et domine la plaine.

« Je vais faire une ronde, m’assurer que tout est clos, et je reviens de suite avec vous.

Au dehors, le tumulte est infernal. Les cris de bête, les hurlements d’ivrognes, les imprécations, les coups de feu se mêlent au bruit des pierres lancées à toute volée et retentissant sourdement sur les madriers de bois.

Jean vient de rejoindre ses frères et le commis, dans la chambre où gît le cadavre atrocement mutilé de l’infortuné directeur.

Les armes sont chargées. Six Winchesters à répétition. Soixante-douze coups à tirer. Un effroyable feu de file à exécuter pour ces infailibles tireurs.

Du reste, ils tireront seulement à la dernière extrémité, pour se défendre, en cas de péril mortel.

Jean veut parlementer. Il s'avance bravement devant la fenêtre, ouvre le châssis veuf de ses vitres, se penche et prononce quelques mots. Un ouragan de malédictions accueille sa tentative. Cent revolvers sont braqués sur lui. Comme il est sans armes, les ivrognes, par un reste de cette générosité dont les êtres les plus dégradés ne sont pas dépourvus, ne font point feu.

Un homme se détache de la foule comme pour répondre à Jean qui vient de dire à ses frères et au commis :

– Surtout, ne tirez pas !

« Si le sang coule une fois, toute conciliation deviendra impossible. »

L'homme est l'inévitable Red-Bill qui se met

partout en avant, excite ses camarades et manifeste à chaque instant son hostilité.

Arrivé à cinq pas de la muraille, il met sans mot dire la main à sa poche, et avec une rapidité inouïe, tire un revolver qu'il décharge lâchement sur Jean.

Tout autre que l'intrépide et prudent Bois-Brûlé serait perdu sans retour. Mais Jean a l'œil à tout, et son incomparable expérience de la vie d'aventures le met en garde contre les traîtrises. Il s'efface vivement et la balle, éraflant sa blouse en peau de cerf, va se perdre dans la boiserie.

En même temps, Guillaume le Rouge, empêché par le flocon de fumée sorti de son arme, de voir distinctement ce qui se passe au-dessus de sa tête, perçoit un vague sifflement, se sent étreint solidement, en écharpe, et enlevé avec une force irrésistible jusqu'à l'appui de la fenêtre, où une main vigoureuse, après l'avoir empoigné par la barbe, le terrasse et le jette à demi étouffé sur le plancher.

La foule brute et joviale éclate de rire à l'aspect de ce rapt à la fois audacieux, subtil et

cocasse.

Du reste, l'aspect hétéroclite de Red-Bill gigotant éperdument au bout du lasso que François vient de lui jeter avec une dextérité de Peau-Rouge, suffit à justifier pleinement cet accès d'hilarité.

En un tour de main Guillaume le Rouge écumant, furieux, est ficelé comme un saucisson et mis dans l'impossibilité absolue de faire un mouvement. Et François, ravi de son exploit, le dresse à bout de bras, devant la fenêtre, et dit à la foule de sa voix goguenarde :

– Voici un otage ! si un seul coup de feu est tiré contre nous, je vous jure que je lui fais sauter le crâne.

La foule se souciait probablement fort peu de Red-Bill deux heures auparavant. C'est un mauvais ouvrier, brutal, ivrogne, querelleur, assez redouté pour sa force, mais nullement aimé.

Cependant, comme il s'est mis à la tête du mouvement, comme c'est manifestement à lui que l'on doit le crédit inespéré ouvert par le bar-

keeper, les mutins se solidarisent volontiers avec lui, moitié par reconnaissance de l'estomac, moitié parce que cette alliance mystérieuse avec Sam l'Empoisonneur fait vaguement supposer chez Bill une puissance jusqu'alors insoupçonnée.

« C'est bon !... c'est bon !... grognent des voix bourruées ; ne le tuez pas, on va peut-être s'arranger.

– L'arrangement est bien simple, riposte François.

« Retournez au travail, et donnez-nous le temps matériel d'aviser aux moyens de vous payer. »

Guillaume le Rouge tout abruti de cet escamotage accompli par un virtuose du lasso, jette autour de lui des regards de bête prise au piège, et très lâche, comme le sont trop souvent les meneurs, essaye de parlementer, malgré sa traîtrise.

« Il ne faut pas m'en vouloir, jeunes gens, si j'ai eu la main leste, tout à l'heure.

« Le jus de tarentule monte vite à la tête, et quand on a bu un coup de trop, on fait ce qu'on ne voudrait pas.

– Oui, répond Jean, vous avez voulu m'assassiner...

« Mais c'est à moi de me garder, et je l'ai fait en conscience, car il faut toujours se défier.

« Je n'ai pas de rancune contre vous, et si votre vie ne répondait pas jusqu'à un certain point de notre sécurité, je vous laisserais aller.

– Ma parole, vous êtes un vrai gentleman ! et si j'osais...

– Trêve de compliments !

« Si vous osiez, que feriez-vous ?

– Je vous prierais de desserrer un peu ce lasso qui m'étripe.

« Je n'essayerai pas de fuir... du reste, toute évasion serait impossible, à une pareille hauteur, et surveillé comme je le suis.

– Qu'à cela ne tienne, reprend le Bois-Brûlé en relâchant notablement la courroie, de façon à

laisser au gredin une certaine liberté de mouvements. »

Guillaume le Rouge, déjà tout engourdi, s'étire avec une évidente satisfaction en faisant craquer sa robuste musculature.

Ces mouvements un peu brusques et convulsifs, agrandissent les trous des haillons épiques dont il est vêtu, et déterminent certaines solutions de continuité dans l'étoffe très mûre.

Du reste, ces loques sordides, enduites de boue, de terre, de cambouis, élimées, lacérées par un contact perpétuel avec les quartz, les schistes, les machines et les outils, ne sont pas le privilège exclusif de Red-Bill.

Ses camarades sont aussi insouciantes que lui sous le rapport de l'habillement, estimant superfluité tout luxe décoratif.

On se borne à être vêtu bien juste pour ne pas être *shocking*, et encore !...

On n'en est pas moins des gentlemen se prisant très haut, comme il convient à de bons vivants sans préjugés, avec lesquels les



compagnies sont parfois trop heureuses de compter.

Mais cette usure de l'étoffe est cause d'un incident sur lequel n'a pas compté Guillaume le Rouge.

Par une de ces fissures brusquement ouvertes, s'échappe un objet métallique, luisant comme de l'argent, qui glisse avec un froissement sonore, et tombe sur le parquet de pin rouge avec un bruit sec.

L'objet se compose de trois clefs, de petites dimensions, au panneton très compliqué, et reliées ensemble par un anneau brisé.

Red-Bill, malgré son impudente assurance, devient subitement très pâle, et jette sur le lit où gît le cadavre du directeur, un inexprimable regard d'angoisse et de terreur.

Jean ramasse les clefs, tire de sa poche le trousseau confié par son oncle, les compare, constate leur absolue similitude, et dit, d'une voix altérée :

– Ces clefs sont celles de la caisse... elles ont été volées à ce malheureux par son assassin...

« Et l'assassin, c'est vous ! »

## IV

*Où la fortune sourit à sir Georges. – Pourquoi Perrot s’humanise. – Sir Georges aime l’inédit. – Coq de bruyère. – Le « pain de pourceau » est apprécié du bighorn. – La tempête-ruban. – Terrible météore. – Au milieu des nuées. – L’ozone. – Catastrophe.*

Sir Georges Leslie est parti enchanté de Barkerville pour la mystérieuse réserve où Perrot affirme trouver des bighorns.

Le gentleman est radieux, et pour plusieurs motifs. D’abord, pendant son séjour au chef-lieu du district minier du Caribou, il a envoyé dépêche sur dépêche en Angleterre, et notamment au *Shooting-Club*, où sa partie d’échecs se poursuit avec Andrew Wolf. Or, les affaires commencent à marcher très mal pour ce dernier et naturellement pour ceux qui ont parié avec lui.

Il vient de laisser prendre sa tour noire, joliment subtilisée par le cavalier blanc de sir Georges, et, à la dernière dépêche, son roi se trouvait en échec.

D'autre part, les membres du *Shooting* informés que sir Georges doit rapporter des documents « anthropophagiques » du plus haut intérêt, préparent au voyageur une réception enthousiaste.

En outre, la correspondance très active échangée entre le gentleman et son frère le lieutenant-gouverneur a dû être particulièrement agréable, car à chaque message il frottait ses mains osseuses à en arracher l'épiderme.

Enfin, certaines opérations mystérieuses, ou plutôt certains conciliabules demeurés rigoureusement secrets avec plusieurs autorités du district et quelques financiers reconnus sans scrupules, semblent avoir porté à son comble l'allégresse du gentleman.

Son train de maison est réduit, et n'en marche que mieux.

Plus de chevaux ni de voitures, et surtout plus de porteurs. Ces gens ont une telle façon de traiter les perruques et les dentiers !...

Du reste, comme il n'y a pas trace de route, les montagnes seraient inaccessibles à tout véhicule. Les bagages, très élémentaires, sont portés à dos de mulet. Une petite tente-abri, les armes, les munitions, la vaisselle, les vêtements, les provisions, forment la charge de six mulets. Il y en a quatre autres pour porter le personnel. Chacun a le sien, sauf Perrot, ennemi né de toute équitation.

Le gentleman, le valet de chambre, le cocher et le cuisinier chinois, chevauchent à la file, à la suite du bon géant canadien qui enjambe à courbaturer toute cette cavalerie montagnarde.

Chose assez étonnante, eu égard à la morgue insupportable de l'Anglais, sir Georges semble s'être humanisé. Non pas avec ses gens, qu'il traite de haut, mais avec Perrot.

Quand, pour se dégourdir, il met pied à terre et laisse aller son mulet, il se rapproche de l'infatigable métis, et converse volontiers avec

lui. Il s'intéresse, paraît-il, à son existence, à ses aventures passées, à ses rudes exploits de trappeur, et ne dédaigne pas, entre temps, de s'occuper de la mine *Free-Russia*.

En faisant raconter au brave métis sa rencontre avec MM. Julien de Clénay, Jacques Arnaud et Alexis Bogdanoff, dont les aventures ont été jadis publiées sous le titre : *De Paris au Brésil par terre*, il se fait donner, sans avoir l'air d'y toucher et sans paraître y attacher la moindre importance, des renseignements précis sur ces différents personnages, et Perrot, mis sur son sujet favori, ne tarit pas en éloges sur leurs qualités morales, leur courage physique, leur fortune, etc.

Lui aussi, se tient moins à l'écart du gentleman qu'il ne reçoit plus, comme jadis, à coups de boutoir, quand il n'exécutait pas rigoureusement les clauses de l'engagement verbal.

Il est infiniment moins bourru avec lui, et met une réelle condescendance à lui répondre et à l'écouter.

Perrot commencerait-il à s'attacher à son

compagnon en raison des services qu'il lui a rendus, et quels services !...

Pour la première fois de sa vie, tenterait-il, diplomatiquement, de s'insinuer dans les bonnes grâces d'un personnage officiel : *Inspecteur général des mines pour la province du Caribou* !... non pas par intérêt personnel, grand Dieu !... mais dans celui de ces chers amis qui lui ont confié une partie de leur fortune.

Peut-être y a-t-il un peu de ceci et un peu de cela dans les rapports du Canadien avec le gentleman qui, de plus en plus satisfait, escalade comme un jeune homme les escarpements formant l'arête rocheuse enserrée par les deux grands affluents du Fraser : Bear-River et Willow-River.

La petite troupe marche depuis deux jours, parcourant, malgré l'accès difficile de la région, de trente-cinq à quarante kilomètres « entre deux soleils », selon la vieille et pittoresque expression française du Canadien, c'est-à-dire qu'on voyage du lever au coucher du soleil avec une halte à midi.

La température, suffocante au bas des montagnes, est très supportable à mi-hauteur, où elle est considérablement rafraîchie par l'altitude et les vents tempérés du sud-ouest.

Le pays, depuis Barkerville, est absolument désert et sauvage, à tel point que non seulement on n'a pas rencontré un être humain, mais encore une trace, même ancienne, du passage d'un Indien.

Cette solitude absolue fait la joie de sir Georges qui, de temps en temps, s'arrête, braque son objectif sur un de ces merveilleux points de vue si nombreux aux Montagnes-Rocheuses, et prend un instantané.

Non pas que le gentleman ait la moindre admiration pour les splendeurs de la nature, mais parce qu'il est à présumer que jamais un pied humain n'a foulé ce sol où seuls s'abattent les caribous, les orignaux et sans doute aussi les bighorns !

Sir Georges a, comme tant d'autres, la passion de l'inédit.



On suit imperturbablement le chaînon compris entre le 53<sup>e</sup> et le 54<sup>e</sup> parallèle, et 121-122° à l'ouest de Greenwich, en gardant la direction nord quart nord-ouest. L'on campe, le deuxième soir, à mi-côte, sous un magnifique futaie d'épinettes de Douglas, atteignant quatre-vingts mètres de haut.

Le lendemain, dès l'aube, paquetage et départ. Perrot ne souffre point de retardataires, car la journée sera rude. En conséquence, pas de temps à perdre.

La petite troupe s'avance, au pas cadencé des mulets sur de vagues sentiers accrochés par miracle, aux flancs d'escarpements vertigineux. L'œil distingue à peine ces éraflures presque invisibles de la roche, où les mulets ont juste la place pour poser le pied.

Les trois domestiques, pris de peur, ferment les yeux, lâchent la bride, selon l'expresse recommandation de Perrot, et s'abandonnent à l'instinct de leurs montures.

Sir Georges chemine à pied, immédiatement derrière le Canadien, et suivi de son mulet en

liberté.

À droite et à gauche, sur les crêtes, le long des ravins, sur les plateaux, se dressent, majestueux, superbes dans leur altière et inflexible rigidité, les conifères de toute espèce, dont le développement atteint des dimensions incroyables. *Pins de Douglas*, ou de *l'Oregon*, *épinettes de Menzies* et *d'Engleman*, *sapins argentés*, *pruches de Williamson*, *pins blancs*, *cèdres de l'occident*, *cyprès jaunes*, *cèdres de Virginie*, *pins rouges*, et tant d'autres, se groupent en familles et se détachent en sombres masses de verdure, sur les troncs argentés et les feuilles d'un beau vert tendre, des *bouleaux à canot* (bouleaux d'occident).

Çà et là, où manquent ces deux essences, surgissent des bouquets d'*érable vigne*, des futaies de tremble, des massifs de chênes énormes, où se trouvent isolés, confondus, mais toujours vigoureux, les pommiers sauvages, les cornouillers, les sorbiers, les alisiers, les arbousiers, qui attirent maint gibier à plume, dont la vue ferait pâmer d'aise le moins

impressionnable des chasseurs.

À tel point que sir Georges, en veine de tuerie, avait sorti un superbe fusil hammerless de Greener, à éjecteur automatique, pour mitrailler les poules des bois, les bécasses, les tétras, les perdrix, s'envolant à chaque pas.

Mais Perrot s'était formellement opposé au massacre, sans donner de raison positive, et sir Georges protestait, voulant au moins savoir le pourquoi de cette interdiction.

Enfin, un superbe coq de bruyère, pesant douze ou quinze kilogrammes, s'étant enlevé avec un fracas d'ailes étourdissant, le gentleman épaula vivement, fit feu en quelque sorte malgré lui, et culbuta, comme une caille, le splendide oiseau.

Le bruit de la détonation se répercutait au loin en une série de roulements ininterrompus, et sir Georges attendait peut-être un compliment, quand Perrot, marchant vingt-cinq pas en avant, se retourne, hausse les épaules et dit :

« Je croyais, monsieur, que vous chassiez le

bighorn.

– Oui, Perrot, mais pensez donc, un coq de bruyère !...

– Peuh ! une volaille dont les filets nous donneront un rôti passable, mais dont la conquête pourra vous coûter cher.

– Comment cela ?

– Dame !... voyez bien, cette sente à peine tracée sur laquelle s'avancent difficilement les mulets, malgré leur prudence et la sûreté de leur pied.

– Oui !

– Vous êtes-vous demandé quels êtres, bêtes ou gens, l'ont ainsi marquée sur la roche, sur les mousses, dans les herbes, au milieu des racines à demi sorties de terre.

– Jamais !

– Eh bien, monsieur, c'est la piste suivie tous les ans, pendant un mois, du 15 juin à la mi-juillet, par des animaux qui s'en vont pâturer, sur le sol débarrassé des neiges, une mignonne plante dont ils raffolent.

« Cette plante a de jolies fleurs nuancées de blanc, de rose et de pourpre, avec des feuilles sombres mouchetées de blanc. Elle est portée sur une espèce de racine charnue que les cochons recherchent avidement.

« On l'appelle, pour cette raison, *pain de pourceau*<sup>1</sup>.

– Continuez, Perrot, vous êtes très instructif, et je vous écoute avec intérêt, dit sir Georges en soupesant le coq de bruyère, devant lequel s'extasiaient ses gens.

– Eh bien, reprend le métis, il n'y a pas que les cochons, sauf respect à votre personne, qui soient friands de cette aimable fleurette.

« Il y a encore et surtout les *bighorns* !... vous entendez bien, les bighorns !

– Eh... God by !... il fallait le dire plus tôt.

« Je n'eusse pas tiré ce malencontreux coup de fusil qui...

– ... Qui va peut-être les faire fuir au diable !

---

<sup>1</sup> Nom vulgaire du *cyclamen*.

– Étaient-ils donc si près que cela ?...

– Peut-être... je ne dis pas non ! sait-on jamais, avec ces bêtes-là qui sont « p'us pires » que pas une pour la malice ?

« Voyez-vous, le bighorn, c'est un animau qui, à l'œil du lynx, joint les oreilles de l'original, les jambes du caribou, le nez du chien de chasse, la ruse du renard...

– Décidément, je regrette de plus en plus ma précipitation.

– En outre, et bighorn à part, il est bon, dans la zone où nous nous trouvons, de ne faire feu qu'à bon escient.

« Il y a encore des sommets escarpés couverts de neige, et la détonation pourrait bien déterminer une avalanche.

– J'espère que le dommage ne sera pas irréparable, et que nous atteindrons bientôt le lieu d'élection de ces maudites bêtes.

– Mais, monsieur, nous sommes sur leur territoire, et nous pourrions peut-être en rencontrer ce soir.

- Ce soir !... et vous ne le disiez pas !
- À quoi bon se tarabuster la cervelle d'une chose aussi hasardeuse et subordonnée à tant d'incidents.
- « Tenez, j'ai eu tort de m'avancer autant.
- « Ce ne sera pas pour aujourd'hui.
- Pourquoi ?
- Ma parole, vous rirez si vous voulez, mais je *sens* la tempête.
- Que diable voulez-vous dire ?
- Depuis un moment il y a dans l'air une odeur, un quéque chose de bizarre m'annonçant la prochaine arrivée d'un chambardement.
- Cette odeur, je la perçois également, et je ne saurais la définir.
- « Elle me rappelle ces émanations consécutives à la chute de la foudre.
- Bien cela, monsieur !
- « Ça sent, en effet, le « même goût » quand le tonnerre tombe.

– J’y suis, c’est l’ozone !... il se dégage vraiment en quantités prodigieuses.

– Eh bien ! la *tempête-ruban* n’est pas loin.

– Tempête-ruban ?

– On l’appelle ainsi, parce qu’elle occupe une ligne très étroite, généralement le fond d’une vallée baignée par un cours d’eau.

« À droite et à gauche, calme relatif, mais, dans le couloir, c’est épouvantable...

– Justement nous nous trouvons à mi-côte de la vallée de Willow-River !

– C’est-à-dire, en plein courant d’air ! »

Ce défilé, à peine large d’un kilomètre, au fond duquel Willow-River – la rivière des Saules – précipite ses eaux limpides, est en effet soumis à une rapide et curieuse modification.

Des vapeurs blanchâtres, mais transparentes, montent de la rivière, s’étalent de chaque bord, épaississent en quelque sorte l’air compris entre les deux chaînes, s’élèvent encore, embuent les arbres et les roches en leur donnant des aspects étranges.



On dirait la subite poussée d'un élément plus léger que l'eau, mais plus lourd que l'air, qui emplît la vallée, submerge tout, et commence à glisser sous l'effort de la risée qui s'élève, et l'entraîne dans le sens du courant, c'est-à-dire du sud au nord.

Au fond de l'énorme faille, la rivière apparaît comme une coulée de plomb. Les arbres forment des taches d'un bronze cru, sur lesquelles s'enlèvent en vigueur les troncs blancs comme des spectres, de bouleaux.

Les chasseurs se regardent, se trouvent tout pâles, au milieu de cette atmosphère fuligineuse, au-dessus de laquelle clignote un soleil rougeâtre, sans rayons, mais non sans chaleur, car la température est devenue accablante.

Les mulets sentant venir l'ouragan, baissent la tête, et se réunissent sur la plate-forme où sir Georges a tué le coq de bruyère.

Tout cela n'a pas duré vingt minutes.

Perrot hume l'air comme un chien de chasse et dit :

« Ça sera dur !

« Nous avons encore une demi-heure, et puis alors, tintamarre de tous les diables.

– Si nous cherchions un abri, propose le gentleman.

– Restons au contraire à découvert.

« Tout à l'heure la bourrasque va casser comme des allumettes ces beaux arbres dont les débris nous écrabouilleraient comme des limaçons.

« Il n'y a pas, que je sache, de grotte à plus d'une lieue à la ronde.

– Que faire, alors ?

– Demeurer sur ce plateau, nous allonger à plat ventre sur le sol pour ne pas être emportés par les rafales, et attacher solidement, par leurs longes, les mulets les uns aux autres.

– Sans les décharger ?

– Surtout sans les décharger.

« Les bagages seraient enlevés comme des fétus, tandis qu'en les laissant fixés aux bâts, ils

font corps, pour ainsi dire, avec les mulets, solidaires eux-mêmes entre eux. »

Bientôt les vapeurs s'épaississent, cachant la rivière, les masses végétales et les roches qui se confondent. Le vent s'élève, grandit et commence à mugir dans la vallée, agitant la sombre coulée de nuées déjà traversées çà et là de furtifs et rapides éclairs.

Peu à peu l'obscurité se fait. D'abord blafarde, livide, permettant aux hommes de s'apercevoir encore, puis opaque, d'un noir d'encre, à tel point que tout disparaît dans ce nuage orageux, aussi épais que la fumée de cheminées d'usine.

Le Chinois, Li, invisible, incrusté au sol, se met à piauler, épouvanté.

Les mâchoires du valet et du cocher crépitent comme des castagnettes.

Sir Georges et Perrot demeurent impassibles, avec cette vaillante résignation des êtres réellement forts, devant un péril inévitable.

Une aveuglante fulguration surgit au milieu du torrent de vapeurs, puis, une effroyable

détonation retentit.

Les voyageurs, éblouis, assourdis, se lèvent malgré eux, secoués par la décharge électrique, et retombent sur le sol, projetés par la bourrasque dont la violence défie toute comparaison.

Puis tout grandit, se confond, se multiplie en même temps : ouragan, tonnerre, éclairs, comme si cette partie des Montagnes-Rocheuses allait être anéantie.

L'air est à ce point chargé d'électricité, que les hommes sentent leurs cheveux se hérissier avec des crépitements accompagnés de véritables flammèches. En outre, l'ozone est dégagé en telle quantité, son odeur est si intense, qu'ils respirent avec des ronflements saccadés, comme s'ils étaient menacés de suffocation.

Le sol tremble, oscille ; d'effrayants craquements se mêlent au fracas ininterrompu de la foudre, et les chasseurs débordés, pressés, en quelque sorte écrasés, se sentent comme engloutis sous une masse qui leur arrive à travers le nuage.

Quelques cris étouffés, puis un silence de mort succède à un effondrement complet...

## V

*La paye. – En route pour le Palais de Justice. – L'orgie continue de plus belle. – Un duel original. – Deux tonneaux de poudre. – Dead-heat. – Absence inquiétante. – Funérailles de la victime. – Angoisses. – Ni Jean ni Jacques ne sont revenus. – François en péril. – Coffre-fort brisé. – Vol des papiers et des valeurs.*

On concevra sans peine la stupeur et l'indignation des trois frères, quand ils acquirent la preuve indiscutable, formelle, de la culpabilité de Red-Bill.

Du reste, quand Jean lui cria, en montrant le cadavre mutilé du malheureux directeur : « L'assassin, c'est vous ! » le scélérat n'essaya même pas de nier.

Il pâlit, balbutia, puis reprit très vite son

impudent aplomb.

– Le directeur !... peuh !... un gredin d'étranger qui rognait le salaire des gens... un exploiteur...

À ces mots, François ne se possédant plus, saisit son Winchester, appuya le canon sur la poitrine du misérable et s'écria d'une voix tremblante de fureur :

– Bandit ! je vais te tuer.

Jean releva rapidement la carabine.

– Frère, dit-il, nous n'avons pas le droit de faire justice nous-même... cet homme appartient au shérif...

– C'est ça ! reprit narquoisement Guillaume le Rouge : comparaître devant le shérif c'est mon affaire...

« Je suis pour les formes de la justice régulière, moi !

Puis, il ajoute, en goguenardant, après une pause :

– Si vous voulez me conduire au court-house,

je vous accompagnerai sans résistance, le plus tôt sera le mieux.

– Frères, interrompt Jean sans répondre à l’assassin dont l’assurance est réellement déconcertante, ouvrons le coffre-fort, et payons les ouvriers.

« Je livrerai ensuite cet homme au magistrat du district.

Pendant ce rapide conciliabule, les assaillants n’étant plus tenus en respect par les trois carabines à répétition, se sont approchés des murs, armés de pics et de barres à mines ; ils commencent à pratiquer une brèche par où ils vont envahir, comme un torrent, la maison, quand un mot de Jean calme soudain leur furie d’ivrognes.

– On va vous payer de suite.

Ils se rangent par équipes, près de leurs contremaîtres dont l’ivresse est suffisamment lucide pour connaître chaque homme, et vérifier ses journées de présence sur les carnets « ad hoc ».



Le coffre-fort est ouvert sans peine, grâce aux deux clefs agissant simultanément. Le commis appelle chaque travailleur par son nom et le numéro de son équipe, Jean compte les espèces, Jacques pointe et François solde.

La besogne ainsi répartie avance rondement, bien que cette assistance très mélangée, fortement émue, soit houleuse et bruyante.

En trois heures c'est fait. Et, comme on peut le penser, l'orgie recommence de plus belle chez Sam l'Empoisonneur qui tout d'abord semblait déconcerté, presque mécontent de cette solution dont le résultat est pourtant de faire pleuvoir les piastres chez lui.

– Bah ! dit-il, en aparté, je les aurais bientôt « rincés » et alors...

Il n'achève pas, mais éclate d'un rire sinistre, convulsant hideusement sa face écourtée de bouledogue.

En homme d'imagination, pressé d'en finir, le bar-keeper multiplie les occasions de dépenses, trouve de l'inédit, suscite des querelles, provoque

des paris, et déleste très vite les mineurs de leur pécule, comme s'il avait hâte de les tenir à sa merci.

Pendant ce temps, Jean, aidé du commis, attelle au buggy le double poney qui chaque jour, à chaque instant, parcourt la route de *Free-Russia* à Barkerville et réciproquement.

Il fait signe à Red-Bill dont les mains sont garrottées, mais les jambes libres, de monter dans la voiture.

– Quand vous m'aurez payé, riposte le coquin.

« La compagnie me doit vingt piastres ! je veux les boire en prison avant d'être pendu...

« Si toutefois l'on ose me pendre ! dit-il en haussant les épaules.

Très complaisamment, le commis, après avoir compté la somme, l'insère dans une poche demeurée exempte de trous et aide l'assassin à se hisser sur le siège, occupé déjà par Jean. Tous trois, en se tassant, finissent par se caser côte à côte, puis, Jean rassemble les rênes, fait entendre un clappement de langue et le poney détale à

fond de train.

C'est à peine si les buveurs, attablés à trente pas de lui, font attention à cet enlèvement de leur principal chef.

« Ce que c'est que la popularité ! grogne Red-Bill, cynique et railleur... Tout à l'heure, on m'aurait porté en triomphe...

« Maintenant on ne me regarde même plus !... quand il serait si facile de me délivrer.

« Une balle à travers les flancs de ce poney !...

– Mais, je suis là ! répond Jean de sa voix calme et résolue.

« Et je vous jure bien que ceux-là qui tenteraient de vous arracher d'ici, ne vous auraient pas vivant. »

Il est environ trois heures après midi. La chaleur est suffocante. Les rayons du soleil, réfléchis sur les sables et les menus graviers d'un blanc de neige, produisant sur le *diggin*, une véritable température de haut fourneau. L'air est absolument irrespirable, même à l'intérieur des

bâtiments, où l'ombre ne procure aucune fraîcheur.

Aussi la soif est-elle intense, chez Sam, qui savamment l'attise en prétendant la calmer.

L'ivresse, un peu arrêtée pendant l'intermède provoqué par la paye, recommence plus brutale, plus extravagante que jamais.

Il faut avoir contemplé froidement, en observateur impartial, de pareilles scènes, pour concevoir ce qu'il y a de furieux, d'exaspéré, de morbide, dans cette ivresse qui rend fous, absolument fous, ceux qui s'y adonnent. C'est une maladie, un empoisonnement se manifestant par des convulsions épileptiformes, des fureurs de fauve éprouvant le besoin irrésistible de mordre, de détruire ; d'étranges et monstrueux appétits de sang ruissellent tout chaud, des aberrations inouïes du sens moral, et avec cela une sorte de raisonnement qui subsiste à travers ces insanités féroces, de façon que la brute ainsi déchaînée, demeure capable de sentir et de vouloir avec une certaine ténacité dans les idées.

C'est en somme une démence momentanée

produite par cette ivresse chimique si chère aux hommes de race anglo-saxonne.

On s'injurie, et c'est la moindre des choses. On se bat, c'est naturel, et, conséquence logique, on se tue. Les balafres ne se comptent pas. Les hurlements sont ponctués de coups de revolver. On trinque et l'on s'égorge pour un toast mal rendu. On piétine les cadavres roulés sous les tables. Les verres sont rougis de sang...

Parfois, un incident sollicite pour un moment l'attention générale, et provoque des rafales de rire, des ouragans de bravos, des tempêtes de jurons.

Un Irlandais parie de boire d'une haleine quatre gallons de whisky, et crève bravement, le broc aux lèvres, à moitié chemin.

Là-bas, un duel au couteau. Quelques éclairs d'acier. Des grognements sourds, un jaillissement rouge, puis, un des deux combattants lâche son bowie-knife, porte ses mains à son ventre béant, fait quelques pas, s'empêtre dans ses boyaux et s'abat raide mort.

Plus loin, des cris, des protestations.

« Pas ici !... pas ici !... vocifère Sam l'Empoisonneur, d'une voix dominant l'effroyable tumulte.

– Hein !... quoi ?... qu'y a-t-il ?

– Vous feriez tout sauter, hurle le bar-keeper.

– Mais quoi ?...

– C'est Jemmy et Reuben...

– Ah !... ah !... champion d'Irlande et champion d'Angleterre...

– Une querelle !

– Un match ?

– Un duel !...

– Au couteau ?...

– Ah ! bien oui !... c'est à faire frémir...

– Voyez l'agitation de Sam.

On entend la voix du bar-keeper.

– J'en ai deux barils dans ma cave.

– Donne-les ! hurlent Reuben et Jemmy rendus tout pâles par l'ivresse et la fureur.

– Oui ! mais vous allez vous installer à cent yards d’ici.

« On vous apportera les barres de fer rouge quand vous serez prêts. »

Les deux hommes, aussi sordides, aussi haillonneux l’un que l’autre, traversent la grande salle, portant chacun un fût d’une contenance d’environ cinquante litres.

L’orgie s’arrête un moment.

Jemmy, le plus grand, compte : un... deux... trois... quatre... en s’éloignant. À cent, tous deux s’arrêtent, suivis d’un flot de curieux.

– Hé ! Sam !... nous sommes à cent yards !

– Eh bien, allez, mes enfants.

Avec leurs solides couteaux, ils font sauter la bonde des tonneaux, d’où s’échappe une substance noire, comme du charbon grossièrement concassé.

C’est de la poudre de mine !

Les tonneaux sont dressés sur le bout, à un mètre et demi l’un de l’autre, et les deux hommes

s'assoient sur chacun le leur.

– Sam, les barres !

Le cabaretier, en homme qui n'a rien à refuser à de bons garçons en veine de s'amuser, apporte, en courant, deux barres à mine, dont une extrémité vient d'être chauffée à blanc au fourneau de la cuisine.

Il en remet une à Reuben, l'autre à Jemmy, et s'enfuit comme s'il avait le feu à ses trousses.

Les curieux ont enfin compris. Ils s'écartent tumultueusement, en hurlant : Bravo !... heep !... heep !... hurrah !...

Le duel entre ces ennemis irréconciliables, paraît-il, consiste simplement à essayer d'introduire le fer rouge dans la bonde du tonneau plein de poudre, sur lequel est assis l'adversaire.

Vous n'eussiez jamais inventé cela, n'est-ce pas, vous, honnête buveur du vieux monde, qui peut-être pouvez encore goûter la joyeuse ivresse du vin ?

Ah ! pardieu ! le dénouement n'est pas



longtemps attendu.

Est-ce Jemmy ?... Est-ce Reuben qui réussit ?... On ne le saura jamais. Une longue colonne de fumée blanche, puis une flamme surgit d'un tonneau... Pendant une demi-seconde, on aperçoit, tout noir, entre ciel et terre, un bonhomme assis sur le nuage, et montant avec lui, puis une explosion formidable !...

L'homme ainsi projeté n'a pas encore parcouru la moitié de sa course aérienne, qu'une seconde explosion retentit.

Comme il était facile de le prévoir, la première explosion a déterminé la seconde. Jemmy et Reuben retombent en débris méconnaissables dont chacun veut un petit morceau comme fétiche !

Il n'y a ni vainqueur ni vaincu ; les deux champions sont *dead-heat*...

N'êtes-vous pas d'avis qu'il est prudent de s'attendre à tout, quand de braves garçons comme ceux-là « s'amuse » dans votre voisinage.

Telle est l'opinion de Jacques et de François.

Depuis le départ de Jean et du commis conduisant l'assassin au court-house, ils n'ont pas quitté la maison, étonnés de voir se prolonger ainsi une absence devant durer tout au plus trois heures.

Il est huit heures. La voiture devrait être depuis longtemps rentrée. La nuit va venir bientôt ; que faire ?

Aller aux renseignements à Barkerville ? Mais peut-on laisser ainsi l'habitation à l'abandon, avec trois cents forcenés à proximité.

En outre, les braves jeunes gens ne veulent point quitter le cadavre du directeur sans lui avoir donné une sépulture convenable. Étant donnée la chaleur torride et l'exposition de l'appartement au midi, ce pauvre corps est l'objet d'une décomposition rapide. Il exhale déjà une odeur affreuse, rendant irrespirable l'air de la pièce.

Puisque par une dérogation incompréhensible aux usages et aux devoirs judiciaires, les magistrats ne sont pas venus faire les constatations habituelles, Jacques et François procéderont, de leur autorité privée, à ses funérailles.

Il y a toujours sur les placers, un atelier où s'opèrent les réparations des instruments à laver les terres, et parfois leur construction. On y trouve tous les outils des charrons et des forgerons, avec du bois en planches, et du fer en barres.

Les ouvriers attachés à l'exploitation étant pour le moment à l'assommoir de Sam, les deux frères descendent à l'atelier, se mettent, sans désenparer, à scier, à raboter, à ajuster des panneaux de sapin, et façonnent eux-mêmes le cercueil.

Ces funèbres préparatifs accomplis, ils le transportent dans la chambre du mort, ensevelissent l'infortuné dans des rideaux de damas, à défaut de linges, le couchent dans le cercueil, et vissent hermétiquement le couvercle.

Il fait nuit depuis longtemps, et cette dernière opération s'est accomplie à la lueur vacillante de bougies, autour desquelles s'agitent des milliers de moustiques.

Harassés, Jacques et François se couchent à onze heures et demie, et ne parviennent pas à

s'endormir, tant l'absence inexplicable de Jean et du commis les inquiète.

Tout sommeil serait d'ailleurs impossible, en présence de l'effroyable orgie allumée chez Sam l'Empoisonneur.

« J'irai demain matin aux nouvelles, dit Jacques, le cœur serré.

– Si je t'accompagnais ? propose François.

– Non, frère, c'est impossible.

« L'oncle Perrot nous a confié un poste à garder, il faut rester.

« Du reste, mon absence ne sera pas longue.

– C'est vrai, Jacques, tu as raison. »

Jacques, armé de deux revolvers et d'un couteau, se mit en route dès l'aube, c'est-à-dire à quatre heures du matin.

À huit heures, il n'était pas encore de retour.

L'inquiétude ressentie par François, heure par heure, minute par minute, est devenue de l'angoisse.

À son tour il veut partir, coûte que coûte, dût

la maison être mise à sac. Que lui importe l'intérêt matériel de son oncle, de ses amis, le sien propre, en présence d'une situation aussi cruellement intolérable ?

Il va prendre le chemin de Barkerville, quand une pensée soudaine l'arrête.

– Le cadavre du pauvre Yvan.

Il veut bien abandonner à un pillage probable et la maison et le riche mobilier, comme aussi les valeurs. Mais il ne laissera pas ce cadavre exposé aux profanations des brutes qu'il entend, depuis trente heures, se battre et hurler comme des démons.

Mais, qui l'aidera ?

À ce moment, des coups sourds, frappés à la porte du vestibule, se font entendre, avec des éclats de voix.

Son revolver à la main, François va ouvrir et se trouve en présence d'une demi-douzaine de sacripants la face rouge, l'œil allumé, la voix rauque.

« Que voulez-vous ? dit-il brusquement.

– Pardon, excuse, patron, dit l’orateur de la bande, nous sommes encore en train de rire, et comme nous n’avons plus le sou, nous venons voir s’il ne vous serait pas possible de nous avancer quelques piastres sur nos travaux à venir.

– Cela peut se faire, dit François, auquel cette demande suggère une idée.

« Je vous donnerai à chacun deux piastres, seulement, il faut les gagner.

– Oh ! s’il s’agit de travailler aujourd’hui, n’y comptez pas...

« Voyez-vous, ce que nous avons les côtes en long !...

– Je vous demanderai peu de chose.

« Aidez-moi à mettre en terre le cadavre de votre directeur, qui fut toujours pour vous un homme bon et juste.

– À ce compte-là, on peut s’arranger, pas vrai, les autres, continue l’orateur en lançant à ses camarades un étrange regard.

« Et puis, nous sommes six... à deux piastres par homme pour mettre dans un trou de mine le

cercueil d'un chrétien... c'est-à-dire dix minutes de travail, c'est bien payé.

« Patron, comptez sur nous... et de plus, on sera convenable, foi d'homme ! »

Sans plus tarder, et avec une décence que François n'eût pas osé attendre d'hommes pareillement surexcités par cette orgie bestiale, ils descendent le cercueil dans le vestibule, improvisent un brancard avec des barres à mine, et s'en vont sur les indications du métis, vers un lieu désert appelé le Vieux-Chantier.

François, portant une humble croix de bois faite de deux planches clouées, marche immédiatement derrière le cercueil, sur le terrain raviné, plein d'éboulis et de fondrières, où se rencontrent à chaque pas d'anciennes traces d'exploitation.

Çà et là se trouvent des fosses profondes et larges d'où l'on a extrait le gravier aurifère, et qui n'ont pas été comblées, depuis le temps de l'exploitation lointaine justifiant le nom de vieux chantier.

Par un surcroît de précaution absolument inattendu, l'orateur a eu soin de se munir de cordages, sans doute pour descendre sans choc le cercueil au fond de la fosse.

– Arrêtez ici, commande François en indiquant une excavation assez vaste, au fond de laquelle il n'y a pas eu d'éboulis.

Le cercueil est déposé sur les graviers blancs, et l'homme, toujours décent, prend un cordage, agence un nœud coulant à une des extrémités, et fait un signe à ses compagnons.

Il passe derrière François sans défiance, comme pour aller saisir l'extrémité du cercueil dans le nœud coulant, afin de le descendre posément dans la fosse.

Et brusquement François, à demi étranglé par le cordage que le gremlin lui a jeté autour du cou, étend convulsivement les bras, laisse échapper un râle étouffé, s'abat sur le sol la face convulsée, comprenant, mais trop tard, qu'il est tombé dans un infâme guet-apens.

« À présent, chavirez la boîte, crie d'une voix



stridente le misérable.

« Bien ! dit-il quand le cercueil fut retombé au fond du trou avec un bruit sinistre.

« Ficelons solidement ce jeune coq, très dangereux, m'a-t-on dit.

« Et puis, comme l'accès de la maison est libre, amusons-nous ! »

Comme précédemment Red-Bill, le pauvre François est étroitement garrotté, puis laissé pour mort, en plein soleil, sur le sable brûlant, près de la fosse béante.

« Et pas un arbre pour le pendre ! observe un des porteurs.

– Bah ! reprend cyniquement l'autre, qu'il crève là...

« Du reste, nous le retrouverons plus tard, et nous verrons à le faire gigoter au bout d'un filin... allons là-bas... ça presse... »

Ils se dirigent rapidement vers la maison privée de défenseurs et ouverte à tout venant, puis pénètrent dans le bureau où se trouve l'énorme coffre-fort scellé au mur, et opposant à

leur convoitise la complication de ses serrures et de son mécanisme secret.

– Il faut absolument ouvrir cette machine-là, dit le chef de la petite troupe.

– Comptes-tu pour rien la porte ?... un boulet de canon pourrait seul en venir à bout.

– Le jeune coq doit connaître le secret... il a les clefs.

– S'il refuse de parler.

– On lui grille la plante des pieds jusqu'à ce qu'il bavarde.

– Il y a chez Sam des trembleurs d'honnêtes gens dont je ne suis pas sûr... bons pour boire, se battre... mais mauvais pour un hardi coup de main comme celui-ci.

– Mais ce damné coffre d'acier.

– Dans cinq minutes nous aurons l'argent et les papiers...

« L'argent, pour nous et les autres... les papiers pour Sam ! »

L'homme à ces mots installe sur le coffre-fort

trois cartouches, les recouvre d'un peu de sable, allume le cordon noir attendant à l'une d'elles, et ajoute :

– Retirons-nous !

« La dynamite, voyez-vous, camarades, n'est pas inventée seulement pour faire sauter les roches...

« La preuve !... »

Une détonation violente lui coupe la parole, et fait frémir la maison jusque dans ses fondations. Une fumée acre et suffocante sort par toutes les ouvertures : les six hommes se précipitent dans le bureau et aperçoivent le coffre-fort éventré, tordu, désarticulé.

– Là ! Je vous le disais bien, fait l'homme.

« Les papiers... bon... trois liasses... titre de propriété... concessions... achats aux free-miners... c'est bien cela...

« Un peu roussis et déchirés par l'explosion, mais suffisants pour que Sam paie à boire pendant huit jours...

– Et l'argent ?...

- Et les billets ?...
- Et les actions ?
- Emplissez vos poches ; mais, croyez-moi, appelons les autres au partage.

« Nous faisons là un tour pendable, et nous jouons notre tête.

« Il est bon d’avoir le plus de complices possible.

« Il y aura moins de responsabilité. »

Du reste, au bruit de la détonation, la plus grande partie des sacrifiants est accourue pour procéder à un partage qui ne se fait pas sans horions. On crie, on se bat, on se tue un peu, de façon à masquer l’opération principale, le vol des titres, constituant les droits à la propriété de cette opulente mine, la plus belle du district.

... Jean et Jacques n’ont pas reparu, et François agonise sur les sables calcinés du Vieux-Chantier.

## VI

*Prévisions déçues. – Sous l’avalanche. – Apparition d’une main. – À l’aide ! – Tunnel dans la neige. – Souvenir au dentier de Son Excellence. – Sir Georges doit encore la vie à Perrot. – Les bighorns. – Toute la bande en mouvement. – Prodigueuse agilité. – Coups de feu.*

À cette époque de l’année, les avalanches sont particulièrement fréquentes et dangereuses, dans certaines parties des Rocky, où les neiges s’accumulent en hiver, avec une incroyable surabondance, pendant que certaines autres demeurent presque complètement indemnes.

Si les chaleurs survenaient peu à peu, comme dans nos pays, il n’y aurait pas grand mal, car la fonte s’opérerait normalement, progressivement, sans trop de dommage.

Mais la température subissant une énorme variation, passe d'un froid absolu à une chaleur excessive, en l'espace de quinze jours, pour ainsi dire sans transition.

Il y a, dès lors, un brusque échauffement du sol sur lequel repose la couche de neige. Cette couche se fond partiellement à sa partie inférieure, perd toute adhérence avec la terre, et glissera en masse des déclivités, au moindre choc, à la plus légère vibration des couches d'air.

C'est un phénomène de ce genre que produisit la *tempête-ruban* survenue au moment où sir Georges et Perrot, suivis des serviteurs et du matériel convoyé à dos de mulet, arrivaient en un point fréquenté par les bighorns.

Le plateau désert, planté de maigres buissons, où tout à l'heure la petite troupe courbée sous l'orage, aveuglée par les éclairs, assourdie par les éclats de la foudre, résistait tant bien que mal à la tourmente, est maintenant envahi par la neige.

Les vibrations produites par les coups de tonnerre ont déterminé le glissement d'une masse considérable, sous laquelle a disparu l'expédition

tout entière.

Logiquement, cette avalanche ne devait pas atteindre le plateau. Il a fallu, pour déjouer les prévisions de Perrot et mettre en échec son admirable sagacité, une circonstance impossible à prévoir. À mi-côte se trouve une barre invisible, une sorte de seuil orienté de biais, en forme de coin.

L'avalanche, roulant des hauteurs, a rencontré cette barre, qui l'a coupée en deux, et l'a fait verser à droite et à gauche, en déviant de sa ligne de chute.

Les chasseurs et le matériel sont enfouis sous la portion de gauche.

Comme par une cruelle ironie, la catastrophe est à peine survenue, que la tempête se calme avec une soudaineté comparable à son apparition.

Les nuées couvrant la vallée se déchirent et s'échevèlent, emportées par une dernière rafale. Les grondements de la foudre ne sont plus qu'un écho assourdi, le soleil verse des torrents de lumière sur les végétaux qui scintillent, emperlés

de pluie.

La petite troupe aurait-elle été anéantie par l'irruption brutale de cette masse de neige, épaisse de deux mètres et demi à trois mètres ?

Non ! quelqu'un survit, par miracle, à l'enfouissement et au terrible choc. La couche blanchâtre, souillée par places d'herbes arrachées, de terre, de graviers, s'agite, en un point, et laisse passer une main grande ouverte.

Rapidement, la main opère un mouvement giratoire de façon à déplacer la neige en entonnoir. Au fond de l'entonnoir ainsi improvisé, apparaît une tête barbue, puis un long soupir s'exhale de la bouche invisible au milieu de l'épaisse broussaille de poils poudrés de neige.

« Ouf !... c'est bon de respirer, surtout quand on commence à en perdre l'habitude.

« Perrot ?... c'est la voix de Perrot.

– Eh ! les autres, continue la voix, on ne bouge pas souvent.

– À moi !... j'étouffe !...

– Au secours !...



– Perrot !... à l’aide...

– C’est vous, monsieur... tâchez de vous soulever... »

Le valet, puis le cocher, puis en dernier lieu le gentleman implorent assistance en râlant, d’une voix à peine distincte.

Seul, maître Li, le cuisinier chinois ne souffle pas mot.

Par un hasard inouï, prodigieux, les trois premiers et le guide ont échappé d’abord à un écrasement paraissant inévitable en principe, puis à une suffocation presque immédiate.

Comme ils le constateront dans un moment, cela tient, d’une part à la perméabilité relative de la neige à travers laquelle filtre un peu d’air ; d’autre part, et surtout, à ce qu’ayant inconsciemment tourné le dos à l’avalanche, ils sont tombés sur les genoux, l’échine courbée, la tête basse, de façon à ménager sous leur corps ainsi replié, une cavité libre, dans laquelle s’est emmagasiné un peu d’air respirable.

Cette petite réserve a seule empêché

l'asphyxie ; mais ils vont périr s'ils ne reçoivent pas un prompt secours.

Perrot, seul, grâce à sa taille gigantesque et à sa vigueur colossale a pu se dresser, sous le poids écrasant de la couche de neige, et percer, de sa main tendue, la partie supérieure, sa façon à recevoir un peu d'air et de lumière. Mais il s'en faut à peu près de soixante centimètres pour qu'il puisse émerger seulement de la tête.

Et les appels recommencent, de plus en plus indistincts, de plus en plus angoissés.

En outre, les mulets s'agitent éperdument, ruent du devant, du derrière, renâclent, littéralement affolés, près des hommes, à chaque instant sur le point d'être écrasés.

Perrot, par bonheur, a fini par se dégager au fond de son trou, et à pratiquer une sorte de cheminée, en sautant à pieds joints, à la même place, le bras tendu verticalement.

En se livrant à cette gymnastique, son pied heurte quelque chose de résistant.

Le « quelque chose » grogne des sons

inintelligibles. À tout hasard Perrot se hisse dessus, s'élève pendant une seconde, de façon à ce que ses yeux arrivant à la partie supérieure de la « cheminée » puissent embrasser l'espace environnant.

Ô bonheur ! l'éboulis de neige s'arrête, sur la gauche, à trois mètres environ. Plus loin, le roc est nu.

D'une vaste inspiration, Perrot emplît ses poumons, se cambre en avant du côté où l'obstacle est ainsi limité, puis s'élançait, la tête basse, les mains étendues et jointes, comme celles d'un plongeur, à travers l'épaisse couche qu'il troue partiellement d'un effort terrible.

Il recule, prend du champ, jette aux agonisants, toujours prostrés sous la masse qui les étouffe, un mot d'espoir.

– Allons ! courage !... je travaille pour vous... et dur.

Il se rue une seconde fois, la bouche, les yeux, le nez pleins de neige, assommé, assourdi, manquant d'air, et grattant des pieds, des mains,

poussant des reins, des épaules, de la tête, allonge encore cette espèce de terrier.

Un troisième et dernier élan !

– Soyez béni, mon Dieu !... voici le jour... s'écrie avec ferveur le brave chasseur.

Perrot revient sans désemparer, sous ce tunnel de neige, avec mille précautions pour ne pas l'ébouler, et s'empêtre dans une corde attachée à l'objet inerte sur lequel il s'est hissé, il y a deux minutes, pour explorer les alentours.

Le même cri bizarre, mais plus étouffé se fait entendre. À tout hasard Perrot tire de toutes ses forces dans la direction de la voûte. L'objet se déplace. Perrot tire encore, et il arrive, courbé en deux, après trois enjambées, sur le roc nu, et laisse échapper, malgré la gravité de la situation, un formidable éclat de rire.

La corde, c'est tout bonnement l'immense tresse de cheveux annexée au crâne du cuisinier chinois. L'obstacle inerte, c'est le cuisinier lui-même.

– Eh ben, tu sais, toi, le magot, dit Perrot en

riant de plus belle, t'as de la veine de ne pas porter du postiche, et d'avoir un scalp de première qualité...

« Le patron ne pourrait pas recevoir du sien le même service...

« Mais, c'est fini de rire. »

Rappelé soudain à l'urgence de la position, l'intrépide Canadien plonge pour ainsi dire en plein banc de neige, et ramène, cette fois, le gentleman lui-même, sans connaissance, le visage d'une pâleur de cire.

Les mulets, qui ont pu respirer l'air emmagasiné sous leurs fardeaux formant un vide au milieu de la couche, s'agitent furieusement au moment où ce peu d'air leur fait défaut.

Mais guidés par cet infailible instinct qui manque à l'homme et dont les animaux sont abondamment pourvus, ils devinent ou plutôt ils sentent de quel côté doit porter leur effort et s'opérer leur fuite.

Comme s'ils obéissaient à un mot d'ordre, ils se précipitent parallèlement au passage pratiqué

par Perrot, au moment où celui-ci revient, traînant l'un par une jambe, l'autre par un bras, le laquais et le cocher inertes comme des cadavres.

– Ouf ! murmure le digne chasseur, je n'en puis plus !...

« Eh !... mille diables ! il était temps. »

L'irrésistible poussée des mulets pesamment chargés d'objets encombrants, et attachés, on s'en souvient, l'un à l'autre, détermine dans la neige un ébranlement tel que le tunnel s'écroule, manquant d'ensevelir Perrot épuisé !

– Là !... là !... hô !... hô !... bellement, mes petits !

« Bellement !... hô !... hô !... »

Les mulets sont tremblants, s'ébrouent, se secouent, et s'arrêtent docilement à sa voix.

– Les bêtes vont ben, murmure Perrot essoufflé, trempé de sueur et se tenant à peine debout ; mais le monde me paraît en mauvaise condition.

« Voyons « voir » à commencer par le patron.

« Eh ! monsieur !... y a pus d'danger... r'venez à vous...

« M'entend pas !... une bonne goutte vaudra mieux que d'y chanter des histoires...

« Faudrait y ouvrir la bouche... mais... mâtin de mâtin, si j'allais aussi lui arracher toutes ses dents, comme l'autre mois, c't'animau d'Original.

« Ah !... ça va mieux !... pas dommage ! »

Sir Georges entrouvre péniblement les yeux, lève la tête, reconnaît le rude et bon visage du trappeur, saisit la gourde, absorbe une vaste lampée de whisky, puis se dresse en s'étirant.

L'usage des membres lui revient enfin, avec la parole.

« C'est vous, Perrot !...

– Oui, monsieur.

– Qui me sauvez encore la vie.

– On fait ce qu'on peut, monsieur.

– ... Et qui, avec un dévouement admirable, assurez le salut de mon expédition.

– Dame !... comprenez, monsieur, j'avais

promis de vous faire tuer un bighorn, et un honnête homme n'a que sa parole.

« Du reste, si j'en crois mes pressentiments, cela ne va pas tarder.

– Puissiez-vous dire vrai !

– Eh ! tenez, sans vous commander, vous feriez bien de vous armer.

« S'il y a des bighorns dans le voisinage, et pour moi, la chose est certaine, ils vont accourir au point où a glissé l'avalanche, peut-être pour voir si leur passage est barré, ou pour un autre motif.

« Mais, ça ne manque jamais... qui dit avalanche, dit apparition de bighorns... »

Le gentleman, soudain réconforté par cette promesse formelle et par une nouvelle rasade, débouche le canon de sa carabine obstrué par la neige, s'assure que le top-lever et les batteries fonctionnent convenablement, insère deux cartouches dans les chambres, et attend, l'œil fixé sur la pente dénudée des rocs.

Pendant ce temps, Perrot s'occupe de rappeler



à la vie les trois hommes qui s'obstinent à demeurer immobiles, sans regard, sans souffle.

« Cré poules mouillées, va ! ronchonne le brave Canadien.

« Si on peut, rester en pâmoison pour un mauvais paquet de neige su's l'rein et su's l's'oreilles !

« V' s' êtes pas honteux, d'être encore « envanouis » quand vot' maître est déjà campé su's ses jambes comme une personne naturelle.

« Et les animaux itou !... Tout le « monde » est su's pied, quoi !... »

N'obtenant pas de réponse, Perrot empoigne solidement le cocher, le frictionne à tour de bras, et de telle façon, que le pauvre diable se met à hurler, en appelant au secours.

Cette résurrection est l'affaire de deux minutes, tant le Canadien met de conviction et d'énergie dans l'application de ce remède si simple, mais singulièrement actif.

– Là !... à présent que tu brailles comme un crapaud-bœuf, tu peux rendre le même service, à

tes deux camarades, le magot qu'est censément chinois, et le Pourichinel, qu'est valet en livrée.

« ... Allons, frotte !... comme les allumettes qui s'échauffent et prennent feu quand on les frictionne à tour de bras... preuve que c'est pour ça qu'on y met du *frotte-fort*<sup>1</sup> au bout. »

Étourdi par ce flux de paroles, endolori par le choc de l'avalanche, ébloui par le soleil, le cocher avise la gourde entamée par son maître, la vide en partie pour se donner du ton, et docilement, s'occupe de ses camarades.

Perrot, après avoir lestement chargé le vieux Sharp, s'est approché de sir Georges, qui avec son magnifique égoïsme n'a même pas daigné jeter un regard sur ses gens.

« Monsieur, lui dit-il après avoir minutieusement inspecté les plus hautes cimes, je ne me trompais pas, tout à l'heure.

« Je les vois !...

---

<sup>1</sup> Perrot veut probablement dire du *phosphore*. C'est du reste sous le nom fantaisiste de *frotte-fort*, qu'il désignait, jadis, à l'auteur lui-même, l'enduit inflammable dont sont pourvues les allumettes. L. B.

– Les bighorns !... répond sir Georges d'une voix un peu tremblante.

– Oui !... les bighorns...

« Ils sont une douzaine. »

Sir Georges fait le geste de prendre sa lorgnette.

– Laissez ça, sans vous commander.

« Ils peuvent arriver droit sur nous, comme l'éclair...

« Vous ne seriez pas prêt.

– Mais, où sont-ils ?

– Là-haut... à quatre cents mètres, de l'autre côté du ravin.

– Ces masses blanchâtres, immobiles ?...

– C'est ça même... tenez... voyez... ça remue...

– Ce n'est que cela ! murmure le gentleman désappointé.

– Oh ! ne jugez pas témérairement ce magnifique gibier.

« Vu de bas en haut et à pareille distance, ça

n'a l'air de rien, mais, croyez-moi, vous n'aurez peut-être jamais fait de plus beau coup de fusil.

– Soit ! Mais, comment les déloger.

– Ils vont arriver de leur plein gré, en suivant cette ligne sombre produite par le passage de l'avalanche.

« Nous sommes ici, ne l'oubliez pas, sur le sentier pris par eux à l'aller et au retour, quand ils vont à leurs pâturages, ou quand ils en reviennent.

– Les mulets vont les éloigner.

– Ils ne peuvent pas les voir du point où ils se trouvent.

« Quand ils les apercevront, il sera trop tard.

– Et nous-mêmes ?...

– Nous sommes pour eux, confondus avec les roches et les buissons arrachés par l'avalanche, des objets étrangers barrant, avec une masse de neige, leur chemin habituel.

« Ils sont incroyablement défiants et farouches, mais plus curieux encore.

« Ils vont venir tout à l'heure, à fond de train, pour reconnaître tout cela.

– Vous avez réponse à tout, Perrot.

– Attention... Les voici !...

« Ma foi ! je ne les attendais pas si tôt !... »

Malgré son magnifique sang-froid de chasseur endurci, sir Georges sent au creux de ses mains une légère moiteur.

Son cœur bat quelques coups rapides.

En même temps, des masses brun clair mélangé de gris pâle, se détachent du sommet de la montagne, et se mettent à rouler avec une rapidité singulière. On dirait des roches moussues, tant la vélocité de leur course empêche d'en reconnaître exactement la configuration.

– Les voici ! répète le Canadien.

« Il y en a onze !

« Que dites-vous de ces cabrioles et de ces coups de gigot ?

– C'est prodigieux ! »

Les masses grossissent à vue d'œil, deviennent

plus distinctes.

Les têtes, grosses, busquées, avec la spirale monstrueuse des cornes apparaissent, puis les pattes enfouies, des hanches au genou, dans un long pelage d'un blanc sale, le pelage d'hiver qui tombe à cette époque.

Une faille large de dix mètres se présente inopinément. D'un seul bond elle est franchie avec une incomparable légèreté, sans élan, sans arrêt, sans hésitation. Puis cette descente folle, fantastique reprend.

La bande se trouve sur une crête dominant de vingt mètres au moins un plateau précédant de cent mètres à peine, celui où se trouvent les chasseurs. Du haut de la crête au plateau, se dresse un mur à pic de soixante pieds.

– Ils ne sauteront jamais ! murmure involontairement sir Georges.

– Faut voir, répond Perrot.

À peine avait-il prononcé le dernier mot, que la bande entière s'élance à corps perdu, la tête la première dans le vide !

Chaque sujet apparaît un moment, entre ciel et terre, les jambes repliées, les longs poils des cuisses et du poitrail flottants, puis tombe légèrement sur les pattes qui se détendent comme des ressorts d'acier.

Pas plus que tout à l'heure le passage de la faille, cette formidable chute n'arrête leur course. Ils repartent, à peine debout, avec cette vitesse comparable seulement à celle du chevreuil, et arrivent, de front, la tête haute, le rein cambré, le poitrail en avant, à vingt pas du plateau où s'est abattue l'avalanche.

À l'aspect inattendu des mulets qu'ils aperçoivent enfin, puis des hommes tapis dans la neige, ils s'arrêtent un moment avec une adresse et un ensemble inouïs, en pliant les jarrets et en jetant la tête en arrière.

Ainsi vus de bas en haut, ils paraissent énormes.

Sir Georges mettant à profit ce léger temps d'arrêt qui dure à peine deux secondes, porte sa carabine à l'épaule, et fait feu deux fois, coup sur coup.

## VII

*Les victimes. – Préparation. – Photographies. – Perrot ne reconnaît plus son milord. – Retour. – Mine de charbon. – Perrot fait appel au bon cœur de sir Georges. – Un seul mot en faveur de Free-Russia. – Comment le gentleman conçoit la reconnaissance. – Perrot au fond d'un précipice.*

« Bravo ! monsieur, s'écrie Perrot, pendant que l'énorme détonation de la carabine express, vibre à travers les Rocky, en une série de roulements lointains et ininterrompus.

« C'est un joli travail de fusil, foi de trappeur !

– Vous trouvez, Perrot ! dit le gentleman dont la figure hautaine et maussade s'éclaire d'un sourire d'orgueil.

– Je vous le dis comme je le pense, monsieur !

« On peut appeler un vrai coup de maître, un



coup double aussi lestement exécuté sur des bighorns.

– Ils sont bien morts tous les deux, n'est-ce pas.

– Raides morts !... *foudroyés* !...

« Personne, à ma connaissance, n'en a fait autant.

– Mais, vous-même, Perrot ?

– Oh ! moi, je n'ai jamais besoin de deux pièces de gibier.

« Je chasse pour manger... une seule me suffit.

– C'est curieux ! la bande entière a disparu comme par enchantement... Je n'ai plus rien vu dans la fumée.

– Ah ! voilà... ils se sont jetés de côté... pftt !... plus rien.

« Ces bêtes-là, quand ça voit un danger, ça ne s'amuse pas à la moutarde...

« Si nous allions les chercher.

– Volontiers... Je suis désireux de les voir de près et de les photographier sous tous leurs

aspects.

En quelques bonds rapides, ils escaladent lestement le raidillon conduisant à l'endroit où gisent, à six pas l'un de l'autre, les deux magnifiques animaux.

« Je ne les croyais pas si grands ! dit sir Georges en s'arrêtant devant le premier, percé en plein poitrail par la balle express, ressortie près de l'articulation de la cuisse gauche de derrière.

– Debout, ça mesure au garrot cinq pieds anglais<sup>1</sup>... la hauteur d'un cheval de moyenne taille...

– Ils dénomment cela un mouton !...

« La peste soit de leur mouton !...

– Rapport aux cornes, rappelant assez bien celles des béliers...

« Voyez si celles-là n'ont pas, dans leur spirale, un développement de trois pieds et demi !

« Et avec cela grosses comme la jambe d'un homme robuste.

---

<sup>1</sup> Le pied anglais est de 30 centimètres, 4 millimètres.

– Aussi, leur nom de bighorn – grosse corne – me paraît-il infiniment mieux justifié que celui de mouton des Montagnes-Rocheuses, ou d'*ovis montana* comme disait cet imbécile d'Edward Proctor.

« Enfin, les naturalistes décideront d'après documents authentiques.

« Perrot !

– Monsieur ?

– Nous allons dépouiller chacun le nôtre ; je m'entends assez bien à préparer toutes sortes de sujets.

– On peut commencer de suite.

– Attendez seulement que je les aie photographiés. »

Aidé du cuisinier, du valet et du cocher enfin rétablis, après absorption copieuse de whisky, Perrot soulève l'une après l'autre les deux victimes du gentleman, les accote, de façon à les faire tenir debout, tant bien que mal. Il y a, par bonheur, un mâle et une femelle.

Sir Georges braque ensuite son objectif de

face, de profil, de trois quarts, multiplie les épreuves et tâche d'obtenir des aspects absolument réels, de l'étrange et colossal mouton, ainsi reproduit dans tous ses détails.

Ce n'est pas tout. La photographie étant jusqu'à présent impuissante à rendre les couleurs, sir Georges trace en quelques mots, sur son carnet, un rapide signalement au cas où plus tard les dépouilles subiraient des altérations.

Voici textuellement cette description très brève, mais complète.

Tête courte, à chanfrein presque droit. Chez le mâle, cornes démesurées, atteignant trois pieds et demi ; décrivant une spirale entière et ramenées au-devant des yeux ; comprimées et striées transversalement comme chez le *bélier commun* (ceci soit dit sans préjuger de l'opinion des zoologistes). Celles de la femelle, plus petites et sans courbure sensible. *Absence totale de laine.* Au rein, au ventre et au cou, poils courts, raides, grossiers, comme desséchés, avec une coloration marron clair que l'on dirait lavée, déteinte. Au poitrail, aux cuisses, à la partie postérieure du

gigot, poils très longs et blanchâtres. Museau et chanfrein blancs, joues châtain clair, queue très courte et noire.

« C'est tout ! dit à demi-voix le gentleman après avoir relu ces lignes.

« Maintenant, si vous m'en croyez, Perrot, nous allons enlever méthodiquement les deux peaux, en prenant bien garde de les détériorer.

– Rapportez-vous-en à moi, monsieur... J'en ai tant et tant dépiauté en ma vie, des bêtes de tout poil et de toute taille...

– C'est juste ! un ancien chasseur de fourrures... »

Cette besogne délicate, en raison des soins particuliers exigés par le cas spécial au bighorn, dure à peine une demi-heure, tant les deux hommes procèdent avec adresse et célérité.

Vraiment, pour un amateur, sir Georges s'en tire à merveille et Perrot lui en fait volontiers compliment.

Les deux animaux écorchés, les peaux roulées, en attendant la préparation qui les rendra

imputrescibles, le gentleman et le trappeur incisent la partie antérieure de l'abdomen, retirent les viscères, sans oublier les rognons, un manger exquis, rôtis sur de la braise. Puis, sans désemparer, ils enlèvent de dessus les os toute la chair qu'ils peuvent, de façon à découvrir le mieux possible les différentes parties du squelette.

Naturellement, cette dissection est grossière, mais suffisante provisoirement. Elle a pour but de rendre le transport plus facile, et d'empêcher la putréfaction en masse, jusqu'au retour à Barkerville.

– Je ferai racler les os et sécher les tendons, dit sir Georges, et plus tard, un bon naturaliste pourra, aidé des photographies, recouvrir ces squelettes de leur peau, la rembourrer, remettre des yeux, donner des tons de chair aux lèvres, bref, restituer à ces deux admirables bêtes, l'apparence de la vie.

« Pour l'instant, notre expédition est terminée.

« Nous repartons demain pour Barkerville, n'est-ce pas, Perrot.

– À votre idée, monsieur, et je suis content du résultat, qui eût pu être beaucoup plus long et plus difficile à obtenir. »

Pendant que leur maître et le Canadien faisaient ainsi de la zoologie d'amateurs, les domestiques avaient déchargé les mulets, remis les bagages en état, dressé la tente, fait la corvée d'eau et d'herbages, allumé les feux, bref, tout préparé en vue du souper et du campement.

Remis de leur alerte, habitués d'ailleurs à tous les multiples incidents de la vie dans les montagnes, les mulets, entravés, rongent avec entrain les graminées succulentes, pendant que Li surveille la cuisson d'un filet de bighorn.

Perrot, de son côté, a embroché les quatre rognons pesant bien ensemble un kilogramme et demi, et attend l'heure du dîner pour les mettre au feu deux minutes.

Le rognon doit être saisi et mangé saignant, sous peine d'être détestable. Cuit à point, c'est un mets délicieux.

Tel est d'ailleurs, et sans la moindre restriction, l'avis du gentleman, qui, pour la circonstance, a convié Perrot à sa table. Et le gentleman, en gourmet émérite, s'y connaît.

Perrot, aussi à l'aise que s'il partageait le repas du dernier des débardeurs de Victoria, dévore avec son magnifique appétit de coureur des bois, broie et déchire avec ses dents de loup d'énormes morceaux de venaison, qu'il fait descendre avec de larges rasades.

Après ce festin rendu très copieux grâce à l'adjonction de friandises tirées par Li des réserves de Son Excellence, une bonne pipe, un verre de vieux cognac, et Perrot voit tout en rose, bien que l'obscurité soit complète.

Dix heures. Les étoiles tournent. Les mulets s'allongent. Les serviteurs bâillent, le gentleman rentre sous sa tente. Perrot s'enveloppe de sa couverture et s'allonge, la tête sur une pierre en cuise d'oreiller.

« Bonsoir, Perrot !



– Bonsoir, monsieur ! vous êtes bien honnête.

Et, mentalement, le digne chasseur ajoute, en regardant les étoiles :

– Décidément, je ne reconnais plus mon milord.

« Il est si content d’avoir tué ses bighorns, qu’il en oublie d’être comme autrefois rossard et orgueilleux jusqu’à la férocité.

« Ma parole ! s’il continue comme ça et c’est d’autant plus méritoire qu’il ne me doit plus rien, je me risque demain à lui toucher deux mots de nos sacrées affaires de la mine qui me paraissent aussi emmêlées qu’un paquet d’étoupe.

« Inspecteur général !... D’un seul mot, il pourrait, s’il voulait, arranger tout ça...

« Faudra voir ! »

... Le lendemain comme les jours précédents, paquetage dès l’aube. Les carcasses des bighorns, solidement ficelées, sont enveloppées toutes saignantes dans des couvertures et confortablement installées sur deux mulets de

selle. Les peaux, bien emballées après avoir été roulées, sont jointes aux squelettes.

Comme sir Georges ajoute le plus grand prix à ces dépouilles, il s'est occupé lui-même de leur arrimage, de façon à ce qu'elles ne soient, pendant le voyage, l'objet d'aucune détérioration.

Après un déjeuner rapide, mais substantiel, retour. La petite troupe contourne l'avalanche qui, d'ailleurs fond très rapidement, remonte à mi-côte et retrouve le sentier des bighorns, avec ses failles, ses escarpements, ses mamelons, ses ravins, ses précipices.

Comme précédemment, Perrot marche en tête, immédiatement suivi de sir Georges dont l'étonnante cordialité ne s'est pas démentie depuis que l'expédition a été couronnée, grâce à l'habileté du trappeur, d'un succès si magnifique.

On chemine gaiement, en promeneurs que rien ne presse et dont la marche paisible est agrémentée çà et là d'un coup de fusil provoqué par le départ inattendu d'un quadrupède, ou la subite envolée d'un oiseau.

Sir Georges, en amateur passionné de la chasse, cherche toutes sortes d'occasions de faire parler la poudre et développe une adresse dont Perrot lui-même, l'infaillible tireur, est souvent étonné.

Sir Georges, entre autres prouesses sortant complètement de l'ordinaire, culbute au vol, d'un coup de carabine, à balle franche, par conséquent, un coq de bruyère à plus de soixante mètres.

Le but est volumineux sans doute. Mais les chasseurs n'en apprécieront pas moins les difficultés et la beauté du coup.

Aussi, Perrot ne ménage-t-il pas les éloges, sans pour cela recourir à l'hyperbole, et le gentleman semble d'autant plus heureux de cette sincérité sans fioritures, qu'il sait le Canadien très sobre de compliments et incapable de transaction avec sa pensée.

La première journée du retour s'écoule sans incidents. Le soir bonne table, venaison abondante, excellent appétit et sommeil parfait, provoqués par cette gymnastique montagnarde, le meilleur des apéritifs et des soporifiques.

Encore deux jours et l'on atteindra Barkerville.

Peut-être en se hâtant un peu, pourrait-on arriver demain soir.

Comme se dit Perrot : demain soir c'est bientôt pris... et je n'ai pas encore dit un mot de notre grosse affaire à mon milord qui pourtant me semble disposé.

– Faudra que j'amène la chose en douceur et ne pas lui présenter ça de but en blanc, comme des cheveux sur de la soupe.

L'occasion cherchée par Perrot, se rencontre enfin après déjeuner. La petite colonne vient de se remettre en marche par une chaleur très forte. Malgré cela, on marche bon train. Le gentleman semble pressé depuis le matin, à cause des peaux et des carcasses commençant à s'échauffer. Il a hâte, maintenant, de les faire travailler, pour les préserver de la décomposition.

Tout en cheminant, son pied heurte un bloc noir, luisant et friable.

Il trébuche, fait un faux pas et se retient en s'accrochant à Perrot.

« Ma parole, dit-il, on dirait un affleurement de charbon de terre.

– Et vous pouvez dire : du charbon de première qualité.

« Les mines, c'est pas ce qui manque, dans ce pays *cite...* vrai de vrai, y a qu'à se baisser et à en prendre.

– C'est juste !

« Il y a peut-être une fortune dans cette veine de houille dont l'exploitation à fleur de terre serait des plus lucratives.

– J' dis pas non !

« Mais, voyez-vous, sauf le respect que je vous dois, c'est pas les mines qui manquent, je tiens à vous le répéter.

« Charbon, fer, or, argent... ça serait « l'endroit » le plus riche du monde si les exploitants avaient des garanties.

– Vous avez la loi sur les mines, cependant.

– Parlons-en !...

« Avec ça qu'all' est propre, la loi sur les mines et all' est à refaire de bout en bout...

« Une vraie canaillerie, vous pouvez m'en croire, aux mains de ceux qui veulent l'appliquer aux travailleurs honnêtes et les déposséder sans qu'ils puissent faire seulement : ouf !

« Mais, pardon, monsieur ! J'ai tort peut-être, de m'exprimer aussi librement devant vous, qui êtes inspecteur général...

– Je vous prie au contraire de continuer.

« Je serais très heureux de connaître la vérité... si d'autre part, je puis vous être utile à quelque chose, dites-le-moi, je ferai tout mon possible pour cela.

– Vous êtes bien honnête, monsieur, et je vous remercie, foi de chasseur.

« Veuillez donc vous donner la peine de m'écouter. »

Comme l'entretien est difficile à poursuivre en file indienne, sir Georges dont la condescendance est réellement exceptionnelle, vient sur la gauche

de Perrot et s'avance côte à côte avec lui, bien que l'état du sol et du sentier rende la marche difficile et périlleuse.

« Tenez, continue Perrot, je vous citerai entre cinq cents, l'exemple de notre concession *Free-Russia*, dont on prétendait nous déposséder il n'y a pas huit jours.

« Ainsi, la loi ne prévoit pas notre cas particulier d'exploitants de terres déjà travaillées.

« Il est vrai que M. Alexis Bogdanoff en acquérant les claims a spécifié des réserves sur les droits à acquitter. Sans quoi nous serions déjà évincés.

« Mais, on revient à la charge et si je savais qui ?... Quand je devrais en scalper une demi-douzaine !... Faudra voir...

« Ainsi, la loi dit formellement : Une nouvelle couche de terre aurifère ou de gravier, située dans une localité où *les droits de mines sont abandonnés*, sera censée être une nouvelle mine, quoique la même localité ait été exploitée à un niveau différent, et les mines dans un terrain sec,

découvertes dans le voisinage de celles exploitées au moyen de barres à mine, seront considérées comme nouvelles mines et réciproquement.

« Avec cet article-là, on pourrait essayer de comprendre tous nos terrains comme nouvelles mines... et c'est ce qu'on tente.

– Et si vos ennemis réussissaient ?

– Ils ne le peuvent pas, puisque nous avons nos titres de propriété, attestant que cet article ne nous est pas applicable.

– Supposons que, par une cause ou par une autre, vous ne puissiez plus présenter ces titres, qu'arriverait-il ?

– On nous réclamerait les arrérages pendant sept ans, des sommes que nous serions censés devoir pour *droit de mine* : soit deux cents piastres par an et par claim :

– Combien vous a-t-on concédé de claims ?

– Peut-être un millier.

– Cela ferait deux cent mille piastres par an, et en sept ans, un million quatre cent mille piastres.



– C’est-à-dire sept millions de francs en monnaie de chez nous.

« Sept millions ! Jamais nous ne pourrions solder pareille somme.

– Et le comité général prononcerait dans ce cas votre déchéance.

– Sans doute, si nous n’avions pas nos titres.

« Mais, ils sont en sûreté, par bonheur.

« Du reste, quand bien même on les volerait, nous n’avons rien à craindre.

– Tant mieux pour vous... et comment cela.

– Le directeur de la compagnie serait appelé à prêter serment. Le commis aussi, moi également et nous serions crus, sur notre témoignage... »

Sir Georges, à ces mots, se retourne vivement, n’aperçoit pas le cocher, le valet et le cuisinier, dissimulés derrière les mulets chargés de fardeaux encombrants. Il jette un coup d’œil rapide sur sa droite, où marche Perrot, en homme insoucieux du vertige, sur une crête dominant un affreux précipice au fond duquel mugit un torrent.

Au moment où le trappeur prononce ce mot : témoignage, sir Georges, le heurte, avec une violence inouïe d'un coup d'épaule et le fait rouler dans l'abîme !

« Mes pauvres enfants, qui prendra soin de vous ! s'écrie le malheureux d'une voix déchirante en se sentant tomber.

– La mine est à moi ! » murmure sir Georges certain de n'avoir pas été vu.

## VIII

*Pauvre François ! – Celui qu'on n'attendait guère. – La trouvaille de Bob Kennedy. – Comment Bob est au Caribou. – Calomnies. – Encore une lettre. – Bob et le post-boy. – Les misères et les soupçons de l'exilé. – Mensonges. – Comment on a éloigné Perrot. – Tout s'enchaîne. – Ennemis puissants.*

Après d'inutiles et terribles efforts pour rompre ses liens, François, jeté rudement sur les sables brûlants du Vieux-Chantier, s'abandonna tout d'abord à un furieux accès de colère.

Faisant bon marché de ses propres souffrances qui augmentent de minute en minute, le brave enfant songe à ses frères disparus, et plus il constate son impuissance à les secourir, plus sa colère devient frénétique.

Habitué à briser les obstacles matériels, les êtres puissamment musclés ignorent la passive résignation qui parfois triomphe mieux des difficultés, que l'élan farouche du désespoir.

Il essaya tout d'abord de ronger les cordes garrottant ses mains. Impossible ! Il est attaché trop court, et ses dents ne peuvent atteindre ses poignets serrés étroitement à sa poitrine. Il va tenter ensuite de les user sur les quartz. Mais combien de temps perdu, peut-être inutilement, quand ses frères ont certainement besoin de son aide.

Oh ! être libre de toute entrave, et se sentir entre les mains une bonne carabine... un couteau... une barre à mine... un simple bâton... peu importe l'arme, pourvu que la lutte soit possible... fût-ce contre dix... contre vingt... contre cent !...

Oh ! ne plus être ligoté comme un bétail et pouvoir se ruer sur les gredins qui l'ont trahi, et mis dans l'impossibilité de retrouver ses frères, François sacrifierait volontiers pour cela dix années de sa vie !

Mais, est-ce une illusion ? ces craquements rythmés sur les gravats pleins d'aspérités... c'est la marche d'un homme... quelqu'un s'avance... un ennemi, sans doute.

Les pas s'arrêtent. François allongé sur le ventre aperçoit une paire de bottes en cuir fauve. L'homme se baisse, lui met une main sur l'épaule et essaye de le retourner. Son autre main tient un couteau. Il respire bruyamment, ayant marché vite sur le sol croulant.

« Allons ! finissons-en, dit François affreusement congestionné, les oreilles bourdonnantes, les yeux voilés de rouge.

– By God ! c'est bien lui, murmure une voix nasale, à l'affreux accent yankee. »

La main brandit le couteau, et François s'attend intrépidement à sentir dans ses chairs le froid de la lame.

Le bowie-knife effleure doucement ses mains, tranche d'un coup sec la dure tresse de chanvre, et la voix toujours aussi nasale, mais rude et affectueuse, murmure, attendrie :

« Pauvre petit !... j'arrive à temps... comme ils me l'ont arrangé...

« Que le diable me fusille si je n'en scalpe pas une douzaine... »

Radioux, stupéfait, François allonge ses jambes, étire ses bras, s'accroupit au bord de la fosse, réussit à se mettre debout, cambre sa taille de géant, empoigne, par les aisselles, celui qui vient de trancher ses liens et l'appelle : pauvre petit, bien qu'il ait un pied de moins, l'élève à la hauteur de sa figure, et l'embrasse fraternellement sur les deux joues, en disant d'une voix émue, saccadée, pour ainsi dire mouillée :

« Bob !... mon cher Bob !...

– Moi-même, Bob Kennedy... en personne... répond le petit homme.

– Mon brave ami !... d'où sortez-vous... pour arriver ainsi en pareil moment... où j'allais crever de rage et de désespoir ?

– Je sors de votre maison, pardieu !

« Elle est pas mal avariée, votre maison...

– Les coquins l’ont pillée de fond en comble.

– Ils n’entendent rien au sac d’une case !  
parlez-moi de mes compatriotes les cow-boys,  
pour vous chambarder un immeuble.

« La preuve... tenez !

Bob, à ces mots, tire d’une de ses poches une  
liasse de billets ; puis des rouleaux d’or dont  
quelques-uns sont éventrés.

– Il y a là dix mille dollars, moitié en or,  
moitié en billets...

« Partageons les papiers... bon ! L’or  
maintenant, c’est lourd, savez-vous... il y en a  
pesant quinze livres.

– Mais, c’est une fortune !

– Trouvée par moi dans le tiroir du bas de  
votre coffre-fort tout décarcassé par la dynamite.

« Ce tiroir n’était même pas fermé à clef !... et  
les pillards n’ont pas eu l’idée d’y regarder !...

« Répartissez l’or dans toutes vos poches, et  
filons sans tarder.

– Bob !... voyons !... Bob !... que je vous

regarde encore... que je vous serre la main... que je sois bien persuadé de la réalité de votre apparition.

« Ma parole !... je crois rêver.

– Ne rêvez pas, et ramassez ce rouleau qui vient de vous échapper.

« Le dollar, voyez-vous, mon cher petit, c'est le nerf de la guerre.

– Nous allons en avoir besoin, et avant peu, car il va nous falloir batailler encore, n'est-ce pas ?

« Mes frères... si vous saviez... disparus... impossible de savoir où ils sont.

– Je le sais, moi ! Jean et Jacques sont en prison !

– En prison ! et pourquoi donc, mon Dieu !

– On les accuse d'avoir assassiné le gentleman dont voici le cercueil, je pense.

– Mais c'est fou !... c'est monstrueux !...

– Et j'ajoute : C'est profondément canaille...

« Nous avons affaire à très forte partie, et les



misérables qui ont combiné cette affaire, sont des gredins de haut vol.

– Mais enfin, Bob, d’où venez-vous ?...

« Vous m’apprenez les nouvelles... vous savez où sont mes frères... et vous connaissez mieux que nous le dessous de nos affaires, où je soupçonne, comme vous, une intervention toute-puissante et criminelle.

– Retirons-nous ! Vous êtes impliqué dans cette affaire d’assassinat, on va peut-être venir vous arrêter.

– Par exemple, je voudrais voir ça... ceux qui ont trop de la vie n’ont qu’à essayer !... j’ai mes deux revolvers, Dieu merci !

– Et moi les miens, François... plus mon Winchester là-bas, dans ce petit bois d’aulnes où nous allons nous cacher pour causer, et combiner notre plan.

– Le temps presse, Bob !

– Est-ce bien à moi, Yankee pur sang, que vous allez apprendre le fameux : « *Time is money...* »

« Et dans le cas présent, le temps est plus que de l'argent, c'est la vie...

« Je vous demanderai seulement cinq minutes.

– Je vous écoute, mon brave ami. »

Pendant ce rapide colloque, François a repris toute sa juvénile et redoutable vigueur. De son pas leste et dégagé de chasseur, il se dirige avec Bob vers le bois où ils seront à couvert, s'il prenait fantaisie à l'étrange magistrature du district, de tenter la capture du Canadien.

Les voici au bord du taillis, surveillant l'avenue conduisant à la maison, et entendant les hurlements des brutes intoxiquées à l'assommoir de Sam.

« Vous vous rappelez, mon cher François, qu'après l'hiver passé avec vous en Canada, je fus mandé à Hell-Gap, pour témoigner dans l'affaire Jonathan-Fairfield, relativement à la contrebande dans les Turtle-Mountain.

– Je me souviens d'autant mieux que nous vous accompagnâmes jusqu'à Deloraine, où vous prîtes la diligence non loin de l'endroit où nous

avons si proprement combiné notre attaque.

« Nous sommes ensuite rentrés à Maison-Seule, en attendant l'amnistie pour notre participation à la défense de Batoche, et sans laquelle Joë Sullivan ne voulait pas permettre à sa fille d'épouser Jean.

– Très bien ! Sur ces entrefaites, vous avez reçu de votre oncle Perrot, une lettre vous appelant en grande hâte au Caribou.

« Cette lettre vous faisait espérer une fortune rapide, et puis, en outre, le brave homme avait besoin de vous.

« Alors vous êtes partis tous les trois pour la mine *Free-Russia*, district de Barkerville : Caribou.

« Quand je revins de Hell-Gap, et d'un tas d'endroits plus ou moins éloignés de ce lieu enchanteur où je fus pendu, je trouvai Maison-Seule plus triste, plus déserte que jamais... Joë Sullivan s'ennuyant à perdre la tête depuis que la contrebande chôme, et la pauvre petite miss Kate errant comme un corps sans âme et demeurée,

malgré sa vaillance, inconsolable du départ de Jean.

« Ma foi, je vous maudis de tout mon cœur pour vous en être ainsi allés sans me prévenir. On me communique la lettre de l'oncle Perrot, avec l'adresse, et je me dis :

– Ils ne m'ont pas invité à partir avec eux, au Caribou... Ils ne m'ont même pas dit d'aller les rejoindre...

« C'est égal ! j'y vais quand même... Je verrai, si on me reçoit mal.

– Mon brave Bob ! Apprenez que nous ne savions pas trop où vous écrire, et nous étions certains, d'autre part, que vous trouveriez notre piste à Maison-Seule.

« Du reste, Jean a écrit à sa fiancée, et il y avait un mot pour vous.

– La lettre est arrivée le matin même de mon départ pour le Caribou. Fort heureusement !...

« Sans cela, je me croyais très carrément oublié.

– C'est ça ! taquinez-moi comme si vous

n'étiez pas devenu notre frère d'adoption !

– ... Une fière trotte, pour venir des Turtle-Mountain, reprend Bob sans répondre à cette amicale protestation qui amène une larme au coin de ses yeux gris luisants comme des lames de sabre.

« J'arrivai enfin, après je ne sais combien de jours et de nuits en chemin de fer et en diligence.

« Vu l'état de ma bourse, je descendis dans un hôtel borgne... autant dire aveugle, tant il est fréquenté par des gentlemen dont la moralité n'est aucunement douteuse... l'écume de Barkerville et des claims environnants.

« C'était pas plus tard qu'hier soir. Je demandai, naturellement, quelques détails relatifs à la mine *Free-Russia*, à l'oncle Perrot, à ses neveux, etc., etc.

« Contre mon attente, les renseignements furent déplorables. Je trouvai la population montée contre vous, mais montée... comme si vous étiez de simples cow-boys en rupture de ranch, et venus s'amuser... comme ces gaillards-

là s'amuse.

« Loin de commettre la sottise de vous défendre, je fis chorus avec les calomniateurs et j'appris : l'assassinat du directeur de la Compagnie, l'emprisonnement de Jean et du commis venus au Court-House amener l'auteur de l'assassinat, l'abominable accusation de complicité portée contre eux, l'arrestation de Jacques arrivant chercher des nouvelles, et enfin l'existence du mandat décerné contre vous, toujours comme complice.

– Mais c'est de la folie !

– Pire que cela !... c'est de la canaillerie de haute école.

« Sachant ce que je voulais savoir, voulant vous épargner la prison, j'accourus à *Free-Russia* où je trouvai tout en l'air.

« Je parcourus de fond en comble la maison ravagée, je vis le coffre-fort démoli comme s'il était en carton-pâte et j'eus le bonheur de mettre la main sur le magot en question, échappé par miracle, vous ai-je dit, aux pillards.

« Je m'en allai de là au bar où j'eus la chance de rencontrer deux anciens camarades !... où diable ne suis-je pas connu !... – d'affreux sacripants, mais honnêtes et dévoués à leur façon.

« Ils me racontèrent ce qu'ils savaient, c'est-à-dire pas grand-chose, mais m'apprirent une chose inquiétante : le bar-keeper fournit à boire sans argent et à satiété...

« Je parlai de vous, incidemment, comme si j'attachais une importance médiocre à votre personnalité.

« Un des camarades me répondit d'un air dégagé :

– Ah ! oui, le plus jeune... une corne-verte (novice) qui nous a payés... Vous le trouverez quelque part dans cette direction-là... cherchez... mais ne comptez pas sur nous pour vous aider... ni pour or ni pour argent... vous comprenez, on s'amuse... et c'est à l'œil !...

« Le renseignement était exact. Je cherchai, et j'eus le bonheur de vous trouver, mon cher petit...

« Voilà... c'est tout...

« Et maintenant, à l'œuvre !

– Ne pensez-vous pas qu'il serait utile de nous rapprocher de la ville ?

– Pas tant qu'il fait jour... Je crains trop de vous voir arrêter.

« Ce soir, nous verrons.

« Tiens !... un cavalier.

– C'est le *post-boy* qui apporte au placer les lettres et les dépêches.

– Peut-être a-t-il quelque chose pour vous, ou plutôt pour nous.

« Hé !... John !... stop !... »

Pour un Anglais ou un Américain, tout Chinois s'appelle : John... John Chinaman. Ainsi interpellé, le « Céleste » arrête son mulet, et demande à Bob ce qu'il veut.

« Avez-vous des lettres ou des dépêches pour l'administrateur de la mine, ou pour M. Perrot, ou pour MM. Jean, Jacques ou François de Varenne.

– Je ne sais pas... venez jusqu'à l'habitation... le règlement défend de donner les dépêches hors



de la maison... répond le boy visiblement intimidé par le regard incisif de ce petit homme qui n'a l'air rien moins que commode.

– Pas tant d'histoires !... la sacoche !...

– Non !... le règlement... »

Avec la brutalité proverbiale des Anglo-Américains, Bob, sans parlementer davantage, empoigne le Céleste par une jambe, le fait tourner de dessus son mulet, l'empoigne par sa queue de cheveux au moment où il s'abat rudement sur le sol, le relève en hâlant sur la tresse de toute sa force, martèle d'un coup de poing son nez atrocement camard, et sans plus de façon lui enlève la sacoche.

Pour le Chinois en général, le meilleur, ou plutôt l'unique argument est la force brutale. Aussi, le post-boy n'essaie-t-il même pas de protester, pendant que Bob farfouille à travers les lettres adressées aux diggers.

« Ah ! voici l'affaire, dit-il au moment où il va renoncer à chercher plus longtemps : Monsieur Perrot, Free-Russia, Caribou... Amérique

Britannique... cela vient des États-Unis.

« En l'absence de votre oncle à qui elle est destinée, ouvrez cette lettre, François. L'intérêt commun l'ordonne.

« Quant à vous, Master John, remontez sur votre mulet, prenez ce dollar pour faire l'usure à cent pour cent par mois, et filez.

« Nous, François, regagnons notre bois d'où l'on observe si bien, et sans être vu, les alentours du digger.

« Que dit la lettre ?

– Lisez vous-même, répond le jeune homme soucieux après l'avoir parcourue d'un regard.

– C'est écrit en français et je comprends très imparfaitement.

– Écoutez donc.

« Olympia, 25 juin 1886.

« Mon cher Perrot,

« Je vous adresse à tout hasard cette lettre sans beaucoup espérer qu'elle vous parviendra. Vous

devez être espionné de près, et votre correspondance passée au crible. Je vous parlerai cependant comme si vous deviez me lire, car il y a urgence. Nos ennemis triomphent sur toute la ligne, et nous allons être vraisemblablement dépossédés par ces pirates qui disposent de l'administration, et qui sont peut-être l'administration elle-même. Ayant eu la naïveté, après mon arrêt d'expulsion, d'aller réclamer auprès du lieutenant-gouverneur, j'ai été bel et bien mis en prison, et peu s'en est fallu que je ne fusse empoisonné dans ma cellule. J'ai pu m'évader grâce à la connivence d'un médecin et me réfugier en territoire américain, d'où je vous écris.

– Mais alors, interrompt François, la dépêche n'était pas de lui !

– Laquelle !

– Une dépêche reçue il y a huit jours, et dans laquelle il affirmait que tout était arrangé au mieux !

« Sans cela, mon oncle ne serait jamais parti

avec un milord original, pour lui faire tuer un bighorn...

– Sir Georges Leslie ?... il est rentré hier soir...

– Êtes-vous sûr ?... Le connaissez-vous ?

– J'en suis absolument sûr !

« Je ne le connais pas personnellement, mais son cocher est un ancien cow-boy du Dakota... nous sommes de vieux et très intimes amis...

– Eh bien ?...

– Il m'a dit qu'il arrivait, quelques moments avant notre rencontre, d'une expédition avec sir Georges Leslie, son maître... Il y avait je ne sais plus combien d'hommes et de mulets... on avait tué deux bighorns, et comme tout cela ne m'intéressait pas, j'ai pris congé du camarade...

– Mais, s'écrie François devenu subitement très pâle, ne comprenez-vous donc pas que mon oncle accompagnait, en qualité de guide, l'expédition... Si cet Anglais de malheur est revenu sans lui...

« Tenez, Bob !... je n'ose pas penser à cela... J'ai peur d'une catastrophe.

– Voyons, François, soyez homme, et ne jetez pas le manche après la cognée.

« Vos frères, après avoir disparu, se retrouvent en prison... votre oncle a été vraisemblablement arrêté à son retour.

« Il y a, croyez-moi, une corrélation certaine entre tous ces faits.

– Puissiez-vous dire vrai ! dit François se rattachant, malgré un affreux pressentiment, à cette idée émise par son ami.

– Maintenant, procédons avec ordre : continuez la lecture de la lettre, puis, ce soir, je m'occuperai de votre oncle au sujet duquel j'interrogerai mon camarade.

– Vous avez raison, Bob ; d'autant plus que la lettre peut renfermer des renseignements susceptibles d'éclairer cette triste situation.

« Ainsi, le correspondant de mon oncle, qui est M. Alexis Bogdanoff, le fondateur de l'exploitation minière, *Free-Russia*, est réfugié aux États-Unis...

« ... L'exil et la persécution m'ont rendu défiant, continue M. Alexis. Il est possible qu'on vous ait envoyé de fausses lettres, de fausses dépêches, pour vous induire en erreur. Ne croyez rien !... absolument rien ! Je ne vous ai point écrit, et pour cause, puisque j'étais au secret.

« La situation actuelle peut donc, et doit se résumer à ceci : on convoite notre bien, et *tous* les moyens seront employés pour nous l'enlever. Comme nous ne sommes pas les plus forts, nous devons céder, du moins en apparence. Il y va de la vie, et je ne voudrais pas compromettre votre existence, mon cher Perrot. Il est impossible de lutter dans de pareilles circonstances, nous serions écrasés. En conséquences, liquidez, au reçu de cette lettre, la situation, et venez me retrouver à Olympia, Hôtel « Washington ». Nous aviserons aux moyens de nous tirer d'affaire sans trop de dommages.

« Surtout ne perdez pas une minute, il y a urgence et péril.

« À vous de tout cœur.

« ALEXIS. »

« *P.-S.* – Sauvez à tout prix les titres de propriété, ils constituent notre unique ressource. Entendez-vous avec le directeur Yvan, auquel j’écis par le même courrier, dans le même sens. Espérons qu’une des deux lettres vous parviendra. »

– Or, continue François, M. Yvan a été assassiné pendant la nuit qui suivit le départ de mon oncle.

« L’état du coffre-fort, broyé par la dynamite, nous apprend que le vol des titres de propriété par les ivrognes intoxiqués chez Sam, était le motif caché de cette orgie.

– Mais, il y a encore autre chose, interrompt vivement Bob.

« Quel jour la fausse lettre de M. Alexis est-elle parvenue à l’oncle Perrot ?

– Le jour même de son départ avec sir Georges... il m’en souvient comme d’aujourd’hui.

« Mon oncle fit même cette observation, que

contrairement à une habitude constante, la lettre était signée : Bogdanoff, et non pas simplement Alexis, comme celle que nous venons de lire.

« Deux ou trois heures après, sir Georges expédiait à mon oncle un courrier le priant instamment de l'accompagner à la chasse aux bighorns, et mon oncle, rassuré par la fausse lettre, partit sans hésitation.

« Depuis ce jour maudit, les catastrophes se sont accumulées, comme vous le voyez : assassinat du directeur, arrestation de mes frères et du commis, pillage de la maison, vol des valeurs et des titres, et, enfin, mandat décerné contre moi...

– Bien ! Tout s'enchaîne, comme vous le voyez.

« On a d'abord expulsé M. Alexis, et par ordre du lieutenant-gouverneur...

« On a ensuite éloigné votre oncle Perrot, fondé de pouvoir des actionnaires, pour avoir bon marché de votre jeunesse et de votre inexpérience des affaires...



« On a enfin assassiné le directeur...

« Il est un de ces trois faits dont l'auteur nous est connu. C'est celui qui a rapport à l'éloignement de votre oncle... éloignement très bien combiné, et opéré juste en temps opportun.

« Et cet auteur, c'est sir Georges Leslie, l'original chasseur de bighorns...

– Ah ! mon Dieu... vous m'y faites penser...

– À quoi ?

– Mais, cet homme est le propre frère du lieutenant-gouverneur.

– Ah diable !

– De plus, il est inspecteur général des mines de toute la province...

– Eh ! que vous faut-il de plus ?

« Écoutez-moi bien, mon cher François : où je me trompe grossièrement, stupidement, ou ce tueur de bighorns me paraît être l'instigateur de toutes ces canailleries, avec la complicité du gouverneur de la province.

« Ne cherchons pas à côté... nous sommes sur

la voie.

« M. Alexis ne s’y est pas trompé, en disant : Ces pirates qui disposent de l’administration, et qui sont peut-être l’administration elle-même...

– Mais, alors, mon pauvre Bob, nous sommes perdus, et toute lutte est impossible contre de telles gens.

– Allons donc !... reculeriez-vous ?

– Bob, vous me connaissez, et j’ai fait mes preuves.

« Je sacrifierai sans l’ombre d’une hésitation ma vie pour sauver mes frères... vous le savez.

« Mais réussirai-je, même à ce prix ?

– Bah ! n’en avons-nous pas vu bien d’autres !

« Nous avons dix mille dollars en poche – dix mille dollars – toujours ce chiffre fatidique...

« Avec une pareille somme, je voudrais déclarer la guerre à Sa Majesté la Reine, et rosser à plate couture ses armées de terre et de mer.

## IX

*Les complices. – Comment fut machinée l'affaire de Free-Russia. – L'emprunt des titres de propriété. – Sécurité. – Échec et mat. – Bighorn and Cariboo Company. – Instruction criminelle en audience publique. – Excitation de l'assistance. – La loi de Lynch ! – Un revenant. – Tout le monde en prison.*

En homme totalement dépourvu de préjugés, sir Georges Leslie, quand il a un projet en tête, s'en va droit au but, sans regarder aux moyens.

Comme à un mépris absolu de l'humanité, il joint un incomparable égoïsme et un orgueil hors de pair, aucune violence ne lui répugne, quand il s'agit, pour lui, de satisfaire une idée ou un simple caprice.

Aussi, point d'affection ni de devoir, point

d'abnégation ni de respect en dehors de ce *moi* qui, chez lui, prime tout, absorbe tout, tellement le sens moral fait défaut à cet homme capable, à l'occasion, de brûler une ville pour allumer son cigare, ou de provoquer l'égorgement de toute une armée pour connaître des sensations inédites.

Parti d'Angleterre complètement ruiné, il se dit : Je referai vite ma fortune. Lisez : Je redeviendrai riche *per fas et nefas* !

Un homme comme sir Georges ne peut pas rester pauvre.

Il a d'ailleurs tout ce qu'il faut pour cela : Très habile à évoluer dans la vie, sachant à l'occasion faire manœuvrer les hommes comme les pièces d'un échiquier, cachant sous ses manies d'Anglais toqué une imperturbable suite dans les idées, dissimulant sous le grand air du gentleman un calculateur féroce, et commettant, à l'abri d'un nom respectable tous les actes insoupçonnés d'une piraterie infâme.

Tout en s'occupant de gagner son pari, il cherche depuis son départ l'occasion de se refaire, et une fois cette occasion trouvée, il met

en jeu, sans le moindre scrupule, tous les moyens imaginables.

Aussitôt arrivé au district minier du Caribou, ayant à sa disposition ou plutôt à sa merci l'administration locale, représentée par de pauvres diables implorant un peu d'avancement, il jeta du premier abord son dévolu sur la concession *Free-Russia*, qui, par son opulence et les compétitions dont elle était l'objet, lui parut une proie facile.

Et il se dit, sans hésitations ni circonlocutions :

– Je serai le principal actionnaire de cette superbe compagnie minière.

Sans plus tarder, il étudia minutieusement l'affaire au point de vue du contentieux, consulta les dossiers, se fit renseigner sur les propriétaires, calcula les dépenses, supputa les bénéfices, et, tout ébloui devant l'éloquence de ce chiffre chatoyant, s'écria :

– Je la tiens !

Il se mit alors en quête d'un homme sachant

comprendre à demi-mot, pour s'en faire un complice qu'on pourrait désavouer en cas d'insuccès, qu'il achèterait de façon à l'avoir cependant pieds et poings liés, et qui par sa position serait d'autre part à l'abri de tout soupçon.

Il trouva cet homme dans le shérif du district. Un homme encore jeune, intelligent, actif, énergique, perdu de dettes, rongé de vices, en proie à une folle ambition, et d'ailleurs capable de tout.

En quelques mots catégoriques, sir Georges s'empara de lui, en fit sa chose, sans pour cela se livrer, mais en lui promettant une rémunération capable de satisfaire un plus avide.

– Voici l'objectif, lui avait dit sir Georges : Il faut à tout prix évincer les titulaires actuels de *Free-Russia*.

« Vous avez bien entendu : à tout prix !... ces étrangers nous gênent et vous rendrez service au pays en le débarrassant d'eux.

« La place de procureur du district deviendra

vacante dans huit jours, elle vous sera offerte en récompense de ce service, et vous serez attaché au nouveau conseil d'administration de la mine, avec participation pour un dixième.

« Quand comptez-vous opérer ?

– Dès demain, Excellence.

« Aujourd'hui, je vais commencer par...

– Pas un mot de vos projets ! Je ne veux rien savoir...

« Seulement, réussissez, mon cher ! La fin, dans tous les cas, justifie les moyens.

« Voici deux mille dollars pour vos frais...

« Allez ! n'épargnez rien ! »

Trop rusé pour opérer lui-même, le gredin fit comme sir Georges et se mit en quête d'un sous-gredin, qu'il chargea de la partie matérielle de l'opération.

– Sam l'Empoisonneur fera merveilleusement l'affaire, se dit-il après réflexion...

Sans plus tarder, il fit appeler à son bureau le bar-keeper de *Free-Russia*, un drôle pratiquant

ostensiblement, au su et vu de la police, le recel de l'or volé par les diggers. Ancien faux-monnayeur condamné à huit ans de servitude pénale, gracié à quatre ans, mais sous condition d'espionnage, il rendait maint service au chef de la police qui le tenait à sa merci, et pouvait d'un mot le renvoyer au bagne.

« Sam, lui dit-il sans préambule, il paraît que les titres de propriété de la mine *Free-Russia* sont faux, archi-faux.

« Il faudrait, pour nous en assurer, que nous les ayons en nos mains.

« Or, jamais le directeur ne voudra nous les remettre...

– Mais, monsieur, on peut les lui *emprunter*, répond Sam qui comprend à demi-mot, lui aussi.

– J'ai compté sur vous pour négocier cet *emprunt*.

– Et vous avez bien fait, monsieur le shérif.

« Je n'ai pour cela qu'une chose à faire, c'est de...

– Je ne veux rien savoir !... agissez comme



bon vous semblera... dès que vous aurez ces soi-disant titres, apportez-les-moi.

« Vous avez juste huit jours pour réussir.

– C'est très bien ! mais, s'il y a quelques têtes de fêlées, quelques côtes d'enfoncées...

– Que voulez-vous, Sam, ce ne serait pas la première fois, sur un diggin...

« Il y a de tels drôles, sur ces champs d'or... tant pis pour les têtes et les côtes.

« Tenez : voici mille dollars pour vos frais... vous en toucherez autant lors de la remise des papiers, et on verra si l'on peut vous dispenser de la surveillance à laquelle vous êtes astreint pour vos petites histoires. »

Pendant que Sam préparait très habilement l'opération, en semant la discorde parmi les mineurs, sir Georges télégraphiait en chiffres à son frère, le lieutenant-gouverneur, et obtenait de lui l'arrêt d'expulsion d'Alexis Bogdanoff, le principal actionnaire, l'âme de la mine qu'il fallait à tout prix éloigner.

Alexis parti, sir Georges pensait avoir bon

marché du directeur et de Perrot, quand arrivèrent les trois frères, appelés par le trappeur, pour renforcer les défenseurs de la compagnie.

– J’en fais mon affaire, dit à sir Georges le shérif.

– Ne vous inquiétez pas d’eux, dit au shérif Sam l’Empoisonneur.

... Pendant huit jours, les complices ne donnèrent aucun signe de vie, à tel point que, comme il a été dit précédemment, Perrot, ses neveux, le directeur, reprirent confiance, et crurent les affaires arrangées, ou du moins en très bonne voie de conciliation.

Le lendemain expirait le délai accordé à Sam par le shérif pour se procurer les titres de propriété. Il fallait absolument qu’ils fussent entre ses mains avant la nuit.

Au moyen d’une fausse dépêche, écrite sur du papier télégraphique par le shérif lui-même, et signée Bogdanoff, avec le cachet du postal-office, on rassura tout le monde, si complètement que

Perrot, sollicité par sir Georges, n'hésita plus à partir pour la chasse aux bighorns, d'autant plus que le gentleman, pour mieux le décider, achetait son concours à prix d'or.

Perrot parti, Sam fit boire à crédit, on sait avec quel argent, les ouvriers de la mine, afin de les exciter jusqu'à la frénésie, en attendant la paye qu'il savait ne pas devoir s'effectuer à l'heure dite.

Voici le plan combiné pour cela par le misérable.

Il appela Red-Bill, un coquin à tout faire pour de l'argent, et lui dit :

– Tiens, Bill, voici vingt-cinq dollars... ce soir, à onze heures, tu monteras sur le toit de l'habitation des patrons de la mine, tu descendras par la cheminée dans la chambre du directeur, tu lui prendras son trousseau de clefs, et tu le cacheras de façon à ce qu'on ne sache pas ce qu'il est devenu.

– S'il bouge, ce directeur... et s'il me flanque un coup de revolver.

– Il sera endormi... il vient prendre son grog tous les soirs ici. Je me charge de le médeciner de façon à ce qu'il dorme comme un pieu...

– Mais enfin, s'il se réveille.

– Coupe-lui le cou, et fiche-moi la paix.

« Tiens ! prends les vingt-cinq dollars... tu en toucheras autant une fois l'affaire faite.

– Et moi, grogna Red-Bill en s'éloignant, pour être bien sûr qu'il ne remuera pas seulement le petit doigt, je commencerai par lui couper le cou... »

Ainsi combiné, le plan de Sam était très simple. En enlevant au directeur les clefs du coffre-fort, il empêchait pour un temps assez long, de payer les ouvriers affreusement surexcités par les drinks versés à profusion. En leur donnant à boire encore, et en les poussant à l'émeute, il se faisait fort de les amener au pillage de la maison, au besoin à l'incendie, dont il serait facile de profiter, pour dynamiter le coffre-fort.

On a vu comment ce plan manqua par la faute

bien involontaire de Red-Bill capturé au lasso, après avoir lâchement assassiné le directeur, et volé ses clés dont il fut trouvé nanti.

Sam, privé de ce chef d'emploi, en soudoya un autre plus habile ou plus heureux dans la personne de celui qui consentit à porter en terre le directeur, et fît sauter la caisse après avoir laissé François garrotté, presque étouffé au bord de la fosse.

... Le shérif, aux mains duquel Jean et le commis livrèrent l'assassin du directeur, ne perdit pas la tête. Il fit raconter aux deux jeunes gens la sinistre aventure, manifesta une profonde incrédulité, enferma cependant Red-Bill dans une cellule, et comme Jean et son compagnon allaient se retirer, il leur annonça que toutes réflexions faites, il allait les emprisonner aussi, la chose demandant à être éclaircie.

Naturellement les jeunes gens protestèrent avec indignation. Le shérif, omnipotent, haussa les épaules, appela ses hommes, et mit sous clef les protestataires dans des cellules contiguës à

celles de Red-Bill.

Jacques, inquiet, vint réclamer dans la soirée, et eut le même sort.

Puis, le shérif sentant tout le parti qu'il pouvait tirer de cette affaire, décerna contre François un mandat d'amener, et instruisit comme s'il croyait réellement les trois frères complices de l'assassinat !

Une accusation idiote, absurde, ne tenant pas debout, mais qui cependant bien lancée et poussée à fond pouvait, devait même intimider ces robustes jeunes gens déjà matés par la réclusion, les rendre plus maniables, les amener à toute renonciation, et à les éloigner pour toujours de la Colombie anglaise.

S'ils résistaient, on les traduirait devant la cour, et s'ils étaient condamnés – sait-on jamais quelles surprises ménage le jury, même en Angleterre – eh bien, ce serait tant pis pour eux.

Tout réussissait donc à souhait, de ce côté, pour cette association de gredins émérites.

Sir Georges, d'autre part, tout en gagnant son

pari et en s'amusant prodigieusement comme sportsman, jugea opportun de mettre la main à la pâte, et de payer de sa personne.

Comprenant aux propos de Perrot que le brave Canadien ne désarmerait jamais, et poursuivrait, par tous les moyens possibles, la défense des intérêts confiés à sa loyauté, il résolut froidement sa mort.

Oubliant les services rendus, payant de la plus noire ingratitude le dévouement du vaillant chasseur qui lui avait, en maintes reprises sauvé la vie, il guetta l'occasion de le faire disparaître sans danger, et en donnant à son crime l'apparence d'un accident.

Eu égard à la configuration du lieu où se trouvait la petite troupe, cette occasion devait se présenter bientôt. On a vu comment sir Georges sut la faire naître et la mettre à profit.

D'un vigoureux coup d'épaule, il culbuta Perrot dans un précipice affreux, au moment où le vieux trappeur échappé à tant de périls, parlait d'opposer son témoignage à l'éventualité du vol des papiers.

Son crime accompli, le gentleman feignit la plus vive et la plus sincère émotion, pour abuser ses serviteurs, qui d'ailleurs n'avaient rien vu.

– Ce pauvre Perrot !... si ferme ! si robuste ! un faux pas, comprenez-vous cela !

On se pencha au bord de l'abîme dont on ne pouvait pas même apercevoir la déclivité, tant la paroi se trouvait escarpée, avec un fouillis de lianes, d'épines et de buissons.

Rien !... pas le moindre débris humain. Le corps de Perrot avait dû, tombant à pic, disparaître dans le torrent dont les hurlements montaient avec un bruit assourdissant.

De retour à Barkerville, il fit, pour la bonne forme, aux autorités, c'est-à-dire au shérif, une déclaration par laquelle, un sieur Perrot, métis canadien, temporairement au service de sir Georges Leslie, était tombé accidentellement au fond d'un précipice, et que sa mort avait été instantanée.

– Voilà une succession ouverte, dit en riant cyniquement le shérif.



– Et les affaires ? demanda incidemment le gentleman.

– ... Vont à merveille, Excellence.

« Voici les fameux papiers... dans un ordre parfait...

– Très bien ! Donnez-les-moi ; je les étudierai à loisir avant de prononcer la déchéance.

« À propos, votre nomination de gouverneur du district est en route.

– Votre Excellence est vraiment bien bonne.

– Vous la recevrez, je pense, après-demain, et vous pouvez dès aujourd'hui, remplir les fonctions, en l'absence du précédent titulaire.

– Mais, Excellence, ne pensez-vous pas que l'occasion serait parfaite pour moi, de débiter en instruisant contre les assassins du directeur de la mine.

– Parfaitement ! mon cher procureur... faites comparaître à l'instruction ces drôles, qui, je l'espère, seront exemplairement punis, répondit sir Georges affectant de croire à la culpabilité de Jean, de Jacques et du commis.

« Il y a un quatrième accusé, je crois.

– Oui, Excellence, le troisième neveu de votre défunt guide Perrot.

« On ne l’a pas revu depuis le crime.

– Voilà, certes, une famille qui a bien mal tourné, affirma le gentleman en prenant congé du nouveau procureur. »

Le lendemain, sir Georges, après avoir mûrement réfléchi, libellait une dépêche à l’adresse de Andrew Wolf, son partenaire. La dépêche expédiée au *Shooting Club*, mentionnait la mort des bighorns, et ajoutait que toutes les précautions avaient été prises, pour que les zoologistes pussent décider, en connaissance de cause, à quel genre appartiennent ces étranges et superbes animaux.

Les peaux et les squelettes, préparés par un artiste de la localité, vont être immédiatement expédiés en Angleterre, de façon à être arrivés avant le délai prescrit. Les photographies accompagneront l’envoi, et les honorables Edward Proctor et James Fergusson – chèvre ou

mouton – vont être enfin mis d'accord par l'autorité compétente.

Et sir Georges terminait par ces mots tout particulièrement intéressants pour Andrew Wolf : « J'avance ma reine sur la case noire, échec au roi. Il ne vous reste plus que la case blanche... échec avec mon cavalier blanc, et mat !... Amitiés et à bientôt, mon cher Wolf. »

Puis, en beau joueur dont l'esprit est toujours lucide et la conscience toujours en repos, le gentleman se mit à rédiger les statuts de la future société financière dont il allait être président. Comme l'existence précaire de *Free-Russia* est à sa merci, puisque la déchéance doit être prononcée dans deux jours au plus tard, sir Georges veut être prêt à recueillir l'opulente succession et à recevoir les souscripteurs.

Mais, quel nom donner à la nouvelle commandite ? Celui de *Free-Russia* n'est plus de mise.

Machinalement, le mot pour ainsi dire fatidique de bighorn vient sous la plume du gentleman. Pourquoi pas, après tout !

*Bighorn and Cariboo Company*, cela fait très bien et vous a un air exotique !

*Free-Russia* est morte, on va l'enterrer bientôt, vive *Bighorn and Cariboo* !

Le gentleman est rentré seulement depuis trois jours. On voit qu'il n'a guère perdu son temps. Jean, Jacques, le commis et Red-Bill sont donc enfermés au secret le plus absolu depuis neuf jours. D'autre part, Bob et François sont totalement invisibles depuis leur prodigieuse rencontre. Ce n'est pas sans motif, étant donné l'ordre d'arrestation concernant ce dernier.

Les pauvres jeunes gens ainsi odieusement accusés, cruellement séquestrés, manquant d'air et de lumière, privés de nouvelles, sont dans un état d'énervement facile à concevoir. D'heure en heure leurs angoisses s'accroissent, leurs souffrances physiques augmentent. Ils demandent à grands cris la fin de cette claustration inique et réclament des juges.

Satisfaction leur est enfin donnée.

En Angleterre, l'instruction d'une affaire

criminelle est publique, au lieu d'être tenue, comme chez nous, rigoureusement secrète. L'accusé peut en outre se faire assister d'un avocat qui lui conseille ses réponses, sans que le juge y trouve à redire. À moins d'aveu formel, il est innocent « à priori » aux yeux du magistrat qui, au lieu de l'accabler, de lui dresser des embûches, et parfois de le torturer moralement comme le font trop souvent nos juges d'instruction, lui laisse toute liberté de discuter pied à pied, devant témoins, ses arguments, et de combattre, au fur et à mesure, les conclusions parfois erronées de l'accusation.

Les coupables n'y perdent pas pour attendre, mais, aussi, quelle garantie pour les innocents !

Or, par une dérogation, absolument inusitée, aux habitudes judiciaires anglaises, les trois jeunes gens, c'est-à-dire les deux frères et le commis se trouvent de prime abord dans un milieu singulièrement hostile. Au lieu de la bonhomie indifférente, parfois même bienveillante du procureur, ils sentent un parti pris à peine dissimulé d'inimitié partagée par

l'assistance qui ne cherche pas à cacher ses préventions.

Comme ils ne connaissent pas d'avocat, on leur en a délégué un d'office ; un affreux bonhomme chaussé de bottes éculées, vêtu à la diable d'une redingote sans boutons, d'un pantalon de velours, et empoisonnant à distance l'alcool et le tabac.

Au lieu de prendre dignement les intérêts de ses clients, on dirait qu'il s'efforce d'aider le procureur à les accabler.

Forts de leur innocence, les jeunes gens protestent avec indignation, quand le juge revenant à son antienne favorite, s'écrie, comme s'il requérait déjà la peine capitale : « Oui, vous êtes des assassins !... » Ne lui demandez ni preuves morales ou matérielles ; ne cherchez ni raisonnements serrés, ni inductions probantes ; il se lance à perte de vue dans des histoires qui feraient la joie de feuilletonistes pour journaux à un sou, tonne contre la précoce perversité de ces adolescents, flétrit leur effroyable férocité, reproduit à sa façon la scène du crime, et termine

invariablement par le refrain : « Oui, vous êtes des assassins. »

On dirait véritablement qu'il cherche à exciter contre eux un public de gens sans aveu, de ces gredins sans feu ni lieu comme on en trouve sur les placers, ivres d'ailleurs pour la plupart, qui sous l'œil morne de Sam l'Empoisonneur, se pressent sur les bancs crasseux du prétoire.

Ce sont les mêmes qui, pour un peu d'argent et une orgie de drinks, ont déjà mis à sac *Free-Russia* !

Mais, que veut donc ce misérable procureur, avec sa violence et ses appels mal dissimulés aux fureurs de cette assemblée de gredins avec lesquels il semble pactiser, en homme assuré de l'impunité.

Un de ces bandits résume d'un mot la situation.

Il saute d'un bond sur son banc et s'écrie d'une voix éraillée :

« Pas tant d'histoires !... la cause est entendue ! Ces jeunes bandits sont coupables

d'assassinat, ou je ne m'y connais pas.

« Le seul tribunal qui leur convienne est celui du juge Lynch !

« Trois bonnes cordes bien savonnées, un nœud coulant, et crochez-moi ça au premier arbre venu.

– Oui !... c'est bien cela !... oui ! la loi de Lynch... pas de délai... à mort les assassins !... à mort !... la loi de Lynch ! »

Déjà les misérables soudoyés par Sam se lèvent tumultueusement pour envahir l'enceinte réservée aux prévenus, s'emparer de ceux-ci, et les pendre sans plus tarder.

Les jeunes gens, bien que désarmés, se préparent à vendre chèrement leur vie, sans que le magistrat qui a soulevé cette tempête fasse un geste pour les protéger.

Soudain, la porte du prétoire s'ouvre avec fracas, et un homme de taille gigantesque, le bras gauche en écharpe, la face marbrée d'ecchymoses, écarte de sa main valide les plus enragés et crie d'une voix tonnante :



– Halte-là ! coquins !... Petit bonhomme vit encore, et il en a de belles à raconter.

Un nom circule à travers la salle devenue silencieuse.

« Perrot !... c'est Perrot !... d'où sort-il donc, celui-là ?... »

– Mon oncle !... mon cher oncle ! s'écrient Jean et Jacques au comble de l'étonnement et de la joie.

– Oui, mes enfants, c'est moi, et j'arrive à temps de l'autre monde, paraît-il ?

– Que voulez-vous, et de quel droit troublez-vous l'audience ? demanda impudemment le procureur.

– Du droit qu'a tout homme d'honneur de proclamer la vérité odieusement travestie, vous entendez, vous les partisans du juge Lynch.

« On me demande d'où je viens ? »

« Du fond d'un précipice où m'a jeté un scélérat auquel j'ai sauvé plusieurs fois l'existence, et qui convoite nos dépouilles. »

« Oh ! je vois clair dans son jeu, maintenant.

« Si je suis en vie, aujourd'hui, c'est grâce à un de ces hasards si fréquents dans notre vie, à nous autres, hommes de frontières. Une culbute de cent pieds, des buissons épais, des lianes enchevêtrées... on dégringole au milieu de tout cela, et comme on a la vie dure, on en revient, fort heureusement, pour démasquer les gredins.

– Je vous ordonne de vous taire, s'écrie impérieusement le procureur pressentant une esclandre terrible.

– Et moi, j'accuse formellement, devant le public assemblé ici, le nommé Georges Leslie, sujet indigne de Sa Majesté, se disant inspecteur général des mines, d'avoir tenté de m'assassiner.

« Je l'accuse également d'avoir volé, ou fait voler... »

Un tumulte indescriptible couvre la voix du vieux trappeur, qui gesticule de son bras valide, et se débat bientôt aux mains des hommes de police qui, sur la réquisition du procureur, ont envahi la salle.

L'indigne magistrat, prévoyant un scandale, appréhendant surtout les révélations publiques relatives à cette passionnante affaire de *Free-Russia*, craignant surtout de voir Perrot, très aimé de toute la population, provoquer un revirement d'opinion, et lui arracher de force les prisonniers tout à l'heure si près d'être lynchés, a pris le parti de le faire arrêter pour avoir *troublé l'audience !...*

Un comble ! comme on dit aujourd'hui.

Mais, dans tous les pays du monde, un magistrat est omnipotent, et son pouvoir est *discrétionnaire !*

« Sang-Dieu ! grogne Sam en quittant le prétoire un des derniers, j'ai tremblé un moment pour notre procureur, et surtout pour moi...

« Ce diable de Perrot vous a une façon d'arranger les choses...

« Le voilà fort heureusement en prison, et le procureur ne le lâchera pas...

« Mais, il ne faut plus qu'il parle !... sans cela, nous sommes fichus !...

« Allons !... demain, à la nuit noire, nous attaquons la prison... nous enlèverons les prisonniers, et nous les lyncherons à notre aise...

« Il m'en coûtera deux ou trois tonneaux de jus de tarentule, mais, ma foi, aux grands maux les grands remèdes. »

## X

*Une trappe, un mouchoir, une ficelle. – Trio d'ivrognes. – La coupe et les lèvres. – Les exigences de Bob et de François. – Chloroforme. – Procédés indiens pour faire capituler. – Bob serre la vis. – Tortures affreuses. – Vaincu ! – Libres ! – En route pour l'Amérique. – Folie.*

C'est en fait. L'abominable iniquité est consommée. Pendant que le magistrat prévaricateur accablait des innocents et excitait contre eux une populace dépourvue de toute honnêteté comme de tout sens moral, sir Georges libellait et signait froidement la déchéance de *Free-Russia*.

Comme ses fonctions lui concèdent un pouvoir sans limites pour tout ce qui a trait à l'industrie minière, le gentleman a pu mettre en demeure la raison sociale *Free-Russia* d'avoir à

payer, dans les vingt-quatre heures, la somme de *un million quatre cent mille piastres* à l'administration, sous peine d'encourir une déchéance immédiate et sans appel.

Le directeur étant mort assassiné, le principal actionnaire étant expulsé du pays, et ses ayants droit en prison, la mise en demeure ne put être signifiée à personne, et resta au bureau du shérif, représenté par un clerc.

En l'absence de tout membre de la Société, nulle mesure conservatoire ne put être prise en tant qu'opposition ou délai, ce qui permit d'agir et de prononcer par défaut.

C'est infâme, c'est odieux, mais cela est ainsi.

Il est dix heures du soir. Demain, à pareille heure, *Free-Russia* sera morte légalement, à moins qu'elle ne solde la somme énorme de sept millions de francs, et sera officiellement remplacée par *Bighorn and Cariboo Company*.

Sir Georges a appris avec un haussement d'épaules la résurrection miraculeuse de Perrot, et sa dramatique apparition en pleine audience.

– Le drôle a la vie dure, dit-il en tirillant ses moustaches poivre et sel ; et, de plus, il a l'outrecuidance de m'accuser !

« Bah ! il ne peut rien contre moi ; et puis, je vais être bientôt débarrassé de lui, comme des autres.

« La nuit prochaine, je compte bien voir pendre ces gens-là par les suppôts du juge Lynch !

« Ce petit shérif est vraiment un garçon d'avenir !.... comme il va !...

« C'est en effet le comble de l'habileté, que de représenter dans un pays l'austère et impeccable juridiction officielle, et s'arranger de façon à faire juger et exécuter par la foule des innocents dont on est fort embarrassé ! »

Après ce philosophique et impartial jugement porté sur les institutions de son pays, le gentleman fuma un cigare, dégusta sensuellement une tasse de thé, fit sa toilette de nuit avec cette minutie d'homme soucieux de sa personne et professant pour l'enveloppe matérielle de son

âme un respect profond.

Il jeta un dernier regard de complaisance sur le décret de déchéance fraternellement étalé sur son bureau, près des statuts de *Bighorn and Cariboo Company*, se coucha, et s'endormit de ce sommeil que seule procure une conscience tranquille.

Sir Georges habite au centre de Barkerville, entre la banque et l'église presbytérienne, une grande maison à un étage, hermétiquement close de murs, de grilles et de palissades, en somme, une vraie forteresse. Au rez-de-chaussée, se trouve la cuisine, la salle à manger, un salon, un fumoir, une salle de bains, le taudis où le cuisinier Li a élu domicile, et une chambre où couche le cocher.

Au premier étage, les appartements de sir Georges. Cinq pièces confortablement meublées, plus un cabinet réservé au valet de chambre, toujours à portée pour répondre à un appel du maître.

Au-dessus, des greniers perdus où l'on ne va jamais.



Impossible de pénétrer par force dans cette massive bâtisse, quand les portes en sont fermées, surtout quand elle abrite ses hôtes habituels, des hommes résolus et formidablement armés.

En conséquence, le gentleman, confiant dans la solidité de ses murailles, de ses portes, de ses verrous, de ses serrures, comme dans la présence de ses gens et de son arsenal, dort à poings fermés.

Ce premier sommeil est tellement profond, que le gentleman n'entend point un léger froissement produit, dans le plafond, au-dessus de sa tête, par une cause mystérieuse.

S'il pouvait seulement entrouvrir le quart du coin de l'œil, il apercevrait, à la pâle mais suffisante clarté de sa veilleuse, un petit carré tout noir, subitement apparu, entre les robustes solives du plafond, après ce mystérieux froissement.

Peu de chose, à première vue, mais tout de même inquiétant, que cet hiatus large seulement comme les deux mains, faisant communiquer tout d'un coup, entre onze heures et minuit, la chambre de Son Excellence avec les greniers

perdus.

Mais, sir Georges croirait plutôt à une hallucination, d'autant plus que la petite trappe laisse passer un chiffon blanc qui voltige au bout d'un invisible fil et descend lentement... lentement... jusqu'au lit.

Quelle apparence de réalité donner en effet à cette apparition banale, presque ridicule, et absolument insignifiante !

Par exemple, ce qui n'est ni banal, ni insignifiant et offre un indéniable caractère de réalité, c'est l'odeur pénétrante, subtile, éthérée, s'exhalant du tissu, et remplissant bientôt la chambre de ses énervantes effluves.

Comme ce tissu, un simple mouchoir attaché par le milieu à une vulgaire ficelle, est suspendu juste au-dessus des narines du gentleman, ce dernier absorbe de tout près, et en notable quantité, la suave odeur, et ne paraît pas s'en porter plus mal.

Deux minutes s'écourent dans un silence et une immobilité absolus, troublés seulement par la

respiration du dormeur devenue plus lente et plus bruyante.

Le mouchoir remonte lestement, disparaît un moment dans la petite trappe et redescend bientôt, après avoir été sans doute imbibé de nouveau de la substance volatile, dont l'odeur rappelle vaguement celle de la reinette mûre.

Cette fois, on ne se donne plus la peine de le maintenir au-dessus des narines du gentleman. On le laisse prosaïquement retomber sur sa figure sans qu'il fasse d'ailleurs un seul mouvement, et semble se douter de l'étrange manœuvre dont il est l'objet.

Deux autres minutes s'écoulent et la trappe se referme avec un claquement sec. On paraît maintenant se soucier fort peu d'éviter le bruit.

Bientôt des pas lourds ébranlent le vaste escalier de bois, la porte de la chambre à coucher de sir Georges s'ouvre toute grande et livre passage à deux hommes dont la figure est cachée sous les vastes bords d'un immense feutre de mineur.

L'un est de taille gigantesque, l'autre tout petit.

Ils s'approchent délibérément du lit sur lequel sir Georges demeure immobile comme un cadavre, puis, après l'avoir sorti sans façon de dessous ses couvertures, ils le revêtent lestement de ses habits.

Le gentleman, de plus en plus inerte, se laisse faire sans même avoir conscience de son état, et se laisse aller, quand il n'est pas soutenu, avec cet affaissement inénarrable d'un pantin dont les ficelles sont cassées.

« Comment le sortir d'ici, sans attirer l'attention des passants ? demande le plus grand.

« Ne craignez-vous pas, en outre, qu'il s'éveille avant d'être là-bas ?

– Laissez-moi faire, mon cher François, répond le plus petit avec cet accent nasal qui fait reconnaître d'emblée Bob dans la demi-lumière projetée par la veilleuse.

« Ce n'est pas la première fois que je me sers du chloroforme, et je vous garantis que le coquin

en a pour une bonne heure.

– Eh bien ! partons !

– Un moment, s’il vous plaît.

« Quels sont ces papiers, épars sur le bureau ?... Les titres de propriété de *Free-Russia* ! Voilà une chance, par exemple !...

« François, mettez cela dans vos poches... Chacune de ces feuilles de papier vaut pour vous 50 000 dollars.

« Voilà qui va tout à l’heure simplifier notre besogne.

– Voyons, Bob, assez causé !... allons-nous-en, dit François après avoir précieusement serré les titres dans les poches intérieures de son vêtement de chasse.

– *All right* ! répond Bob en empoignant le gentleman sous un bras.

« À vous l’autre aile, François. »

Avec un sans-gêne indiquant à première vue la complicité des gens de la maison, ils enfilent l’escalier en portant de marche en marche sir

Georges, arrivent dans la cour et s'arrêtent au mot de stop ! prononcé par Bob.

– Que voulez-vous ? demande François.

– Laissez aller le gentleman et roulez-le copieusement dans la poussière, de façon à souiller atrocement ses vêtements.

– Pourquoi ?

– Eh ! pardieu ! pour le déguiser en pochard.

« Là... c'est parfait !... et maintenant, go on ! »

Ils empoignent de nouveau sir Georges sous chacun un bras, et se trouvent dans la rue mal éclairée, où tout d'abord ils ne rencontrent personne.

Bob entonne une chanson à boire et s'interrompt pour dire à François :

– Faites comme moi... zigzaguez... festonnez... chantez aussi...

Et les voilà partis en titubant affreusement, avec entre eux deux le gentleman participant mollement à ces capricieux entrechats.

Un policeman se présente inopinément devant

eux.

« Où allez-vous, camarades ? demande-t-il d'une voix empreinte d'une sorte de sympathie mêlée d'un peu d'envie.

– Le copain a bu plus que son compte, répond Bob avec des hoquets effrayants de réalité... nous le rentrons chez lui, nous qui avons la tête et les jambes solides.

– Ne vous fiez pas trop à cette solidité, my boy, et craignez le grand air, ça vous achève un homme, croyez-moi, ajouta paternellement le policeman.

– Oh ! pas de danger... nous ferions ainsi cinquante milles, dit Bob, avec la jactance des ivrognes.

« Merci tout de même, et bonne nuit.

– Bonne nuit, camarades. »

... Après un quart d'heure de cette marche fantastique, ils arrivent à l'autre extrémité de la ville devant une maison isolée, bâtie en rondins, et d'aspect rébarbatif.

Bob ouvre la porte avec une clef tirée de sa poche, et dit à François :

– Apportez l’homme.

François, sans mot dire, et comme un enfant le ferait avec un pantin, met sir Georges sous son bras, et l’apporte dans une pièce du rez-de-chaussée. Bob allume une lampe, bouche soigneusement, avec des couvertures, les fenêtres déjà closes de volets, puis revenant à sir Georges lui attache les jambes et les bras avec une fine et solide cordelette, et dit :

« Jamais trop de précautions !... ces Anglais, ça rue du devant !

« Attendons maintenant qu’il s’éveille... c’est l’affaire d’un quart d’heure.

« Eh bien, François, que dites-vous de l’aventure ?

– Je la trouve étourdissante ; et je refuserais d’y croire, si nous n’avions pas là, en notre pouvoir, ce misérable à qui nous allons demander de rudes comptes.

– Oh ! oui, de rudes comptes, répond Bob d’un



ton à faire frissonner le plus intrépide.

« Tiens ! dit-il, en regardant sir Georges qui ouvre les yeux, respire fortement, bâille et tâche vainement de s'étirer, il s'éveille un peu plus tôt que je ne pensais. »

Le retour à la vie et à la lucidité demande environ deux minutes, pendant lesquelles Bob et François conservent une immobilité de pierre.

D'abord très intrigué en s'éveillant hors de son lit, puis affreusement inquiet en se voyant dans un lieu inconnu, garrotté, en présence de deux hommes immobiles, mais dardant sur lui des regards pleins de haine, sir Georges veut payer d'audace et parler haut.

– Où suis-je ?... Qui êtes-vous ? De quel droit m'avez-vous amené ici ?

François se charge de la réponse.

« Vous êtes dans une maison isolée, un repaire habituel de joueurs et d'ivrognes, où vous pouvez crier tout à votre aise.

« Mon ami se nomme Robert Kennedy, citoyen américain, et moi, je me nomme François

de Varenne, le neveu de Perrot, votre victime, et le frère de ceux que votre créature, le shérif, retient en prison, contre toute justice.

« Enfin, nous vous avons amené ici, en raison du droit du plus fort.

– Et si vous voulez savoir comment, interrompt narquoisement

Bob, je me ferai un plaisir de vous l'apprendre, car le procédé est de mon invention, et j'ai la faiblesse d'avoir mon amour-propre d'auteur.

« Nous avons d'abord acheté vos gens, y compris le Chinois, deux mille dollars chacun, c'est pour rien...

« Ces braves garçons, payés comptant, ont pris la clef des champs et nous ont remis celle de votre maison, sauf pourtant le Chinois, provisoirement demeuré à notre service.

« Nous nous sommes installés dans le grenier, avec des vivres, une ficelle, un flacon de chloroforme et un mouchoir tout blanc, par égard pour vous. Nous avons levé une lame de parquet,

juste au-dessus de votre lit, et nous avons patiemment attendu que vous fussiez rentré et couché.

« Quand vous avez été bien endormi, j'ai fortement imbibé de chloroforme le mouchoir attaché au bout de la ficelle, et mon ami François ici présent, vous l'a descendu jusque sur le nez. Le chloroforme a fait son effet, et nous vous avons conduit ici bras dessus, bras dessous, comme un brave compagnon qui a les jambes molles pour avoir trop fêté la bouteille.

– Mais enfin, que voulez-vous de moi ? demande arrogamment sir Georges, persuadé qu'il n'y a nulle violence possible pour le faire agir malgré lui.

– Voici ce que nous exigeons, répond François d'un ton froid et résolu.

« Le shérif du district est votre âme damnée ; il vous obéit aveuglément, sans observation ni hésitation.

« Vous allez lui écrire immédiatement une lettre dont voici le brouillon :

« Monsieur le shérif,

« Je m’aperçois à l’instant que nous nous sommes trompés sur le compte des deux frères de Varenne et du commis de *Free-Russia*. Un concours de circonstances malheureuses a pu faire croire un moment à leur culpabilité, mais aujourd’hui, leur innocence ne fait plus aucun doute pour moi. Comme ils sont maintenus en prison par ma faute, je vous prie et vous requiers de les rendre immédiatement à la liberté, quelle que soit l’heure à laquelle vous parviendra ce message apporté par mon domestique chinois.

« Agissez sans retard, car il y va de ma vie en ce moment et probablement demain de la vôtre. C’est une partie perdue, résignons-nous.

« Il est bien entendu que Perrot, mon ancien guide, sera également rendu à la liberté sur l’heure. »

– Et vous prétendez me faire signer cela ? dit sir Georges avec un dédaigneux haussement

d'épaules.

– Non seulement vous le faire signer, mais encore écrire entièrement de votre main.

– La prétention est amusante !

– Certainement plus amusante que l'exécution, si vous ne cédez pas de bon gré.

– C'est tout ?

– Non ! Nous exigeons encore de vous, comme inspecteur général des mines, quittance des sommes que vous voulez faire payer indûment à la société *Free-Russia*.

– Vous êtes présomptueux, jeune homme.

– Attendez ! ce n'est pas tout.

« Il vous faut encore confesser par écrit votre tentative d'assassinat commise sur la personne de mon parent Joseph Perrot, tentative avortée contre votre volonté formelle.

– Et vous, que m'accorderez-vous en retour ?

– La vie sauve, répond gravement François.

– C'est tout ?

- Nous ne pouvons faire ni plus, ni moins...
- Et si je refuse ?
- Vous ne refuserez pas, car Bob ici présent se charge de vous rendre tout à fait maniable.
- Les Indiens m’ont enseigné, dit Bob, des moyens de persuasion absolument irrésistibles.
- ... Et si j’en passe par ces exigences pour le moins singulières, serai-je du moins libre sur l’heure ?
- Nous prenez-vous pour des idiots ?
- « Vous nous accompagnerez tous les six jusqu’au chemin de fer, dans la diligence spécialement affrétée pour nous ; puis nous descendrons en railway jusqu’à la frontière américaine, toujours en votre aimable société... après vous avoir prévenu que, au moindre signe, au moindre mot suspect, vous serez massacré sans pitié !
- Eh bien, je refuse, s’écrie d’une voix stridente sir Georges avec un regard de défi.
- Bon !... Je m’en doutais ! riposte flegmatiquement Bob.

« Essayons d’abord des moyens doux, ceux qui ne laissent pas de traces... Vous avez peut-être la faiblesse de tenir à vos avantages physiques, et moi, de mon côté, je suis en veine de condescendance, continue le cow-boy avec une ironie menaçante.

« François, empoignez solidement ce gentleman et empêchez-le de bouger.

« Là... très bien ! »

Avec une singulière dextérité, il lui passe autour de la tête, au niveau du front et des tempes, une corde de moyenne grosseur et l’attache avec un nœud terminé par une boucle dans laquelle il passe un morceau de bois.

Puis, il ajoute :

– Tenez bon, François, le gentleman va gigoter.

En même temps il tourne lentement le morceau de bois qui serre de plus en plus la ficelle et comprime progressivement le crâne du patient.

Sir Georges rougit, pousse un cri rauque et se

débat aux mains puissantes du jeune métis. Bob serre encore. Le visage bleuit sous le réseau des grosses veines gonflées à éclater, puis se couvre de sueur. Un nouveau tour, et sir Georges sent craquer son crâne, d'où il lui semble que sa cervelle s'échappe par d'invisibles fissures. Il a pourtant la force et l'énergie de râler :

– Gredins !... vous me tuerez, mais vous n'aurez rien.

– Connu, le refrain ! répond Bob ; on dit ça pour commencer, mais on finit toujours par céder... Du reste, rassurez-vous... on n'en meurt pas !

« Tiens !... la pression de la ficelle dérange votre scalp... oh !... voyez donc, François... le gentleman porte perruque... Il n'y a pas de mal à cela, et ma réflexion n'a rien de désobligeant pour vous, monsieur.

« Allons, écrivez de bon gré !...

» Vous refusez !... eh bien, je continue. »

Pour avoir les deux mains libres, Bob engage le bâton dans le col de l'habit et passe autour des



flancs de sir Georges une autre corde, également pourvue d'un tourniquet.

« Là ! dit-il en serrant comme tout à l'heure la tête, je vais vous rendre la taille fine comme celle d'une guêpe. »

Sir Georges littéralement étripé, laisse échapper des cris brefs, strangulés, déchirants, pendant que de ses yeux dilatés par une effroyable souffrance, coulent des larmes qui ruissellent à flots sur ses joues et jusque sur ses vêtements.

Bob, sans s'émouvoir, fixe le tourniquet avec un bout de ficelle et ajoute :

« Maintenant, je vais vous attacher les deux orteils et vous les serrer... à l'indienne... puis, quand vous aurez ainsi les pieds, le corps et la tête bien et durement ficelés, je donnerais un tour de vis à chacun de mes petits appareils.

« Tenez, comme cela ! dit-il en serrant brusquement le garrot de la tête. »

Sir Georges pousse un effroyable cri de bête mutilée, rougit, pâlit, se débat convulsivement,

hoqueté comme un agonisant...

– Faut-il serrer les flancs...

« Qui ne dit rien consent... go ! »

Un spasme terrible fait craquer la robuste musculature du patient dont la langue bleuâtre pend, entre les lèvres violettes, d'où transsudent quelques gouttes de sang.

François, implacable comme un Indien, contemple froidement cet affreux spectacle, et eût-il, d'ailleurs, vu son jeune âge, une velléité de compassion, que la pensée de ses frères et de son oncle l'étoufferait aussitôt.

– Allons ! continue Bob toujours railleur, serrons la vis !

« Et puis, attachons les orteils... c'est l'endroit sensible par excellence...

« Du reste, vous n'en êtes encore qu'aux préliminaires... vous verrez, dans une demi-heure, quand je serrerai successivement les trois vis...

– Non !... non !... assez !... bégaye d'une voix cassée, à peine intelligible, sir Georges enfin terrassé par l'effroyable souffrance.

– Vous acceptez nos conditions ?...

– Oui... mais par pitié... desserrez...

– La vis ?... voilà, Excellence, voilà !...

« Vous avez raison de capituler, car voyez-vous, il n'est pas de force ni d'énergie humaine susceptible de résister.

« Buvez un verre de whisky, cela vous ranimera.

– Non !... de l'eau...

– De l'eau ! répond Bob surpris... vous êtes plus malade que je ne croyais.

« Voici le liquide demandé, avec tout ce qu'il faut pour écrire... car vous allez écrire, n'est-ce pas, gentleman.

– Oui, dit sir Georges en buvant avidement, pendant que de son front horriblement tuméfié, coulent de longs filets de sérosité rougeâtre qui se mêle à la sueur.

Brisé, rompu, maté, incapable de résistance, il écrit en s'interrompant pour boire encore, et essuyer sa face couverte de sueur et de sang.

Il lui faut près d'une demi-heure pour libeller l'ordre d'élargissement des prisonniers, la quittance des quatorze cent mille dollars, et l'aveu de sa tentative d'assassinat.

Quand toutes ces pièces sont parfaitement en règle, François appelle à haute voix, dans le couloir :

– Li !... venez vite.

Le Chinois toujours aussi propre, soigné, luisant, arrive avec sa face impassible de magot, salue respectueusement son ancien maître, et attend l'ordre du jeune homme.

– Vous avez déjà touché mille dollars, n'est-ce pas, Li.

– Oui, monsieur.

– Eh bien, vous toucherez les mille autres que nous vous avons promis, quand vous aurez porté cette lettre au shérif.

– Oui, monsieur.

– Vous l'accompagnerez à la prison, et vous ramènerez ici quatre gentlemen, parmi lesquels, M. Perrot que vous connaissez bien.

– Oui, monsieur !

– Allez et dépêchez-vous !... les mille dollars vous attendent. »

Le Chinois partit en courant, peut-être pour la première fois de sa vie, et Bob attacha de nouveau les mains à sir Georges dont les jambes sont demeurées entravées.

Puis, François mit à portée de son ami deux Winchesters et deux revolvers, s'arma de la même façon, et dit à sir Georges toujours affaissé :

– Si vous tenez à la vie, monsieur, faites des vœux pour que le shérif ne laisse pas protester votre signature, et ne s'avise pas de quelque trahison, car, je vous le jure, vous ne sortirez pas vivant d'ici. »

... Une heure s'écoule, sans un mot, dans une attente fébrile, malgré le calme apparent des trois hommes si différemment impressionnés, mais dont l'émotion orgueilleusement dissimulée n'en est pas moins vive.

Enfin, un murmure confus de voix se fait entendre dans la rue, puis le charabia glapissant du Chinois invitant des gentlemen à entrer.

La porte s'ouvre brusquement, livrant passage à Li, suivi de Perrot dont la taille gigantesque se détache en vigueur, sur le cadre noir. Puis, successivement apparaissent Jean, Jacques et le commis.

– Bob !... c'est Bob avec François !... s'écrient les deux frères au comble de l'étonnement et de la joie !

– C'est vous, Bob Kennedy, interrompt Perrot... l'ami, autant dire le frère de ces chers enfants...

« Vous êtes un homme, vous, et je vous aime de tout mon cœur, dit le trappeur en étouffant littéralement l'Américain sous sa robuste étreinte.

– Libres ! n'est-ce pas, demande François.

– Libres sans condition.

– Et le shérif ?

– En fuite, vert d'épouvante après nous avoir délivrés.

– Mais, expliquez-nous...

– Pas un mot de plus, car le temps presse, dit Bob arrêtant net toute effusion.

« Nous avons trente heures de diligence à passer en tête à tête, avant d’atteindre la station d’Ashcroft où nous prendrons le chemin de fer... Vous apprendrez tout cela par le menu.

« Le shérif et les lyncheurs pourraient se raviser...

« Voici, pour chacun de vous, un mousqueton Winchester et cent cinquante cartouches, avec un revolver... on ne sait pas ce qui peut arriver.

« Voici des vivres pour casser la croûte en route...

« La diligence est prête, les chevaux attelés... Messieurs les voyageurs, en route pour les États-Unis ! »

Un quart d’heure après, la lourde voiture s’ébranlait avec son fracas de ferraille, au trot de quatre vigoureux chevaux, et emportait vers le sud : Perrot, les trois frères, Bob, le commis, sir Georges et le Chinois Li.

Ils atteignaient sans encombre la voie ferrée, montaient dans un wagon réservé, traversaient la partie méridionale de la Colombie en dix heures, franchissaient la frontière, et arrivaient à Olympia où les attendait Alexis Bogdanoff.

Pendant ces trente-huit heures, sir Georges, affaissé, anéanti, méconnaissable, n'a pas dit un mot, et s'est laissé voituré comme un colis.

Désormais en sûreté sur la terre américaine, nos héros, ignorant toute rancune devant un ennemi terrassé, expédient sir Georges pour Victoria par le bateau à vapeur chargé du service international.

Comme il paraît un peu égaré, Perrot, par bonté d'âme, le recommande particulièrement aux soins du capitaine anglais.

– C'est le frère du lieutenant-gouverneur, ayez-en soin.

Alors le gentleman, ouvrant pour la première fois la bouche depuis Barkerville, se tourne vers Perrot et dit gravement :

– Le lieutenant-gouverneur a pour frère un



bighorn... et le bighorn, c'est moi... Je suis chèvre ou mouton !... demandez plutôt à James Fergusson et à Edward Proctor... là-bas... vous savez bien... au Shooting-Club...

– Mais, il est fou à lier, dit Perrot après avoir pris congé du capitaine.

– Que voulez-vous, répond philosophiquement Bob, il a voulu faire la forte tête... j'ai serré la vis... et ça lui a peut-être attaqué la cervelle.

« Ma foi, tant pis ! ma conscience ne me reproche rien. »

## Épilogue

Six semaines se sont écoulées depuis ces dramatiques événements.

Là-bas, aux Turtle-Mountain, traversés, on s'en souvient, par la frontière d'Amérique et de Canada, tout est en fête à Maison-Seule.

Malgré son éloignement des lieux civilisés, la demeure de l'ancien contrebandier est littéralement envahie par des gens épanouis, vêtus de leurs habits de gala, et la face un peu enluminée, bref, ainsi que disent les vieux Canadiens français, « braves comme des noceux ».

Ils sont là une centaine, hommes et femmes, mangeant épicé, buvant frais, parlant bruyamment, et chantant ces naïves et adorables chansons françaises d'autrefois, qui célèbrent les joies de l'hyménée.

Chansons absolument de circonstance, car Jean de Varenne est depuis le matin l'heureux époux de sa vaillante et charmante fiancée, Kate Sullivan.

Le mariage a eu lieu à l'église catholique de Deloraine, au milieu d'une assistance recueillie, où l'on remarque, à première vue, bien reconnaissables à leur stature gigantesque, Perrot, Jacques et François dont les torses athlétiques font un peu craquer, aux entournures, les redingotes ; puis Bob Kennedy, ravi comme il convient à un homme pouvant se dire : Ce bonheur est un peu mon ouvrage. Presque tous les autres convives sont des gens du Manitoba, des parents ou des amis des trois frères ; de ces robustes combattants entrevus l'année précédente, au siège de Batoche et qu'une amnistie générale a enfin rendus à leurs familles, à leurs exploitations agricoles.

Ils ont tenu à honneur d'assister à la noce du « p'tit gars », à ce brave Baptiste, tombé là-bas en défendant la cause des Franco-Canadiens et ont fait bravement une centaine de lieues, pour

arriver à Maison-Seule.

Là, point d'étiquette, point de révérences étriquées, point de compliments alambiqués, ni de ces mondains galimatias indispensables aux épousailles du high-life.

On est à la noce à la campagne, et l'on s'amuse bravement, sans crainte, sans arrière-pensée, en gens dont la tête est saine, la jambe solide et l'estomac ignorant de la dyspepsie.

Réellement exquise dans sa toilette blanche, l'épousée, quoique d'origine américaine, a enlevé d'emblée toutes les sympathies de cette rude et cordiale assistance. On raconte volontiers dans quelles circonstances tragiques elle connut celui dont elle porte aujourd'hui le nom ; l'intrépidité virile qu'elle déploya, comment elle fit le coup de feu, avec une vaillance qui semble de prime abord incompatible avec sa grâce toute féminine, comment enfin Jean lui dut la vie.

Et ces qualités, qui chez la jolie Kate n'enlèvent rien aux charmes de l'épousée, sont d'autant plus appréciées des métis, que la région frontière est loin d'être pacifiée.

– La vraie femme du colon d’avant-garde !

Et de fait, aussitôt la noce finie, on va coloniser avec entrain.

L’oncle Perrot, las, du moins pour l’instant, des incessantes randonnées de sa vie de trappeur, vient de déclarer qu’il restait à planter ses choux près des enfants. Il est riche, l’oncle Perrot, plus riche qu’on ne le croyait, et plus peut-être qu’il ne le supposait lui-même. La liquidation de *Free-Russia* – Alexis Bogdanoff, trouvant une occasion superbe de vendre la mine, vient de conclure un marché d’or, c’est le cas ou jamais de le dire – la liquidation, disons-nous, a littéralement farci Perrot de dollars. À tel point que sa part, au prorata de ses bénéfices, atteint 500 000 francs, indépendamment de ce qu’il possédait auparavant.

Il vient de reconnaître, à sa nièce, une somme de 200 000 francs qui seront employés à exploiter des terres dans le nord-ouest, là où le colon peut chasser et pêcher à l’aise.

Voyez comme le trappeur montre déjà le bout de l’oreille !

Bob et François, qui ont sauvé la société financière d'une ruine certaine, ont reçu, ainsi que Jacques, chacun un chèque de 150 000 francs, payable à vue sur la banque de Montréal. Bien que les braves jeunes gens se défendissent de rien accepter, alléguant qu'ils ne vendaient pas leurs services, Alexis Bogdanoff partant pour l'Europe a tellement insisté, qu'il a fini par vaincre leurs scrupules.

– Que diable ferons-nous de tant d'argent ? demanda Bob croyant rêver.

– Vous achèterez des terres dans le nord-ouest, vous épouserez chacun une brave Canadienne, et vous ferez souche de vaillants agriculteurs, a répondu le Russe de sa voix chaude et sympathique.

– Hallo !... dit Bob convaincu, j'aurai une famille, et je deviendrai, moi aussi, *Franco-Canadien*...

« Nous habiterons à côté les uns des autres, et nous ferons une vraiment superbe colonie. »

La colonie grossit déjà, même avant sa

fondation. Joë Sullivan a renoncé à sa dangereuse industrie. Il adore sa fille et ne veut pas la quitter. Encore un Franco-Canadien, comme dit si drôlement Bob. M<sup>r</sup> Sullivan aura d'autant moins de peine à quitter Maison-Seule, que mistress Sullivan a depuis longtemps déjà rendu au dieu des ivrognes son âme saturée de drinks, et que la solitude lui serait vraiment intolérable.

La noce dura, sans désemparer, trois jours et trois nuits, puis chacun pensa au retour. On quitta Maison-Seule, pour gagner Deloraine et le chemin de fer qui doit rapatrier les « noceux », c'est-à-dire, le gros des invités, car les époux, plus Perrot, Jacques, François et Bob recevront l'hospitalité du solitaire jusqu'à ce qu'ils aient acheté des terrains à leur convenance.

Ces derniers ont fait la conduite à ceux qui s'embarquent dans le train, et sont entrés dans un bar, pour boire le coup de l'étrier, comme on dit toujours, bien qu'on ne voyage plus guère à cheval.

Par le plus grand des hasards, Bob avise, sur une table, un journal illustré, sur la première page

duquel se trouve le portrait d'un gentleman dont la vue le fait tressauter.

– Hallo !... je veux que le diable me fusille, dit-il à François, si ce n'est point l'homme... vous savez bien... aidez-moi donc... sir Georges Leslie... l'homme au bighorn...

– L'ami Bob a raison, ma parole ! s'écrie Perrot après un coup d'œil irrité à la gravure.

« Je me demande pourquoi le *Nineteenth-Century*... publie la face de ce gredin.

– Il doit y avoir de l'imprimé, observe François.

« Regardez donc, Bob.

– God by !... c'est curieux en vérité, dit l'ancien cow-boy après un rapide coup d'œil à la colonne correspondant au renvoi de la gravure.

– Lisez, Bob !

– Volontiers !

« On se souvient du départ d'un membre très en vue du *Shooting-Club* de Londres, sir Georges Leslie, qui s'en alla, au mois de mai dernier,



chasser le bighorn au district du Caribou, Amérique Britannique.

« Ce déplacement était motivé par un pari assez important sur lequel nous n'avons pas à insister, et d'ailleurs intéressant pour les seuls contractants.

« Il s'agissait de décider si le bighorn, au point de vue zoologique, appartient au genre chèvre ou au genre mouton ; sir Georges, chasseur et parieur passionné, s'était offert de capturer au moins un sujet, et d'en rapporter le squelette aux professeurs compétents chargés de trancher le différend.

« Pendant un voyage très mouvementé à travers les Montagnes-Rocheuses, sir Georges Leslie avait eu l'occasion de recueillir quelques observations intéressantes sur les races indigènes, et d'en faire part aux membres du *Shooting-Club* qui suivaient pour ainsi dire pas à pas son exploration.

« Rien de mieux jusque-là. En homme soucieux de la vérité, le voyageur avait même emporté un appareil photographique instantané,

avec un phonographe de dimensions réduites et très perfectionné.

« Tombé, croit-on, dans une embuscade, avec ses Indiens Carriers, et pris par ces Peaux-Rouges connus sous le nom de *Gens-de-Sang*, il avait photographié une effroyable scène de cannibalisme, et recueilli au phonographe tous les bruits de cette scène.

« Puis, sans qu'on sût bien comment il put sortir indemne de cette aventure, il envoya au *Shooting-Club* les photographies et les phonogrammes.

« Un industriel vit un bon coup à faire, acheta fort cher ces documents, et les exhiba en public, avec un boniment de circonstance. Comme il fallait s'y attendre, cette exhibition des photographies agrandies et projetées à la lumière oxydrique, accompagnées des bruits enregistrés au phonographe et amplifiés au mégaphone eut un succès énorme.

« Chacun voulut voir une scène d'anthropophagie saisie sur nature, entendre les appels déchirants des victimes et les hurlements

des cannibales...

« Bref, ce spectacle, dont le côté moralisateur est au moins contestable, marchait bon train et rapportait gros, quand un missionnaire qui connaît parfaitement tous les idiomes indigènes, démêla au milieu du vacarme, la signification des paroles échappées à la malheureuse victime dépecée toute vive,

« Ces paroles constituent contre sir Georges le plus accablant des réquisitoires. En proie à une effroyable curiosité, il livra un de ses porteurs aux cannibales, pour qu'il fût torturé longuement, et ensuite mis en morceaux avec tous les raffinements de la férocité indienne.

« L'agonisant accuse formellement son maître, et même les cannibales remercient le blanc qui leur fournit une si plantureuse aubaine. Le phonographe, qui enregistre servilement tous les bruits, ne permet aucun doute à ce sujet : il raconte tout !

« Naturellement l'autorité s'est émue. Les photographies et les phonogrammes ont été saisis comme pièces à conviction, et sir Georges devait

être traduit, devant les tribunaux, comme complice de meurtre sur la personne d'un indigène sujet de Sa Majesté.

« La justice aurait certainement suivi son cours, car l'opinion est très surexcitée par les actes de barbarie commis trop souvent sur les sujets de l'Empire colonial de Sa Majesté, quand on apprend que sir Georges avait été frappé d'aliénation mentale.

« Sa folie, jusqu'à présent inoffensive, consiste à se croire tantôt chèvre, tantôt mouton...

« Elle ne l'en sauve pas moins des rigueurs de la loi. Mais aussi cachot de réclusionnaire, ou cabanon d'aliéné, le coupable n'en est pas moins puni, et la morale vengée. »



Cet ouvrage est le 1082<sup>e</sup> publié  
dans la collection *À tous les vents*  
par la Bibliothèque électronique du Québec.

**La Bibliothèque électronique du Québec**  
est la propriété exclusive de  
Jean-Yves Dupuis.